This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

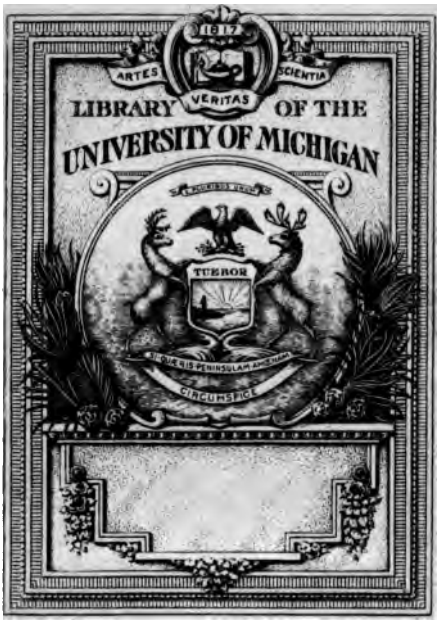
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

121
.A2
B58
2nd

121
.A2
B5
2d5

Pièces contenues dans ce Volume.

Admette & Alceſte.
Alexandre.
Amenophis.
Antoine & Cléopâtre.
Arſacides.
Aréxerce.

Pièces contenues dans ce Volume.

Admette & Alceſte.
Alexandre.
Amenophis.
Antoine & Cléopâtre.
Arſacides.
Artaxerce.

C. Dupenchel Sculp.

UNIV. OF ICH.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

ADMETE
ET
ALCESTE,
TRAGEDIE
DE MONSIEUR DE BOISSY

De l'Académie Françoiſe.

Repréſentée par les Comédiens François
le 25 Janvier 1727.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

ADMETE, Roi de Theſſalie.

ALCESTE, femme d'Admete.

POLIDECTE, grand-Prêtre, frere d'Admete.

HERCULE.

CLÉONE, confidente d'Alceſte.

LICAS, confident d'Hercule.

ADRASTE, confident de Polidecte.

TIMOCRATE.

IRCAS, eſclave.

IPHICRATE, autre eſclave.

Chœur du Peuple.

Suite.

La Scene eſt dans la Ville d'Yolcos en Theſſalie, dans le Palais d'Admete.

Drama. fr.
Dépt. Com. Fauv.
3-7-62
4 Vol.
[Dont ce vol.]

ADMETE ET ALCESTE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

MON frere va périr. Voici le jour terrible
Qu'il doit être frappé d'une main inviſible.
Les feux contagieux n'embraſent plus ce bord,

3-29-31 Vol.

Le ſalut de ſon peuple eſt l'Arrêt de ſa mort :
Il doit ſeul expirer pour toute la Patrie.
Au Ciel impunément on n'offre point ſa vie.

ADRASTE.

Seigneur, dès que la Parque aura fermé ſes yeux,
Reprenez tous vos droits, commandez en ces lieux.
Ne perdez point de tems, que rien ne vous étonne ;
Et du pied des Autels, oſez monter au Trône.
Pour en chaſſer Alceſte & vous y faire aſſeoir,
Je ſuis prêt à combatre, & m'en fais un devoir.

POLIDECTE.

As-tu vû nos guerriers ? Et leur troupe fidelle
Eſt-elle diſpoſée à ſeconder ton zéle ?
Car c'eſt peu de Lariſſe, & que mes dons ſecrets
De tous ſes Citoyens, me faſſent des ſujets :
C'eſt peu que Timocrate y conduiſe mes brigues,
Si le ſoldat ici, ne ſoutient mes intrigues.
Puis-je attendre.....

ADRASTE.

Oui, Seigneur, nos ſoldats ſont tous prêts,
Honteux de s'avilir dans une indigne paix,
Chargés du vil emploi de cultiver la terre ;

Ils n'attendent qu'un Chef & reſpirent la guerre :
Du ſoin de les armer, Prince, honorez mon bras,
Et ſouffrez que pour vous, ils marchent ſur mes pas.

POLIDECTE.

Oui, ſois leur Chef, ami, ſur toi je me repoſe.

ADRASTE.

Après un tel ſuffrage, il n'eſt rien que je n'oſe.
Avant la fin du jour vous ſerez élu Roi,
Et verrez tous nos Grecs fléchir ſous votre loi ;
A moins qu'à nos deſſeins le Ciel ne mette obſtacle ;
Que pour ſauver Admete il ne rende l'Oracle,
Et que, trompant nos vœux, cet Oracle aujourd'hui,
Ne détourne le trait qui doit tourner ſur lui.

POLIDECTE.

Ah ! chaſſe de ton ame un effroi ridicule :
Se peut-il qu'à ce point, un guerrier ſoit crédule ?
Graces à mon pouvoir, je ne crains rien des Cieux,
Répond-moi des ſoldats, je te réponds des Dieux.
Si la Reine & le peuple attendent leur réponſe ;
Raſſûre tes eſprits, c'eſt moi qui la prononce.

ADRASTE.

Mais ces Dieux ont d'Admete entendu les regrets:
Ils ont chaſſé la mort du ſein de ſes ſujets;
Une ſeconde fois ils peuvent faire grace,
Prince, & ne point frapper le coup qui le menace.

POLIDECTE.

Le lien dont je veux m'attacher à ton ſang,
Ta prudence éprouvée, & ton zèle conſtant
Veulent qu'à tes regards je dévoile un miſtère,
Que j'ai ſû renfermer au fond du ſanctuaire.
Je puis t'ouvrir mon cœur. Ces lieux remplis d'effroi
Ne ſont tout occupés que du péril du Roi.
Tu te ſouviens qu'Alceſte en cette même Ville,
Où mon Père regnoit, vint chercher un azile.
Trop ſenſible à ſon ſort, fauſſement ébloüi,
Tu ſais qu'il déclara par un ordre inoüi,
Que celui de nous deux qu'elle voudroit élire,
Et nommer ſon époux, poſſederoit l'Empire.
La perfide trahit mon eſpoir orgueilleux,
Elle fit choix d'Admete & couronna ſes feux.
Ce qui redouble encor ma fureur vengereſſe,
Le ſceptre m'échapa malgré le droit d'aîneſſe.
Ce droit ſacré, par moi fut en vain atteſté;

Mon Père par ce frein ne fut point arrêté.
Ce titre ne ſervit qu'à combler ma miſère.
Le jour que ſur le Trône il fit aſſeoir mon frère ;
Ce jour, ſans conſulter mon cœur ambitieux,
Il conſacra ma vie au culte de nos Dieux.
Il craignoit le dépit que je faiſois paroître,
Et proſcrit de la Cour, je fus élû grand-Prêtre.
Ce n'étoit point aſſez ; à tout ce que j'aimois,
Son barbare pouvoir m'arracha pour jamais.
Il bannit de ces lieux ta fille que j'adore,
Et pour qui j'entreprends un projet qu'on ignore.
Peres dénaturés ! Parens pleins de rigueurs !
Qui diſpoſez de nous ſans l'aveu de nos cœurs,
Votre main nous conduit au bord des précipices,
Et de tous nos forfaits vous êtes les complices.
Je ſuis né pour l'éclat, non pour l'obſcurité,
Et j'exerce à regret ma triſte dignité.
Je n'ai point oublié l'injure qu'on m'a faite.
Méditant chaque jour ma vengeance ſecrete,
A l'ombre des Autels, au centre de la paix,
J'ai mis mes plus grands ſoins à bien choiſir mes traits.
Pour Alceſte toûjours ma haine s'eſt accrue,
Sur mon malheureux frère elle s'eſt étenduë ;
Et déguiſant le piége où j'ai ſû l'engager,
J'ai des Dieux que je ſers appris à me venger.
Eux-mêmes ont fourni des armes à ma rage,

Et pour cacher mon bras, m'ont prêté leur nuage.
J'ai long-tems attendu, deux ans ſe ſont paſſés,
Sans pouvoir ſatisfaire à mes vœux offenſés.
La Theſſalie heureuſe & trop bien gouvernée,
Ne laiſſoit aucun jour à ma haine obſtinée.
Admete pacifique, & borné dans ſes vœux,
Tendre envers ſes ſujets, & zelé pour les Dieux
Portant même ſouvent juſques à la foibleſſe,
Son zèle trop timide & ſa folle tendreſſe,
Se voyoit adoré d'un peuple qu'il aimoit.
Contraint de dévorer l'ardeur qui m'enflâmoit,
Craignant à découvert de commettre le crime,
De hazarder le prix de l'orgueil qui m'anime,
Par des détours cachés, par des ſentiers ſecrets,
J'ai voulu parvenir à d'utiles forfaits.
J'ai paru détaché d'une Cour que j'adore,
Et me ſuis renfermé dans des lieux que j'abhorre.
De mon cœur en public cachant l'ambition,
J'ai ſaiſi pour frapper, l'heure & l'occaſion.
La fortune ſe livre à qui la ſait attendre.
Un feu contagieux & prompt à ſe répandre,
Dans ces triſtes climats vient d'apporter la mort:
Je lui devrai le Sceptre, & j'en rends grace au ſort.
Le Roi pour arrêter ſes ravages funeſtes,
Eſt venu conjurer les puiſſances celeſtes,

D'entendre ſes ſoupirs, d'épargner ſes ſujets,
Et de lancer ſur lui leurs redoutables traits.
Des Cieux heureuſement la colère épuiſée
S'eſt peu de jours après d'elle-même appaiſée.
Et ſelon mes déſirs, chacun a comme toi
Crû devoir ſon ſalut à l'amour de ſon Roi.

ADRASTE.

Mais Seigneur, je l'ai crû ſur la foi du Ciel même.
Adraſte a pour garant ſa parole ſuprême,
Et dans le Temple hier, aux peuples d'Yolcos,
Sa redoutable voix fit entendre ces mots.
Peuple rends à ton Roi graces de la lumiere.
Et toi Prince, demain, quand l'Aſtre qui t'éclaire,
Aura fait la moitié de ſon rapide cours,
Ma fureur te prendra pour victime derniere,
Un invisible trait doit terminer tes jours.

POLIDECTE.

Ton eſprit trop crédule, a dans ſon trouble extrême,
Pris la voix d'un mortel pour la voix des Dieux-même.
Apprends qu'elle a parlé par un trait de mon art,
Et que j'ai profité des bienfaits du hazard.
Le ſort a le premier commencé le prodige,

SCENE II.

POLIDECTE, ADRASTE, TIMOCRATE.

POLIDECTE.

TImocrate eſt-ce toi ? Ciel ! Que viens-tu m'apprendre ?
Ton retour en ces lieux a droit de me ſurprendre.

TIMOCRATE.

Du prix de tous vos ſoins le ſort vous a privé,
Et dans nos murs, Seigneur, Hercule eſt arrivé.
Comme il a vû pour vous Lariſſe déclarée,
La mort de votre frere étant preſque aſſurée,
Il a blâmé ce choix, & ſes diſcours vainqueurs
Du côté de la Reine ont tourné tous les cœurs.
Bien-tôt dans Yolcos il doit venir lui-même,
Affermir ſur ſon front le ſacré Diadême.
Le crime à ſon aſpect s'épouvante & s'enfuit.
La terreur l'environne, & la gloire le ſuit.

POLIDECTE.

Hercule eſt dans Lariſſe ? Ah, que viens-je d'entendre !
Timocrate, il ſuffit on pourroit nous ſurprendre.
Sortez.

SCENE III.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

DEvant toi ſeul que je m'épanche, ami.
Il n'eſt de mes ſecrets informé qu'à demi.
Hercule arrive enfin, & ma fureur s'arrête.
Il enchaîne ma main à frapper toute prête.

ADRASTE.

Oui ce revers, Seigneur eſt d'autant plus affreux,
Que deux ans n'auront point ſans doute éteint ſes feux.
Si vous privez le Roi de la clarté céleſte,
Hercule: dans l'eſpoir de poſſeder Alceſte,
Contre tous vos deſſeins armera ſon amour,
Et lui-même viendra regner dans ce ſéjour.
Ce Guerrier ſans Etats, ſans Cour, ſans Diadême,
Eſt Souverain par-tout, & commande aux Rois même.
Au ſeul bruit de ſon nom nos Peuples éperdus,

Recevront à genoux ſes ordres abſolus.

POLIDECTE.

C'eſt ce nom que je crains, non ſa force indomptable,
Et de mes ennemis c'eſt le plus redoutable.
Je ſens que je ne puis le combatre aujourd'hui,
Si le Ciel ne me ſert de rempart contre lui.
L'Oracle qu'on attend, & qu'Alceſte demande,
M'offre un nouveau moyen... il faut que je le rende,
Il faut que dans le Temple elle perde le jour.

ADRASTE.

Et qui vous répondra de ſa mort?

POLIDECTE.

Son amour.
Suis moi. Pour achever de réſoudre mon ame
Viens prêter tes conſeils au dépit qui m'enflâme.
Je la vois qui paroît, je la veux éviter.
Ses plaintes, ſes ſoupirs ne font que m'irriter.

SCENE IV,

ALCESTE, POLIDECTE, ADRASTE.

ALCESTE *arrêtant Polidecte.*

AH ! ſauvez mon époux, ſecourez votre frere.
A mes larmes, Seigneur, joignez votre prière :
Courez vous proſterner au pié de nos Autels,
Faites dans ce péril parler les immortels.
Que pour eux ſans délai votre bouche prononce,
J'enverrai dans le Temple apprendre leur réponſe.

POLIDECTE.

Madame de ce ſoin repoſez-vous ſur nous,
J'y ſuis interreſſé ſans doute autant que vous.
(*Il ſort avec Adraſte.*)

SCENE V.

ALCESTE *seule.*

TOn Monarque bien-tôt va ſortir de la vie.
Remplis l'air de tes cris, Peuple de Theſſalie;
Joins tes ſoupirs aux miens, tu le dois aujourd'hui.
Si je perds un époux, tu perds un père en lui.
Mais un père ſi tendre, un Roi ſi magnanime,
Que pour toi de la Parque il devient la victime.
Tu deſcendois en foule au ténébreux ſéjour:
Il s'eſt offert aux Dieux pour te ſauver le jour.
Ces Dieux l'ont exaucé dans toute ſa prière.
Mon époux va périr, & tu vois la lumière.
Toi, qui dois amener l'heure de ſon trépas,
Soleil, arrête-toi, retourne ſur tes pas;
Crains d'éclairer la mort du plus grand Roi du monde,
Et plonge ces Etats dans une nuit profonde.

SCENE VI.

ALCESTE, IRCAS.

IRCAS.

MAdame, votre époux couronnant ce grand jour,
Veut parler à ſon Peuple, & combler ſon amour.
Il doit ſe rendre ici, paré du Diadême;
Mais avant de paroître, il vous mande vous-même.
Ce Roi veut partager, mourant avec éclat,
Tous ſes derniers inſtans entre vous & l'État.

ALCESTE.

Je ne puis ſoutenir cette image terrible.
A force de douleur je demeure inſenſible.

IRCAS.

Rappellez vos eſprits.

ALCESTE.

Non, je veux, aujourd'hui,
Accompagner ſes pas & mourir après lui.

IRCAS.

Calmez le déſeſpoir dont votre ame eſt ſaiſie :
Vivez pour votre fils, vivez pour la Patrie.
Vous êtes à tous deux comptable de vos jours.

ALCESTE.

Polidecte à mon fils prêtera ſon ſecours.
Il régira pour lui cet Empire paiſible :
Le trône avec l'Autel n'eſt pas incompatible.

IRCAS.

Si ce Prince exerçant le pouvoir ſouverain,
De l'État une fois prend les rênes en main,
Il pourra des Autels ſentir la ſervitude,
Se faire de regner une douce habitude,
Et retenir un bien qui lui ſemblera dû,
Et dont par votre choix il fut jadis exclu.

ALCESTE.

Le Peuple d'un teljoug yengeroit l'eſclavage.

IRCAS.

Ne vous repoſez point ſur un peuple volage
Qui court avec fureur après la nouveauté,
Et des grands changemens eſt toûjours enchanté :
Inſenſible aux bienfaits qu'auſſi-tôt il oublie,

Et du Theſſalien c'eſt ſur tout le génie

ALCESTE.

Dieux! J'ai recours à vous ; décidez de mon ſort.
J'attens de votre Oracle ou la vie ou la mort.
Cours parler au grand-Prêtre, & quoiqu'il nous annonce,
A ta Reine expirante apporte ſa réponſe.
Le danger eſt preſſant, hâte-toi d'obéir.
Sois ardent à prier, & prompt à revenir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, CLÉONE, CHŒUR du Peuple.

ADMETE.

O! Qu'il m'eſt doux de voir mon peuple qui reſpire!
Qu'il m'eſt doux de le voir tel que je le déſire,
Trembler uniquement pour les jours de ſon Roi,
Jouir de la lumière, & la tenir de moi!
J'aime à voir de vos cœurs l'empreſſement fidèle.
Mon ſang eſt trop payé par ces marques de zèle.
Je goûte avant ma mort, témoin de vos regrets,
Le prix le plus flatteur de mes heureux bienfaits.
Mériter vos ſoûpirs, vivre en votre mémoire,
Quel plus beau monument peut aſſurer ma gloire?
Avant qu'aux immortels j'aille offrir mon trépas,

Et me ſoûmettre au coup d'un inviſible bras ;
Écoutez, chers ſujets, un Prince qui vous aime
Comme ſes propres fils, & bien plus que lui-même :
Il eſt juſte qu'un Roi, mourant le Sceptre en main,
Rende compte à ſon Peuple, & regle ſon deſtin.
Depuis près de deux ans que je ſuis ſur le Trône,
J'ai toûjours dépoüillé l'orgueïl qui l'environne ;
Senſible à tous vos maux, prévenant vos beſoins,
A regner ſur vos cœurs j'ai conſacré mes ſoins ;
J'ai préferé la Paix aux horreurs de la Guerre,
Et jamais votre ſang n'a rougi cette terre,
Ce ſang, pour l'expoſer, m'étoit trop précieux ;
J'ai beaucoup mieux aimé vous rendre tous heureux,
Renfermant mes déſirs dans les bornes preſcrites,
Que de cette contrée étendre les limites :
Ce qui doit encor plus me flatter aujourd'hui,
J'ai vêcu pour mon Peuple, & j'expire pour lui.
Vous voyez devant vous votre Reine éperduë,
Qui vous cache ſes pleurs & détourne la vûë,
Qui va perdre un époux aimé ſi tendrement,
Et qui n'a pour ſupport qu'un fils encore enfant ;
Vous êtes trop inſtruits combien elle m'eſt chére,
Qu'elle eut toûjours pour vous des entrailles de mére,

Et qu'enfin ſa tendreſſe égale mon amour;
Je vous la recommande, & j'exige, en ce jour,
Que pour prix de ma mort, & par reconnoiſſance,
Vous lui juriez ici la même obéiſſance
Que juſqu'à ce moment vous me rendez à moi,
Et que, mes jours remplis, tout reſpecte ſa loi:
Vous ne rougirez point d'être ſous ſa puiſſance,
Aux charmes de ſon sèxe elle joint la prudence,
Elle vous eſt connuë; & pour dire encor plus,
Alceſte d'un grand Roi poſſede les vertus.

ALCESTE.

Révoque, juſte Ciel, ta Sentence inhumaine!

UN CHEF du Peuple.

Nous jurons tous, Seigneur, d'obéir à la Reine;
Puiſſe éprouver ſoudain un châtiment cruel,
Le premier qui rompra ce ſerment ſolemnel!

ADMETE.

Et toi, qui de mon fils dois conduire l'enfance,
Veille pour conſerver cette unique eſpérance;
Elève ſon eſprit aux grandes actions,
Et ſur l'humanité donne lui des leçons;
Dès qu'il pourra marcher au chémin de la gloire,

Du fils de Jupiter raconte lui l'hiſtoire ;
A bien combattre, à vaincre, elle doit l'enſeigner,
Et que de mon épouſe il apprenne à regner.
Parle lui de ma mort, qu'elle ſoit ſon modèle ;
Que, pere de ſon Peuple, il imite mon zèle.
Qu'il s'applique, ſur-tout, redoutant les plaiſirs,
A vaincre la jeuneſſe, à dompter ſes déſirs ;
Car ce n'eſt point aſſez pour lui, pour ſes ſemblables,
D'affronter, d'enchaîner des monſtres formidables ;
Il faut d'autres vertus à qui doit être Roi,
Et pour bien gouverner être maître de ſoi.

(*ſe tournant vers Alceſte.*)

Madame, en attendant que ce fils vous ſuccede,
Ou puiſſe vous prêter & ſon bras & ſon aide..
Occupez tout mon Trône, augmentez-en l'éclat,
Et faites le bonheur de ce paiſible État.

ALCESTE.

Je ne puis renfermer la douleur qui me tuë.
Je la voulois envain cacher à votre vûë.
Au nom de votre épouſe, au nom de votre fils,

Au nom de tout ce Peuple à vos ordres ſoûmis,
Par les feux mutuels de l'amour le plus tendre,
Et par les pleurs qu'ici vous me voyez répandre;
Oſez tout eſpérer de l'équité des Dieux.
Votre frere au plûtôt va prononcer pour eux.
J'entens au fond du cœur une voix qui me crie,
Que la Parque prolonge une ſi belle vie.
Et que le Ciel enfin favorable à nos vœux,
Vous accorde des jours plus longs & plus heureux,
Dignes de vos vertus.

ADMETE.

Non, il faut que je meure.
Le Soleil à grand pas preſſe ma derniere heure,
Recevant mes adieux en des inſtans ſi doux,
Pour la derniere fois embraſſez votre époux,
Et ſoûmettant votre ame. . . .

ALCESTE.

Ah! ſi le Ciel ſévere
Exécute ſur vous ſon arrêt ſanguinaire,
Je ne ſurvivrai point d'un moment à mon Roi.
La lumiere ſans vous eſt affreuſe pour moi.
Dans le même tombeau je veux être enfermée,
Et pour nous ſéparer vous m'avez trop aimée.

ADMETE.

Non, je vous le deffends, & par tout le pouvoir. . . .

ALCESTE.

Cher Admete, le puis-je ? Et dans mon déſeſpoir. . . .

ADMETE *en regardant son Peuple et la Reine.*

Je ne puis réſiſter à leurs pleurs, à ſes plaintes.
Ils portent à mon cœur de nouvelles atteintes.
Otons-nous de leurs yeux.

(*le Roi sort suivi de son Peuple.*)

SCENE II.

ALCESTE, CLÉONE.

ALCESTE.

CHer Prince, cher époux,
Je veux par-tout vous ſuivre, & mourir avec vous.
Mais, hélas! Malgré moi, mes genoux me trahiſſent,

J'approche de l'Autel, j'interromps leur prière.
Le grand-Prêtre me voit, & liſant dans mes yeux,
Se proſterne, ſe taît, & conſulte les Cieux:
Tandis qu'avec ardeur, à genoux, je les prie
De ſauver votre Époux aux dépens de ma vie.
Cependant d'un feu ſaint le Pontife eſt preſſé
Il ſe leve, & voici ce qu'il a prononcé.

S'il se trouve un ami fidéle,
Qui né dans ces climats, et poussé d'un beau zèle,
A mourir sur l'Autel ose engager sa foi;
Des Dieux la puissance immortelle
Va consoler Alceste, et délivrer le Roi.

ALCESTE.

Je reſpire, Grands Dieux! & ſur votre parole,
Déjà pleine d'eſpoir, Alceſte ſe conſole.

IRCAS.

Je voudrois être né dans la Gréce aujourd'hui,
Et Sujet de mon Roi pour expirer pour lui.
Le privilége heureux de lui ſauver la vie,
Madame, à votre Peuple eſt tout ce que j'envie.

ALCESTE.

Mille ſe ſont déjà ſans doute préſentés?

IRCAS.

Ils l'auroient dû, Madame, après tant de bontés,
Mais ils ont gardé tous un coupable ſilence,
Et de ceux que j'ai vûs, le plus ferme balance;
Il craint de ſe réſoudre, & ne mérite pas
Le bonheur de ſubir un ſi noble trépas.

ALCESTE.

Ai-je bien entendu? Quelle reconnoiſſance?
O Ciel! De tant d'amour eſt-ce la récompenſe?
Un Peuple ſi cruel, ſi plein de lâcheté,
Qu'un Eſclave ſurmonte en généroſité,
Au jour qu'il craint de perdre indigne de paroître
Avec la liberté méritoit-il de naître?

IRCAS.

Reine, tel eſt ſouvent le deſtin des États.
Pour ſujets un Roi juſte a des peuples ingrats,
Et des Peuples zelés ont un Tyran pour maître.
Quant au Theſſalien, vous devez le connoître.
Il n'eſt pas ſans valeur, mais il manque de foi.
Son interêt le touche, & non celui du Roi.
Mais Cléone revient. Dieux, quel trouble l'inſpire!

SCENE V.

ALCESTE, IRCAS, CLÉONE.

CLÉONE.

UNe terreur ſoudaine....

ALCESTE.

Ah! Mon époux expire.

CLÉONE.

Non, mais tout fuit ſa vûe en ce moment fatal,
Et je ne ſçai d'où naît cet éfroi général.
Surpris & conſterné le Courtiſan s'écoule,
Et chaque inſtant, Madame, en éclaircit la foule.
Les cœurs & les eſprits ſont changés en ce jour,
Et vos Eſclaves ſeuls vont remplir votre Cour.
On lit dans tous les yeux, l'éfroi, l'incertitude,
Et bientôt ce Palais n'eſt qu'une ſolitude.

ALCESTE.

Les lâches, les ingrats qui craignent de s'offrir,
Abandonnent leur Maître, & le laiſſent périr.
L'Oracle les éfraïe, & la mort les étonne.
Voilà, voilà quel eſt le faux éclat du Trône.

Tant que du ſort riant nous avons la faveur,
Nous ſommes aſſiégés du Courtiſan flatteur.
Mais, quand le deſtin change, & qu'il nous eſt funeſte,
Notre Cour diſparoît, le ſceptre ſeul nous reſte.
Laiſſez-moi; ma douleur ne veut plus de témoins;
Alceſte déſormais vous quitte de vos ſoins.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, IPHICRATE.

ADMETE.

AH! j'ai beau parcourir ce Palais ſolitaire,
Je ne vois devant moi qu'une troupe étrangère
D'eſclaves éfraïés, errans de toutes parts.
Tout, juſqu'à mon épouſe, évite mes regards.
Mon frére, en même tems, retarde mon Offrande.
Au lieu d'aller au Temple, il veut qu'ici j'attende.
Le Soleil de ſon cours a rempli la moitié,
Et vers moi de ſa part aucun n'eſt envoyé.
L'heure de mon trépas par les Dieux annoncée,
Cette heure que j'attens, eſt maintenant paſſée.

Toutes

Toutes fois je reſpire, & le trait ſuſpendu...
Ah, c'eſt le prompt effet de l'Oracle rendu,
Il n'en faut point douter, un ſujet ſe ſignale,
Et déſarme la main de la Parque fatale.
Ircas va m'éclaircir bien-tôt par ſon retour.

IPHICRATE.

Tout ſemble conſpirer à ſignaler ce jour,
Seigneur, en ce moment le grand Hercule arrive.
Moi-même je l'ai vû deſcendre ſur la rive.

ADMETE.

Le fils de Jupiter!

IPHICRATE.

Lui-même & ce Héros;
Qu'un heureux ſort conduit dans les murs d'Yolcos,
M'a bien plus étonné que le bruit de ſa gloire.
Ce n'eſt point un vainqueur enflé par la victoire,
Qui d'un œil dédaigneux regarde les mortels,
Mais un Guerrier modeſte, & digne des Autels,
Par ſa ſeule vertu, formidable à la terre:
Tout montre en lui le fils du maître du tonnere;
Et ſon aſpect auguſte annonce à tous les yeux
Le protecteur des Rois & le rival des Dieux.

ADMETE.

Son retour met le comble à mon bonheur ſuprême,
Et je vais de ce pas le recevoir moi-même.

SCENE II.

ADMETE IRCAS, IPHICRATE.

ADMETE.

JE te revois Ircas. Que j'apprenne de toi,
Quel fidéle ſujet vient de s'offrir pour moi?
Je brûle .... Tu pâlis & tu baiſſes la vûe.
Moi-même en te voyant je ſens mon ame émûë.
Parle, éclaircis mon doute, & ſans plus differer
Nomme moi....

IRCAS.

Seigneur, c'eſt.... Puis-je le proférer!

ADMETE.

Ta lenteur met le comble à mon trouble funeſte.
Acheve, je le veux....

IRCAS.

C'eſt votre Épouſe.

ADMETE.

Alceſte!

IRCAS.

Prompt à vous obéir, j'abandonnois ces lieux,
Quand Cléone m'arrête, & les larmes aux yeux,
M'informe que la Reine.... Elle vient elle-même.

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ADMETE.

AH, Madame!

ALCESTE.

Ah! Seigneur, que ma joie eſt extrême!
Et quel raviſſement ſuccède à mon effroi
De voir hors de péril mon Époux & mon Roi.
De mes juſtes tranſports je ne ſuis point maîtreſſe.

ADMETE.

Votre funeſte joie augmente ma triſteſſe,
Et me rend plus affreux, le jour dont je jouis;
Je ſai que votre ſang, en doit être le prix.

ALCESTE.

Ce diſcours me ſurprend.

ADMETE.

Il n'eſt plus tems de feindre
Ce que de votre amour j'avois trop lieu de craindre.
Vous vous êtes offerte, & Cléone a tout dit.
Par la bouche d'Ircas je viens d'en être inſtruit.

ALCESTE.

Cléone a revelé ce qu'elle auroit dû taire.
Seigneur, vous lui devez l'aveu que je vais faire.
Voyant que vos ſujets auſſi lâches qu'ingrats
Reſtoient dans le ſilence, & craignoient le trépas;
Pour vos jours en péril votre Epouſe tremblante,
Court au premier Autel que ce lieu lui préſente,
Et pour vous à la mort vient de ſe dévouer.
Heureuſe que le Ciel ait daigné m'avouer,
Et qu'il ait révoqué l'arrêt de ſa colére
Sur la foi du ſerment qu'Alceſte vient de faire.
Je ne pouvois le croire, & dans mes tendres ſoins
J'ai voulu que mes yeux en fuſſent les témoins.
Vous vivez, il ſuffit me voilà conſolée:
Il ne me reſte plus qu'à me voir immolée;
D'Alceſte, de ſon nom ſouvenez-vous toûjours,

Qu'il vive en votre cœur, qu'il régne en vos diſcours.
Adieu, Prince.

ADMETE.

Arrêtez, quel eſprit vous anime?
Faut-il que de mon ſort vous ſoyez la victime?
En généroſité vous m'auriez donc vaincu?
Non, non votre courage offenſe ma vertu.
Je ne permettrai point que dans cette journée,
De feſtons odieux vous ſoyiez couronnée;
Ni pour ſauver mes jours, que ſous un fer cruel
Votre ſang généreux coule ſur un Autel.
Que ton premier Arrêt! Juſte Ciel, s'accompliſſe,
Frappe, la mort d'Alceſte eſt mon plus grand ſupplice.

ALCESTE.

Seigneur....

ADMETE.

Obéiſſez, rendez vous à mes vœux.

ALCESTE.

Je ne ſuis plus à vous, Prince, je ſuis aux Dieux.
Ils tiennent leur parole, & je tiendrai la mienne.

ADMETE.

Non, vous ne mourrez point, la réſiſtance eſt vaine.

ALCESTE.

J'en ai fait la promeſſe.

ADMETE.

Et j'en fais le ſerment.

ALCESTE.

Ah ! Mon devoir le veut.

ADMETE.

Le mien vous le défend.

ALCESTE.

Ma mort fera ma gloire.

ADMETE.

Elle feroit ma honte.
Il n'eſt point de péril que plûtôt je n'affronte.
Et ſi vous ne quittez ce deſſein odieux,
Je ſerai la victime & le Prêtre à vos yeux.

ALCESTE.

Où s'emporte, Seigneur, votre douleur extrême !

ADMETE.

Hercule va paroître. Ah ! Le voici lui-même.
Il ſaura malgré vous, vous ravir à la mort.

SCENE IV,

HERCULE, ADMETE, ALCESTE,

Suite.

HERCULE.

PRince, je vous revois, & dans mon doux tranſport....
Mais quoi, vous ſoupirez, & vous verſez des larmes !

ADMETE.

Pardonnez cet accueil à mes juſtes allarmes.
Mon Épouſe pour moi s'eſt offerte au trépas,
On la doit immoler. J'implore votre bras.
Ne ſouffrez point, Seigneur, qu'elle me ſoit ravie.
Mes jours qu'elle a ſauvés dépendent de ſa vie.

Combattez la rigueur d'un Oracle odieux;
Hercule peut lui ſeul luter contre les Dieux.

HERCULE.

Quel diſcours, juſte Ciel! Et quel abord funeſte!
Le ſang qu'on doit verſer eſt donc le ſang d'Alceſte?
Se peut-il que le Ciel proſcrive tant d'appas.
Mais non, pour la ſauver il guide ici mes pas.
Je défendrai ſa vie, il y va de ma gloire.
Son trépas à jamais flétriroit ma mémoire.
Il ne ſera point dit, Seigneur, qu'en votre Cour:
Le ſang de votre Epouſe ait marqué mon retour.

ALCESTE.

N'allez pas ſur le Roi par votre réſiſtance
Attirer de nouveau la céleſte vengeance;
Redoutez-la vous-même, & reſpectez ſes jours.

HERCULE.

En vous laiſſant périr j'en trancherois le cours.
Si vous mouriez pour lui, pourroit-il vous ſurvivre?
Son amour lui feroit un devoir de vous ſuivre.
Je dois parer le trait qui nous menace tous;
Je ſuis inébranlable, & je l'apprens de vous.

Pardonnez-moi, grands Dieux! en un jour ſi funeſte,
Si je ne puis ſouſcrire au ſupplice d'Alceſte.
Mais je ne ſaurois voir, ſans oppoſer mon bras,
L'innocence éprouver un barbare trépas.
Et ſi je le ſouffrois, je me croirois coupable,
Et de ma lâche crainte à vous-même comptable.
Pour prix de mes travaux accordez-moi ſes jours.
Que l'on n'ait pas envain imploré mon ſecours.
C'eſt l'unique faveur qu'Hercule vous demande,
Il n'enviſage point une gloire plus grande;
Et ſauver la vertu, m'eſt un bien auſſi doux
Que l'honneur immortel d'être aſſis parmi vous.

ADMETE.

Puiſſe dans ce moment votre auguſte prière,
Pénétrer juſqu'aux Cieux, & fléchir leur colère!

HERCULE.

L'Olimpe cependant en cette extrêmité
Une ſeconde fois doit être conſulté.
Mais ce ſoin par malheur regarde Polidecte,
Il préſide aux Autels, & ſa voix m'eſt ſuſpecte.

ADMETE.

Vous redoutez mon frère?

HERCULE.

Oui, je crains entre nous,
Que s'il forme des vœux, ils ne ſoient contre vous.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur le ſoupçonne.
Lariſſe d'où je viens le plaçoit ſur le Trône.

ADMETE.

Le plaçoit ſur le Trône !

ALCESTE.

Ah ! Quel affreux projet !

HERCULE.

Je ne puis en ce jour le convaincre en effet.
Mais ce coup part, Seigneur, d'une brigue ennemie
Et je ſuis ſûr qu'il trempe en cette perfidie.
Je ſaurai de ſi près l'obſerver aujourd'hui. . . .
Il vient. Daignez tous deux me laiſſer avec lui.

ADMETE.

Pour dévoiler le crime & ſauver l'innocence,
Je vous arme, Seigneur, de toute ma puiſſance.

SCENE V.

HERCULE, POLIDECTE, ADRASTE, LICAS.

POLIDECTE.

Comme frére du Roi, Polidecte à vos yeux....

HERCULE.

Arrêtez, parlez-moi; comme organe des Dieux,
Comme frére du Roi vous pourriez faire naître
Des ſoupçons qui ſeroient trop bien fondés peut-être.

POLIDECTE.

Moi!

HERCULE.

Lariſſe aujourd'hui vous avoit élû Roi,
Et ce choix, au ſoupçon, me porte malgré moi.

POLIDECTE.

Qu'oſez-vous m'avouer? Ma vertu s'en offenſe.

HERCULE.

À vous croire, Seigneur, ſouffrez que je balance.
Le tems dévoilera l'obſcure vérité,
Et d'un ſoin plus preſſant mon cœur eſt agité.
La Reine voit la mort qui pour elle s'apprête,
Et je ne dois ſonger qu'à garantir ſa tête.
Puiſqu'Admete joüit de la clarté des Cieux.
Je crois que votre Oracle eſt inſpiré par eux;
Polidecte les ſert, mais ſi je le ſoupçonne,
C'eſt d'être ambitieux, & d'aſpirer au Trône,
Non d'oſer abuſer du pouvoir des Autels
Juſqu'à faire à ſon gré parler les immortels.
Au ſang dont vous ſortez je ferois trop d'injure,
Et votre ame eſt ſans doute exempte d'impoſture.
Prince, je ſai d'ailleurs la force de vos droits;
Et qu'il n'eſt point permis d'emprunter d'autre voix.
Rempliſſez les devoirs de votre miniſtère.
Le défenſeur des loix ne veut point s'y ſouſtraire;
Mais du ſentier preſcrit ne vous écartez pas,
Et que le zèle ſeul dirige tous vos pas.
Pour y porter nos vœux retournez dans le Temple
D'une douleur ſincère allez donner l'exemple.
Preſſez, n'oubliez rien pour faire rendre aux Dieux.
Un Oracle plus juſte & qui ſoit digne d'eux.
Aux jours de votre Reine Hercule s'intereſſe;
Il dévoile les cœurs; penſez-y: je vous laiſſe.

SCENE VI.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

JE n'ai pas crû ſi-tôt qu'il dût être en ces lieux.
Mais qu'ai-je à redouter, quand j'ai pour moi les Cieux ?
Je vois ſelon mes vœux réuſſir mon audace ;
Et ce coup de mon art répare ma diſgrace.
L'Oracle a ſon effet, mon piége a réuſſi ;
Je tiens en mon pouvoir ce que j'ai tant haï.
Il ne peut éviter la mort qui l'environne,
Et je vais me venger pour arriver au Trône.
J'ai changé de victime ainſi que de projet,
Mais pour mieux aſſurer le prix de mon forfait.

ADRASTE.

Mais, Seigneur, (excuſez le zèle qui m'entraîne.)
Pourquoi dans ce péril ne pas nommer la Reine?
Et pourquoi haſarder....

POLIDECTE.

Pour bannir tout ſoupçon,

Et d'une ſombre nuit voiler ma trahiſon.
Les attentats groſſiers, les crimes ordinaires
Ne ſont que les exploits des aſſaſſins vulgaires.
S'ils ne ſont déguiſés, j'abhorre les forfaits.
Je veux qu'ils ſoient cachés ſous des voiles épais.
L'objet n'excuſe point ſans l'art de les conduire,
Et de couvrir l'horreur que leur noirceur inſpire.
Il faut, ami, qu'un crime ait l'éclat des vertus,
Ou qu'à jamais ſes traits demeurent inconnus.

ADRASTE.

Mais un ſujet pouvoit braver la mort ſevère.

POLIDECTE.

Ah, connois mieux du Grec quel eſt le caractère.
Au milieu des combats & le fer à la main
Il affronte en aveugle un trépas incertain:
Mais voyant la mort ſûre, il manque de courage;
Son appareil l'étonne, il tremble à cette image:
L'extrême amour lui ſeul, quand il en eſt épris,
A vaincre cette horreur peut porter ſes eſprits.
Il n'eſt crainte, péril qu'un tel amour n'efface.
Au ſexe né timide il donne de l'audace:
Quand la religion excitant ſa ferveur
Dans ſon ame ſur-tout ſe mêle à cette ardeur;
Il brave tout alors dans ſa pieuſe yvreſſe,
Et l'on le voit courir au trépas par foibleſſe.

De l'étude des cœurs mon eſprit occupé
En fit toûjours ſa régle, & ne s'eſt point trompé
Admete aime la Reine, & la Reine l'adore.
J'ai prévû dans ce jour ce que tout autre ignore,
Que ſi quelqu'un pour lui ſe livroit à la mort,
Elle ſeule oſeroit tenter un tel effort.
Il eſt vrai qu'un eſclave a fait trembler mon ame.
J'ai lû dans ſes regards le zéle qui l'enflame.
Il brûloit de s'offrir, j'ai connu le danger,
Et j'ai du ſacrifice exclu tout étranger.
Le Roi croit qu'elle meurt pour lui, pour la patrie,
Et c'eſt à ma fureur que je la ſacrifie.
Pour hâter ma vengeance abandonnons ce lieu,
Et ſoyons à la fois le Miniſtre & le Dieu.
Mais non, juſques au bout je veux remplir ma haine.
Hercule prend en main l'intérêt de la Reine;
Son ame brûle encor de ſa premiére ardeur,
Et la ſimple amitié montre moins de chaleur.
Il prétend l'arracher au trépas que j'ordonne:
Je ſaurai l'en punir; & quoiqu'il me ſoupçonne,
Je lui prépare un coup qui le doit accabler,
Et j'aurai trouvé l'art de le faire trembler.
Orgueilleux de ſa force, enyvré de ſa gloire,
En vain à l'Univers il oſe faire croire
Que du Dieu du Tonnerre il a reçû le jour,
Et qu'il doit être admis au céleſte ſéjour.

Il peut par ce diſcours ſéduire le vulgaire,
Mais Hercule à mes yeux eſt un homme ordinaire,
Dépendant du deſtin & ſujer à ſes coups,
Soûmis à la nature & mortel comme nous.
Il a cent fois des Cieux éprouvé la colère,
Et ſi, comme on le dit, Jupiter eſt ſon père,
Il recevra ſon ordre avec ſoûmiſſion,
Quand je lui parlerai de ſa part, en ſon nom.
S'il eſt né d'un mortel, affectant plus de crainte,
Le fourbe obéira pour mieux vôiler ſa feinte.

ADRASTE.

S'il réſiſte?

POLIDECTE.

Ah! Mon cœur le ſouhaite aujourd'hui,
Je mettrai tout le Peuple & le Ciel contre lui;
Son amour ſervira de prétexte à ma haine;
Je le rendrai ſuſpect à mon frére, à la Reine.
Des vengeances du Ciel le déclarant auteur,
Je veux que tous nos Grecs accuſent ſon ardeur,
Et que ce demi-Dieu, quelque ardeur qui l'anime,
Succombe ſous le nombre & meure ma victime.
Malgré tous ſes efforts, Alceſte, tu mourras,
Et toi, crédule époux, tu vas ſuivre ſes pas.
Je ſaurai t'affranchir d'une trop longue vie,
Et t'aider à rejoindre une ombre ſi chérie:

Un

Un eſclave gagné, ſecondant mon deſſein,
Doit plonger cette nuit ton épée en ton ſein.
Ton trouble, ta douleur, les ombres, la ſurpriſe,
Tout doit cacher le bras, & ſervir l'entrepriſe.
La conjecture enfin qu'appuiront mes regrets,
Fera croire demain & dire à tes ſujets
Que dans ton déſeſpoir tu t'es percé toi-même,
Et qu'Admete n'a pû ſurvivre à ce qu'il aime.
Ainſi ma main frappant tous ces coups à la fois,
Au lieu d'une victime en immolera trois;
Et d'un crime ignoré ma politique prompte,
Cüeillera tout le fruit, ſans en avoir la honte.

ADRASTE.

Songez....

POLIDECTE.

Rien déſormais ne peut m'intimider.
Dans l'état où je ſuis, je dois tout hazarder.
Pardonne, cher objet de l'amour qui m'anime,
Mais on ne m'a laiſſé que le chemin du crime.
Je ne puis t'élever que par un coup affreux,
Et te pers pour jamais, ſi je ſuis vertueux.

ADRASTE.

Prévenez donc Hercule, & que ſa réſiſtance....

POLIDECTE.

Ecoute, à ſes efforts oppoſons la prudence.
Tandis que de ces lieux je ſors plein de fureur,
Pour revenir bien-tôt y porter la terreur,
Aſſemble nos amis, fais leur prendre les armes;
Peins-leur pour les Autels mon zéle & mes allarmes.
Sous le voile ſacré de la Religion,
Va ſemer l'épouvante & la rebellion;
Et fais, ſi l'on ſe porte à quelque violence,
Qu'un Peuple tout entier s'arme pour ma défenſe.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERCULE LICAS.

HERCULE.

AH! de mon cœur, ami, j'ai ſçû mal triom-
pher;
Ma tendreſſe renaît, je n'ai pû l'étouffer.
Mon feu s'étoit caché ſous le nom de l'eſtime,
Je le croyois éteint, le péril le ranime.
D'une ſimple pitié je ne ſuis point ému :
Je tremble, je frémis en amant éperdu.
Hercule défend moins dans l'ardeur qui le preſſe,
L'épouſe d'un ami que ſa propre maîtreſſe.
Nul monſtre juſqu'ici ne m'a ſçû réſiſter,
Et l'amour eſt le ſeul que je n'ai pû dompter.
Je rougis de moi-même & du trait qui me bleſſe;
Je voudrois me cacher ma honteuſe foibleſſe.

Depuis mon arrivée agité, furieux,
C'eſt peu que je pourſuive un Pontiſe odieux;
Ma flâme ſacrilége, attaque les Dieux même,
Elle oſe ſoupçonner leur juſtice ſuprême;
Elle allume en mon ſein mille projets cruels,
Immole leur Miniſtre & briſe leurs Autels.
Elle ſeule combat, balançant la victoire,
Ma vertu, ma raiſon, mon devoir & ma gloire.

LICAS.

Je reconnois Hercule à ces nobles tranſports,
Et tout eſt grand en lui juſques à ſes remords.
Il juge ſon amour avec un œil ſevére,
Et s'accuſe d'un feu qui n'eſt qu'involontaire.

HERCULE.

Loin de m'empoiſonner par tes diſcours flatteurs,
Peins-moi plûtôt ce feu des plus noires couleurs.
Je ne ſuis point de ceux dont le front téméraire
S'applaudit de montrer une flâme adultére,
Qui mettent lâchement leur bonheur ſouverain,
A ſéduire un objet dont un autre a la main;
Et prompts à publier leur indigne victoire,
Du déshonneur d'autrui s'oſent faire une gloire.
D'un triomphe ſi bas mon cœur n'eſt point flatté,
Et le crime jamais ne fit ma vanité.

LICAS.

Mais quoi, laiſſerez-vous immoler l'innocence?

HERCULE.

Non, mon devoir m'oblige à prendre ſa défenſe,
Et je dois protéger deux époux malheureux,
Qui s'aiment tendrement, & raſſemblent en eux
Tout ce que la vertu peut avoir d'eſtimable.
Dans Alceſte je vois une épouſe adorable,
Dont l'amour, le courage égalent les attraits:
Dans Admete un grand Roi, pére de ſes Sujets.
De quelque part ici que mon œil ſe promène,
Tout condamne l'Oracle, & parle pour la Reine.

LICAS.

Si quelqu'un doit calmer le céleſte courroux,
Fils du maître des Dieux, qui le peut mieux que vous?
Vous qui devant, Seigneur, dans le Ciel prendre place,
Entre ces Dieux & vous voyez ſi peu d'eſpace?

HERCULE.

Viens, ſuis-moi dans le Temple où je vais les prier,
Je connois Polidecte & dois m'en défier.

SCENE II.

HERCULE, ADMETE, LICAS,

HERCULE.

OU courez-vous, Seigneur, plein d'un trouble funeſte?

ADMETE.

Expirer ſur l'Autel, & prévenir Alceſte.
Je viens de la quitter, percé de ſes douleurs.
Ceſſez, m'a-t'-elle dit, me baignant de ſes pleurs,
Ceſſez de diſputer à ma tendreſſe extréme,
La gloire de ſauver le jour à ce que j'aime,
Et ne me forcez pas par de plus longs délais
A répandre mon ſang moi-méme en ce Palais.
Je ne puis plus tenir contre de telles armes.
Il faut par mon trépas terminer tant d'allarmes;
Et ſans laſſer le Ciel par d'inutiles vœux,
Je cours.....

HERCULE.

Prince, arrêtez, ne quittez point ces lieux.
Que par votre vertu votre ame raſſurée,

Calme le déſeſpoir où je la vois livrée.
Attendant que par moi le Ciel ſoit conſulté,
Et que j'aïe aux Autels percé la verité ;
Souvenez-vous qu'en tout les Dieux juſtes & ſages,
N'ont fait les grands revers que pour les grands courages.
Notre vertu languit dans la proſperité,
Et ne brille jamais que par l'adverſité.
Les traverſes toûjours nous ſont ce que nous ſommes,
Et ſans elles, Seigneur, il n'eſt plus de grands hommes.
Et ma force en un mot, puiſqu'il faut me citer,
C'eſt, grace à leur ſecours, qu'elle vient d'éclater.
Sans les ordres cruels du tyran Euriſthée,
Sans l'effort redoublé de Junon irritée,
Je n'aurois point livré tant de combats divers,
Et ſerois inconnu peut-être à l'Univers.
Mais vous-même, Seigneur, en des tems ſi funeſtes,
Sans les traits rigoureux des vengeances céleſtes,
Pour vos Peuples mourans vous ſeriez-vous offert ?
Et d'un honneur nouveau vous ſeriez-vous couvert ?

ADMETE.

Seigneur, quelle vertu ſeroit inébranlable,
Et pourroit réſiſter au revers qui m'accable?
Mon épouſe pour moi veut courir au trépas,
Et moi, je le verrai, ſans prévenir ſes pas?
Non, vous allez au Temple, & je prétens vous ſuivre,
Fléchir les Dieux pour elle, ou bien ceſſer de vivre.

HERCULE.

Ah! Prince, autant que vous je me ſens attendrir,
Et moi-même je veux la ſauver ou périr.
Je ſors ſans plus attendre, & d'une voix preſſante....

ADMETE.

Mon frere nous prévient, & ſon front m'épouvante.

SCENE III.

HERCULE, ADMETE, POLIDECTE, Suite, LICAS.

HERCULE.

QUe vient nous annoncer ce regard plein d'éfroi?
Qui vous ramene ici? Parlez, répondez-moi.

POLIDECTE.

Que ne puis-je garder un éternel ſilence?
Tous les Dieux ont fermé l'oreille à la clémence.
De vous le déclarer ils m'ont preſcrit la Loi.
Prince, pour prix du jour qu'ils accordent au Roi,
Ils veulent qu'en leur Temple on ſacrifie Alceſte.
Tout autre ſang déplaît à la fureur céleſte.
Admete, s'il s'offroit, ſe verroit refuſé:
Tel eſt l'ordre du Ciel.

ADMETE.

A-t-'il tout épuiſé?

POLIDECTE.

Rien n'a pu le calmer, encens, larmes, prière.

ADMETE.

Si j'étois criminel ſeroit-il plus ſévère?
(*à Hercule.*)
Seigneur, je vous implore une ſeconde fois,
Qu'Hercule ſoit l'arbitre & des Dieux & des Rois.
Pour ne plus la quitter je vole vers la Reine,
Et j'attens qu'aux Autels vous déſarmiez leur haine.
Satisfaits de ma mort qu'ils ſe laiſſent fléchir,
Où je jure par eux de leur déſobéïr.
(*Il ſort.*)

SCENE IV,

POLIDECTE, Suite, HERCULE.

POLIDECTE.

JE frémis du ſerment qu'Admete vient de faire.
Malheureux! Il ne fait qu'enflâmer leur colère,
Il a recours à vous; mais vos efforts ſont vains.

Que peut contre les Dieux la force des humains ?

HERCULE.

Autant que leur rigueur votre retour m'étonne,
Avez-vous oublié qu'Hercule vous ſoupçonne ?
Songez-vous que le Ciel, quand il eſt irrité,
Avec meſure & poids doit être conſulté.
Soyez prompt, quand il faut annoncer ſa clémence ;
Mais lent quand vous devez confirmer ſa vengeance,
Je ne ſçai quel motif vous régle & vous conduit,
Mais mon ſoupçon ſur vous s'accroît & s'affermit.

POLIDECTE.

L'interêt des Autels eſt le ſeul qui m'attire,
Et j'obéïs au Ciel qui me preſſe & m'inſpire.
Vous ne devez, Seigneur, vous en prendre qu'à lui.
Mais que dis-je ? Plûtôt ſe montrant notre appui.
Le fils de Jupiter devroit donner l'exemple,
Et reſpecter en nous la majeſté du Temple,
Les Dieux que nous ſervons, & dont il eſt ſorti.

HERCULE.

Je connois mon devoir ſans en être averti.
Et loin de m'éfrayer de vos regards ſiniſtres,
Je ſçai d'avec les Dieux diſtinguer leurs Miniſtres.
J'adore les premiers ſans rien examiner.
Quant aux autres, j'attens pour me déterminer.
S'ils font voir les vertus de leurs maîtres ſuprêmes,
S'ils en ont la clémence, ils ſont des Dieux eux-mêmes.
Oſent-ils s'écarter de cet étroit chemin ?
Ils ſemblent dépoüillés de ce titre divin.
Un Prêtre en les ſervant, alors les déshonore.
Il vante leur pouvoir, ſa bouche les implore,
Mais ſon cœur la dément, & par ſes actions,
Plus qu'aux Dieux qu'il invoque immole aux paſſions.
Votre ame ambitieuſe, uſurpe leur puiſſance,
Partage leur encens, fait taire leur clémence:
Et vous oſez vous rendre, abuſant de vos droits,
Les Idoles du Peuple, & les Tyrans des Rois.
Polidecte m'oblige à tenir ce langage,
Et force ma raiſon à percer le nuage.
Son reproche eſt injuſte il mérite le mien,
Je ſuis dans mon devoir, il eſt ſorti du ſien.

POLIDECTE.

Quel que ſoit le ſoupçon que vous faites paroître,
Polidecte à ces traits doit peu ſe reconnoître;
Et quoi que contre moi vous puiſſiez publier,
Ma conduite ſuffit pour me juſtifier.
A décider des cœurs votre ame eſt un peu prompte.
Non, que je veüille ici, Seigneur, vous rendre compte.
Le Ciel eſt mon ſeul maître; il ſeroit offenſé,
Si juſques à ce point je m'étois abaiſſé.
Je ſoûtiens mieux ſes droits; Ainſi vous devez croire,
Que ſi je vous réponds, ce n'eſt que pour ſa gloire.
Eh, ſur quel fondement & par quelles raiſons,
Formez-vous contre moi ces indignes ſoupçons?
Eh, que m'importe à moi le trépas de la Reine?
Si j'écoutois l'orgueil, ſi je ſuivois la haine,
De la ſoif de régner ſi j'étois embraſé,
A voir périr le Roi me ſerois-je oppoſé?
N'aurois-je pas plûtôt, pour occuper ſa place,
Laiſſé tomber ſur lui le coup qui le menace?

HERCULE.

Je ne puis démêler vos détours captieux,
Votre main ſçait cacher la lumière à mes yeux;
Mais quoiqu'un art profond voile votre conduite,
J'ai vû que par vos dons une brigue ſéduite
Dans Lariſſe aujourd'hui vous avoit élu Roi,
Pour former des ſoupçons, s'en eſt aſſez pour moi.

POLIDECTE.

Ah! ce n'eſt pas, Seigneur, ſur une conjecture,
Qu'on fait à mes pareils cette mortelle injure.
Mais, parlez, eſt-ce à vous de ſoupçonner mon cœur,
Vous, malheureux, brûlant d'une coupable ardeur?
Et de qui les déſirs allument le Tonnere,
Qui, tout prêt d'éclater, gronde ſur cette terre?
Vous, que l'intérêt ſeul d'un adultère amour
Pour l'épouſe d'Admete anime dans ce jour.
N'accuſez que vous ſeul de ſon ſort déplorable.
Vous en êtes la cauſe, & la cauſe coupable.
Le Ciel vous en punit dans toute ſa rigueur,
Et ce n'eſt pas ma main qui doit percer ſon cœur.

Pour cet emploi funeſte il a fait choix d'un autre.

HERCULE.

Eh, quel bras l'oſera ſacrifier ?

POLIDECTE.

Le vôtre.

HERCULE.

Mon bras, Ah! Malheureux, qu'oſez-vous m'annoncer ?

POLIDECTE.

Ce que les Immortels viennent de prononcer.
Ils parlent par ma voix.

HERCULE.

Non, je ne ſçaurois croire,
Que le Ciel à ce point veüille flétrir ma gloire :
Que ſur la vertu même, il veüille ſe venger.
Grands Dieux ! de tant d'horreurs je n'oſe vous charger.
Votre organe, ſans doute, en eſt lui ſeul coupable,
Et groſſit à mes yeux votre haine implacable.

Il ſe remet ſur moi du ſoin de la ſervir,
Et ma juſte fureur ne peut ſe contenir.
Je ne verſe du ſang que pour punir le crime.
Si je ſuis le Miniſtre il ſera la victime.
Malgré la dignité dont il eſt revêtu,
On verra ſur l'Autel tout ſon ſang répandu.
Il ſervira d'exemple à tout Prêtre perfide,
Qui de meurtre & de ſang, montre ſon cœur avide,
Et qui, la foudre en main, peignant toûjours les Dieux,
Rend leur pouvoir injuſte & leur culte odieux.

POLIDECTE.

Duſſiez-vous m'immoler, ſans plus long-tems attendre,
Au nom de Jupiter, je dois vous faire entendre
Que votre réſiſtance allume ſon couroux;
Et j'étends ma pitié juſqu'à trembler pour vous.
Une ſainte fureur s'empare de mon ame.
Votre pere lui-même & m'agite & m'enflâme.
D'attendre ſi long-tems le Ciel eſt indigné.
Avant que par la nuit le jour ſoit terminé,
Si la Reine n'expire, & par la main d'Hercule,
S'il n'éteint dans ſon ſang la flâme dont il brûle;
Tremblez. Le Ciel vengeur ſur ces funeſtes lieux

Fera

Fera bien-tôt pleuvoir un déluge de feux;
Et les mers franchiſſant leurs digues inutiles,
Inonderont nos champs, ſumergeront nos Villes
Quel ſpectacle! Je vois ſous ce mur embraſé
Le fils de Jupiter par la foudre écraſé.
Il eſt exclu des Cieux, privé de ſépulture,
Jouet des Immortels, rebut de la nature.
Admete alors Admete aura beau les prier,
Il verra notre perte & mourra le dernier.
(Il ſort avec ſa ſuite.)

HERCULE.

Retenez le grand Prêtre, il peut dans ſa furie;
Soulever contre nous toute la Theſſalie.

SCENE V.

HERCULE *ſeul.*

QUel coup il m'a porté! Par quels ſecrets avis,
A-t'-il pû de mon cœur pénétrer les replis?
Dieux! Auriez-vous parlé par ſa voix redoutable?
Et ſerois-je l'auteur.... Ah! ce doute m'accable.

Quand il eſt criminel malgré tous ſes efforts,
Qu'un cœur né vertueux éprouve de remords!
Mais quoi! Le Ciel eſt juſte; il ſait fuïant la Reine,
Que j'ai tout fait pour rompre une funeſte chaîne,
Le jour même où l'himen me l'ôta ſans retour;
Sans pouvoir le dompter, j'enchaînai mon amour.
Je ſoûmis au devoir mon ame trop ſenſible,
Et de tous mes travaux ce fut le plus pénible.
Ah! la raiſon m'éclaire, & chaſſe ma terreur.
J'ai défendu la Reine avec trop de chaleur.
Et m'ayant ſoupçonné, le fourbe avec adreſſe
A ſçû par ſes diſcours pénétrer ma tendreſſe.
Mon trouble, mes regards, l'ont ſans doute éclairé;
Et ce ſont-là les Dieux qui l'auront inſpiré.
Oüi, c'eſt trop m'éfraïer des menaces d'un traître.
Par une impreſſion dont on n'eſt pas le maître,
Leur voix au fond des cœurs porte un frémiſſement,
Qui naît de la ſurpriſe, & que l'eſprit dément.

SCENE VI.

HERCULE, IRCAS.

IRCAS.

TOus les Theſſaliens, Seigneur, ont pris les armes.
Adraſte eſt à leur tête, il accroît leurs allarmes ;
Leur peint dans ce Palais le grand-Prêtre enchaîné,
Les Dieux déſobéis, leur culte abandonné,
Et pour les écraſer la foudre toute prête,
Si mourant ſur l'Autel, Alceſte ne l'arrête.
Il vous nomme l'auteur des vengeances des Cieux ;
Et le Peuple qui croit ce Chef ſéditieux,
Veut, la force à la main, dans l'éfroi qui l'entraîne,
Arracher de ces lieux le Pontife & la Reine.

HERCULE.

Les traîtres méritoient un Tyran non un Roi :
Mais je cours les combattre, & je ne veux que moi.

Peuple lâche & trop prompt à ce laiſſer ſéduire,
Qui punit les Tyrans ſçaura bien te réduire.

Fin du Quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUel ſpectacle, Seigneur, offre-t'on à mes yeux ?
On vous retient captif dans ces profanes lieux.
De douleur & d'effroi vous m'en voyez ſaiſie.
Vous ſeriez libre, hélas ! Si j'étois obéïe ;
Et mon ſang par vos mains répandu ſur l'Autel,
Laveroit au plûtôt cet outrage mortel.
Du plus ſanglant trépas l'appareil redoutable,
N'a rien qui m'épouvante, & qui ſoit comparable
A l'horreur d'une vie exécrable à mes yeux,
Que pourſuit tout l'État, & qu'attendent les Dieux,

Que je dois aux efforts d'un attentat impie,
Et qui contre ſon Prince arme la Theſſalie.

POLIDECTE.

Madame, je vous plains. Si je ſuis outragé,
Avant la fin du jour je ſerai trop vengé,
Déja le bras des Dieux, à frapper ſe diſpoſe.

ALCESTE.

Ah ! de tant de malheurs c'eſt moi qui ſuis la cauſe.
J'irrite leur colére, & le jour que je voi,
Remplit le Ciel d'horreur, & la terre d'effroi.
Je dois ſeule aſſouvir ſa vengeance ſuprême ;
Et je ſens qu'il me porte à m'immoler moi-même.
Le fils de Jupiter, réſiſte, mais en vain :
Au défaut de ſon bras je puis armer ma main.
Pour me rendre aux Autels l'inſtant me favoriſe.
On voit régner par-tout le trouble, la ſurpriſe.
Et repouſſant l'effort du Peuple furieux,
Hercule & mon époux ſont abſens de ces lieux.
Je cours exécuter ce que mon cœur projette,
Vous mettre en liberté, ſauver les jours d'Admete ;
Terminer par ma mort un combat odieux.

Et calmer d'un ſeul coup nos Peuples & nos Dieux.

(Elle ſort.)

SCENE II.

POLIDECTE *ſeul.*

DAns le piége fatal, au gré de mon envie,
Je vois courir enfin ma mortelle ennemie
Seconde mes projets, fortune! Exauce moi.
Mon ſort eſt dans tes mains, je n'implore que toi.
Fais qu'Hercule accablé, ſuccombe ſous le nombre,
Qu'Admete en combattant, accompagne ſon ombre;
Qu'il me ſoit immolé par ſes propres ſujets,
Et que l'événement couronne mes forfaits.
Mais duſſai-je éprouver ta fatale inconſtance,
Dût Hercule des Grecs vaincre la réſiſtance,
Dût mon frère avec lui, déſarmant leur fureur;
Échaper à leurs coups & revenir vainqueur;
En cet inſtant propice, Alceſte qui s'immole
Répare ma diſgrace & de tout me conſole.

Au Trône déſiré ſa mort m'ouvre un chemin,
Et la nuit que j'attens ſert mon premier deſſein.
Oppoſons mon courage au péril qui me preſſe,
Et chaſſons les remords, enfans de la foibleſſe.
Forcé par mon malheur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Le crime a ſes héros, ainſi que la vertu.
Je ſaurois.... Mais on vient! Juſtes Dieux, c'eſt mon frère,
Ah! Je lis dans ſes yeux que le ſort m'eſt contraire.

SCENE III,

ADMETE, POLIDECTE, GARDES.

ADMETE *ſans voir Polidecte.*

LA paix règne par-tout & ſuccède à l'éfroi,
Mon lâche peuple a fui devant Hercule & moi.

POLIDECTE *à part.*

Qu'entens-je? Mais cachons ma douleur à ſa vûe.

ADMETE.

Raſſurons au plûtôt mon épouſe éperdue.

POLIDECTE.

Eh bien, avez-vous mis le comble à vos forfaits?
Revenez-vous couvert du ſang de vos ſujets ?
Armé contre les Dieux & contre la Patrie,
Vous applaudiſſez-vous d'une victoire impie?
Il ne vous reſte plus qu'à briſer leurs Autels,
Qu'à livrer leur Miniſtre à des tourmens cruels,
Qu'à renverſer leur Temple, attendant que leur foudre,
Embraſe ce Palais & vous réduiſe en poudre.
A force d'attentats, méritez leur courroux,
Et par votre fureur juſtifiez leurs coups.

ADMETE.

Quel eſt donc ce diſcours? M'oſez-vous faire un crime
D'avoir ſû me ſervir d'un pouvoir légitime?
Et d'avoir repouſſé d'infidéles Sujets
Qui venoient m'attaquer juſques dans mon Palais ?
Je me ſuis vû par eux contraint de me défendre,
Et ſans bleſſer les Dieux, mon bras eût pû répandre
Le ſang d'un Peuple ingrat qui méconnoît ſon Roi,

Et qui vouloit m'ôter le jour qu'il tient de moi.
Mais je n'ai consulté que ma seule clémence,
Content de mettre un frein à sa lâche insolence ;
Sans répandre son sang, j'ai désarmé sa main.
Qui s'immole pour lui, n'est pas son assassin.

POLIDECTE.

Le Peuple est désarmé ; mais du Ciel invincible,
Avez-vous enchaîné la colère terrible ?
Hercule signalant ses efforts criminels,
Croit-il avoir en eux dompté les Immortels ?
Vous n'avez fait tous deux que grossir sa vengeance,
Et vous avez manqué vous seul d'obéissance.
N'accusez point les Grecs d'être séditieux.
Nos premiers Souverains sont les maîtres des Cieux.
Ce Peuple a dû s'armer pour leur cause immortelle ;
Vous, qui l'avez vaincu, vous êtes le rebelle.
Les Rois sont comme nous soumis à leurs décrets,
Et vous n'êtes des Dieux que les premiers sujets.
Ces Dieux veulent qu'en vous l'Univers les contemple,
Et s'il vous font régner, c'est pour donner l'exemple.

ADMETE.

Ah! C'eſt trop m'ébloüir par de fauſſes couleurs,
Et trop m'épouvanter des céleſtes fureurs.
J'ai long-tems combattu; mais vous forcez mon ame,
A ſoupçonner enfin l'ardeur qui vous enflâme.
Quiconque eſt innocent, quiconque eſt vertueux,
Dans le fond de ſon cœur peut conſulter les Cieux.
Je le ſuis & leur voix me dit que leur vengeance
Pourſuit toûjours le crime & jamais l'innocence.
J'ai lieu d'appréhender que ſous le nom des Dieux.
Vous n'ayez pour vous-même armé les factieux.
Vous prenez leur défenſe avec trop d'artifice,
Et peut-être leur Chef n'eſt que votre complice.
Quoi qu'il en ſoit, le traître eſt puni maintenant,
Et ſous le bras d'Hercule expire en ce moment.
Ce Héros doit au Temple interroger ſon père,
Et pénétrer l'horreur de ce ſombre miſtère.
J'attens de voir par lui le voile déchiré,
Et je tremble ſur vous d'être trop éclairé.

SCENE IV.

ADMETE, POLIDECTE, IRCAS.

IRCAS.

AH! Pardonnez, Seigneur, à mon déſordre extrême,
Mais la Reine eſt au temple, & s'immole elle-même.

ADMETE.

Ah, Ciel!

IRCAS.

J'ai vû courir Hercule à ſon ſecours;
Mais je crains qu'elle n'ait déja tranché ſes jours.

POLIDECTE.

Rendez grace à ſa mort.

ADMETE.

Je ſuivrai ſon exemple,
Mon ſang après le ſien va couler dans le Temple.
Vous n'avez aujourd'hui demandé, juſtes Dieux!
Qu'une ſeule victime, & vous en aurez deux.

IRCAS.

On vient. Ah! C'eſt Hercule, il a ſauvé la Reine,
Je la vois qui le ſuit.

POLIDECTE *à part.*

O! Fortune inhumaine!

SCENE V. & dernière.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE, POLIDECTE, Suite.

HERCULE *à Admete.*

J'Ai pour ſauver ſes jours heureuſement volé,
Et le crime Seigneur, eſt enfin dévoilé.
Son ame eſt détrompée.

ADMETE.

En croirai-je ma vûe?
Alceſte....

ALCESTE.

Cher époux....

ADMETE.

Vous m'êtes donc renduë.

HERCULE *appercevant Polidecte.*

Perfide ! Oſes tu bien te montrer à mes yeux,
Et peux-tu ſoûtenir la lumière des Cieux ?
Adraſte n'a rien fait qu'inſpiré par ta rage,
Et de tant de fureurs, ton Oracle eſt l'ouvrage.
Expirant ſous mes coups, le perfide a parlé,
Et preſſé de remords, il m'a tout revelé.
Ton crime eſt découvert par ton propre complice.
Malheureux ! De ton Roi redoute la Juſtice.

POLIDECTE.

Il ſuffit je n'attends, ni grace, ni pitié,
Et ſuis convaincu ; mais non pas efrayé.
Prévoyant mon Arrêt, ſans qu'on me le prononce,
(*Il ſe tuë.*)
J'en brave la rigueur, & voilà ma réponſe.
Au Trône Paternel je n'ai pû parvenir,
C'eſt-là mon plus grand crime, & j'ai ſû m'en punir.

ALCESTE.

Quelle fureur !

(*On emporte Polidecte.*)

ADMETE.

Aprés une action ſi noire,
Périſſe avec ſon nom ſon affreuſe mémoire.

HERCULE.

Dieux ! Avec tant de force & d'intrepidité,
Que n'avoit-il un cœur à la vertu porté.

FIN.

L'Aprobation, le Privilège & l'Enregistrement, se trouvent aux Oeuvres de l'Auteur.

ALEXANDRE,
TRAGEDIE
NOUVELLE,
EN CINQ ACTES,

Par M. de FENELON

Prix 24 ſols broché.

A PARIS.

Chez { PRAULT, fils, Libraire, Quai de Conti, à la Charité. & DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. D. C C. LIV.

Avec Approbation & Permiſſion.

ANALYSE.

L'ACTION principale de cette piece eſt une Conjuration contre Alexandre. La Princeſſe Ophis, dont ce Monarque eſt amoureux, entre innocemment dans ce complot, par la ſubtilité des Chefs de l'entrepriſe.

Les Conjurés ne pouvoient faire ſûrement leur coup que chez elle, où Alexandre ſe rendoit ordinairement tous les ſoirs accompagné ſeulement d'Epheſtion. Il s'agiſſoit donc de la gagner; mais perſuadé qu'elle ne favoriſeroit jamais un tel attentat, ils lui font accroire qu'ils ont découvert une conjuration contre Alexandre, dont Epheſtion eſt le chef. Ils la prient en même-temps de permettre qu'ils ſe rendent chez elle, ſi-tôt que le Roi y ſera arrivé. C'eſt alors que ces ſcélerats, en feignant de venir découvrir cette prétendue conjuration vouloient exécuter la leur. La Princeſſe qui avoit toujours eu lieu de les croire honêtes gens, & extrêmement attachés au Roi, donne dans le piege. Elle auroit même crû ſe rendre complice ſi elle eût héſité un moment à prendre le parti qu'on lui propoſoit. Peu de temps après elle envoye un billet aux Conjurés, par lequel elle leur marque de faire diligence, que le Monarque va venir la voir. Ce billet eſt intercepté, & tombe entre les mains d'Alexandre; il ſe trouve équivoque étant conçu en ces termes:

Le Roi dans un moment va ſe rendre à ma tente,
Suivez-le de bien près; je ſuis impatiente
De voir exécuter le projet convenu,
Et qui par un délai peut être prévenu.

C'eſt envain qu'Ophis veut ſe juſtifier devant Alexandre; il l'accable de reproches, la fait arrêter, & ordonne qu'on lui faſſe ſon procès.

Ce même jour, dans le cours duquel la conjuration devoit avoir ſon effet, ce Roi eſt obligé de donner une bataille, qui eſt celle d'Arbelles, apprenant que Darius venoit ſur lui. La mere, la femme, les filles de ce Roi avoient été faite les priſonnieres d'Alexandre à celle d'Iſſus, elles ſont par conſéquent liées à ſon char. Le Prince Sitalce un des Conjurés à qui Alexandre vient de rendre ſes Etats, ſe détermine à découvrir la conjuration. Voilà pourquoi le billet de la Princeſſe Ophis a été intercepté, parce qu'on avoit l'œil à tout. Sitalce fait connoître au Roi l'innocence de cette Princeſſe. Le Monarque ſe repent de l'avoir outragée. Sur ces entrefaites la Princeſſe Ophis retrouve parmi les priſonniers qu'on vient de faire le Roi Nicandre ſon époux, qu'elle croyoit mort. Elle veut ſe ſauver avec lui; mais on les arrête. Alexandre, qui l'apprend, juge par cette fuite que tentoit Ophis, qu'elle eſt criminelle. Il entre dans une furieuſe colere contre elle, & ſurtout contre le Priſonnier inconnu qui vouloit la ſauver, & il jure ſa perte. Ophis à qui l'on apprend la réſolution du Monarque, ſe trouve dans un cruel embarras. Si elle cache que Nicandre eſt ſon époux, il ne peut éviter la mort, & ſi elle

découvre ce qu'il lui eſt, elle a peur que le Roi ne l'immole à ſon amour. Mais comme il ſçait ſe vaincre lui-même, après quelques petits reproches qu'il fait à l'un & à l'autre, leur rend leur Royaume & les y renvoye.

Le Prince Sitalce en proie à ſes remords, & honteux du généreux procédé d'Alexandre, ſe poignarde devant Epheſtion, qui en vient faire le récit. Il annonce en même temps le châtiment de Philotas & des autres complices.

Alexandre qui par rapport à l'intérêt des Grecs de qui il eſt allié, & qui l'ont nommé Général de leur Armée contre la Perſe, ne pouvant rétablir la famille de Darius dans ſon premier état lui fait entendre qu'il en eſt fâché, & dit particulierement à Statira que dans un tems plus favorable il ſçaura concilier tous ces differens intérêts, & qu'il lui reſerve un prix digne de ſes vertus, voulant dire par-là qu'il l'épouſera un jour comme il eſt arrivé ſuivant l'hiſtoire.

ACTEURS.

ALEXANDRE, Roi de Macedoine.
SYSIGAMBIS, mere de Darius, Roi de Perſe.
STATIRA, fille aînée de Darius, priſonniere d'Alexandre.
SITALCE, Prince de Thrace, un des Conjurés. Alexandre avoit conquis les Etats de ſon pere.
NICANDRE, mari d'Ophis, parent de Darius. Ses Etats relevoient de la Perſe, Priſonnier.
OPHIS, femme de Nicandre, priſonniere aimée d'Alexandre.
EPHESTION, Officier général, Favori d'Alexandre.
PHILOTAS, Officier général, un des Conjurés.
ZAMINTE, confidente de Syſigambis.
ZONIME, confidente d'Ophis.
UN CAPITAINE, des Gardes d'Alexandre.
GARDES.
UN SOLDAT parlant.
Les enfans de Darius au nombre de deux, en bas âge.

La Scêne eſt en Aſſyrie au Camp d'Alexandre près la ville d'Arbelles.

ALEXANDRE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SITALCE, PHILOTAS.

PHILOTAS.

NON, Sitalce, il n'eſt plus d'eſpérance de paix;
La guerre ſe ralume à ne finir jamais.
Plus nous avons ſoumis de Peuples & de Princes,
Plus renverſé d'Etats, ravagé de Provinces,
Plus nous voulons en mettre aujourd'hui ſous nos loix,
Et pour premiers ſujets ne compter que des Rois.
Tant qu'il ſe trouvera de pays à détruire,
Alexandre voudra toujours nous y conduire.

SITALCE.

Oui, je crois, Philotas, que du poids de ſes fers
Alexandre prétend charger tous l'univers.

PHILOTAS.

Quand il aura conquis, dans ſon ardeur guerriere,
Tous les Etats connus; enfin la Terre entiere,
Avec lui nous irons, montés ſur ſes vaiſſeaux,
Lui chercher des ſujets dans des Mondes nouveaux.
Enſuite vous verrez ce ſecond Briarée,
Tourner tous ſes deſſeins vers la voûte éthérée;
Vouloir dans ſa fureur faire la guerre aux Cieux,
Et finir ſes exploits par déthrôner les Dieux.

SITALCE.

Ce Prince m'a laſſé du métier de la guerre:
Qu'il aille conquérir le reſte de la terre;
Je ſerai trop content s'il me rend mes Etats.

PHILOTAS.

Ce Monarque, Seigneur, ne vous les rendra pas.
De quitter ſon ſervice il n'eſt jamais facile,
Lorſqu'à ſes grands deſſeins on lui paroît utile.
il devient ſéduiſant ce ſuperbe vainqueur!
Et que ne fait-il pas pour nous gagner le cœur?
A tous ſes vieux ſoldats prodiguant ſes careſſes,
Il ſçait avec ſuccès éluder les promeſſes
Qu'il leur fait quelquefois de les licentier.
De ſes fauſſes bontés il faut nous défier;
Lorſqu'il veut devant lui qu'on panſe nos bleſſures,
Du caprice du ſort réparer les injures,
C'eſt pour nous remener à de nouveaux combats.
Qu'il veut aller livrer dans cent autres climats.
Il n'eſt jamais flaté d'un exploit ordinaire;
Et compte encore pour rien tout ce qu'il a pû faire.
Notre ſang répandu n'éteint pas ſa fureur;
De nos vaillans exploits lui ſeul à tout l'honneur.
Ne verrons-nous jamais finir notre eſclavage?
Pour percer un tyran manquons-nous de courage?

SITALCE.

Mais, Seigneur, devons-nous à tout évenement,
Riſquer, ſans réflechir, ce coup ouvertement ?
Du Roi par trop de gens la perſonne eſt gardée :
Il faudroit en ſecret. . . .

PHILOTAS.

Il me vient une idée.
Oui, la Princeſſe Ophis, étant jointe avec nous,
Pourroit ſi. . . . Mais on vient, Prince, retirez-vous.

SCENE DEUXIEME.

ALEXANDRE, EPHESTION, PHILOTAS.

ALEXANDRE.

MArchons à Darius, amis à force ouverte ;
Les Deſtins à ce jour ont attaché ſa perte.
Hâtons-nous de pourſuivre un Ennemi qui fuit ;
Sécondons promptement la Terreur qui le ſuit.
Allons, préparons-nous encore à le combattre ;
Dans ſon déſordre extrême achevons de l'abatre.
Et ſans être éblouis de l'éclat des tréſors,
Foulons-les à nos pieds par de nobles efforts.
Ne nous arrêtons point aux dépouilles ſanglantes
Des victimes du ſort à nos yeux expirantes :
Notre valeur bien-tôt va ranger ſous ſes coups
Des objets plus certains, & plus dignes de nous.
A regner ſur des Rois notre puiſſance aſpire ;
Mais, de tout l'univers ne faiſant qu'un Empire,
Nous nous y conduirons en vainqueurs généreux,
Qui ne l'aurons conquis que pour le rendre heureux.
Notre ſort eſt d'aller de conquête en conquête.
L'Orient n'a plus rien, je crois, qui nous arrête ?

Ne ſoyons occupés que de ce grand objet.
Parlez, que penſez-vous de mon vaſte projet?

EPHESTION.

Il eſt vrai, juſqu'ici la fortune conſtante
N'a de vos grand deſſeins oſé tromper l'attente;
Mais quoique de ſa main elle ait conduit vos coups,
Elle peut aujourd'hui la tourner contre vous.
Le jour le plus ſerain, exempt de tout nuage,
Ne prépare ſouvent qu'un plus prochain orage.
Darius, que deux fois vous avez ſurmonté,
Peut encore traverſer votre proſpérité.
Ce Monarque puiſſant eſt un hydre indomptable;
En tréſors, en ſoldats il eſt inépuiſable.
Vous allez de nouveau le combattre aujourd'hui;
La victoire une fois pourroit être pour lui.

ALEXANDRE.

Après ce que j'ai fait, faut-il que je recule?
Il eſt mon hydre, hé bien, je ſerai ſon Hercule.

EPHESTION.

En vous offrant ſa fille, il demande la paix;
Donnez-là-lui, Seigneur!

ALEXANDRE.

Il ne l'aura jamais.
La paix entre nous deux iroit contre ma gloire.

PHILOTAS.

Un Roi dont la valeur commande à la victoire,
Et qui répand par-tout la terreur & l'effroi,
A tout le monde entier doit impoſer la loi.
Du Perſan, qui vous fait d'impuiſſantes menaces,
Vous avez les tréſors, vous poſſédez les Places,
Les Reines, ſes enfans ſont en votre pouvoir;
Sur quoi cet Ennemi fonde-t'il ſon eſpoir?
Ramaſſant les débris de ſes troupes errantes,
Croit-il donc terraſſer les vôtres triomphantes?
Des ſoldats dépouillés ſont un foible ſoutien.

EPHESTION.

Nayant plus rien à perdre, il ne craignent plus rien.

ALEXANDRE.

La Grece en me donnant toute ſa confiance,
Remet entre mes mains le ſoin de ſa vengeance.
Pour dignement répondre à l'honneur de ſon choix,
Je veux faire paſſer la Perſe ſous ſes loix,
Dépouiller un tel Roi, qui ne connoît la gloire
Que pour la dégrader, par l'infâme victoire
Qu'il croyoit remporter en cherchant un ſoldat,
Qui voulût ſur mes jours former un attentat.
Avec mille talens ſa faveur eſt offerte
A quiconque oſera l'aſſurer de ma perte.

EPHESTION.

Que nous apprenez-vous ? Dieux, quel cruel deſſein !
De héros qu'il étoit, il devient aſſaſſin.

ALEXANDRE.

Un Prince vertueux que le Deſtin maltraite,
Triomphe dans mon cœur même après ſa défaite ;
Mais pour un lâche Roi ſans gloire & ſans honneur,
Je ne puis concevoir qu'une éternelle horreur.
Non, je ne ſuis touché que du ſort des deux Reines,
Et de tous ſes enfans liés aux mêmes chaînes.

SCENE TROISIEME.

ALEXANDRE, EPHESTION, PHILOTAS *un* CAPITAINE *des Gardes.*

LE CAPITAINE.

LEs Perſans, raſſemblés dans l'ombre de la nuit,
Ont fait un mouvement, que leur Prince conduit.
Ils approchent, Seigneur, & déja la pouſſiere,
Du jour par tourbillons obſcurcit la lumiere.

ALEXANDRE.

Ah ! quel charme pour moi de les voir approcher !
Nous n'aurons pas bien loin à les aller chercher.

Partons, pour prévenir l'Ennemi qui ſe montre;
Qu'il nous trouve toujours allant à ſa rencontre.
(*à Philotas.*)
Pour la garde du camp, que je ne leve pas,
Je veux laiſſer Sitalce avec vous, Philotas.
Que vos ordres précis marquent votre prudence,
Sur-tout avec grand ſoin reprimez la licence.

SCENE QUATRIEME.

EPHESTION, PHILOTAS.

PHILOTAS.

SUR ce grand jour, Seigneur, ayons les yeux ouverts;
Puiſqu'il doit décider du ſort de l'Univers.
Par nos derniers projets, ſi le Ciel nous ſeconde,
Nous allons aſſervir tout le reſte du monde.

EPHESTION.

Oui, ſi tout répondoit à nos vaſtes deſſeins,
Nous verrions ſous nos loix paſſer tous les humains,
Et la terre ébranlée au bruit d'un nouveau Maître,
D'une commune voix pour tel le reconnoître:
Mais ſi nos Ennemis triomphent en ce jour,
Alexandre perd tout, & le perd ſans retour.
Sa puiſſance eſt déchue, & ſa gloire flêtrie:
Que dis-je? avec la Grece elle eſt anéantie.
Le riſque que ce Prince aujourd'hui va courir,
Eſt de ne garder rien, ou de tout envahir.
Lui ſeul, dans le peril qui ſouvent l'environne,
Ne voit dans ſes projets jamais rien qui l'étonne.

PHILOTAS.

Plus le danger s'accroît, plus il eſt redouté;
Rien ne peut ralentir ſon intrépidité.

EPHESTION.

Il brave chaque jour, enflé de ſes conquêtes,
Et le fer & le feu, la mer & ſes tempêtes.

Que de combats affreux tant de fois répétés !
Les Dieux de ces climats en ſont épouvantés ;
Et ce Roi ne l'eſt point au milieu de l'orage.
Voyant à chaque inſtant former quelque nuage,
Prêt à fondre ſur lui ſuſpendu dans les airs,
Annoncer la terreur déja par des éclairs,
Il frappe le premier où le danger menace.

PHILOTAS.

Le Perſan étonné frémit de cette audace ;
Ce ſont ces mêmes coups, lancés dans ſa fureur,
Qui conduiſent la Mort en portant la terreur.
Ayant ſur l'Univers l'autorité ſuprême,
Eh, qu'auroit-il encore à redouter ?

EPHESTION.

lui-même.

C'eſt par ſon ordre exprès que vous gardez ces lieux ;
Pour ſa gloire & la nôtre invoquez-y les Dieux,
A Mars, à la victoire offrez des ſacrifices.
Que ces Divinités nous deviennent propices.
Si le bonheur nous luit, tout va plier ſous nous.
Je vais le ſeconder dans l'effort de ſes coups.

SCENE CINQUIEME.

PHILOTAS, SITALCE.

PHILOTAS, *à part.*

ALLONS joindre Sitalce. Il eſt de conſéquence
Qu'il ſache .... Mais tout triſte en ces lieux il s'avance !
Haut à Sitalce.
Prince, vous n'avez plus cette louable ardeur ;
Laiſſez-vous de votre ame éteindre la ferveur ?

SITALCE.

Le mépris ſuit de près l'attentat effroyable
Commis en immolant un illuſtre coupable.

PHILOTAS.

Qu'importe qu'un parti fier & préſomptueux,
Dont les raiſons peut-être ont un objet honteux,
Condamne la fureur qui tous deux nous anime;
Par où l'un nous mépriſe un autre nous eſtime.

SITALCE.

Je ne vous parle point pour le juſtifier:
J'ai promis, il ſuffit, j'ai voulu me lier.
Je ſuis inébranlable; & ſur cette aſſurance,
Prenez en mes ſermens entiere confiance.

PHILOTAS.

J'ai déja prévenu les autres conjurés,
Qu'il falloit que ce ſoir ils fuſſent préparés.
Ils doivent tous ſçavoir qu'une telle entrepriſe,
Pour arriver au port, ne veut point de remiſe.

SITALCE.

Peut-être plus que vous ſuis-je rempli d'ardeur,
Pour ſuivre ce projet digne de ma fureur;
Mais, pour l'exécuter, votre eſprit ſi fertile
Trouve-t'il un moyen qui ne ſoit difficile?
Pour aller juſqu'au Roi quel chemin tiendrons-nous,
Que mille bras alors ne repouſſent nos coups?
Une foule en tous lieux entourre ſa perſonne,
Sa garde eſt un rempart qui toujours l'environne.

PHILOTAS.

A la Princeſſe Ophis, ſur le déclin du jour,
Suivi d'Epheſtion, il va faire ſa cour.
Ce n'eſt donc que chez elle, étant là ſans eſcorte,
Qu'on pourra le ſurprendre avant qu'il en reſſorte;
C'eſt pourquoi nous devons tâcher dès aujourd'hui
D'engager la Princeſſe à prêter ſon appui.

SITALCE.

Quelle eſt cette eſpérance où l'erreur vous entraîne!
Et comment ferez-vous pour gagner cette Reine?

PHILOTAS.

C'eſt ſur les ſentimens qu'elle vous a fait voir,
Que nous devons, Seigneur, fonder tout notre eſpoir.

Du

Du côté de l'honneur je ſçais qu'il faut la prendre :
Je veux que ſa vertu nous immole Alexandre.

SITALCE.

Vous avez des moyens que je ne connois pas.
Allez donc la trouver, je vais ſuivre vos pas.

PHILOTAS.

Non, ce n'eſt point encor le moment qui nous preſſe
D'aller pour cet effet trouver cette Princeſſe.

SITALCE.

Je vais chez Enticlès, Ami, dans cet inſtant,
Où nous devons tenir ce conſeil important.

PHILOTAS.

Le Ciel, qui veut punir une injuſte puiſſance,
Emprunte notre bras pour ſervir ſa vengeance.
Pour flatter d'un tyran & la gloire & l'eſpoir,
Faut-il par tant de ſang cimenter ſon pouvoir ?

SITALCE.

Allons tout préparer dans ce moment terrible,
Qui doit mettre à nos pieds ce Monarque invincible.

SCENE SIXIEME.

PHILOTAS, OPHIS, ZONIME.

OPHIS.

Qu'Est-il donc arrivé, Seigneur ? de toutes parts
Un appareil de guerre effraye nos regards :
Ces drapeaux déployés, & l'éclat de vos armes,
Répandent dans nos cœurs de nouvelles allarmes ;
Lorſque nous eſpérions, par des nœuds ſolemnels,
Accomplir un hymen aux pieds de nos autels ;
Un hymen qui devoit, dans notre état funeſte,
Du débris foudroyé conſerver quelque reſte.
Nous voyons votre armée agir avec éclat,
Et former à l'inſtant un ordre de combat.

PHILOTAS.

Les Perſans raſſemblés viennent avec furie
Préſenter la bataille aux plaines d'Aſſyrie,
Au ſujet de l'himen offert par Darius.
Le ſilence du Roi paſſe pour un refus.
A former ces doux nœuds ſa tendreſſe l'exhorte ;
Mais l'intérêt des Grecs ſur ſon amour l'emporte.
Ils lui ſont toujours chers, il veut les ſoutenir.
Sa foi ne ſera pas ſujette au repentir.
Ce ſeroit les trahir, dit-il, que de ſe rendre
Aux charmes d'un hymen dès qu'on les doit défendre,
Ou plutôt les venger d'un outrage commis.
Des Grecs mes Alliés j'en fais mes ennemis.
Non je ne conſens point à cette perfidie ;
Je dois ſacrifier mon amour & ma vie
Pour ce Peuple fidele, à qui je dois l'éclat
De mille exploits divers dans mon dernier combat.
La ſûreté du camp demande ma préſence ;
Je vais en ce moment pourvoir à ſa défenſe.

SCENE SEPTIEME.

OPHIS, ZONIME.

OPHIS.

CE récit, malgré moi, flate un indigne amour,
Que tes yeux pénétrans ont vû naître en un jour.
Faut-il que de tels feux ſuccédent à la haine.
Qu'a produit d'un Epoux une mort trop certaine !

ZONIME.

Vous n'êtes point encore inſtruite de ſon ſort :
Qui peut vous aſſurer que Nicandre ſoit mort ?
Lorſqu'on a ramaſſé ces illuſtres victimes,
Pour rendre à leur valeur des honneurs légitimes,
Il ne s'eſt point trouvé parmi les malheureux ;

Le Ciel pourroit le rendre à l'ardeur de vos vœux :
Mais s'il eſt vrai qu'il ait fini ſa deſtinée,
Alexandre vous offre une main fortunée ;
L'hymen vous défend-il, par ſes ſeveres loix,
Son premier nœud rompu, de faire un autre choix ?

OPHIS.

Quel conſeil dangereux me donnes-tu, Zonime !
Je perdrois d'Alexandre & l'amour & l'eſtime,
Si j'oſois conſentir à former d'autres nœuds
Que celui qui m'attache à l'objet de mes vœux.
Même quand le Deſtin auroit tranché ſa vie,
Dois-je accepter la main qui peut l'avoir ravie
Dans le deſordre affreux de ſon dernier combat ?

ZONIME.

Cette main n'a jamais commis un attentat.
N'imputez qu'aux flateurs tous les nouveaux outrages,
Qui ſont de vos vertus autant de témoignages.
Ce mérite éclatant qu'on reconnoît en vous,
Admiré du vainqueur, vous a fait des jaloux.

OPHIS.

On n'en veut qu'à celui que le Ciel récompenſe,
Qui ſçait de la fortune arrêter l'inconſtance.
Le mérite jamais, quoiqu'il ſoit précieux,
Dans la calamité n'a fait des envieux.

SCENE HUITIEME.

SITALCE, OPHIS, ZONIME.

SITALCE.

LEs forces de la Perſe avec ſoin combinées,
Peuvent dans un ſeul jour changer nos deſtinées :
Alexandre inveſti, ſurpris de toutes parts,
Peut-il, ſans ſuccomber, affronter les hazards ?

OPHIS.

Alexandre, Seigneur, eſt toujours redoutable ;
On ſçait, par ſes exploits, ce dont il eſt capable :
La chûte de la Perſe en inſtruit l'Univers,
Et de nonveaux ſuccès vont reſſerrer nos fers.

SITALCE.

Ah ! que la liberté, que vous n'oſez prétendre,
A de puiſſans appas, dès qu'on la ſçait reprendre !

OPHIS.

Combien de fois l'amour de cette liberté
augmente l'eſclavage & la calamité !

SITALCE.

Combien de fois auſſi, par l'effort du courage,
Ne renaît-elle pas du ſein de l'eſclavage ;

OPHIS.

Après avoir en vain ſi long-temps combattu,
On ne doit oppoſer ici que la vertu.

SITALCE.

Cette même vertu, ſur qui l'eſpoir ſe fonde,
Eſt ſouvent notre foible, & par où l'on ſuccombe.

OPHIS.

Dès qu'elle ne peut rien contre tant de malheurs,
On ne doit recourir qu'à d'éternelles pleurs.

SITALCE.

Compagnon de vos fers, témoin de vos allarmes,
Que ne puis-je eſſuyer, ou retenir vos larmes !
Penſez-vous ſouffrir ſeule en ce tems malheureux ?
Le ſort qui vous pourſuit en perſécute deux.
Sans la vive douleur, dont le poids vous accable,
Je trouverois mon mal peut-être ſupportable ;
Mais dans ſon amertume en eſt-il un moyen,
Dès que je ſens enſemble & le vôtre & le mien ?
D'Alexandre jamais vous n'aurez à vous plaindre ;
Mais c'eſt d'Epheſtion que vous avez à craindre.
C'eſt lui qui de ce Prince a corrompu les mœurs,
Qui gâte ſon eſprit, & qui fait nos malheurs.
A ſa propre fureur vous ſeriez immolée,
Si ſa haine pour vous n'eût été dévoilée.

De tels Adulateurs ſont la perte de Rois :
On les a vûs par eux égarer tant de fois.
On doit tout imputer aux affreuſes maximes
De ces fauſſes vertus qui conduiſent aux crimes.
Contre ſes attentats réuniſſons-nous tous,
Rallumons à l'envie notre juſte courroux.

OPHIS.

Je paſſe chez la Reine, où nous devons attendre
La chûte de la Perſe, ou celle d'Alexandre.

SCENE NEUVIEME.

SITALCE *ſeul.*

PRest à frapper ce coup trop long-temps attendu,
Mon bras déja levé demeure ſuſpendu.
Les deux Rois ſont aux mains, & du combat l'iſſue
Va ſans doute fixer mon ame irréſolue.
Ne balance donc point, Sitalce, entre les deux ;
C'eſt pour le Roi Perſan qu'il faut faire des vœux.
Ton ſouhait à préſent n'eſt que trop légitime,
Et Darius vainqueur va t'épargner un crime.
Alors tout glorieux librement tu pourras,
Sans commettre un forfait, rentrer dans tes Etats.
Non je ne puis ſouffrir qu'Alexandre périſſe,
De ſes jours à la paix qu'on faſſe un ſacrifice.
Eh, pourrai-je oublier tout ce que je lui dois !
Quand ce Monarque mit la Thrace ſous ſes loix,
Alors il l'arracha d'une main étrangere,
D'un tyran qui la prit, en maſſacrant mon Pere.
Par un ami ſecret je lui fus préſenté.
Ce Prince, en m'embraſſant, me dit avec bonté :
Je n'ai pris vos Etats, qu'afin de vous les rendre,
Quand ſous moi vous aurez appris à les défendre.
Mais de ce qu'il a fait pour moi juſqu'aujourd'hui
Je crois, ſans me flatter, être quitte envers lui.

Je me ſuis ſignalé dans les champs de Bellone;
J'ai ma part aux lauriers que ce Héros moiſſonne :
Pourroit-il donc l'ingrat me remettre trop-tôt
Un ſceptre qu'il dit n'être en ſa main qu'en dépôt ?
Seroit-il décidé dans mon ame étonnée
Que je dois en proſcrit traîner ma deſtinée ?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

SYSIGAMBIS, OPHIS, STATIRA, ZAMINTE.

SYSIGAMBIS.

LA bataille ſe donne, hélas! preſque à nos yeux;
Et l'on n'en voit perſonne arriver dans ces lieux!

OPHIS.

Bien-tôt Syſigambis en aura des nouvelles.

SYSIGAMBIS.

Je ſuis, ma chere Ophis, dans des peines cruelles;

OPHIS.

Le fidele Perſan, ſans être rebuté,
Veut verſer tout ſon ſang pour votre liberté.

SYSIGAMBIS.

Ah! faut-il à ce prix, Madame la reprendre!
Reſtons, reſtons plutôt au pouvoir d'Alexandre:
Que de braves ſoldats qui combattent pour nous,
Expirent à l'inſtant percés de mille coups!
Eh! peut-être mon fils, couché ſur la pouſſiere,
Voit dans ce même inſtant terminer ſa carriere.

STATIRA.

Notre frayeur, Madame, outrage nos Perſans;
Et peut-être vont-ils arriver triomphans.

SYSIGAMBIS.

Que vous êtes peu propre à calmer nos allarmes,
Puiſque vos yeux ne font que répandre des larmes!
Vous ſentez, je le vois, quel ſera notre ſort,
Si l'ennemi ſe trouve encore le plus fort.

OPHIS.

Vous reprendrez, ſans doute, ainſi qu'on le deſire,
Avec la liberté les rênes de l'Empire.

SCENE DEUXIEME.

SYSIGAMBIS, OPHIS, SITALCE, STATIRA, ZAMINTE, ZONIME.

SITALCE, (*à Syſigambis.*)

EH! Madame, ceſſez de répandre des pleurs!
Je viens vous annoncer la fin de vos malheurs.
Alexandre eſt vaincu, vos ſoldats pleins de rage,
Font de vos ennemis un horrible carnage.
Je les ai vû paſſer tous chargés de butin.
La victoire eſt à vous, le fait en eſt certain.
L'invincible à ſon tour, déplorant ſa défaite,
Ne ſonge plus qu'à faire une prompte retraite

SYSIGAMBIS.

Ah! ne nous flattons point avant l'évenement!
Prince, vous conviendrez qu'il ne faut qu'un moment
Pour des mains du vainqueur arracher la victoire.

SITALCE.

Un tel bonheur, Madame, à peine à ſe faire croire;
Mais vous allez bien-tôt voir vos braves guerriers
Arriver devant vous tout couvert de lauriers.
Peut-être, que ſçait-on? ici l'on va conduire
L'implacable ennemi de ce puiſſant Empire,
Qui, de ces mêmes fers qu'il vous a fait donner,
Aura le triſte ſort de ſe voir enchaîner.

SYSIGAMBIS.

Et quelle certitude a-t-on de ſa ruine?

SITALCE.

A la croire certaine enfin tout détermine.
Les Macédoniens & les Grecs diſperſés,
Du ſuccès du combat nous en diſent aſſez.

Les

Les Perſans ont chargé de front & par la droite,
Avec tant de fureur, qu'on a vû la défaite
De ce fier Ennemi qui vous faiſoit la loi :
Pendant quelques momens il a donné l'effroi,
A la charge trois fois il mene ſa Phalange,
Qui, toujours repouſſée, à la fin ſe dérange.
Les Thraces ont paru rétablir le combat ;
Voyant les rangs forcés, leur courage s'abat ;
L'épouvante ſuccede à leur ardeur guerriere,
Et la déroute enfin ſe trouve toute entiere.
Vers le camp le déſordre en hâte les conduit.
Darius triomphant, dit-on, les y pourſuit.
Ici de tous côtés on va bien-tôt ſe rendre.

SYSIGAMBIS.

Grand Dieux ! ſi Darius a défait Alexandre,
S'il voit de ce grand Roi les lauriers abatus,
Donnez-lui d'imiter ſes ſublimes vertus !

SITALCE.

Madame, il étoit temps, pour ſauver la Patrie,
D'arrêter de ce Roi la rapide furie.
Le Ciel vient de ſouffler ſur ſon vaſte projet :
Peut-être qu'à préſent il eſt votre ſujet.
Si ce ſecond Alcide avoit pû vous abattre,
Il n'avoit déſormais plus beſoin de combattre ;
Pour dompter l'Univers, ce Prince ambitieux,
N'avoit plus qu'à montrer ſon fer victorieux :
De ce fier Conquérant la ſeule renommée
Alloit par tout pays lui tenir lieu d'armée ;
Enfin du monde entier tous les Rois étonnés
Devant ce nouveau Dieu ſe ſeroient proſternés :
Tout tomboit ſous ſes coups, & ſon ardeur guerriere
Auroit vû ſous ſes loix trembler la terre entiere.
J'ai ſouvent pour ce Roi combattu contre vous ;
Mais c'étoit à regret que je portois mes coups.
Vos ſuccès ont pour moi de véritables charmes ;
Tous mes vœux ſont tournés du côté de vos armes.

SYSIGAMBIS.

Vous vous intéreſſez au ſort des Malheureux,

La pitié vous saisit & vous touche pour eux.

SITALCE.

Sur la force du camp le soldat se repose,
A le défendre bien Philotas se dispose.
Je vais sans différer conférer avec lui.

SYSIGAMBIS. (*à Ophis*)

Allez-voir ce qu'il vont décider aujourd'hui.

SCENE TROISIEME.

SYSIGAMBIS, STATIRA, PHILOTAS, ZAMINTE,

PHILOTAS *à Sysigambis.*

UN soldat devançant la prompte Renommée,
Se présente, Madame, arrivant de l'armée;
Et porteur d'un secret vous intéressant tous,
Demande qu'on l'amene à l'instant devant vous.

SYSIGAMBIS.

Qu'il entre.

SCENE QUATRIEME.

SYSIGAMBIS, STATIRA, PHILOTAS, ZAMINTE, UN SOLDAT.

SYSIGAMBIS *au Soldat.*

APPROCHEZ-vous, & venez nous apprendre
S'il est vrai que mon fils ait défait Alexandre.
Quel mouvement subit vous présente à nos yeux?
Quel sujet vous amene effrayé dans ces lieux?
Vous avez, je le vois, de fâcheuses nouvelles
A nous dire.

STATIRA.

Votre air nous les annonce telles.

SYSIGAMBIS.

Eſt-on encore aux mains ? Sçavez-vous notre ſort ?
La bataille eſt perdue, ou Darius eſt mort.

LE SOLDAT.

L'un & l'autre, Madame, eſt un fait véritable.
La victoire pour nous toujours inexorable,
Pour rendre nos malheurs plus durs & plus conſtans,
D'un avantage égal nous a flatés long-temps ;
Et même on avoit cru la bataille gagnée,
Le bruit en a couru dans l'une & l'autre armée :
Le deſtin tout d'un coup ſe tourne contre nous,
Et le Roi tombe mort percé de pluſieurs coups.
La crainte de le voir privé de ſépulture, *
M'a fait imprudemment raconter l'aventure.
Hâtez-vous d'y pourvoir. Son corps eſt confondu ;
Si vous le demandez, il vous ſera rendu.

PHILOTAS.

Soldat, retirez-vous vers la garde prochaine ;
Par des malheurs douteux vous affligez la Reine.
(*à Syſigambis.*)
Rien de plus incertain que cet évenement.
Je vais m'en éclaircir dans ce même moment.

SCENE CINQUIEME.

SYSIGAMBIS, STATIRA, ZAMINTE,

SYSIGAMBIS.

DIEUX, qui nous pourſuivez avec tant de furie,
Pour mieux la ſignaler vous me laiſſez la vie !
Si vous étiez touchés des rigueurs de mon ſort,

* On tenoit à grande ignominie d'être privé des honneurs de la ſépulture.

Vous le termineriez par une prompte mort.
Je la ſçaurois trouver dans mon malheur extrême,
Avant d'en recevoir de vous l'ordre ſuprême.

STATIRA.

Un grand cœur doit toujours braver l'adverſité ;
Le courage renaît de la calamité,
Se livrer ſans réſerve à l'affreuſe triſteſſe,
Le déſeſpoir alors devient une foibleſſe.
Dans de tels coups du ſort dévorons nos douleurs ;
Il ne nous reſte plus qu'à chercher des vengeurs.

SYSIGAMBIS.

Mais de tels ſentimens produits par la nature
Se combatent entre-eux pour une ſépulture.
Des mânes de mon fils j'entens déja la voix
Reclamer les honneurs que l'on rend à des Rois,
Peut-être, pour avoir les ordres d'Alexandre,
Juſqu'à le ſupplier me faudra-t'il deſcendre.

SCENE SIXIEME.

SYSIGAMBIS, STATIRA, EPHESTION, ZAMINTE,

EPHESTION.

MADAME, en cet inſtant un vainqueur généreux,
M'ordonne de venir vous trouver en ces lieux,
Pour calmer la douleur que reſſent une Mere,
Lorſqu'elle croit ſon fils à ſon heure derniere.
Ce Roi, que vous pleurez aujourd'hui comme mort,
N'a point, comme on l'a dit, ſubit ce triſte ſort.
Il eſt vrai, l'on a vû ſon caſque & ſa ceinture
Qui faiſoit d'un ſoldat l'éclatante parure.
Frappé de cet objet, chacun dans cet inſtant
Décide qu'il n'eſt plus, & le bruit s'en répand.
Mais cette erreur, Madame, auſſi-tôt s'eſt détruite ;
Par quelques priſonniers arrêtés à ſa ſuite.

Dans le fort du combat ſon caſque étincelant
Vole par ſes efforts juſques dans notre rang ;
Un ſoldat l'a trouvé roulant dans la pouſſiere ;
A divulguer ſa mort il a donné matiere.
S'étant trop expoſé, les nôtres l'ont ſurpris ;
On a vû le moment qu'il alloit être pris.
Il va vers le Licus, * pour gagner la Médie ;
De chefs & de ſoldats ſa perſonne eſt ſuivie.
Des montagnes ſans nombre offrent de vrais remparts,
Où nous ne ſçaurions plus affronter les hazards
C'eſt-là que le vaincu peut trouver un aſyle,
Où l'accès d'une armée eſt toujours difficile.

SYSIGAMBIS.

Je veux croire avec vous que mon fils n'eſt pas mort ;
Mais après ſa défaite a-t'il un meilleur ſort ?
Un Roi qui ſe voyoit tant d'Etats en partage,
Où pluſieurs Souverains venoient lui rendre hommage,
Se voir réduire à fuir ainſi qu'un criminel,
Qui profane des Dieux le culte ſolemnel :
Qui n'eſt en ſûreté nulle part dans l'Aſie,
Où ſa volonté ſainte étoit toujours ſuivie ;
Annoncez-moi plutôt ſon glorieux trépas ;
Du moins à ſes malheurs il ne ſurvivroit pas.

EPHESTION.

Quoique le ſort contraire en tout le perſécute,
Vous verrez quelque jour adoucir cette chûte.
Les Dieux peuvent changer l'ordre de ſon deſtin,
Faire luire pour lui quelque jour plus ſerain.
Dans peu vous allez voir arriver Alexandre :
Connoiſſant ſes bontés, vous pouvez y prétendre.
Si l'intérêt des Grecs ne gênoit ſes deſirs,
Son cœur ne tiendroit point contre vos déplaiſirs.
J'entens venir quelqu'un, c'eſt peut-être lui-même.

SYSIGAMBIS.

O Dieux ! en le voyant, ma douleur eſt extrême !

* Riviere.

SCENE SEPTIEME.

ALEXANDRE, SYSIGAMBIS, STATIRA, PHILOTAS, EPHESTION, ZONIME.

ALEXANDRE *à Syſigambis.*

MADAME, mes exploits ne m'offrent rien de doux,
Lorſque ſur vos malheurs je m'afflige avec vous.
Je connois vos vertus. Le ſort, qui vous opprime,
Confond dans votre ſang l'innocence & le crime.
Je ſens ſon injuſtice, & vois par ſes rigueurs,
Qu'il ſembleroit vouloir éterniſer vos pleurs;
Mais dès qu'il vous remet, Madame, en ma puiſſance,
Je ſçaurai contre lui prendre votre défenſe.
Je voudrois adoucir vos peines en ce jour,
Vous rendre ſupportable un ſi triſte ſéjour.
Ordonnez en ces lieux toujours en ſouveraine:
Le même éclat vous ſuit, vous êtes toujours Reine:
Vous n'êtes point ici parmi vos ennemis,
Et tout juſques à moi vous y ſera ſoumis.

SYSIGAMBIS.

Grand Roi, je m'étois fait une image terrible
D'un héros tel que vous, ſous ce nom d'invincible,
Comment accordez-vous cette noble fierté,
Cette douceur d'eſprit & tant de majeſté,
Avec la renommée en tous lieux répandue?
De la terreur du monde on la voit confondue
Dans la bonté du cœur, & dans l'humanité.
Ce n'eſt point où l'on trouve un Prince redouté:*
Mais ce que fait pour moi votre ame généreuſe,
Dans l'état où je ſuis, ne peut me rendre heureuſe.
De ma grandeur paſſée oubliez tout l'éclat;

* Dans ce moment une femme conduit ſur la Scène deux enfans de Darius qui vont ſe placer à côté de Syſigambis.

Je ſuis votre captive, & voilà mon état.
Je ne veux rien pour moi, Seigneur, je vous l'atteſte;
Je vous demande tout en faveur de ce reſte *
Que vous voyez ici ſous le poids de vos fers,
Gémir, ſervir d'exemple aux Rois de l'univers.
Tout retentit, Seigneur, du ſuccès de vos armes;
Nous ne pouvons, hélas! y mêler que des larmes!
Tout annonce l'éclat qui vous ſuit en tous lieux.
Souffrez que nos douleurs en détournent les yeux:
Qu'en notre pavillon nous ſoyons renfermées,
Et que vos ordres ſeuls y donnent les entrées.

SCENE HUITIEME.

ALEXANDRE, EPHESTION, PHILOTAS.

ALEXANDRE.

Quelqu'un juſqu'à leur tente auroit pû pénétrer;
Sans leur ordre auroit-il oſé ſe préſenter?
C'eſt un temple ſacré, ſéjour de l'innocence;
Tout doit le révérer juſques à ma puiſſance.
Tout dans un camp vainqueur peut bleſſer leurs regards:
Qu'une garde nombreuſe y forme des ramparts.
Si de quelques exploits nous célebrons la gloire,
Ecartons de leurs yeux l'éclat de la victoire.
Je dois tous ces égards à leur auguſte rang,
Euſſent-elles des Grecs épuiſé tout le ſang.
Mais non, elles ne ſont que d'illuſtres victimes,
Ayant part aux malheurs, ſans en avoir aux crimes.
Un ſort ſi rigoureux a ſçu toucher mon cœur,
Juſques à dédaigner le titre de vainqueur.
Je voudrois l'oublier, ô Ciel, s'il eſt poſſible!
A leur malheur préſent qui ne ſeroit ſenſible?
Donnons de la douceur à leur captivité,
Si l'on peut en jouir dans la calamité.

* Montrant ſa famille.

Que l'éclat des grandeurs toujours les environne,
Ainſi qu'elles étoient ceintes de leur couronne.
Offrez-leur ce reſpect, & les mêmes honneurs
Qu'ici vous pourriez rendre à ma mere, à mes ſœurs.
Après tant de travaux préſens à ma mémoire,
Nous ſommes parvenus au comble de la gloire.
Chacun en a ſa part juſqu'au dernier ſoldat;
Je n'en prétends pas plus dans un jour de combat.
Quel moyen de ravir celle qui vous eſt dûe!
Ma valeur ſans la vôtre eût été ſuperflue.
Ayant toujours enſemble affronté le danger,
Les fruits de nos exploits doivent ſe partager.
Si la Perſe par eux nous ouvre ſon Empire,
Si ſon farouche orgueil ſous ma puiſſance expire,
Si l'Aſie à genoux reçoit par-tout mes loix,
Si je vois à ma ſuite une foule de Rois;
J'ai trop payé l'honneur du progrès de mes armes,
Par un ſang qui me coûte aujourd'hui tant de larmes.
Allons, amis, allons dans ce terrible jour,
Voir ceux qu'un tendre ſoin peut rendre à mon amour.
Sçachons ſi dans l'inſtant tout le monde s'empreſſe
Auprès de ces bleſſés objets de ma tendreſſe.
Allons que je me rende à l'inſtant en ces lieux:
Que ces chers compagnons ſoient panſés ſous mes yeux.

Fin du ſecond Acte

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, OPHIS, EPHESTION, ZONIME,

ALEXANDRE.

LA victoire aujourd'hui, que ma puiſſance enchaîne,
Sembloit au champ de Mars demeurer incertaine;
Après avoir enfin ſecondé ma valeur,
Je viens vous la ſoumettre ainſi que le Vainqueur.
Ayant de l'Orient renverſé les barrieres,
Je ne vous offre point des lauriers ordinaires.
Madame, vous ſçavez quels ſont mes ſentimens,
Faut-il les revêtir de la foi des ſermens?

OPHIS.

Je demeure interdite, & peut-on jamais croire
Qu'un Héros tel que vous, du ſein de la victoire,
Attache ſon bonheur à captiver les vœux
D'une triſte Princeſſe eſclave dans ces lieux,
Réduite à ſoupirer ſous le poids de vos chaînes!
Rien ne peut apporter de douceur à mes peines.
Je dois toujours pleurer la perte d'un époux,
Qui devoit avec moi couler des jours ſi doux,
La mort me l'a ravi dans le fort de l'orage,
Lorſque votre fureur manifeſtoit ſa rage.
C'eſt à vous que je dois imputer ſon trépas.
Voyez ſi votre hymen doit avoir des appas
Pour ce cœur languiſſant plongé dans la triſteſſe,
Qui veut à ſes ennuis s'abandonner ſans ceſſe.
Je ne connois plus qu'eux dans ce triſte ſéjour.
Où regne la terreur quel pouvoir a l'Amour?

ALEXANDRE.

Cette auſtere vertu vous rendra trop farouche,
S'il faut qu'aucun bienfait de ma part ne vous touche.
Envain je prétendrois combattre vos erreurs,
Etant trop obſtinée à m'imputer vos pleurs:
Et ſans examiner que c'eſt le ſort des armes
Qui fait les malheureux dans de telles allarmes,
Vous voulez m'accabler du poids de tous vos maux,
Et mêler l'amertume au fruit de mes travaux.
Je les conſacre tous au bonheur de vous plaire.
De votre dureté rien ne peut vous diſtraire;
D'un œil indifférent vous voyez chaque jour
Ce reſpect, ces honneurs qu'on vous rend dans ma Cou

OPHIS.

Ces honneurs apparens, ſouvent mis en uſage,
Ne font à des captifs qu'un pompeux eſclavage,
Dont l'éclat dangereux toujours les éblouit,
Si le reſſentiment eſt une fois ſéduit.

ALEXANDRE.

Quoi, malgré mes bontés le vôtre oſe paroître?
Rien de ce que je fais ne peut s'en rendre maître!

OPHIS.

Laiſſez-le déſormais, ſans être combattu:
Il fait toute ma gloire, il ſoutient ma vertu.
C'eſt même devant vous que je veux qu'il s'anime,
Dès que je dois par lui mériter votre eſtime.
C'eſt aſſez que le ſort m'ait miſe ſous vos loix,
Sans chercher à me vaincre une ſeconde fois.
D'avoir tout à pleurer, & ne pouvoir ſe plaindre,
Eſt ce que dans vos fers il eſt honteux de craindre.

ALEXANDRE.

Dans cette crainte, hélas! où je crois entrevoir
Que je pourrois fonder aujourd'hui quelque eſpoir,
Je vois en même-temps qu'elle n'eſt ſuſcitée
Que par l'âpre courroux dont elle eſt empruntée,
Qui jaloux du progrès, reconnu chaque jour,
Craint de ne pas aſſez allarmer mon amour.
Pourquoi nourrir, Madame, un deſir de vengeance?

Ce ſont des ſentimens dont la vertu s'offenſe.
Quand vos armes par-tout ſoutenoient Darius,
J'étois votre ennemi ; mais je ne le ſuis plus.
Le ſort dans les combats fait pencher l'avantage ;
D'avoir été vaincu, ce n'eſt pas un outrage.

OPHIS.

C'en eſt un que l'auteur de nos plus grands malheurs
Prétende avoir nos vœux, & regner ſur nos cœurs.
Dès que vos armes ont remporté la victoire,
Que manque-t'il, Seigneur, à ce genre de gloire ?

ALEXANDRE.

Je n'ai rien fait encore, Madame, ô Ciel !

OPHIS.

Pourquoi ?

ALEXANDRE.

Je n'ai point triomphé ni de vous ni de moi.
Sur ce que mon amour a deſiré d'entendre,
Vous m'en dites bien plus que je n'en veux apprendre.
Allez, Madame, allez conſulter à loiſir
Si vous n'expoſez point votre ame au repentir.

SCENE DEUXIEME.

ALEXANDRE, EPHESTION.

ALEXANDRE.

SITALCE arrive-t'il ?

EPHESTION.

Seigneur, il va ſe rendre.
Je l'ai fait avertir.

SCENE TROISIEME.

SITALCE, ALEXANDRE, EPHESTION.

ALEXANDRE.

J'Etois à vous attendre,
Lorſque j'ai réconquis, Seigneur, tous vos Etats,
L'eſpoir de m'aggrandir ne pouſſa point mon bras.
Phares les envahit du règne de vos peres ;
Vous paſſâtes alors dans des mains étrangeres.
Les armes du Vainqueur n'épargnerent que vous,
Le reſte fut détruit ſous ſes funeſtes coups.
Chaque Prince à l'envi ſe diſputoit la gloire
D'arracher de ſes mains une telle victoire ;
Le ſort la réſervoit à mes premiers exploits,
En faiſant ſous mes coups ſuccomber tant de Rois ;
Et j'aurois à rougir d'un ſi noble avantage,
Si j'allois différer d'en faire ſon uſage.
Tous ces vaſtes Etats ne ſont pas fait pour moi ;
Je leur rends aujourd'hui leur légitime Roi.
Regnez, Prince, regnez ſur un peuple fidele ;
Beniſſez ſes travaux, récompenſez ſon zèle.

SITALCE.

Ce traitement, Seigneur, eſt des plus généreux,
Et vous n'êtes content qu'en faiſant des heureux.
Je puis aveuglément ſans aucune baſſeſſe,
D'un cœur ſi magnanime accepter la largeſſe,
Non comme un bien rendu, mais comme un vrai préſent ;
Je dois à vos bontés un cœur reconnoiſſant.
D'eſclave que je ſuis, vous voulez que j'eſpere
Aujourd'hui de monter au Trône de mon pere,
Je vous devois aſſez d'avoir puni, Seigneur,
Son cruel ennemi, ſon lâche uſurpateur,

D'avoir fait ſur ce monſtre éclater la tempête,
Et de tous ſes Etats une juſte conquête.

ALEXANDRE.

Vous devez mes bienfaits, ſi vous êtes content,
Bien moins à mes bontés qu'au mérite éclatant
D'un Prince à qui je dois peut-être davantage,
Ayant pour mon ſervice employé ſon courage.

SCENE QUATRIEME

ALEXANDRE, SITALCE, EPHESTION, PHILOTAS, *un* CAPITAINE *des Gardes.*

LE CAPITAINE.

ON emmene, Seigneur, nombre de priſonniers,
Les femmes, les enfans de pluſieurs Officiers,
Des illuſtres Perſans, & même pluſieurs Princes.

ALEXANDRE *à Epheſtion.*

Il faut les diſperſer dans diverſes Provinces.

LE CAPITAINE.

Leur cortege eſt immenſe, & marche vers ces lieux.

ALEXANDRE.

Que les plus diſtingués ſoient offerts à mes yeux.

SCENE CINQUIEME.

SITALCE, PHILOTAS, *regardent par-tout.*

PHILOTAS.

HE bien, vous voilà Roi ſans le ſecours d'un crime.
Qu'un préſent que vous fait un Prince magnanime
Ne vous détache point du projet concerté.

Au moment de frapper le coup prémédité,
Vous prétendez, Seigneur, avoir une couronne;
Prenez-là ſans ſouffrir qu'un Vainqueur vous la donne.
La tenant de ſa main, alors elle ne fait
D'un Monarque puiſſant qu'un illuſtre ſujet.
Il céde, il eſt certain, le fruit d'une victoire;
Mais ce n'eſt point à vous.....

SITALCE

A qui donc;

PHILOTAS.

A la gloire.

SITALCE.

Ce beau trait, dont l'éclat réflechit tout ſur lui,
Quelque brillant qu'il ſoit ne m'a point ébloui.
Je peſe vos raiſons, dont la force épouvante;
Mais vous ne dites pas, Seigneur, la plus puiſſante.
Sitalce eſt enflammé d'un amour ſans égal,
Et j'ai dans Alexandre un dangereux rival.
Ami, plus que jamais hâtons cette entrepriſe;
Notre coup eſt manqué s'il eſt une remiſe:
Prévenons donc Ophis, pour qu'on puiſſe ce ſoir....

PHILOTAS.

Non, ce n'eſt point encore l'heure qu'on doit la voir.
Vous ſçavez les moyens que nous avons à prendre;
Obſervons-en bien l'ordre, & ſçachons nous entendre.

SITALCE.

Etes-vous bien certain de la fidélité
De tous les Conjurés & de leur fermeté,
Pour ſuivre juſqu'au bout ce projet ſalutaire?

PHILOTAS.

Aucun d'eux n'en pourra dévoiler le myſtere.
Oui, tout nous eſt garant aujourd'hui du ſecret;
Notre ſalut, nos jours en demandent l'effet.
Etant ſur le penchant d'une telle carriere,
On ne peut s'arrêter, retourner en arriere:
Je vais en ce moment apprendre aux Conjurés,
Qu'à nos projets vos ſoins ſont toujours conſacrés;
Que rien ne peut changer l'eſpoir qui nous anime:

Que nous agiſſons tous d'un eſprit unanime,
Pour que l'on ſe prépare à porter au Vainqueur
Ce coup qui fait lui ſeul notre plus grand bonheur.

SCENE SIXIEME.

SITALCE *ſeul.*

GUIDÉ par la lueur d'une fauſſe lumiere,
On eſt dans les horreurs au moment qu'elle éclaire.
De tout ce que je ſens rien ne me ſatisfait;
Je déteſte le crime, & médite un forfait.
Je ne puis ſur mes ſens reprendre aucun empire,
Je crains de réuſſir dans ce que je deſire;
Faut-il que je condamne à périr aujourd'hui
Un Roi, quand ſes bienfaits oſent parler pour lui?
Que dis-je? Dans un temps où le péril nous preſſe,
Céder à des remords n'eſt qu'un trait de foibleſſe:
A l'aſpect du danger ſe trouver arrêté;
Balancer ſon deſſein, eſt une lâcheté.
Mais non. C'eſt ma vertu qui m'inſpire ſans doute,
Que la crainte combat, que le crime redoute.
Je vais en ce moment, incertain, plein d'effroi,
Sans ſçavoir ſi je dois perdre ou ſauver le Roi.

SCENE SEPTIEME.

SITALCE, OPHIS, ZONIME.

OPHIS.

VOUS allez donc monter au trône de vos Peres,
Et d'un peuple abbattu réparer les miſeres.

SITALCE.

Le bonheur de la Thrace eſt l'objet de mes vœux;

Sans ſa félicité je ne puis être heureux.
Que de ſoins différens exige un vaſte empire !
Au gré de ſes deſirs je voudrois le conduire.
Je monte à ce haut rang, où la faveur des Dieux
A placé par leur choix pluſieurs de mes Ayeux.
Quoi qu'ils euſſent le droit de pouvoir y prétendre,
Ces mêmes Dieux ſouvent les en ont fait deſcendre.

OPHIS.

Sous un joug étranger un Peuple eſt étonné,
Quelque léger qu'il ſoit il en eſt conſterné.
Vous ne recevez pas avec aſſez de joie
Ce changement de ſort que le Ciel vous envoie.
Vous voyez couronner vos illuſtres travaux,
Vous jouirez en paix des douceurs du repos.

SITALCE.

Cette même faveur que je dois reconnoître,
M'impoſe pour jamais un véritable Maître.
Sa force & ſes vertus, ſoumettant l'Orient,
Quel Roi pourra ſe dire alors indépendant ?
Ses bienfaits éclattans du ſein de l'opulence,
Ainſi que ſes exploits cimentent ſa puiſſance.

OPHIS.

Je crois que l'univers dans ſon immenſité,
Offre à tous ſes travaux un champ trop limité.

SITALCE.

Vous avez ordonnez, Madame, en ma préſence
Qu'on ſçache ſi quelqu'un n'a pas eu connoiſſance
Du ſort infortuné du Prince votre époux.
Parmi les priſonniers arrivés avec nous
Il s'en trouve aujourd'hui de cette même armée,
Que le deſtin contraire a toujours opprimée,
Qui l'ont vû, diſent-ils, combattre dans Iſſus,
Où ce Prince ſembloit avoir pris le deſſus ;
Mais Alexandre vint, ſuivi de la victoire.
Par eux vous apprendrez le reſte de l'hiſtoire. *

* Il ſe préſente deux priſonniers ; mais Nicandre fait ſigne de la main à l'autre de s'en aller.

SCENE

SCENE HUITIEME.

OPHIS, NICANDRE, ZONIME,

OPHIS *à part.*

JE crains de lui parler en ce jour malheureux ;
Il m'en dira, je crois, bien plus que je ne veux.
Mais que vois-je ? Grands Dieux ! Nicandre, eſt-il poſſible,
C'eſt vous. A ce plaiſir je me ſens trop ſenſible
Pour être dans l'erreur. Par quels évenemens
Le Ciel vient-il vous rendre à mes embraſſemens ?

NICANDRE.

Vous voyez devant vous, mon aimable Princeſſe,
Un époux malheureux qui vous pleuroit ſans ceſſe.
Dans quels gouffres de maux le Deſtin m'a conduit !
Je m'éloignai de vous en cet état réduit.
Mes troupes ont péri, n'ayant plus de retraite,
Hors deux mille ſoldats, reſte de ma défaite.
Avec eux je venois, par un nouvel effort,
Me joindre à Darius, tenter un autre ſort,
Je ſuis fait priſonnier, connu dans cette armée
Pour un chef de parti de haute renommée.
On me mene en ces lieux ſuivant l'ordre du Roi,
Où je ſuis priſonnier ſeulement ſur ma foi.

OPHIS.

Cher Prince, enfin le Ciel veut que je vous revoie ;
Je ne puis exprimer tout l'excès de ma joie :
Mais à ces doux tranſports ſuccede une frayeur,
Sur ce que vous riſquez en ces lieux pleins d'horreur.
Gardez-vous bien, Seigneur, de vous faire connoître ;
Dans ce temps orageux vous péririez peut-être.
Dès que depuis long-temps le Roi vous fait chercher.
Plus que jamais, Seigneur, vous devez-vous cacher.
Il eſt dans cette Cour des monſtres ſanguinaires,

De ce Roi redouté Conſeillers ordinaires,
Dont le ſubtil poiſon a corrompu le cœur,
Et qui font un Tyran d'un généreux vainqueur;
Qui par raiſon d'Etat le conduiſent au crime,
Ce qui n'en eſt que l'ombre en devient la victime:
Enfin, il eſt encore d'autres raiſons, hélas!
Pour n'être point connu que je ne vous dis pas.

NICANDRE.

Quel parti prendre, ô Ciel! dans notre état terrible!
De quitter ce ſéjour nous ſeroit-il poſſible?

OPHIS.

Pour parler ce n'eſt point le moment ni le lieu.
On vient, retirez-vous. Adieu, cher Prince, adieu.

SCENE NEUVIEME.

OPHIS, STATIRA, ZONIME.

STATIRA.

TOUT retentit, Madame, (on a pû vous l'apprendre)
Des bienfaits que Sitalce a reçus d'Alexandre.
Le bonheur qu'il reſſent cauſe un plaiſir ſi vif....

OPHIS.

Il le goûteroit mieux, s'il n'étoit exceſſif.
Les ſens, pour bien agir, ne veulent rien d'extrême;
Etant tout à ſa joie, il n'eſt plus à lui-même.

STATIRA.

Un trait ſi généreux, brillant de trop d'éclat,
Peut expoſer ce Prince au danger d'être ingrat.
Même, ſi j'en dois croire un bruit ſourd qui s'éleve,
Sitalce eſt criminel. Ah! faut-il que j'acheve!
Il vouloit attenter, par un complot formé,
Sur les jours d'un Héros qui l'avoit trop aimé.

ZONIME *à Ophis.*

On aſſure, Madame, oſerois-je le dire?

Qu'Ophis à ce complot a bien voulu ſouſcrire.

OPHIS.

On ſe trompe, & bien-tôt le fait s'éclaircira.

ZONIME *à Statira.*

Et de plus, pour complice on nomme Statira.

STATIRA.

Qui, moi complice, ô Ciel!

ZONIME.

Mais on le croit, Madame;
On dit que vous ſçaviez le complot qui ſe trame.
De tout ce que j'apprends je dois vous faire part.
Contre vos ennemis faites-vous un rempart.

STATIRA.

Non, rien n'en eſt venu juſqu'à ma connoiſſance,
Qui fût du moins ſuivi de quelque vrai-ſemblance.
Courons....

OPHIS.

Non, arrêtez. Je vais vous éclaircir;
A vous tirer d'erreur je pourrai réuſſir.

STATIRA.

Quelle eſt cette entrepriſe, ou plutôt le myſtere,
Que renferme un diſcours....

OPHIS.

Je vais vous ſatisfaire.

SCENE DIXIÉME.

OPHIS, STATIRA, ZONIME, ZAMINTE,

ZAMINTE *à Statira.*

TOUT eſt perdu, Madadame! On voît de tous côtés
Des Gardes, des Soldats, à pas précipités,
Courir dans cette enceinte où l'on nous environne:
Arrêtez, diſent-ils, *Ne reſpectez perſonne.*
Je tremble de frayeur dans ce bouleverſement.

Qu'eſt-il donc arrivé dans cet affreux moment?
On dit que Philotas, Enticlès, Epimenes,
Agaton, Entius, ſont déja dans les chaînes.

SCENE ONZIEME.

OPHIS, STATIRA, ZAMINTE, ZONIME, *un* CAPITAINE *des Gardes*, GARDES.

LE CAPITAINE.

DEs ordres ſouverains qui vous regardent tous,
Veulent que dans l'inſtant je m'aſſure de vous.

OPHIS.

O Ciel! Quelles horreurs!

STATIRA.

Dieux! Prenez ma défenſe!
Laiſſerez-vous toujours opprimer l'innocence?

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

SYSIGAMBIS, ALEXANDRE, EPHESTION, ZAMINTE.

SYSIGAMBIS.

FAUT-IL que le Deſtin, même après notre chute,
Par de nouveaux malheurs, Seigneur, nous perſécute?
Vous avez adouci dans notre adverſité,
L'amertume attachée à la captivité :
Vos ſoins ont ſatisfait votre délicateſſe.
J'admire, malgré moi, les vertus, la nobleſſe
D'un Prince généreux, qui du premier abord,
Parut un ennemi touché de notre ſort,
A tel point que ſon cœur y devint ſi ſenſible,
Qu'il l'eût fait oublier, s'il eût été poſſible.
J'ai donc lieu d'eſperer qu'un héros tel que vous,
Même dans ſa fureur, va ſuſpendre ſes coups ;
Qu'ils ne partiront point d'un vainqueur magnanime,
Qu'il n'ait bien éclairci par lui-même le crime
Qu'on prétend que ma fille envers vous a commis.
Ce trait ne peut venir que de nos ennemis.
Je tombe à vos genoux que ma douleur embraſſe,
Non pas pour vous fléchir, ni vous demander grace ;
(N'étant point criminelle, elle eſt trop au-deſſus
D'implorer un ſecours que bravent ſes vertus ;)
Mais pour vous demander une prompte juſtice,
Pour découvrir l'auteur d'un pareil artifice.

ALEXANDRE.

Madame, mes bienfaits doivent m'être garans
De la fidélité des cœurs reconnoiſſans.

Hé pourrai-je penſer qu'une grande Princeſſe,
Pour qui tout l'univers en ce jour s'intéreſſe,
Entrât dans ce complot, & qu'un lâche attentat,
La faſſe recourir juſqu'à l'aſſaſſinat;
L'aſſaſſinat d'un Roi, ſenſible à ſes allarmes,
Qui ſe plaint en ſecret du ſuccès de ſes armes.
Je ne me laiſſe point, Madame, prévenir
Par de legers ſoupçons, qui voudroient la noircir.
Mes ſoins ont éclairci ce que j'en devois croire;
Et mon juſte retour lui rend toute ſa gloire
Avec la liberté qu'elle avoit dans ma Cour;
Je la rends à ſes vœux qu'exige votre amour.

SYSIGAMBIS.

Sur cet objet, Seigneur, vous m'avez ſatisfaite;
Mais un autre à l'inſtant rend ma joie imparfaite.
Vous laiſſez dans les fers Ophis, dont les vertus
Auroient dû par vos ſoins prendre auſſi le deſſus.
Elle eſt du même ſang qui m'a donné la vie,
Ses vertus, ſes malheurs, en un mot tout nous lie.
Il eſt dans cette Cour des ennemis ſecrets
Qui vous engageront à d'injuſtes decrets.

ALEXANDRE.

Son attentat, Madame, a lieu de vous ſurprendre;
Dans toute ſa noirceur on vient de me l'apprendre.
A ces mots vos bontés doivent s'évanouir,
Et l'horreur du forfait doit les anéantir.
Etouffez à l'inſtant cette injuſte tendreſſe.

SYSIGAMBIS.

J'abandonne, Seigneur, cette indigne Princeſſe,
Si d'un tel attentat elle offenſe nos Dieux;
Je la verrai ſans peine immoler à mes yeux:
Mais non, elle n'eſt point complice de ce crime;
Des ennemis cachés en ont fait leur victime.
Ne vous expoſez point aux remords éternels,
Où pourroient vous jetter même les criminels.
A ma fille, Seigneur, je dois aller apprendre
La juſtice qu'en tout vous venez de lui rendre.

SCENE DEUXIEME.

ALEXANDRE, EPHESTION,

ALEXANDRE.

L'Ordre que j'ai donné dans ce comble d'horreur
A-t'il été ſuivi dans toute ſa rigueur ?
A-t'on chargé de fers cette ingrate Princeſſe,
Qui payoit d'un forfait l'excès de ma tendreſſe ?

EPHESTION.

Seigneur, oubliez-vous que vous avez permis
Qu'elle vînt en ces lieux vous marquer ſes ennuis ?
Et même par votre ordre on dit qu'on vous l'amene.

ALEXANDRE.

Je puis l'avoir donné dans le fort de ma haine :
Pouſſé par le plaiſir que j'aurois d'étouffer
Un amour que j'ai vû trop long-temps triompher.
J'ai voulu la braver en mépriſant ſes charmes ;
Contre eux en ma faveur elle fournit des armes.
Mais que voi-je ! C'eſt elle ! on l'amene en ces lieux !
Sa perfide beauté vient de frapper mes yeux !
A-t'elle le maintien d'une femme coupable !
Et ne diroit-on pas qu'elle eſt irreprochable ?
Ami, pour un inſtant diſparois, laiſſe-moi ;
Je ne veux point encore lui parler devant toi.

SCENE TROISIEME.

ALEXANDRE, OPHIS, *les fers aux mains*, *un* CAPITAINE *des Gardes*, GARDES.

OPHIS.

C'EST donc en cet état, pour fait de perfidie,
Que je vais voir en vous mon Juge & ma partie

ALEXANDRE.

Je ne veux point, Madame, écoutant mon courroux,
Comme un Prince abſolu prononcer contre vous.
Il eſt des loix d'Etat qu'un Souverain impoſe ;
Mais il ne doit jamais juger ſa propre cauſe.
Mon Conſeil aſſemblé dans ce fatal moment,
Va ſur tous vos délits porter ſon jugement.
Cependant je deſire, & contre mon attente,
Que la Princeſſe Ophis lui paroiſſe innocente.
Oui, Madame, j'avoue en ce jour plein d'horreur,
Que je ſentois pour vous la plus ſincere ardeur :
Que ma gloire indignée abandonnoit mon ame
Au cours impétueux d'une amoureuſe flamme.

OPHIS.

Par vous même, Seigneur, je brave vos fureurs :
Vous ne me verrez point les yeux baignés de pleurs,
Venir à vos genoux ſouiller mon innocence.
Elle veut la juſtice, & non pas la clémence.
Quelque ſoit le deſir que j'ai de voir la fin
De mes jours ténébreux, outragés du Deſtin,
Je ne dois point ſortir d'une importune vie
Par un trépas ſuivi de tant d'ignominie :
Mais ſi pour mon malheur notre ennemi juré,
Si votre Epheſtion de mon ſang altéré,
A, pour ſa ſûreté, réſolu mon ſupplice,
Hélas ! quoiqu'innocente, il faut que je périſſe.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Ephestion, Madame!

OPHIS.

Oui, c'est ce scélérat;
Qui contre vous, Seigneur, projette un attentat.
Siralce & Philotas, pour vous remplis de zele,
Tantôt m'en ont appris l'effrayante nouvelle.
De vous en avertir nous avions résolu;
Mais un des Conjurés, qui sans doute l'a sçû,
Pour se débarrasser de témoins redoutables;
De son propre forfait nous a rendu coupables;
Et lorsque nous allions en secret devant vous,
Le convaincre du crime, on nous arrête tous.

ALEXANDRE.

Hé; c'est vous qui suivez cette étrange maxime,
Qui dit qu'il faut couvrir le crime par le crime.
J'apperçois qu'en voulant sauver ces malheureux,
Vous travaillez pour vous, quand vous parlez pour eux.
Vous vous êtes liés, votre cause est commune;
Vous devez tous alors courir même fortune:
S'ils étoient criminels, vous le seriez aussi.

OPHIS.

Quoi, se peut-il, Seigneur, que vous pensiez ainsi
De deux braves guerriers, qui toujours l'un & l'autre
Ont employé leur vie à défendre la vôtre?
Tandis qu'on ne sçauroit vous faire soupçonner
Un sujet qui s'apprête à vous assassiner?
Comment arrive-t'il qu'un Monarque équitable
Opprime l'innocent, épargne le coupable,
Et n'ose approfondir l'exécrable dessein
Que médite un serpent réchauffé dans son sein?

ALEXANDRE.

Par cet expédient, pris pour sauver ma vie,
Chez vous secrettement elle m'étoit ravie.
Il est vrai, le complot étoit bien combiné.
En venant me l'apprendre on m'eût assassiné.

OPHIS.

Quoi donc, de ce complot quel ſeroit le ſyſtême,
D'aller pour réuſſir, le découvrir ſoi-même?

ALEXANDRE.

Pour vous défendre, hélas! quel parti prenez-vous?
Tous ces détours ne font qu'irriter mon courroux.
Il ne m'eſt plus permis d'en douter, inhumaine;
J'ai de votre attentat une preuve certaine.
(*lui montrant un billet.*)
Il lit:
Le Roi dans un moment va ſe rendre à ma tente:
Suivez-le de bien près. Je ſuis impatiente
De voir exécuter le projet convenu,
Et qui par un délai peut être prévenu.

OPHIS.

Ce billet de ma main, que vous venez de lire,
De tout ce que je dis ne peut me contredire.
J'écris à Philotas, fidele délateur,
De venir avec moi vous avertir, Seigneur,
Et ſans perdre un moment, des ſecrettes pratiques,
Dont il doit vous donner des preuves autentiques.
Quand de votre aſſaſſin je veux parer les coups,
Dois-je craindre pour moi ce que j'ai craint pour vous?

ALEXANDRE.

Vous êtes du complot: vous méritez la haine
Qu'inſpire le mépris, & que le crime entraîne.

OPHIS.

Ceux qui veulent douter un inſtant de ma foi,
Se défient alors bien plus d'eux que de moi.

ALEXANDRE.

Madame, je ne vois dans votre repartie
En vous de naturel que votre perfidie.
Vous contez vainement ſur ma crédulité:
Vous devriez plutôt avec ſincérité,
Avouant l'attentat, mériter votre grace.

OPHIS.

Pour vous la demander ai-je l'ame aſſez baſſe!
De me la préſenter c'eſt être trop cruel!

Gardez votre pardon pour quelque criminel.
Je mourrai ſans regret, exempte de tout crime,
S'il faut à l'impoſture encore une victime.
Frappez, Seigneur, frappez toujours des coups certains,
Un mot ſeul vous ſuffit pour armer mille mains.

ALEXANDRE.

J'aime un noble courroux, lorſque par l'innocence,
Il peut avec fierté ſoutenir ma préſence;
Mais ce même courroux me paroît odieux,
Dès qu'il n'a pour appui qu'un front audacieux.

OPHIS.

Alexandre trop tard connoîtra l'artifice:
Mourons en attendant qu'il nous rende juſtice.
Ce Prince, quoiqu'il ſoit le plus puiſſant des Rois,
Ne pourra me donner le trépas qu'une fois.
M'imputant un forfait, (c'eſt-là ma deſtinée)
Je mérite la mort quand j'en ſuis ſoupçonnée.

ALEXANDRE.

Si je n'avois, hélas! qu'un ſoupçon contre vous,
Vous me verriez, Madame, encore à vos genoux
Vous jurer un amour ſans doute trop fidele,
Dès que ma gloire en lui ne trouve qu'un rebele.
Je ſuis ſollicité par vos puiſſans attraits
A ſoulager les maux que vous vous êtes faits.
Pour vous montrer combien je partage vos peines,
Gardes, que dans l'inſtant on détache ſes chaînes:
Remenez la Princeſſe: obſervez tous ſes pas:
A ne point voir ſa Cour ne la contraignez pas.

SCENE QUATRIEME.

ALEXANDRE *ſeul.*

OPHIS voit que ma haine à ſon aſpect chancele,
Qu'une ſecrette voix oſe parler pour elle,

Que je voudrois douter de ſon lâche attentat.
Qu'il ſe fait dans mon cœur un dangereux combat!

SCENE CINQUIEME.

ALEXANDRE, SITALCE.

SITALCE

SEIGNEUR, je n'euſſe oſé m'offrir à votre vûe,
Si d'Ophis l'innocence eût été reconnue.
Jugeant ſur l'apparence, on s'eſt ſouvent trompé:
Dans notre noir complot elle n'a point trempé.
En ſe joignant à nous, bien loin d'être coupable,
Son deſſein n'avoit rien en lui que de louable;
Et c'eſt par l'intérêt qu'elle prend en vos jours,
Qu'elle vouloit, Seigneur, nous prêter ſon ſecours.
Pour la déterminer nous lui dîmes qu'un traître
Vouloit ôter la vie & le ſceptre à ſon maître:
Que celui qui tramoit la conſpiration,
(Qui l'en eût cru capable:) étoit Epheſtion.
Epheſtion, dit-elle, *Ah! que du parricide*
Ne vois-je en ce moment couler le ſang perfide!
Courons ſans différer en informer le Roi.
Non, Madame, lui dit Philotas. *Croyez-moi,*
Ne faiſons point d'éclat; la trame découverte,
Du Monarque pourroit précipiter la perte.
D'un parti trop nombreux redoutons le pouvoir:
Craignons des ſcélerats armés du deſeſpoir.
Il faut une conduite en ceci plus prudente.
Si-tôt qu'avec le Roi ce ſoir en votre tente
Le traître arrivera, vous nous introduirez.
Alors d'Epheſtion & de ſes Conjurés
Nous donnerons au Roi la liſte criminelle,
Surpriſe adroitement par un ſujet fidele.
Vous verrez l'un & l'autre étrangement ſurpris.

Le traître convaincu par ſes propres écrits,
A ces preuves troublé, que pourra-t'il répondre ?
En agiſſant ainſi, nous allons le confondre.
Dans le piege aiſément nous la fîmes donner ;
Mais avoit-elle auſſi lieu de nous ſoupçonner ?

ALEXANDRE.

De l'avoir accuſée, oui, ma gloire en murmure,
Et comment réparer cette cruelle injure ?
Partez pour les Etats que je vous ai donnés.

SITALCE.

Quoi, Seigneur, mes forfaits.....

ALEXANDRE.

Ils vous ſont pardonnés.
Mais quel triſte nuage obſcurcit votre vûe !

SITALCE.

A ce trait généreux mon ame eſt confondue !
Aprés mon attentat vouloir me pardonner ;
Après ce que j'ai fait ne pas m'abandonner !
Je ne puis ſoutenir votre auguſte préſence.

ALEXANDRE.

Prince, votre douleur vous rend votre innocence,
Avec mon amitié :

SITALCE.

Votre amitié, Seigneur !

ALEXANDRE.

Mon amitié, Sitalce, & toute ma faveur.
Dans la Thrace où je veux vous donner un aſyle ;
Sous mon autorité vous regnerez tranquille.

SITALCE.

Vous m'avez trop long-temps ſouffert devant vos yeux ;
Je dois les délivrer d'un objet odieux. (*il ſort.*)

SCENE SIXIEME.

ALEXANDRE, *un* CAPITAINE *des Gardes.*

LE CAPITAINE.

OPHIS, que vous venez, pour adoucir ſes peines,
De délivrer, Seigneur, du fardeau de ſes chaînes,
En trompant ſes Argus, alloit dans le moment
Du camp, pour s'échapper, ſortir furtivement.
Un Officier Perſan, qu'on voyoit à ſa ſuite,
Devoit l'accompagner, m'a-t'on dit, dans ſa fuite...
Je les ai ſur le champ fait arrêter tous deux,
Attendant que le Roi veuille diſpoſer d'eux.

ALEXANDRE.

Mais quel eſt ce Perſan qui lui ſervoit de guide,
Qui tramoit ſous mes yeux un complot ſi perfide?

LE CAPITAINE.

C'eſt ce chef de parti d'une haute valeur,
Qui fit payer ſi cher la victoire au Vainqueur.
On ignore ſon nom.

ALEXANDRE.

Quel qu'il ſoit, qu'il périſſe!
Il mérite la mort, qu'on hâte ſon ſupplice,
Sans autre ordre!... Mais non, on apprendra par lui
Des ſecrets qu'on vouloit me cacher aujourd'hui.
Que la Princeſſe Ophis ne ſoit point retenue,
Juſqu'à l'empêcher de paroître à ma vûe.

SCENE SEPTIEME.

ALEXANDRE, EPHESTION.

ALEXANDRE *allant au-devant d'Epheſtion.*

CHER ami, de quel coup viens-je d'être frappé !
Sitalce, juſtes Dieux ! peut-il m'avoir trompé !
Son injuſte pitié peut-elle être capable
D'employer l'artifice à ſauver le coupable ?
Mon cœur à cet objet ne doit que du mépris ;
Et quand plus que jamais je m'en verrois épris,
J'immolerai toujours l'amour à la juſtice.

EPHESTION.

Si l'on prouve ſon crime, il faut qu'on l'en puniſſe.

ALEXANDRE.

Son attentat ſur moi n'eſt que trop éclairci !
Je veux voir cette ingrate avec Sitalce ici.
Et ſans perdre de temps que ton ſoin les raſſemble ;
Il eſt bon devant moi qu'ils ſe trouvent enſemble.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, SYSIGAMBIS, STATIRA, ZAMINTE.

SYSIGAMBIS.

MAIS ſongez donc, Seigneur, qu'Ophis....

ALEXANDRE.

Je ſuis confus
De vous faire, Madame eſſuyer un refus.
Elle ſera peut-être aujourd'hui condamnée :
En m'avouant ſa faute, elle étoit pardonnée ;
Trop tard à ma clémence elle vient recourir,
Enfin je ne puis plus l'empêcher de périr.

SYSIGAMBIS.

Quoi, Sitalce tantôt, d'une ame repentante,
Et pour vous déclarer la Princeſſe innocente,
A pris, comme il devoit, tout le crime ſur lui :
Qu'a-t'elle donc, Seigneur, fait depuis ?

ALEXANDRE.

Elle a fui.
Une telle démarche eſt-elle convenable
A d'autres qu'à celui qui ſe trouve coupable ?
On confeſſe ſon crime en voulant ſe ſauver.
Avant que de s'enfuir, il falloit ſe laver
De l'horrible attentat dont elle eſt accuſée.

SYSIGAMBIS.

La Princeſſe croyoit la Cour déſabuſée.
Au reſte ſon projet, qu'on rend ſi criminel,
Eſt des plus innocens. Quoi de plus naturel
Que de ſaiſir l'inſtant qui nous ouvre un paſſage,

Pour

Pour ſortir tout-à-coup des fers de l'eſclavage ?
Si c'eſt là le délit que ſeul elle ait commis,
Nous devons eſperer qu'il lui ſera remis.
Vous conviendrez, Seigneur, que la faute eſt légere.

ALEXANDRE.

Non, tout cela ne peut appaiſer ma colere.
Mes bontés & mes ſoins dans ſa captivité,
Ne lui faiſoient-ils pas trouver la liberté ?
Elle ſçavoit de plus qu'avant de la lui rendre ;
Ce que pour ſon bonheur méditoit Alexandre.

SYSIGAMBIS.

Vos bontés & vos ſoins (n'en ſoyez point ſurpris)
Ont peut-être cauſé le deſſein qu'elle a pris.
Son cœur eſt tendre & fier, il n'eſt pas impoſſible
Qu'à vos ſoins connoiſſant ſon ame trop ſenſible,
Prévenant le danger, la Princeſſe n'ait cru
Devoir prendre la fuite, & ſauver ſa vertu.
Quoiqu'il en ſoit, Seigneur, Ophis eſt excuſable ?
Et vous ne ſerez pas ſans doute inexorable
Pour l'Officier Perſan, ce chef plein de valeur,
Dont l'innocente Ophis a cauſé le malheur.
De ſa facilité ſera-t'il la victime ?

ALEXANDRE.

Ah ! ne m'en parlez point ; vous connoiſſez ſon crime ?
Vous devez en ſentir toute l'énormité.

SYSIGAMBIS.

Il paroît qu'il eût trop de ſenſibilité ;
Mais pouvoit-il auſſi, devenant intraitable,
Se refuſer aux pleurs d'une Princeſſe aimable,
Qui d'un air ſi touchant imploroit ſon ſecours.

ALEXANDRE.

Syſigambis envain s'intéreſſe à ſes jours ;
L'inſolent périra. Gardes qu'on me l'amene.
Je vais pour un moment dans la tente prochaine ;
Pour des ordres ſecrets.

SCENE DEUXIEME.

SYSIGAMBIS, STATIRA, ZAMINTE.

SYSIGAMBIS.

O Prince infortuné !

STATIRA.

Sous quel astre fatal faut-il que tu sois né !
Du Monarque tâchons d'appaiſer la colere ;
Voyons par quel moyen ....

SYSIGAMBIS.

Pour moi j'en déſeſpere.

STATIRA.

Il faut qu'auprès du Roi, par un dernier effort,
Et pour ſauver ce Prince ....

SYSIGAMBIS.

Il a juré ſa mort !

STATIRA.

N'importe, Ophis a ſçu triompher d'Alexandre ;
Peut-être elle obtiendra la grace de Nicandre.

SYSIGAMBIS.

Quelquefois l'innocent ne trouve point d'appui :
S'il paroît criminel, les loix ſont contre lui.
Souvent dans des revers certaine circonſtance
Fait que l'on ne ſçauroit prouver ſon innocence.
La Juſtice prononce, & ſes cruels arrêts,
Donnent d'injuſtes morts par de juſtes decrets.

STATIRA.

Et quelquefois auſſi le crime que l'on juge
Dans la juſtice même a trouvé ſon refuge.

SYSIGAMBIS.

Je voudrois voir Ophis arriver en ces lieux.

ZAMINTE.

Madame, en ce moment elle s'offre à vos yeux.

SCENE TROISIEME.

OPHIS, SYSIGAMBIS, STATIRA, ZAMINTE, ZONIME,

OPHIS, *à Syſigambis.*

HÉ, bien ! eſt-il encore un rayon d'eſperance ?
Et pouvons nous.... Mais quoi, vous gardez le ſilence,
Vous pouſſez des ſoupirs ! Une vive douleur
Eſt peinte dans vos yeux ! Ah ! de notre malheur,
Madame, je ne ſuis déja que trop inſtruite !

SYSIGAMBIS.

Le Roi déſabuſé pardonne votre fuite ;
Mais, hélas ! Je n'ai fait qu'exciter ſon courroux,
Si-tôt que j'ai voulu parler pour votre Epoux !

OPHIS.

Si vous l'avez nommé, notre perte eſt certaine.

SYSIGAMBIS.

Je n'ai fait voir en lui qu'un brave Capitaine,
Un Officier Perſan un illuſtre Inconnu.

OPHIS.

Et vous n'avez enfin pour lui rien obtenu.

SYSIGAMBIS.

Rien du tout.

OPHIS.

O Grands Dieux ! Quel parti dois-je prendre,

ZONIME,

De recourir, Madame, à l'amour d'Alexandre.
Dans cette conjoncture il en faut profiter.

STATIRA.

J'approuve ce moyen, vous devez le tenter.

OPHIS.

Quel ſeroit cet eſpoir pour une infortunée,
Dès qu'il ne reſſent plus qu'une haine obſtinée ?
On voit par ſes tranſports juſqu'où va ſa rigueur,

Préſage trop certain de toute ſa fureur.

STATIRA.

Un amour outragé, dont l'eſperance eſt vaine,
Doit, s'il eſt bien ardent, reſſembler à la haine.
Elle annonce bien moins un dangereux courroux,
Que des feux mal éteints ſous des tranſports jaloux.

OPHIS.

S'il m'a de cet amour conſervé quelque reſte,
Pour mon Epoux je vais....

SYSIGAMBIS.

Il lui ſeroit funeſte,
Votre protection, loin d'adoucir ſon ſort,
Ne lui peut procurer qu'une plus prompte mort.

OPHIS.

Dans ce preſſant danger, hélas! Que dois-je faire!

SYSIGAMBIS.

Au Roi dès cet inſtant découvrir le myſtere.

OPHIS.

Je n'y puis conſentir.

SYSIGAMBIS.

L'on ne ſçauroit trouver
Que cet expédient qui puiſſe le ſauver.
Il aura moins de tort, Convenez-en, Princeſſe.

OPHIS.

Oui, mais ſi le Monarque écoutant ſa tendreſſe,
De ce Prince devient injuſtement jaloux,
Qui le peut empêcher d'immoler mon Epoux?

STATIRA.

Sa juſtice.

OPHIS.

Je crains....

STATIRA.

Ne craignez point, Madame,
Qu'un deſſein ſi cruel ſe gliſſe dans ſon ame.
Il n'eſt que ce parti dans ce preſſant danger,
Où de nouveaux malheurs ont voulu vous plonger.

OPHIS.

S'il me hait, pouvant tout, que nous ſommes à plaindre!

S'il m'aime, il eſt peut-être encore plus à craindre.
La timide Innocence en ce jour plein d'horreur,
N'oſe ſe préſenter dans toute ſa candeur.
Rien ne peut moderer ma juſte inquiétude,
Rien ne peut me tirer de mon incertitude.
Cher Prince, quand je veux t'arracher au trépas,
Faut-il que je te nomme ou ne le faut-il pas?
Demeurant inconnu, ta mort eſt décidée:
Connu pour mon Epoux, ta vie eſt hazardée.

SYSIGAMBIS.

Dans cette extrêmité nous ne devons ſonger
Qu'à prendre le parti qui court moins de danger.
Il faut que dans l'inſtant, par ma bouche, Alexandre
Sçache ce que vous eſt le priſonnier Nicandre.

SCENE QUATRIEME.

EPHESTION, OPHIS, STATIRA, ZONIME,

EPHESTION *à Statira.*

MADAME, je croyois trouver ici le Roi.

STATIRA.

Vous voilà bien troublé!

OPHIS.

Qui cauſe votre effroi!

EPHESTION.

Je viens de voir paſſer Philotas & Darciſſe,
Agaton, Entius, qu'on entraîne au ſupplice.
De tous ces ſcélérats je ne plains point le ſort,
Ils ne vont éprouver qu'une trop douce mort;
Mais Sitalce à mes yeux, finiſſant ſa carriere,
M'a ſemblé mériter ma pitié toute entiere.
L'allant voir, dans ſa tente à peine étois-je entré,
Qu'il m'a dit: *Cher ami, j'ai le cœur déchiré!*

C'eſt envain que le Roi, trahiſſant ſa juſtice,
Me pardonne mon crime, & m'arrache au ſupplice;
La grace qu'il me fait me livre à mes remords;
Ses cruelles bontés me donnent mille morts.
Je n'en veux ſouffrir qu'une: & prévenant la Parque,
Mon bras ſçaura venger l'équité du Monarque.
Secours pour m'oppoſer à ſon cruel deſſein;
Mais il avoit déja le poignard dans le ſein.
Quel ſecours lui donner dans cette conjoncture!
Le ſang à gros bouillons coule de ſa bleſſure.
Je l'interroge envain, quelques mots mal formés
Ne font qu'un bruit confus dans ſa bouche enfermés.
D'un calme dangereux ſa fureur eſt ſuivie;
L'on diroit qu'à l'inſtant il va perdre la vie;
Quand la nature en lui, par un dernier effort,
Vient courageuſement luter contre la mort:
Mais bien-tôt dans ſes yeux une ſombre lumiere
Nous annonce qu'il touche à ſon heure derniere.
Alors ſans mouvement, d'un froid mortel atteint,
Il pâlit, il ſoupire, il friſſone, & s'éteint.

OPHIS.

Vous venez de nous peindre une mort bien cruelle.

EPHESTION.

Je vais porter au Roi cette triſte nouvelle.

SCENE CINQUIEME.

OPHIS, STATIRA, ZONIME.

STATIRA.

JAMAIS impunément on ne peut l'outrager,
Tout juſqu'à ſes bienfaits a ſoin de le venger.

OPHIS.

Hélas! Fut-il jamais pareille deſtinée!
Quelle chaîne de maux dans la même journée!
Par de fauſſes vertus on a ſurpris ma foi,

Il me faut eſſuyer les reproches du Roi ;
Juſtifiée enfin, j'allois ſécher mes larmes,
Lorſque pour mon époux de trop juſtes allarmes
D'une frayeur mortelle agitoient tous mes ſens.

ZONIME.

Alexandre & les Dieux ſont pour les innocens.

OPHIS.

Juſte Ciel, le voici, ce terrible Alexandre !
Je frémis ! A ſa ſuite on amene Nicandre !

SCENE SIXIEME.

ALEXANDRE, SYSIGAMBIS, OPHIS, STATIRA, NICANDRE, EPHESTION, ZAMINTE, ZONIME.

ALEXANDRE, *à Syſigambis.*

Sitalce dans ſa mort me paroît trop cruel.
Ce Prince repentant n'étoit plus criminel ;
Se livrant ſans réſerve aux traits de ma vengeance,
Il déſarmoit mon bras, & bravoit ma puiſſance.
Mes bienfaits dans ſon ame ont ſi bien combattu,
Que du crime ils ont fait triompher la vertu ;
Mais à ſe poignarder quand ſon forfait l'engage,
Il montre ſa foibleſſe & non pas ſon courage.
Je déplore ſon ſort, & blâme ſa fierté,
Qui n'a pu ſoutenir le poids de ma bonté.

à Ophis.

Madame, deviez-vous, par votre défiance,
Faire à mon amitié la plus cruelle offenſe ?
Je vous ai dit ſouvent qu'il me ſeroit bien doux
De pouvoir quelque jour rencontrer votre époux.
Par mon ordre en tous lieux, quand on cherchoit Nicandre,
Je vous l'avois juré, c'étoit pour vous le rendre.
Pendant qu'on court en vain dans cent climats divers,
Le hazard vous le fait retrouver dans mes fers.

De cette découverte on me fait un myſtere ;
On doute de mon cœur, on le croit peu ſincere !
Votre injuſte ſoupçon, vous déchirant le ſein,
Deshonore en ſecret mon généreux deſſein.
à Nicandre.
Si vous avez, Seigneur, montré quelque courage,
On vous en eſtimoit ſans doute davantage ;
Mais de m'avoir par-tout cherché des ennemis,
Votre reſſentiment peut s'être trop permis.
Cependant reprenez vos Etats & la Reine ;
Je ne veux vous ôter, Prince, que votre haine,

NICANDRE.

Vous méritez, Seigneur, d'être le Roi des Rois.

OPHIS.

Qu'heureux ſont les ſujets qui vivent ſous vos loix !

ALEXANDRE.

Vous avez une troupe en ces lieux priſonniere,
Je lui donne aujourd'hui liberté toute entiere.
Partez. Que le deſtin vous file d'heureux jours !
Soyez reconnoiſſans, vous ſouvenant toujours
Qu'Alexandre vainqueur, ſçait dans ſon rang ſuprême,
Punir, récompenſer, & ſe vaincre lui-même.

NICANDRE.

Ah ! ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Quel châtiment pourroit ſuffire à me punir ?
O grand Roi, ſeroit-il un ſupplice aſſez rude,
Pour pouvoir l'égaler à mon ingratitude ?

OPHIS.

Toute la terre entiere a tremblé ſous ſes pas ;
Elle doit être un jour le prix de ſes combats :
Mais dans ſes grands projets ſon ame genereuſe,
Ne veut la ſubjuguer que pour la rendre heureuſe.

ALEXANDRE, *à Statira.*

Madame, je bénis le ſort de ces époux :
Ce que je fais pour eux, je l'aurois fait pour vous ;
Mais l'intérêt des Grecs s'oppoſe à mon envie.
Cet intérêt m'eſt cher, & plus cher que la vie.
Etant dans cette guerre à moi ſeul confié,

Doit-il

Doit-il à tous nos vœux être ſacrifié ?
De ces chers Alliés j'embraſſe la défenſe,
Et je dois avec eux agir d'intelligence.
Ils n'ont point oublié que le Perſan jadis
Avec tant de fureur ravagea leur pays :
Qu'un ſiécle tout entier à peine a pû ſuffire
Pour rétablir chez eux ce qu'ils ont ſçû détruire.
Je ne ſuis point leur Roi, je ſuis leur Général ;
Déciderois-je ſeul de l'objet principal ?
Votre vaſte puiſſance étoit ſi formidable,
Que pour elle avant moi rien n'étoit redoutable ;
Les Grecs craignant toujours un ſemblable malheur,
Ont, pour s'en garantir, imploré ma valeur.
Mais j'eſpere qu'un jour, même avec leur ſuffrage,
Je pourrai vous venger du ſort qui vous outrage.
Oui, charmante Princeſſe ; & pour vous dire plus,
Je vous réſerve un prix digne de vos vertus.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *Alexandre*, Tragédie, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 11 Mai 1754. CRÉBILLON.

Saurin, Bernard Joseph

AMENOPHIS,

TRAGÉDIE

De Saurin de l'Académie

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, ordinaires du Roi, le 12 Novemb. 1752.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Libraire, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

CETTE Piéce fût aſſez mal reçüe à la premiere Repréſentation, ſans être néanmoins proſcrite : il y eut même dans tous les Actes des morceaux fort applaudis. Je conſultai mes Amis ſur le parti que je prendrois de la retirer ou de la laiſſer; les avis fûrent partagés : je choiſis le plus rigoureux, quoique contraire au mien. Depuis, les Comédiens ont paru déſirer que je la redonnaſſe ; pluſieurs d'entr'eux m'ont fait à ce ſujet des inſtances : cela m'a engagé à retoucher l'Ouvrage ; j'y ait fait des changemens conſidérables, & qui je crois, l'ont amélioré. C'eſt ainſi, du moins, qu'en a penſé l'Actrice éminente, qui ſupérieurement

Jouée de ſentiment & d'intelligence, ne juge pas moins bien d'après ſon eſprit, que d'après ſon cœur. J'aurois donc pû redonner AMÉNOPHIS ; mais il a paru depuis pluſieurs Piéces qui ont des reſſemblances avec elle, & ce qui étoit nouveau lorſque je donnai la mienne ne l'auroit plus été, & auroit pû par-là manquer ſon effet. Tel eſt en particulier mon dénouement, qui auroit paru une imitation de celui d'ADELE, quoiqu'AMÉNOPHIS lui ſoit antérieure de pluſieurs années. J'en avois même donné un extrait dans le Mercure de Janvier 1753, ce que je dis uniquement pour conſtater mes droits, rendant d'ailleurs juſtice aux talens de M. de la Place, & convenant de bonne-foi, qu'il a pû aiſément imaginer ce que j'avois imaginé moi-même. Voilà ce qui m'a

empêché de riſquer de nouveau ma Piéce au Théâtre. N'eſt-ce pas hazarder beaucoup encore que de la faire imprimer? Je l'avoue, mais l'amour-propre eſt un grand ſéducteur, & quelque modeſte opinion qu'on ait de ſoi-même, un Auteur finit toujours par l'en croire.

ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

AMÉNOPHIS, *Héritier du Trône de Memphis.*

ARTHÉSIS, *Fille de Menes, Roi d'Hécatompyle.*

SOSIS, *Frere de l'Uſurpateur du Trône de Memphis.*

NEPHTÉ, *Femme de la Cour, d'une naiſſance illuſtre.*

LE GRAND-PRESTRE D'ISIS, ET DEUX DE SES COLLÉGUES.

RAMESSES, *attaché à Sefis, mais dévoué en ſecret à Aménophis.*

IPHISE, *Suivante d'Arthéſis,*

PALMIS, *Suivante de Nephté.*

UN OFFICIER.

GARDES.

La Scene eſt à Memphis dans le Palais des Rois.

AMÉNOPHIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARTHÉSIS, IPHISE.

IPHISIS.

EH quoi! lorſque la Paix à Memphis de retour,
Pour votre auguſte Hymen a marqué ce grand jour,
Par nos mains, malgré vous, pompeuſement parée
En victime à l'Autel vous marchés éplorée

Madame, ah ! que je plains l'état où je vous voi !
On lit dans vos regards & l'horreur & l'effroi ;
Une pâleur mortelle obſcurcit tous vos charmes,
Le voile de l'Hymen eſt trempé de vos larmes

ARTHÉSIS.

Plût au Ciel que ce fût le voile de la Mort ?
Qu'a donc fait Arthéſis pour mériter ſon ſort
Dieux juſtes, dont la main s'appéſantit ſur elle ?

IPHISE.

Eh quels ſont vos malheurs ? Pardonnez à mon zèle,
Votre Pere Ménés par un heureux traité
Recouvre ſes Etats avec ſa liberté.
Captive d'Amaſis par le pouvoir des armes
Celui de la Beauté le ſoumet à vos charmes,
Nephté que ſur ſon Trône il devoit faire aſſeoir,
Se voit ravir par vous un ſi flatteur eſpoir,
Néphté, quoique ſujette eſt d'une illuſtre race,
Par des diſcours remplis d'une inſolente audace
Elle a fait éclatter ſon déſeſpoir jaloux,
Amaſis veut qu'ici tombant à vos genoux
Le front couvert de honte & le cœur plein de rage
Elle vienne humblement expier cet outrage,
Enfin il vous épouſe, il eſt Roi.

ARTHÉSIS.

Lui, grands Dieux,

Lui Roi ! je ne connois qu'un Tyran dans ces lieux,
Un Monſtre, qui du Thrône uſurpateur perfide,
A porté ſur ſon Maître une main parricide,
Meurtrier d'Apriés, ſes droits ſont ſes fureurs
Il m'épouſe & tu peux demander mes malheurs !
Tu n'en vois cependant qu'une foible partie ;
Connois donc tout mon ſort, vois-en la barbarie,
C'eſt la main du Tyran qui t'a donnée à moi,
Mais....

IPHISE.

N'en comptez pas moins, Madame, ſur ma foi.

ARTHÉSIS.

Ah ! de mes ſentimens je ne fais point myſtere,
Et tu n'apprendras rien que je t'oblige à taire :
Tout ce que j'adorois, Iphiſe, eſt au tombeau,
Aménophis n'eſt plus, j'épouſe ſon bourreau.

IPHISE.

Ah ! je ne blâme plus l'ennui qui vous dévore,
Tout Memphis en ſecret pleure ſa perte encore,
Et puiſqu'il vous fût cher, ce Prince infortuné.

ARTHÉSIS.

Hélas ! preſque avec nous cet amour étoit né ;
Tu ſais qu'Aménophis commençoit ſa carriere,
Quand des droits les plus ſaints franchiſſant la barriere,

Amaſis, qui de loin préparoit l'attentat,
Du feu de la révolte embraſa cet Etat,
Qu'Apriés envoya cet enfant chez mon Pere,
Qu'ayant ſauvé, du moins une tête ſi chere,
Ce Roi dans un combat pris par ſes ennemis,
Enſanglanta le Trône où les Dieux l'avoient mis.

IPHISE.

Je ſais que pourſuivant le Prince en ſon azyle,
Le Frere d'Amaſis vînt dans Hécatompyle,
Que teint du ſang du Pere, il reclama le Fils,
Qu'à la Cour de Ménès l'audacieux Soſis
Oſa même employer juſques à la menace,
Et qu'un juſte mépris confondit ſon audace.

ARTHÉSIS.

Quel indigne Monarque eut pû trahir les droits
D'un Prince dont la cauſe étoit celle des Rois,
Et qui de tout cœur noble, éxigeant l'aſſiſtance
Faiſoit parler pour lui le malheur & l'enfance?
Si-tôt qu'Aménophis pût connaître ſon ſort,
Son cœur ſe propoſa la vengeance ou la mort;
Ce ſentiment en lui crût encor avec l'âge,
C'eſt par-là qu'il me plût; j'admirai ſon courage;
Je lui plûs à mon tour, non par de vains attraits,
L'Amour contre tous deux s'arma des mêmes traits.
Iphiſe & dans nos cœurs s'il alluma ſes flâmes,
C'eſt au feu dont la gloire embraſoit nos deux ames.

IPHISE.

Mais le Roi, votre Pere.....

ARTHÉSIS.

Il approuva nos feux.

IPHISE.

Quoi ! d'un Prince ſans trône autoriſant les vœux...

ARTHÉSIS.

Iphiſe, il n'appartient qu'à des ames communes
De peſer les mortels au poids de leurs fortunes.
Mes ſentimens pour lui n'étoient pas combattus,
Il n'avoit point de trône, il avoit des vertus :
C'eſt au ſort irrité qu'il les devoit peut-être,
Il connut le malheur avant de ſe connaître :
Rarement on eſt grand au faîte des grandeurs,
A la Cour de ſon Pere, entouré de flatteurs,
Et trop sûr de monter au rang de ſes Ancêtres,
L'orgueil & la moleſſe auroient été ſes maîtres ;
Mais le ſort pour tout bien lui laiſſant le danger
D'un Trône à conquérir, & d'un Pere à vanger,
A toutes les vertus on exerça ſon ame ;
De l'amour de la gloire on y porta la flâme,
On endurcit ſon corps aux plus rudes travaux
Du Prince on fit un homme & de l'homme un Héros.

IPHISE.

Je ſais que de ſa vie à jamais illuſtrée,
Mille exploits ont rempli la trop courte durée.

ARTHÉSIS.

Hélas ! il n'a que trop écouté ſon grand cœur :
Jour affreux où le nombre accablant la valeur
Sous les drapeaux du crime entraîna la victoire !
Aménophis vaincu perdit tout, hors la gloire :
Mais qui peut des Deſtins changer l'ordre éternel ?
Tandis que de mes vœux je fatiguois le Ciel,
Au pied de nos autels jour & nuit proſternée,
Malheureuſe ! j'appris qu'en la même journée,
Mon Pere & mon Amant avoient été vaincus,
Que l'un étoit captif & l'autre n'étoit plus.
A ce récit affreux, à ce coup ſi terrible
A force de ſentir je devins inſenſible ;
Mais de mon déſeſpoir ſans te peindre l'horreur,
Toute l'Egypte a vû ce qu'oſa ma fureur,
Et le triſte ſuccès de ma vaine entrepriſe.

IPHISE.

L'Univers l'admira : le Nil avec ſurpriſe,
Vous vît faiſant mouvoir cent bataillons nouveaux
Sur ſa rive ſanglante arborer vos drapeaux,
Du ſexe dépouillant la timide foibleſſe,
Il vous vit en Héros transformer la Princeſſe,

Vous revêtir de fer, en armer votre bras,
Du feu de votre ardeur animer les ſoldats;
Et les guidant vous-même au chemin de la gloire,
Attaquer Amaſis au ſein de la victoire.

ARTHÉSIS.

Vains efforts! mais à quoi n'ont pas dû m'engager,
Un Pere dans les fers, un Amant à vanger?
Mon cœur s'applaudiſſoit que ſuivant notre uſage
Aux travaux de Diane exerçant mon jeune age,
On m'eût inſtruite à ſuivre & percer de mes traits
Les Monſtres redoutés qu'enferment nos forêts.
Ciel! eh que ne pouvois-je à toute mon armée
Inſpirer la fureur dont j'étois animée!
Mais du ſoldat nouveau les pas mal affermis
S'arrêtent à l'aſpect des drapeaux ennemis,
Les bataillons flôtans s'ébranlent & s'étonnent
Je m'avance à leur front, les lâches m'abandonnent;
Amaſis, cependant, a frappé mes regards;
Je fonds ſur ce Perfide à travers mille dards,
Le cruel me déſarme & brave ma colere.
Ciel! tu me reſervois au malheur de lui plaire....
Et je puis me reſoudre à lui donner ma foi!...
Un horrible devoir m'en impoſe la loi,
O mon Pere pardonne à cette infortunée,
Si contrainte à ſubir cet affreux himenée,

Mon cœur gémit du prix que lui coûtent tes jours;
Toi qui des tiens, cher Prince, as terminé le cours,
Toi qui n'es plus qu'une ombre & dont la voix plaintive
Accuſe ton Amante à te ſuivre tardive,
Pardonne, Aménophis, ſi je trahis ma foi,
Mon Pere alloit périr, ſon ſalut eſt ma loi,
Et l'intérêt ſacré des droits de la nature,
De tout autre intérêt étouffant le murmure,
Je dois, malgré mon cœur, vainement combattu,
Epouſer un Tyran par effort de vertu.

IPHISE.

Ah! votre déſeſpoir n'eſt que trop légitime,
Madame, eh que ne peut le zèle qui m'anime!...
Mais Rameſſes paraît & s'avance en ces lieux.

SCENE II.

ARTHESIS, RAMESSES, IPHISE.

RAMESSES.

MADAME, pardonnez ſi je m'offre à vos yeux,
Et ſi dans la douleur dont mon ame eſt atteinte
Mon reſpect oſe faire éclater quelque plainte :

Au frere d'Amaſis on me voit attaché,
Mais vous n'ignorez pas quel intérêt caché
M'a fait à ſes regards étaler un faux zèle,
Qu'Aménophis n'eût point de ſujet plus fidéle,
Qu'à mes Rois dévoué je parus les trahir...

ARTHÉSIS.

Un ſervice important dont tu ſçûs l'éblouir,
T'a gagné de Soſis toute la confiance,
Je le ſais, & ſur toi fondant ſon eſpérance,
Le Prince attendoit tout de ta fidélité.

RAMESSES.

Que pour la ſignaler mon ſang m'eût peu coûté!
Mais, Madame, il n'eſt plus, quelle horreur ſe
prépare,
Tout fumant de ſon ſang, ſe peut-il qu'un Barbare
En pompe nuptiale ait changé votre deüil,
Et que de votre Amant éclairant le cercueil,
Les flambeaux de l'Hymen.....

ARTHÉSIS.

Arrête..... cette image
Ne m'eſt que trop préſente & glace mon courage,
Cruel. Ah! de quel trait viens-tu percer mon cœur!
Vas, je ne ſens que trop l'excès de mon malheur.

RAMESSES.

Mais ce que vous devez au Prince, à ſa mémoire,
Et j'oſe dire encore, à votre propre gloire;
Vous ne le ſentez pas, Madame,... Ah! j'en frémis,
Quoi des mânes ſi chers ſeront par vous trahis!
Au fond du cœur envain il vous criront vangeance.

ARTHÉSIS.

Eh, tu ne ſais donc pas toute ma réſiſtance,
Et juſqu'à quel excès le Tyran s'eſt porté?

RAMESSES.

Et que peut un Tyran ſur la ſtabilité
Qu'oppoſe à ſes fureurs une ame grande & forte?
Qui ſait mourir le brave.... excuſez, je m'emporte.

ARTHÉSIS.

Eh! me plaindrois-je, hélas! ſi je pouvois mourir;
Connois donc Amaſis: ton Pere va périr,
M'a-t'il dit: vois le fer ſuſpendu ſur ſa tête,
Vois aux mains des ſoldats la flamme toute prête,
Ni prieres, ni pleurs, ne pourront me toucher;
Je vais de ton pays faire un vaſte bucher,
Et de fleuves de ſang en arroſer la cendre.

RAMESSES.

RAMESSES.

Quel Monſtre, juſte Ciel !

ARTHÉSIS.

Il a fallu me rendre....

RAMESSES.

Je vous offre mon bras : faut-il verſer ſon ſang
A la face des Dieux qui ſouffrent ce Tyran,
Au pied de l'Autel même où vous attend le Traître?
Rameſſes ne vivoit que pour vanger ſon Maître,
Et je mourrai content....

ARTHESIS.

Tu te perdrois envain :
Héritier du Tyran, Soſis plus inhumain,
Vangeroit ſur Ménès le meurtre de ſon Frere,
Cet hymen eſt affreux, mais il eſt néceſſaire,
Et je vais ſubiſſant les horreurs de mon ſort
Me traîner à l'Autel en invoquant la mort.

RAMESSES.

On ouvre.... C'eſt Nephté.

SCENE III.

ARTHÉSIS, NEPHTÉ, RAMESSES, IPHISE, PALMIS.

NEPHTÉ *à part.*

Quel horrible ſupplice,
Ciel ! faut-il juſques-là que Nephté s'aviliſſe !
(*à Arthéſis.*)
On l'ordonne, Madame, il faut qu'à vos genoux
Je vienne....

ARTHÉSIS.

C'en eſt trop, Madame, levez-vous :
Moi-même je rougis de vous voir ſi confuſe,
Qui n'eſt point offenſé n'a pas beſoin d'excuſe :
O des triſtes mortels ſort digne de pirié !
Souvent le plus à plaindre eſt le plus envié ;
Oui, cet Epoux, ce Trône où tous vos vœux aſpirent,
Ce n'eſt que de l'horreur, Madame, qu'ils m'inſpirent,
Hélas ! & plut au Ciel, témoin de mon effroi,
Que la tombe s'ouvrit entre ce trône & moi !
(Elle ſort.)

NEPHTÉ *à Rameſſes.*

Que fait Soſis ? vas, cours, ſers mon impatience,
Vas, dis-lui que Nephté deſire ſa préſence.

SCENE IV.

NEPHTÉ, PALMIS.

NEPHTÉ.

A Cette indignité j'ai donc pû m'abbaiſſer !
Quel opprobre cruel ! le ſang va l'effacer,
Ce jour a vû ma honte, il verra ma vengeance.

PALMIS.

Quel projet....

NEPHTÉ.

Tu pris ſoin d'élever mon enfance,
Mon cœur te fut ouvert, tu connais ſa fierté,
Le perfide Amaſis oſe trahir Nephté,
Et pouſſant juſqu'au bout ſa trahiſon fatale,
Me force de tomber aux pieds de ma Rivale :
Et Palmis peut penſer que d'un pareil affront
La honte impunément aura rougi mon front,
Et qu'à reſter ſujette, abbaiſſant mon courage,
En regrets impuiſſans j'exhalerai ma rage !

PALMIS.

Mais ſi c'eſt malgré lui qu'Amaſis eſt ingrat,
S'il fait céder l'amour à la raiſon d'état.
Si la paix eſt le ſceau de ce grand himenée.

NEPHTÉ.

Non, non, quand il trahit la foi qu'il m'a donnée,
Il ne fait de ſon cœur que ſuivre les tranſports,
Ménès eſt dans les fers, le Prince eſt chez les morts,
Sa tombe a renfermé le flambeau de la guerre,
Amaſis à ſon gré pouvoit calmer la terre;
Mais, Palmis, après tout, qu'importe à ma fureur!
J'en voulois à ſon trône & non pas à ſon cœur,
Et lorſque ſur ce trône une autre eſt élevée....
Une autre!... Ah! dans ſon ſang cette injure lavée....
Oui, tout le mien eſt prêt, s'il le faut, à couler,
Mais dumoins....

PALMIS.

Juſte Ciel! vous me faites trembler;
De frayeur pour vos jours vous me voyez ſaiſie.

NEPHTÉ.

Pour mes jours! ſans un trône, eh; qu'eſt-ce que la vie?
Mais que ton foible cœur ceſſe de s'allarmer,
Et ſache que Soſis....

PALMIS.

Il a ſû vous charmer ;
Avouez-le, Madame, & ſi Nephté conſpire,
C'eſt pour lui....

NEPHTÉ.

Non, ſur moi, l'Amour n'a point d'empire ;
Mon ame toute entiere eſt à l'ambition
Un cœur peut-il avoir plus d'une paſſion ?
Qu'un ſexe qui du notre accuſe la foibleſſe,
De ce vil ſentiment éprouve la moleſſe,
Que changeant leur maſſue en de frêles fuſeaux,
L'Amour borne à ſon gré la courſe des Héros,
Entre le trône & lui Soſis n'a que ſon frere,
C'eſt par-là ſeulement qu'il a droit de me plaire ;
Heureux pour s'élever à ce ſuprême rang
De n'avoir à verſer qu'une goûte de ſang,
Que le ſort à ſes coups n'offre qu'une victime,
Et qu'un ſceptre, en un mot, ne nous coûte qu'un crime.

PALMIS.

Qu'un crime ! eh, votre cœur n'eſt pas épouvanté....

NEPHTÉ.

Quand par un crime heureux un ſceptre eſt acheté,
Qui monte ſur le trône y trouve ſon refuge :
Il n'eſt plus de forfait quand il n'eſt plus de Juge.

PALMIS.

Madame, il en eſt un dont relevent les Rois,
Tous mortels ſont par lui peſés au même poids,
Dans le cœur de l'injuſte il grava la juſtice,
Et le crime ici bas a déja ſon ſupplice,
Mais duſſiez-vous braver le remords & les Dieux,
Tremblez qu'à votre exemple un autre ambitieux...

NEPHTÉ.

Non, il eſt peu, crois-moi, de ces ames hardies,
Qui dans un grand deſſein comptent pour rien leurs vies,
Et ſavent joindre encore au courage d'oſer,
L'eſprit de tout prévoir & de tout diſpoſer,
De qui l'activité par l'obſtacle redouble,
Qu'aucun des coups du ſort ne ſurprend & ne trouble,
Que n'émeut la pitié, le remords, ni l'effroi,
De ces grands cœurs, enfin, nés pour donner la loi.

PALMIS.

Mais.....

NEPHTÉ.

Qu'aujourd'hui Nephté ſe vange, & qu'elle regne,
Le ſort le plus affreux n'aura rien qu'elle craigne,
Soſis tarde beaucoup.

PALMIS.

Madame, je le voi.

SCENE V.

SOSIS, NEPHTÉ, PALMIS.

SOSIS.

PRINCESSE en qui le Ciel mit l'ame d'un grand Roi,
Eſt-ce enfin aujourd'hui que vangeant votre injure
Un illuſtre attentat vous immole un parjure,
Et m'éleve en un rang où je ne veux monter
Que pour vous y placer & pour vous mériter?

NEPHTÉ.

Oui, Seigneur, aujourd'hui notre fortune change,
Aujourd'hui nous regnons, aujourd'hui je me vange.
Prévenu dès long-tems en faveur de Soſis,
Mon cœur vous diſtinguoit en ſecret d'Amaſis,
Mais un ſceptre brilloit aux mains de votre frere,
Il me l'offrit : ce fût à l'Amour à ſe taire,
Et vous m'eſtimeriez un courage bien bas,
Si je ne vous diſois que je n'héſitai pas :
Aujourd'hui que par lui je me vois outragée,
Qu'il porte ailleurs ſa foi qui m'étoit engagée,

En puniſſant un Traître, il m'eſt bien doux, Seigneur,
De réunir en vous tous les vœux de mon cœur,
La Garde du Palais obéit à mon frere,
Et ma fureur ſurpaſſe à peine ſa colere,
Dès ce jour ſi le ſort ne confond mes projets,
Soſis ne ſera plus au nombre des ſujets.

SOSIS.

Madame, il regnera beaucoup moins que vous-même.

NÉPHTÉ.

Je n'ai point à trembler, Seigneur, pour ce que j'aime,
Et les jours de Nephté ſeront ſeuls en danger.

SOSIS.

Ah! Soſis avec vous prétend le partager.

NEPHTÉ.

Non, celui dont la main ſe prête à ma vangeance,
Ignore le ſecret de notre intelligence,
Si je péris, dumoins, j'aurai pour un grand cœur
Le plaiſir conſolant de laiſſer un vangeur.

SOSIS.

Mais ne puis-je....

NEPHTÉ.

Il ſuffit : il faut que je vous laiſſe,
On pourroit nous ſurprendre, & de plus le tems preſſe ;
Adieu, comptez ſur moi : quoi qu'ordonne le ſort,
Ce jour éclairera votre regne ou ma mort.

SOSIS *ſeul.*

Flattons d'un vain eſpoir la fureur qui l'inſpire,
Nephté n'eſt pas l'Objet pour qui mon cœur ſoupire,
Allons... L'Autel eſt prêt & mon frère m'attend,
Puiſſe, Arthéſis & lui n'être unis qu'un inſtant.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMÉNOPHIS.

FUGITIF à ma Cour, étranger dans Memphis,
Palais de mes Ayeux, oui, c'eſt Aménophis,
C'eſt cet Infortuné qu'au trône tu vis naître.
Je te revois, hélas! mais ce n'eſt plus en Maitre,
Ton Prince a tout perdu, Trône, Maîtreſſe, Amis,
Au perfide Amaſis les Dieux ont tout tranſmis:
Toi-même tu n'es plus cet heureux ſanctuaire
D'où le meilleur des Rois, moins Monarque que Pere,
Etendoit ſur Memphis ſes bienfaiſantes mains;
Les Dieux ne veulent pas le bonheur des humains,
Apriés eſt tombé ſous un fer parricide,
Palais teint de ſon ſang, demeure d'un Perfide;
Tes murs ont vû fonder par le meurtre & l'effroi
Le trône du Tyran ſur la tombe du Roi;

Mon Pere maſſacré.... mes entrailles frémiſſent,
Je crois entendre ici ſes mânes qui gémiſſent;
Ils ne ſont pas vangés, & je reſpire!.. ah! Ciel...
Pour comble de malheur, dans les fers d'un cruel,
Arthéſis & Ménès..... Ciel vangeur je t'implore,
Tu le braves! Tyran, tremble, je vis encore,
Je vis, & dans ces lieux que tu remplis d'effroi,
La vangeance & la mort déja fondent ſur toi.
On vient... c'eſt Rameſſes.... offrons-nous à ſa vûe,
Un heureux ſort l'amene, & ſa foi m'eſt connue.

SCENE II.

AMÉNOPHIS, RAMESSES.

AMÉNOPHIS.

RAMESSES.

RAMESSES.

Etranger, que voulez-vous de moi?

AMÉNOPHIS.

Connais cet Etranger, c'eſt ton ami, ton Roi.

RAMESSES.

Que vois-je... ſe peut-il... Je ne m'en crois qu'à peine,
Dieux m'abuſeriez-vous par une image vaine ?
Non, mon Prince eſt encor au nombre des vivans
J'embraſſe ſes genoux.... ô jour !... ô doux momens !
Quoi ! c'eſt vous que le Ciel permet que je revoie !

AMÉNOPHIS.

Moderes les tranſports d'une indiſcrette joie,
Oui, c'eſt Aménophis qui paraît à tes yeux,
Aménophis trahi des hommes & des Dieux ;
Aménophis en proie au ſort le plus funeſte,
Moins malheureux, pourtant, puiſqu'un ami lui reſte.

RAMESSES.

Vous vivez, ô mon Prince ! après tant de douleurs,
Quel ſecourable Dieu vous redonne à nos pleurs ?
Retenu dans Memphis ou d'un parti fidéle,
Mes ſervices obſcurs vous ménageoient le zêle ;
Je n'avois pû vous ſuivre & mourir à vos pieds,
Ciel ! déja mille exploits en ces lieux publiés ;
Les faiſoit retentir du bruit de votre gloire,
Quand le Tyran parût annonçant ſa victoire,
Et des jours d'un Héros la déplorable fin.

AMÉNOPHIS.

Sur un monceau de morts immolés de ma main,
Dans des ruiſſeaux de ſang, couché ſur la pouſſiere,
Je touchois, Rameſſes, à mon heure derniere ;
Eh, plût aux Dieux puiſſans, ſeuls arbitres du ſort,
Qui tiennent dans leurs mains la victoire & la mort,
Qu'en ce combat ſanglant à tous les miens funeſte,
Ils euſſent de mes jours éteint le foible reſte !
Dieux cruels dont le bras voulut me ſecourir,
Vous ne m'avez laiſſé ni vaincre ni mourir.

RAMESSES.

En cette extrémité quelle heureuſe aſſiſtance.....

AMÉNOPHIS.

La nuit faiſoit regner l'horreur & le ſilence ;
Ces champs hideux couverts de morts & demourans,
Ne retentiſſoient plus du bruit des combattans ;
Et l'aſtre de la nuit brillant dans les ténébres,
Prêtoit un jour affreux à tant d'objets funébres ;
Tanès, qui d'un faux zèle abuſoit le Tyran,
Marchoit ſous ſes drapeaux & ſervoit dans ſon camp ;
Guidé par ſa douleur ſur cette affreuſe plaine
Vient, & parmi les morts me reconnaît à peine ;
Il me démêle, enfin, ſanglant & dépouillé
Me preſſe dans ſes bras, baiſe mon front ſouillé ;

En lave de ſes pleurs le ſang & la pouſſiere ;
J'ouvre, mais ſans rien voir, une foible paupiere ;
Et Tanès qui me trouve un reſte de chaleur,
Pour un ſoin plus preſſant fait trève à ſa douleur,
Aidé d'un ſeul eſclave en ce beſoin extrême,
Dans un azyle sûr il me porta lui-même ;
Là de ſang épuiſé, de bleſſures couvert,
La mort pendant ſix mois tint mon ſépulchre ouvert,
L'art me prêta ſix mois une vaine aſſiſtance,
Mais plus puiſſans que lui, l'Amour & la vangeance
Ont ranimé ton Prince, & le rendent au jour,
Ils me guident tous deux en ce fatal ſéjour,
J'y vole ſecourir Arthéſis & ſon Pere.

RAMESSES.

Ah ! Seigneur !...

AMÉNOPHIS.

Le projet ſans doute eſt téméraire ;
Je ſais à quel danger je m'expoſe en ces lieux,
Que de Soſis, ſur-tout, j'y dois craindre les yeux ;
Mais l'excès du malheur admet peu la prudence.
Tu parais interdit, & gardes le ſilence ;
Ne dois-je plus ici compter ſur des amis ?
Amaſis regne-t-il ſur des ſujets ſoumis ?

RAMESSES.

Il les a ménagés tant qu'il a craint vos armes,
Depuis qu'il vous croit mort & qu'il eſt ſans allarmes,
Il fait au citoyen courbé ſous le fardeau,
Conſtruire en pyramide un immenſe tombeau.
Des travaux les plus durs, d'innombrables victimes,
Elevent juſqu'aux Cieux, fondent ſur les abîmes;
Ce ſuperbe édifice, éternel monument,
Que l'orgueil d'un mortel conſacre à ſon néant.

AMÉNOPHIS.

O peuple infortuné je briſerai ta chaîne :
Et mes amis....

RAMESSES.

Seigneur, une terreur ſoudaine,
Au bruit de votre mort les avoit diſperſés.

AMÉNOPHIS.

Hé bien, il m'en reſte un, je vis & c'eſt aſſez,
Courons à mes ſujets opprimés par un Traître,
Offrons-leur à la fois leur vangeur & leur Maître,
Accablons le Tyran par un ſoudain effort,
Et qu'il me reconnaiſſe en recevant la mort.

RAMESSES.

Hélas ! vous ignorez qu'en ce moment funeſte ;
Arthéſis.... je frémis de vous dire le reſte...
Pour elle déſormais vos ſoins ſont ſurperflus.

AMÉNOPHIS.

Je tremble, explique toi.

RAMESSES.

N'en demandez pas plus.

AMÉNOPHIS.

Parle.

RAMESSES.

Qu'ordonnez-vous ?

AMÉNOPHIS.

C'eſt trop de réſiſtance !

RAMESSES.

Rappellez donc, Seigneur, toute votre conſtance ;
Arthéſis.....

AMÉNOPHIS.

Elle vit ?

RAMESSES.

Elle vit, mais....

AMÉNOPHIS.

Eh bien.

RAMESSES.

RAMESSES.

Amaſis vient d'unir ſon ſort avec le ſien.

AMÉNOPHIS.

Que dis-tu ? Quelle horreur....

RAMESSES.

Cet hymen néceſſaire ;
Eſt le prix de la paix & des jours de ſon Pere.

AMÉNOPHIS.

Prix honteux, paix infâme, & dont l'indigne loi
D'un vil Uſurpateur fait l'Allié d'un Roi :
A cette affreuſe paix tout étoit préférable !
Soutiens-moi, je ſuccombe à ce coup effroyable.....
Qu'à la face des Dieux par un nœud ſolemnel
Elle ait couvert ſon front d'un opprobre éternel
Arthéſis!... ô Vertu, n'es-tu qu'une ombre vaine!..
Une juſte fureur me ſaiſit & m'entraîne,
J'ai vécu, c'en eſt fait, allons.

RAMESSES.

Où courez-vous ?

AMÉNOPHIS.

Dans les bras d'Arthéſis immoler cet Epoux.

RAMESSES.

Ah! quittez un deſſein à vos jours ſi funeſte.

AMÉNOPHIS.

Tu me verrois trancher ces jours que je déteſte;
Mais qui n'eſt pas vangé n'a pas droit de mourir,
Tyran, c'eſt par ta mort que je vais l'acquérir.

RAMESSES.

Ah! Seigneur!....

AMÉNOPHIS.

Quoi ſouillé du meurtre de ſes Maîtres,
Ce Monſtres aſſis en paix au rang de mes ancêtres;
Dans les bras d'Arthéſis couleroit d'heureux jours!
Et moi comme un proſcrit, errant de Cours en Cours,
J'irois, triſte rebut d'une pitié ſtérile,
Chez les Rois mes égaux mandier un azyle!
Chaque inſtant que reſpire un Prince dépouillé
Eſt un inſtant d'horreur & d'opprobre ſouillé.

RAMESSES.

Ne précipitez rien

AMÉNOPHIS.

Arthéſis m'eſt ravie!
Pour qui traîner encor le fardeau de la vie?
Non... Je vais, ô mon Pere, immoler ton boureau,
Et du moins, avec moi l'entraîner au tombeau,

Je percerai ce Traître aux yeux de l'Infidelle,
Que ſon ſang & le mien réjailliſſe ſur elle.

RAMESSES.

Vangez-vous, Seigneur, mais...

AMÉNOPHIS *ſans écouter.*

Mon cœur déſeſpéré,
A ce ſeul coup du ſort n'étoit point préparé,
J'ai vû paſſer mon ſceptre en des mains meurtrieres,
Le crime s'eſt aſſis au trône de mes Peres,
Ce coup affreux n'a point ébranlé ma vertu,
Il me reſtoit ſon cœur, je n'avois rien perdu.

RAMESSES.

Si la raiſon ſur vous garde encor quelque empire,...

AMÉNOPHIS.

Vas la trouver : dis-lui qu'Aménophis reſpire,
Que prêt à me livrer à tout mon déſeſpoir,
Pour la derniere fois je demande à la voir.

RAMESSES.

La vertu d'Arthéſis, Seigneur, vous eſt connue,
Elle croira devoir éviter votre vûe.

AMÉNOPHIS *ſans écouter.*

Déteſtable union des vertus aux forfaits,
Et de tout ce que j'aime à tout ce que je hais!

Vas, dis-je, la trouver.

RAMESSES.

J'imagine une voie....

AMÉNOPHIS.

Parle, agis à ton gré pourvû que je la voie;
Il le faut, je le veux....

RAMESSES.

Fiez-vous à mes soins;
Vous la verrez.... on vient... évitez les témoins.

AMÉNOPHIS.

(*Rameſſes ſort d'un côté, & Arthéſis entre de l'autre.*)

Vas; j'attens ton retour.

SCENE III.

ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS *à l'écart.*

AMÉNOPHIS *a l'écart.*

Dieux! que vois-je, c'eſt elle!
O Ciel!... mon cœur.... je tremble..... approchons.... je chancelle;
Il ſemble qu'un bandeau s'étende ſur mes yeux.

ARTHÉSIS.

Menès vient de partir, j'ai reçu ſes adieux,
Je n'ai plus à trembler pour les jours de mon Pere,
Ombre de mon Amant, je vais te ſatisfaire;
Non, je n'entrerai point au lit de ton Boureau,
Libre, enfin de choiſir, je choiſis le tombeau.

AMÉNOPHIS *à part.*

Elle me parle... ô Ciel, que ſon diſcours me touche!
Hélas....

ARTHÉSIS.

Aménophis!

AMÉNOPHIS.

Mon nom eſt dans ſa bouche.

ARTHÉSIS.

Objet évanoui d'une éternelle ardeur,
Toi qui remplis ſans ceſſe & déchires mon cœur,
Juſqu'ici condamnée au ſupplice de vivre,
Ton Arthéſis n'a pû te vanger ni te ſuivre;
Du jour avec horreur j'ai ſouffert la clarté;
Je touche, grace au Ciel, au moment ſouhaité
Qui me va pour jamais rejoindre à ce que j'aime,
Ah! ſi nous conſervons au ſein de la mort même
Ce céleſte rayon dont l'homme eſt animé,
Si tout entier, hélas! dans ta tombe enfermé,

Tu n'es pas une cendre insensible & légere,
Si la mort nous rejoint, ô que la mort m'est chere !
Mânes infortunés, Mânes que j'ai trahis,
Que mon malheureux sang appaise enfin vos cris !
(*Elle veut se frapper.*)

AMÉNOPHIS *arrachant le poignard.*

O Ciel ! que faites-vous ?

ARTHÉSIS.

Quelle pitié cruelle !
(*Elle le retient.*)
Laissez..., Aménophis.

AMÉNOPHIS.

Amante trop fidéle ;
Vous voulez le rejoindre, il est à vos genoux.

ARTHÉSIS.

Au Prince,...je me meurs...cher Amant, est-ce vous?

AMÉNOPHIS.

Oui,..., je ne puis parler... mon ame trop émue...

ARTHÉSIS.

Je ne m'abuse point... ô chere & douce vûe...,
C'est toi,.. j'en crois mes yeux & plus encor mon cœur,
Tu vis... je te revois... Ah ! dans ce jour d'horreur,

Qui l'eut dit qu'Arthéſis à l'amertume en proie,
Dût pleurer d'un excès de tendreſſe & de joie ?

AMÉNOPHIS.

Vois ton Amant auſſi te baigner de ſes pleurs.

ARTHÉSIS.

Cher Prince ! ... mais hélas ! ſais-tu tous nos malheurs ?
Sais-tu quel eſt l'époux qui dans ma main tremblante,
Vient de mettre ſa main parricide & ſanglante ?

AMÉNOPHIS.

Je ſais qu'Arthéſis m'aime & que j'ai vû ſa main
Prête pour me réjoindre à déchirer ſon ſein ;
Je ſais que je t'adore... ô charme de ma vie
Que ces inſtans ſont chers à mon ame attendrie ?

ARTHÉSIS.

Ces inſtans ſeront cours.... & dans ce même lieu,
Il faut nous dire, hélas ! un éternel adieu.

AMÉNOPHIS.

Quoi !...

ARTHÉSIS.

N'importe, le Ciel a paſſé mon attente,
Je t'ai revû, tu vis & je mourrai contente.

AMÉNOPHIS.

Vous, mourir! quel diſcours.

ARTHÉSIS.

Peux-tu t'en étonner?
Tu ſais à quel Epoux je viens de me donner,
Ce jour va conſommer mon malheur & ma honte,
Puis-je briſer, dis-moi, par une mort trop prompte
Des liens que l'horreur & l'opprobre ont tiſſus.

AMÉNOPHIS *vivement.*

Oui, ces nœuds par la mort doivent être rompus;
Mais par celle du Monſtre à qui tu fus unie.

ARTHÉSIS.

Ce Monſtre eſt mon époux, un nœud ſacré nous lie,
Je reſpecte ſes jours.

AMÉNOPHIS.

Quoi! ces jours déteſtés!
Quoi, ce Traître?... Qu'il meure... oui, mon bras.....

ARTHÉSIS.

Arrêtés;
Le Ciel ſur moi lui donne un légitime empire,
Cet Epoux m'eſt affreux; mais tant que je reſpire,
Il ſuffit qu'aux Autels il ait reçu ma foi,
Je ne ſépare plus que ſes crimes de moi.

AMÉNOPHIS.

Eh n'eſperes donc pas qu'aucun frein me retienne
Tu veux mourir ! ma mort devancera la tienne,
Je n'ai plus rien à perdre, & rien à ménager.

ARTHÉSIS.

Ah! Dieux ! où ſa fureur le va-t-elle engager ?
Cruel.... Arrêtez.

AMÉNOPHIS.

Non. *(Il ſort.)*

SCENE IV.

ARTHÉSIS *ſeule.*

IL fuit... Ah ! malheureuſe ! ...
Il va ſe perdre... ô Ciel.... une terreur affreuſe...
Que faire ! que réſoudre ? ... Hélas ! de toutes parts
C'eſt le comble des maux qui s'offre à mes regards;
Ah ! je ſuccombe au poids du tourment qui me preſſe...
Dieux dont la main ſur moi s'appéſantit ſans ceſſe
Votre œil pénétre au fond de l'abîme des cœurs,
Ai-je donc mérité cet excès de rigueurs;
Ou ſi de la vertu demeure paſſagere,
Ce monde n'eſt qu'un lieu d'épreuve & de miſere ?

SCENE V.

ARTHÉSIS, IPHISE.

IPHISE.

AH! Madame.

ARTHÉSIS.

Quoi donc.

IPHISE.

Tous mes ſens ſont ſaiſis,
On vient dans ce détour d'immoler Amaſis.

ARTHÉSIS.

(*à part.*)
Se peut-il..... mais fidéle à des nœuds que j'abhorre
Courons le ſecourir s'il en eſt tems encore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RAMESSES *seul.*

JE cherche, envain le Prince....

SCENE II.

SOSIS, RAMESSES.

SOSIS.

AMI, grace à Nephté,
Je regne, c'en eſt fait, & le coup eſt porté;
Mais quoiqu'elle ait oſé, quelqu'eſpoir qui l'anime,
Je prétens jouir ſeul du fruit de ce grand crime;

Et je veux, confondant ſes vœux ambitieux
Briſer de ma grandeur l'inſtrument odieux.

RAMESSES.

Quoi ! Seigneur....!

SOSIS.

Mes deſſeins ont beſoin de ton zèle ;
Je ne hazarde rien quand je te les revele ;
Je connois & je veux récompenſer ta foi :
Apprens donc qu'Arthéſis tient mon cœur ſous ſa loi :
Vainement indigné que l'Amour me ſurmonte,
Je ne te dirai point mes combats & ma honte ;
Entraîné malgré moi par ce penchant fatal,
Je me ſuis dans mon Frere immolé mon Rival ;
Par les mains de Nephté j'en ai fait ma victime,
Mais je crains d'Arthéſis cette vertu ſublime,
Qui du nom de forfait prompte à s'effaroucher
Même en me condamnant ſait encor m'attacher.
Il me faut écarter juſqu'à l'ombre du doute,
Je dois perdre d'ailleurs Nephté que je redoute.

RAMESSES.

Mais quel moyen, Seigneur....

SOSIS.

Par les loix de l'Etat
La veuve du Roi mort juge de l'attentât

Doit des Prêtre d'Iſis recevoir l'aſſiſtance ;
Et du crime avec eux ordonner la vangeance ;
J'ai fait après le coup arrêter l'Aſſaſin,
C'eſt à Nephté qu'il croit avoir prêté ſa main,
Et je veux qu'en ſecret conduit devant la Reine,
Ce malheureux preſſé, s'il le faut, par la gêne,
Parle, & chargeant Nephté du meurtre de ſon Roi,
Empêche le ſoupçon de venir juſqu'à moi.

RAMESSES.

Mais ne craignez vous pas que Nephté ne révele...

SOSIS.

Non... je ferai périr ſon ſecret avec elle ;
Dès que ce Meurtrier dont je ſuis ignoré,
La nommant ſa complice aura tout déclaré.
Mais ſon frere Méphrès commande ici la Garde ;
Il faudra m'en répondre & ce ſoin te regarde.
Diſpoſe tout ſans bruit, afin qu'en ſûreté
Sur mon ordre, d'abord, il puiſſe être arrêté,
Et qu'il ſoit mis à mort s'il faiſoit réſiſtance,
La place de Méphrès ſera ta récompenſe.

RAMESSES.

Seigneur....

SOSIS.

La Reine vient : laiſſe-nous.

Héritier de ſon Thrône & de ſes ſentimens....

ARTHESIS.

Qu'entens-je.

SOSIS.

Cet aveu demande un autre tems;
Oui, ſi mon cœur trop plein a rompu le ſilence....
(Arthéſis le regardant avec dédain & ſurpriſe.)
Madame, pardonnez... ce diſcours vous offenſe,
Et je lis dans vos yeux un couroux.

ARTHESIS.

Soſis, non,
Voyez-y le mépris & l'indignation.

SOSIS.

Ah! Madame.

ARTHESIS *du ton le plus impoſant.*

Soſis, il ſuffit.

SOSIS.

Je vous laiſſe;
Mais il faut devant vous que l'Aſſaſſin paraiſſe;
Et dans ces lieux, Madame, on va vous l'amener.

SCENE IV.

SCENE IV.

ARTHÉSIS, IPHISE.

ARTHÉSIS.

Une telle impudence a droit de m'étonner ;
Ciel me voir juſques là par le ſort abbaiſſée !
Mais, qu'un autre intérêt occupe ma penſée !
Le Prince.... ah ! que je crains que dans ſon déſeſpoir.

SCENE V.

ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS *enchaîné*, IPHISE.

IPHISE.

Voici ce meurtrier.

ARTHÉSIS.

Je tremble de le voir....
C'eſt lui.... Dieux ! je me meurs.

AMÉNOPHIS *allant à elle.*

ARTHESIS.

Ah! Barbare...

AMÉNOPHIS.

Tu vois l'affreux deſtin qui pour moi ſe prépare,
Du ſort qui me pourſuit, jouet infortuné ;
On traîne devant toi ton Amant enchaîné :
Mais il rend grace au Ciel, puiſqu'à tes pieds encore
Il peut te dire, *adieu*, *je meurs & je t'adore.*

ARTHÉSIS.

Cruel!... Il me remplit de tendreſſe & d'horreur,
Ah! falloit-il en croire une aveugle fureur!
Qu'as-tu fait!

AMÉNOPHIS.

Que dis-tu? Quelle erreur.

ARTHÉSIS.

A ſa vûe ;
La terreur,. la pitié... ce ſpectacle me tue ;
Juſte Ciel!... & c'eſt toi qui me l'as préparé...
Au ſein de mon Epoux ton bras déſeſpéré...

AMÉNOPHIS.

Non...

ARTHÉSIS.

Du ſang d'Amaſis, quoi cette main fumante
Preſſe encor mes genoux!...

AMÉNOPHIS.

Ma main eſt innocente.

ARTHESIS.

Aux mânes paternels tu devois ſon trépas,
Je le ſais, je connais tes droits, ſes attentats,
Il étoit un Tyran, le Ciel te fit ſon maître;
Mais un Prince jamais doit-il agir en traître?
S'il a droit de punir ce n'eſt qu'avec la loi,
Et tout aſſaſſinat eſt indigne d'un Roi.

AMÉNOPHIS.

Je ne l'ai point commis

ARTHÉSIS.

Tout dépoſe & t'accuſe.

AMÉNOPHIS.

Sors, te dis-je, d'erreur; l'apparence t'abuſe.

ARTHÉSIS.

Quoi! Prince...

AMÉNOPHIS.

J'avouerai qu'éperdu, furieux,
Accuſant toi, le ſort, les hommes & les Dieux;
Ne prenant déſormais que la rage pour guide,
Mon cœur ne reſpiroit que la mort du perfide,

Que (dût-il de ſa chûte en mourant m'accabler)
A ma juſte fureur je courois l'immoler,
Mais prévenant mes coups & lavant ſon offenſe,
Un autre.

ARTHÉSIS.

Ciel ! un autre.

AMÉNOPHIS.

A ravi ma vangeance,
De l'ombre de mon Pere il a calmé le cri,
Le ſang de ce Barbare a ſur moi réjailli ;
J'ignore par quel bras lents à punir le crime,
Les Dieux ont à mes pieds étendu la victime.

ARTHÉSIS.

Ah ! cher Prince... eh comment... par quel coup imprévû...

AMÉNOPHIS.

Je te quittois à peine & craignois d'être vû,
Lorſque dans ce détour éclairé d'un jour ſombre,
J'ai crû voir un poignard étinceler dans l'ombre.
Les airs d'un cri perçant ont ſoudain retenti,
J'ai couru vers l'endroit d'où le bruit eſt parti ;
Un malheureux atteint d'une main meurtriere
A fait en chancelant quelques pas en arriere ;
Il tombe, je m'approche & mes yeux ſatisfaits,
Du perfide Amaſis ont reconnu les traits :

Son ame pouſſe alors un ſoupir qui l'entraîne,
Soudain la Garde accourt, me ſaiſit & m'enchaîne.

ARTHÉSIS.

Et tu t'es vû ſoumis à cette indignité!
Mais, ô Ciel, que réſoudre en cette extrémité?
Comment ſauver tes jours des fureurs d'un Barbare?
O du ſort irrité, jeu cruel & biſarre!
(Elle le regarde & détourne vivement les yeux de lui.)

AMÉNOPHIS.

D'où vient que tes regards ſe détournent de moi?

ARTHÉSIS.

Je ne puis ſoutenir l'état où je te voi.

AMÉNOPHIS.

Tout affreux qu'eſt mon ſort, il eſt digne d'envie,
Tu m'aimes.

ARTHESIS.

Eh, que peut cet amour pour ta vie?
Mon cœur frémit, envain, à l'aſpect de tes fers
Je ne puis les briſer.

AMENOPHIS.

Ah! tu les rends legers.

ARTHESIS.

Cher Prince !

AMENOPHIS.

Mais tu ſais qu'à ſon Prince fidéle,
Le hardi Rameſſes....

ARTHESIS.

Eh ! que pourra ſon zèle !
Bien-tôt pour te juger les Prêtres de nos Dieux....

AMENOPHIS.

Ils jugeroient leur Maître ?

ARTHESIS.

Oui.... n'eſpéres rien d'eux :
Ce n'eſt plus dans Memphis ces Prêtres reſpectables
Révérés des bons Rois, aux Tyrans redoutables ;
A l'exemple des Dieux, juſtes & bienfaiſans,
Qui Juges des Rois morts qu'ils reſpectoient vivans
Peſoient ſans paſſion leur conduite paſſée,
A leurs mânes ouvroient ou fermoient l'Eliſée.
Aujourd'hui devenus de lâches Courtiſans,
Aux ſeuls Dieux de la terre ils prodiguent l'encens,
Et de la tyrannie organes & miniſtres,
Prêtent la voix du Ciel à ſes ordres ſiniſtres.
Ils oſeront juger & condamner leur Roi,
Le pouvoir eſt leur Dieu, l'intérêt eſt leur loi.

AMENOPHIS.

Eh bien, s'il faut périr, mon courage me reſte,
Il ſera ma reſſource.

ARTHESIS.

Ah ! reſſource funeſte !

AMENOPHIS.

Ne déſeſpérons point,.... vas, peut-être, les Dieux
Ne ſemblent m'accabler que pour m'éprouver mieux,
Souvent ainſi que l'or s'affine dans les flâmes,
Au creuſet du malheur ils épurent nos ames.

ARTHESIS.

Tu flattes ma douleur.... mais, cher Prince, Soſis
Ignore qu'en ſes mains il tient Aménophis ;
Il faudroit....

AMENOPHIS.

S'il me voit, il va me reconnaître.

ARTHESIS.

Ah ! peut-être, on pourroit.... Dieux ! je le vois paraître.

SCENE VI.

ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS, SOSIS.

SOSIS.

A-t-il dit quelle main l'arma contre ſon Roi,
Madame ? & ſçavez-vous.... mais qu'es-ce que je voi ?

(*Il le reconnaît.*)

AMENOPHIS.

Ton Maître.

SOSIS.

Juſte ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême,
Aménophis vivant !

AMENOPHIS.

Oui, c'eſt ton Roi lui-même ;
Que comme un vil mortel entouré de forfaits,
Tu vois chargé de fers en ſon propre palais ;
Et qui ſouffre pourtant d'une ame moins émue,
L'opprobre de ſes fers que l'horreur de ta vûe.

SOSIS.

Vous pouvez tout permettre à votre déſeſpoir,
Prince, l'outrage ceſſe où manque le pouvoir ;

Quant à vos mains de fers honteuſement chargées,
Songez qu'au ſein d'un Roi vous les avez plongées;
Des plus vils ſcélérats ce coup atteint l'effort,
Imiter leurs forfaits, c'eſt mériter leur ſort.

ARTHESIS.

Non, le Prince n'a point immolé votre Frere....

SOSIS.

Quoi....

AMENOPHIS.

Je m'en vanterois, ſi je l'avois fû faire,
J'ignore de quel bras les Dieux ſe ſont ſervi,
Cet honneur m'étoit dû, mais on me l'a ravi.

SOSIS.

Ceſſez de feindre, Prince.

AMENOPHIS.

Eh, qui peut m'y contraindre?
Qui n'a point à rougir s'abbaiſſe-t-il à feindre?
Si le coup par ma main avoit été porté,
Je te l'ai déja dit, je m'en ſerois vanté:
Eh, de quel front, dis-moi, complice d'un perfide
Teint du ſang de tes Rois, noirci d'un parricide,
Pourrois-tu reprocher à ton Maître outragé,
Un meurtre que j'en[illegible] qui m'auroit vangé?

Apprens-moi de quel droit un Monſtre qui m'opprime.....

SOSIS.

Mon pouvoir eſt mon droit, ta foibleſſe eſt ton crime :
Oui, le Droit, ce vain nom par le foible inventé ;
S'il n'a pour lui la force eſt ſans réalité,
Tu reclames envain le ſang qui t'a fait naître ;
Il falloit en Vainqueur nous annoncer un Maître ;
Quand le ſort a jugé, ce n'eſt plus qu'aux vaincus
Que les noms de Perfide & de Tyran ſont dûs.

AMENOPHIS.

Ciel !....

ARTHESIS.

D'un Tyran, Soſis, ce ſont là les maximes ;
La force fait ſon droit, ſes titres ſont ſes crimes ;
Il brave l'équité, mais du remord vangeur
L'épouvantable cri tonne au fond de ſon cœur.

SOSIS.

Je regne, il me ſuffit... qu'on l'ôte de ma vûe.

AMENOPHIS.

Monſtre donne à ta rage une libre étendue ;
Sans me faire trembler tu me veras périr.

ARTHESIS *à part.*

Voyons ſi Rameſſes pourra le ſecourir.

SOSIS *ſeul.*

Par quel prodige, ô Ciel ! que je ne puis comprendre,
Le Prince tout-à-coup renaît-il de ſa cendre ?
Il reſpire.... & c'eſt lui dont a fait choix Nephté....

SCENE VII.

RAMESSES, SOSIS.

RAMESSES *à part.*

DIEUX ! que viens-je de voir ? le Prince eſt arrêté.

SOSIS.

Il faut que je pénétre au fond de ce myſtere....
(à Rameſſes.)
Sais-tu par qui Nephté s'eſt immolé mon Frere ?

RAMESSES.

Non, mais Nephté, Seigneur, vous mande en ce moment
Qu'elle attend de vous-même un éclairciſſement ;
Et ne ſait que penſer d'un prétendu coupable,
Qu'en vos mains

SOSIS.

Ce n'eſt pas l'Aſſaſſin véritable ?

RAMESSES.

Cet Aſſaſſin n'eſt plus : elle-même a pris ſoin
De faire diſparaître un dangereux témoin.

SOSIS.

Fortune, tu fais plus, ſouvent que la prudence ;
Mon ennemi revit, une heureuſe apparence
En fait un aſſaſſin & me livre ſon ſort,
Pour s'affermir mon trône a beſoin de ſa mort ;
De l'arbre de nos Rois c'eſt la derniere tige ;
Il faut l'abbattre.

RAMESSES *à part.*

Ciel !!

SOSIS.

Ma ſûreté l'exige.

RAMESSES.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah ! Barbare... Seigneur, je vous offre ma main ;
Ordonnez, & bientôt....

SOSIS.

Mon eſprit incertain ;
Sur le choix des moyens eſt encore en balance ;
Mais je vais de Nephté calmer la défiance,
Je ſais comme envers elle il me faut acquitter ;
Nephté ne ſera pas longtems à redouter.

SCENE VIII.

RAMESSES *ſeul.*

L'Affreux danger du Prince & m'étonne & me glace,
Ciel ! comment détourner le coup qui le menace.
Mes ſoins ont en ſecret raſſemblé ſes amis,
Mais contre un tel revers ſeront-ils affermis ?
Ne me refuſe pas, ô ! Ciel, ton aſſiſtance,
Mais pour mieux l'obtenir armons-nous de conſtance,
D'un zèle actif & ferme employons les reſſorts,
Le Ciel ſourd à nos vœux exauce nos efforts ;
De nos biens, de nos maux il eſt l'unique ſource,
Mais au ſein du courage il a mis la reſſource.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOSIS, NEPHTÉ.

NEPHTÉ.

Les droits d'Aménophis ne ſont que trop certains,
Vous le ſavez, Seigneur, il eſt entre vos mains;
Et cependant il vit : la ſoif du rang ſuprême,
Vous a fait immoler votre frere lui-même,
Muets dans votre cœur le ſang & l'amitié
N'ont obtenu pour lui ni remord, ni pitié,
Pourquoi le Prince encor, tarde-t-il à le ſuivre ?

SOSIS.

Ce n'eſt pas pour long-tems que je le laiſſe vivre.

NEPHTÉ.

Mais il vit, & ſes droits & ſur-tout ſes malheurs
Vont des Peuples pour lui ſolliciter les cœurs;
Et peut-être ils croiront que pour leur rendre un Maître,
Le Ciel du ſein des morts l'a fait exprès renaître.
Le Peuple qui gémit ſous le poids du pouvoir
Saiſit avidemment le plus frivole eſpoir,
La nouveauté lui plaît: malheureux & volage,
Il croit changer de ſort en changeant d'eſclavage.

SOSIS.

En immolant le Prince, il importe à mes droits
Qu'il paroiſſe tomber ſous le glaive des loix;
Je le puis ſans danger & votre crainte eſt vaine;
Je veux de ſon trépas ne point porter la haine;
Et qu'en le condamnant, les Pontifes d'Iſis
Légitiment mon regne & celui d'Amaſis;
Je n'en impoſerai, ſans doute, qu'au vulgaire,
Mais c'eſt à lui, ſur-tout, qu'il importe de plaire;
D'une vaine apparence il le faut ébloüir;
Et l'art de le tromper eſt l'art de le régir.

NEPHTÉ.

Eh, Seigneur, qu'un vil peuple à ſon gré nous haïſſe,
Il ne faut pas qu'il aime, il faut qu'il obéiſſe;

Un Roi conſulte peu ſi l'on aime ou l'on hait ;
Sa regle eſt ce qui ſert & non pas ce qui plaît.

SOSIS.

Je le ſais : mais auſſi, je ſais qu'un Prince habile,
Ne ſe charge jamais d'une haine inutile :
Enfin croyez qu'à tout ma prudence a pourvû.

NEPHTÉ.

La prudence, Seigneur, n'a jamais tout prévû ;
La loi veut que la Reine au jugement préſide....

SOSIS.

Mais ſon ſuffrage ſeul n'eſt pas ce qui décide,
On l'obſerve, & d'ailleurs j'ai fait ſemer des bruits
Qui contre elle déja prévenant les eſprits,
Avec Aménophis l'a font d'intelligence,
Les Pontifes d'Iſis ſont dans ma dépendance,
Ces Juges qui pour loi, n'ont que ma volonté,
Prononceront l'Arrêt que je leur ai dicté ;
La Reine, ſi ſa voix oſoit y contredire,
Paſſeroit pour complice & ne pourroit pas nuire ;
Enfin, quoiqu'il arrive, il ne peut m'échapper,
Ses jours ſont dans ma main & je n'ai qu'à frapper.

NEPHTÉ.

NEPHTÉ.

Vous avez pris, Seigneur, de très-juſtes meſures ;
Je le crois, mais je ſais qu'il n'en eſt point de sûres,
Qu'au moment que du ſort on ſe croit à couvert,
Trop ſouvent arrivé, l'impoſſible nous perd.

SOSIS.

Fiez-vous à mes ſoins : j'attens ici la Reine,
Allez,... le jour qui ſuit, formera notre chaîne ;
J'eſpére, dès demain uniſſant nos deſtins,
Voir mon ſceptre, Madame, embelli par vos mains ;
Mais je veux dès ce jour par la coupe ſacrée,
Vous garantir la foi que je vous ai jurée.

SOSIS *ſeul.*

Vas, je ſaurai bien-tôt dégager cette foi,
Tu pourras chez les morts t'aller plaindre de moi.

SCENE II.

SOSIS, ARTHÉSIS.

SOSIS.

MADAME, ſavez-vous qu'attaquant votre gloire,
Un bruit qu'avec mépris j'ai refuſé de croire ;
Se répand dans le peuple & s'en fait écouter ?

ARTHÉSIS.

Eh, qu'es-ce que ma gloire en pourroit redouter ?
J'ignore contre moi ce qu'oſe l'impoſture,
Mon ame fut toujours inaltérable & pure ;
Quelque ſoit un vain bruit que le mépris confond,
Ma gloire eſt à couvert : la vertu m'en répond.

SOSIS.

Vous ſavez que toujours l'imbécile vulgaire,
Libre dans ſes diſcours, ou plûtôt téméraire,
Aux ſoupçons les plus vains ſe livre avec plaiſir,
Et qu'envieux des Grands il aime à les noircir :
L'Aſſaſſin vous fût cher, on vous croit ſa complice

ARTHESIS.

On oſe...

SOSIS.

A vos vertus je rends plus de juſtice ;
Et vous allez vous-même en rehauſſer l'éclat,
En condamnant le Prince & vangeant l'attentat.

ARTHESIS.

Si ſa main l'eut commis, ce que vous nommez crime,
Seroit de ſa juſtice un acte légitime,
Mais ſans examiner s'il eut droit d'en uſer,
Soſis, eſt-ce bien lui qu'il en faut accuſer ?

SOSIS.

Quel autre....

ARTHESIS.

Je ne ſais ; mais mieux fondés peut-être,
Si mes ſoupçons ont droit à leur tour de paraître,
Pour connaître l'auteur du meurtre d'Amaſis,
Je crois qu'il ne faudroit qu'interroger Soſis.

SOSIS.

Moi!

ARTHESIS.

Vous-même, & s'il faut en dire davantage,
C'eſt vous qui d'Amaſis recueillez l'héritage,
Votre Frere en la tombe à peine eſt deſcendu,
Sans reſpect pour ſa cendre & pour ce qui m'eſt dû
Vous m'oſez révéler une odieuſe flâme,
Qui même avant ſa mort....

SOSIS.

Je vous entends, Madame,
Et vois trop quel motif vous fait ici parler,
Vous chercheriez envain à le diſſimuler;
Le Prince... mais ſongez que ſa perte eſt certaine,
Qu'on ſçait qu'il vous fût cher & qu'une pitié vaine
Des ſoupçons du public confirmeroit l'erreur.

(*Il ſort.*)

ARTHESIS *seule.*

Dieux ! vous n'aviez frappé juſqu'ici que mon cœur;
On attaque aujourd'hui juſqu'à ma gloire même,
Mais dequoi m'occupai-je en ce péril extrême ?

SCENE III.

ARTHÉSIS, RAMESSES.

ARTHESIS.

EH bien, as-tu du Prince aſſemblé les amis ?
Qu'as-tu fait, Rameſſes, & que t'ont-ils promis ?

RAMESSES.

Pleins de zêle pour lui, ſa priſon les étonne.

ARTHESIS.

O Prince malheureux ! ainſi tout l'abandonne.

RAMESSES.

J'oſe encore eſpérer ; mais, Madame, en ces lieux
Près de vous à l'inſtant les Prêtres de nos Dieux
Pour y juger leur Maître oſeront prendre place,
Contraignez-vous de grace à ſouffrir cette audace.

ARTHESIS.

Qui, moi !

RAMESSES.

Sosis sans forme usant de son pouvoir ;
Pouroit tromper d'un coup mon zèle & mon espoir,
C'est tout ce que je crains : votre auguste présence
Sur les Prêtres d'Isis aura quelque puissance,
Votre rang, vos vertus s'attirant leur respect...
Mais on vient ; je craindrois de me rendre suspect.
Et je sors ; mais comptez à quoique je m'expose,
Que pour sauver mon Maître il n'est rien que je n'ose.

SCENE IV.

ARTHÉSIS, UN OFFICIER.

UN OFFICIER.

LEs Pontifes d'Isis....

ARTHESIS.

Ciel !... qu'on les fasse entrer.

SCENE V.

LE GRAND-PRESTRE, DEUX DE SES COLLÉGUES, ARTHÉSIS.

ARTHESIS.

(Arthésis se met dans un fauteuil, le Grand-Prêtre & ses deux Collégues se placent sur des siéges à sa gauche.)

PRENEZ place... d'horreur je me sens pénétrer.

SCENE VI.

LE GRAND-PRESTRE, DEUX DE SES COLLÉGUES, ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS *conduit par un Officier qui se retire.*

L'OFFICIER *au Prince.*

VOILÁ vos Juges.

ARTHESIS.

Prince....

AMÉNOPHIS *l'interrompant.*

Ah! pardonnez, Madame;
Mais l'indignation s'empare de mon ame,

Des Juges! tant qu'il vit en eſt-il pour un Roi ?
Que du droit des Tyrans Soſis uſe envers moi,
Et que digne héritier de ſon barbare Frere,
Sa parricide main joigne le fils au pere,
Mais qu'il n'eſpére pas que dégradant mes droits,
Je laiſſe en ma perſonne avilir tous les Rois :
Vous, ſi vous n'êtes point les complices d'un traître,
Tombez, Prêtres d'Iſis, aux pieds de votre Maître :
Ce n'eſt que parvenus à leur terme fatal,
Que les Rois ſont ſujets à votre Tribunal ;
Amaſis ſur le trône élevé par le crime,
Ne vit plus : exercez un pouvoir légitime,
Oſez par ſon exemple effrayer les Tyrans,
Que privés du tombeau ſes mânes ſoient errans ;
Et reçoivent, couverts à jamais d'infâmie
Le tribut flétriſſant qu'a mérité ſa vie,
A la crainte, à l'eſpoir oſez fermer les yeux,
Et libres d'intérêt jugés comme les Dieux.

LE GRAND-PRESTRE.

Prince, n'ajoutez point l'outrage à votre crime,
Amaſis devint Roi par un droit légitime,
Soſis l'eſt après lui.

AMENOPHIS.

Ces deux Tyrans, vos Rois !
Eh, qui de mes ayeux leur a tranſmis les droits ?

LE GRAND-PRESTRE.

Le peuple qui jadis a choisis vos ancêtres :
L'intérêt de l'Etat demandoit d'autres maîtres ;
Le sceptre fût toujouss un dépôt parmi nous,
Mis dans la main d'un seul pour le bonheur de tous,
Si celui qui n'en est que le dépositaire
En fait des maux publics l'instrument arbitraire ;
Né pour les maintenir, s'il viole les loix,
Le peuple devient libre & rentre en tous ses droits,
Telle est du trône, ici, la loi fondamentale.

AMENOPHIS *vivement.*

Non, & vous savez trop que cette loi fatale
D'une guerre intestine éternel aliment,
N'est pour les factieux qu'un mot de ralliment,
Que bien-tôt sous son nom le trouble & l'anarchie
Sur les débris du trône & de la Monarchie ;
Ne laisseroient asseoir qu'un fantôme de Roi ;
Mais dût-on supposer que telle fût la loi,
Quel Roi, Pere du Peuple, obtint ce titre auguste,
Qui fût plus qu'Apriès & bienfaisant & juste ?
N'a-t'on pas toujours vû l'audace & l'attentât
Prétexter sans pudeur l'intérêt de l'Etat ?
L'assassin de son Roi ceindra le Diadême,
Et d'un peuple fidéle opprimé par lui-même ;
Tandis que la terreur enchaînera la voix,
Ce scélérat heureux alléguera les droits !

Et vous autoriſez ces maximes ſiniſtres !
Dieux juſtes ! Dieux vangeurs ! ſont-ce-là vos Miniſtres !
Pontifes qui d'Iſis profanez les autels,
Mépriſables objets du reſpect des mortels,
Pour vous les aſſervir, inſtruits en l'art de feindre,
Mépriſez-vous les Dieux que vous nous faites craindre ?

LE GRAND-PRESTRE.

Punir les Aſſaſſins, c'eſt honorer Iſis,
Vos mains fument encor du meurtre d'Amaſis ;
Prince, ſans recourir à de vains ſubterfuges,
Qu'avez-vous ſur ce crime à répondre à vos Juges !

AMENOPHIS.

Que ma main de ce Monſtre ait puni l'attentat,
Ou que barbare auteur de cet aſſaſſinât,
Le perfide Soſis dépouillant toute honte,
D'un ſang verſé par lui m'oſe demander compte ;
Je n'ai rien à répondre... Ordonnez mon trépas,
Je ne reconnais point de Juges ici bas :
Sous un nom révéré, vils organes d'un Traître,
Vous pouvez à la mort envoyer votre Maître ;
J'ai trop long-tems moi-même oublié qui je ſuis,
Et c'eſt à mon ſilence à marquer mon mépris.
(*Il ſe retire.*)

SCENE VII.

ARTHÉSIS, LE GRAND-PRESTRE; SES DEUX COLLÉGUES.

ARTHESIS.

(à part.)

O Ciel! que ton ſecours m'affermiſſe & m'éclaire;

(haut.)

Miniſtres de nos Dieux, Pontifes qu'on révére,
Vous qui jugez les Rois quand leurs jours étant pleins,
Le tombeau les égale au reſte des humains,
L'Egypte de ſes Dieux honore en vous l'image :
Mais ſi vous partagés avec eux notre hommage,
C'eſt qu'on croit voir en vous ce qu'on adore en eux,
C'eſt qu'on croit qu'en vos cœurs voués aux malheureux
Le foible a ſon azyle & la vertu ſon temple.
Ce jour en doit offrir un mémorable exemple :
Sur vous en ce moment tous les yeux ſont ouverts,
Pour Juge & pour témoin vous avez l'Univers ;
Ce jour va de vos cœurs approfondir l'abîme,
Et nous montrer en vous une vertu ſublime ;

Ou d'indignes mortels à la faveur vendus,
Couvrant leur intérêt du maſque des vertus.
Pour moi quelque ſoupçons que l'impoſture ſeme,
Je ne balance point : mon Juge eſt dans moi-même ;
Et je compte pour rien des bruits injurieux,
Lorſque j'ai pour garans & mon cœur & les Dieux:
Dût ma gloire en ſouffrir, c'eſt la vertu ſuprême
D'immoler au devoir juſqu'à ſa gloire même.
Je n'écoutai que lui, quand, malgré mon horreur,
On me vît à l'Autel ſuivre un uſurpateur ;
Mais du moment fatal que je lui fûs unie,
Au prix de tout mon ſang j'aurois ſauvé ſa vie,
Et briſant mes liens, ſans lui manquer de foi,
Mon juſte déſeſpoir n'eut immolé que moi :
Il n'eſt plus, je le plains ; mais peut-on méconnaître
La conduite des Dieux dans le crime d'un Traître?
Dès long-tems à leur trône accuſant un Tyran,
Le ſang des Rois crioit & demandoit ſon ſang,
Tôt ou tard le jour vient où leur juſtice lance
L'inévitable trait forgé par la vengeance.
Vous, tremblez, ſi du crime autoriſant les droits,
Vous vendez à Soſis le ſuffrage des loix :
Il accuſe le Prince, & lui ſeul eſt coupable,
N'en doutez pas, c'eſt lui dont le bras déteſtable
Dans le ſein de ſon frere enfonça le couteau,
Il s'en dit le vangeur, il en eſt le bourreau.

LE GRAND-PRESTRE.

Mais contre Aménophis, Madame, tout dépose.

ARTHESIS.

Jeu cruel du Deſtin dont l'apparence impoſe.
Le Prince eſt innocent, j'en atteſte le Ciel,
Son ſeul Juge aujourd'hui, s'il étoit criminel;
Mais il eſt dans les fers d'un Tyran redoutable,
La vertu maheureuſe en eſt plus reſpectable;
Faites votre devoir, laiſſez le reſte aux Dieux,
Songez qu'entre les mains de ce Monſtre odieux
Le Prince ſans appui n'eſt pas moins votre maître,
Qu'il en ſera plus beau d'oſer l'y reconnaître:
Eh, qui ſait ce que peut un effort généreux?
Courbé ſous le fardeau ce peuple malheureux;
Nourrit au fond du cœur une ſecrette rage,
Qu'il reçoive de vous l'exemple du courage,
Oſez mettre le Trône à l'abri de l'Autel,
Ce peuple à votre voix qu'il croit celle du Ciel,
Va défendre ſon Roi, va s'armer contre un Traître,
Et ſecouant ſes fers l'en écraſer peut-être.
Mais que le ſort rempliſſe ou trompe votre eſpoir,
Sachez que le péril annoblit le devoir,
Qu'il n'eſt point de vertu lorſqu'il n'eſt point d'épreuve,
Qu'on attend de la votre une éclatante preuve,

Et que les Dieux enfin par vous repréſentés
Pour l'être dignement veulent être imités...
Prononcez....

(*Le Grand-Prêtre ſe leve & prend l'avis de ſes deux Collégues, ce qui doit être fort court.*)

Je frémis... ah! finiſtre préſage,
Je vois le crime écrit ſur leur ſombre viſage,
Quel ſera ton deſtin, ô Prince infortuné!
(*au Grand-Prêtre.*)
Eh bien donc.

LE GRAND-PRESTRE.

A la mort le Prince eſt condamné.

ARTHESIS.

Ah! Barbares! mais non... cette horrible Sentence...
Non.... j'ai mal entendu... vous gardez le ſilence...
Parlez, de votre Roi qu'avez-vous ordonné?

LE GRAND-PRESTRE.

Je l'ai dit à regret: le Prince eſt condamné.

ARTHESIS *après avoir jetté ſur eux le regard du plus vif mépris.*

Qu'on le faſſe rentrer.

SCENE VIII.

ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS, LES PRESTRES, GARDES.

ARTHESIS *au Prince.*

UN Arrêt parricide,
Abandonne vos jours aux fureurs d'un perfide,
Ces Monſtres ſont armés du glaive de la loi,
Ils oſent s'en ſervir pour égorger leur Roi.
Vous êtes condamné, Prince, votre grande ame
Entend, ſans ſe troubler, ce jugement infâme,
Et je ſaurai moi-même en ce moment affreux,
Ne rien faire éclater d'indigne de tous deux.
(*aux Juges.*)
Oui *... laiſſez-nous.

* Il faut qu'en diſant ce couplet on voie que la douleur le gagne par degrés.

SCENE IX.

ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS.

ARTHESIS.

MEs pleurs inondent mon viſage,
J'ai ſenti qu'ils alloient démentir mon courage;
J'ai dû leur épargner des témoins odieux;
Mais je puis ſans rougir être foible à tes yeux.

AMENOPHIS.

Verſe tes pleurs au ſein d'un Amant qui t'adore,
Et n'a plus qu'un moment à te le dire encore,
C'eſt à les eſſuyer que je veux occuper
Les rapides inſtans qui nous vont échapper.

ARTHESIS.

Ah! Prince....

AMENOPHIS.

Pénétré de ta douleur extrême,
O, ma chere Arthéſis, je m'attendris moi-même,
Tandis que mon amour cherche à te conſoler,
Je ſens que ma conſtance eſt prête à s'ébranler,
Ah! quoiqu'à ta pitié mon cœur trouve des charmes,
Je deviendrois trop foible à voir couler tes larmes,

Des pleurs, même, des pleurs échappent de mes yeux,
C'en eſt trop... j'en rougis... terminons nos adieux.

ARTHESIS.

Vas, des pleurs d'un Héros l'humanité s'honore,
Un grand homme ſenſible en eſt plus grand encore.

AMENOPHIS.

D'un Barbare aiſément je brave les fureurs,
Mais, ma chere Arthéſis, tu m'aimes & je meurs.

ARTHESIS *vivement.*

Je t'aime & nous mourons.

AMENOPHIS.

Vis... mais je vois ce Traître;
Je ſens ma fermeté toute entiere renaître,
Et toi cache ſur tout tes larmes à Soſis.

ARTHESIS.

Ah! malgré mon amour ne crains pas qu'Arthéſis
Aux pieds de ce cruel indignement s'abaiſſe,
Et qu'y faiſant parler la douleur qui me preſſe,
Je cherche par mes pleurs, envain, à l'attendrir;
Je ne ſais plus pleurer, mais je ſaurai mourir.

SCENE X.

SCENE X.

ARTHÉSIS, AMÉNOPHIS, SOSIS.

SOSIS *qui a entendu les derniers vers.*

EH bien, Madame, il faut m'expliquer ſans miſtere,
Le Prince a contre lui le meurtre de mon Frere,
Sa naiſſance, ſes droits & ſur tout votre amour:
Ma ſûreté, mon cœur tout exige en ce jour
Que je livre au trépas un Rival que j'abhore,
Je pourrai cependant lui faire grace encore.

AMÉNOPHIS.

A ton Roi! toi Tyran?

SOSIS.

Loin des rives du Nil,
Loin de vous il vivra, Madame.

ARTHESIS.

Que faut-il.

SOSIS.

Vous & moi nous jurer une foi mutuelle...
Vous ne répondez point....

ARTHESIS *à Aménophis.*

Quelle mort plus cruelle,
Sa rage contre nous pourroit-elle inventer ?
(*ſe tournant vers Soſis.*)
Non.

AMÉNOPHIS.

Je n'avois pas craint de vous voir héſiter.

ARTHÉSIS.

Va, je ne ferai point à tous deux cet outrage:
Je l'avouerai, ta mort étonne mon courage,
Je t'aime, mais cher Prince, & tes jours & les miens
Seroient trop achetés par d'indignes liens.
Aux deſtins d'un Tyran l'himen m'avoit unie ;
Mais ce qui, pour ſauver mon Pere & ma Patrie
Fut grandeur d'âme alors & généroſité
Deviendroit aujourd'hui foibleſſe & lâcheté.
Prince, il vaut mieux mourir qu'être indignes de vivre.

SOSIS.

Ainſi, donc....

ARTHESIS *au Prince.*

Ne crains pas que je tarde à te ſuivre.

AMÉNOPHIS.

Vivez.

ARTHESIS.

Épargne-toi cet effort importun,
Et par un ſentiment moins foible & moins commun,
Fais voir que dans une ame & généreuſe & belle,
L'Amour n'inſpire rien que d'élevé comme elle.
La mort n'eſt point un mal... non... puiſqu'il eſt des Dieux,
Et que le ſcélérat la donne au vertueux.

SOSIS.

Madame.....

ARTHESIS *à Soſis.*

Et toi, tandis que la vangeance apprête
Le glaive menaçant ſuſpendu ſur ta tête,
Vis pour ſentir en toi, pour lire dans ton cœur
Ce que tu dois [illegible] de mépris & d'horreur.

SOSIS.

Ah! c'eſt trop endurer & trop long-tems me taire,
Vous le voulez, eh bien, il faut vous ſatisfaire;
Et puiſqu'envain ſa grace eſt offerte à vos vœux,
Madame, il va périr.

ARTHÉSIS.

Nous périrons tous deux.

SOSIS.

Non c'eſt trop vous flatter d'une eſpérance vaine,
Il mourra, vous vivrez : Gardes, qu'on le remene,
Et que tout pour ſa mortſoit prêt dans peud'inſtans.

AMÉNOPHIS.

Adieu, Madame....

ARTHÉSIS.

Vas, ce n'eſt pas pour long-tems;
Je te ſuivrai bien-tôt, & malgré ce Barbare,
La mort nous rejoindra, ſi la mort nous ſépare.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NEPHTÉ, RAMESSES.

NEPHTÉ.

LE croirai-je, grands Dieux ? jour affreux qui m'a lüi !
Soſis regne par moi, je périrois par lui ?
Sur le front d'Arthéſis il ceindroit la Couronne !
Mais d'où peut naître en vous un zèle qui m'étonne?
Quel intérêt vous parle en faveur de Nephté ?
Rameſſes à quoi dois-je...

RAMESSES.

A la néceſſité,
Je ne veux point pour vous me parer d'un faux zèle,
Votre intérêt, ici, n'eſt point ce qui m'appelle,

Madame, sans détour il faut me découvrir,
Je sers Aménophis.

NEPHTÉ.

Qu'entens-je.

RAMESSES.

Il va périr.
La Garde du Palais dépend de votre Frere,
Et je sçais que pour vous il est prêt à tout faire,
Un gros d'amis du Prince assemblés en secret,
Craint de se perdre en vain par un zèle indiscret,
Mais ces mêmes amis que sa prison arrête,
Oseront tout pour lui s'il paraît à leur tête,
Ordonnez, & Méphrès ouvrira sa prison,
Prévenez de Sosis l'affreuse trahison,
Pour vous sauver vous-même il n'est point d'autre voie,
Je vois tout le danger du moyen que j'employe;
Mais sur votre intérêt je puis m'en reposer,
Et quand tout est à craindre il reste à tout oser.

NEPHTÉ.

Du soin de me vanger, fiez-vous à ma rage;
Mais je n'ai contre lui que votre témoignage;
Et vous m'êtes suspect.

RAMESSES.

Je ne puis le nier

Oui, vous avez raison de vous en défier ;
Mais aussi dans ce cas exiger l'évidence,
C'est vouloir que Sosis ait manqué de prudence ;
Sans m'en croire, Madame, avec légéreté,
Sans demander, non plus, une entière clarté,
Daignez consulter.

NEPHTÉ.

Qui ?

RAMESSES.

La conduite du Traître.
Lorsque de l'Assassin Sosis s'est cru le Maître,
N'eut-il pas à l'instant dû le faire immoler ?
Mais il vouloit vous perdre en le faisant parler ;
Avant que pour le Prince il pût le reconnaître
Aux regards de la Reine il l'avoit fait paraître,
Espérant qu'à l'aspect des horreurs de son sort
Cet homme intimidé vous nommeroit d'abord.

NEPHTÉ.

Ah ! je n'en doute plus, & moi-même frappée,
J'avois eu de soupçons l'ame préoccupée ;
Mais Dieux ! avec quel art sous un appas trompeur
Il m'a de ses desseins dérobé la noirceur !

RAMESSES.

Je sais que seule admise à l'honneur de sa table,
Il vient de vous offrir la coupe respectable ;

De la foi de nos Rois gage auguſte & ſacré,
Mais ſur ce gage envain le perfide a juré
Contre vous ou le fer ou le poiſon s'apprête,
De votre himen, demain il ordonne la fête,
Mais le coup aujourdhui doit vous être porté,
Si cependant encor il ne l'a pas été...
Et vous avez déja payé bien cher peut-être
Le dangereux honneur que vous a fait le Traître.

NEPHTÉ.

Le Barbare auroit pû..., ce ſeroit là le prix...
Une ſoudaine horreur a glacé mes eſprits...
Vil inſtrument d'un monſtre en me livrant au crime,
J'en étois le jouet, & j'en ſuis la victime;
Ah! Dieux!... quel parti prendre en cet affreux revers?
Voyons Méphrès...

RAMESSES.

Songez que les momens ſont chers;
Qu'à trop délibérer l'inſtant d'agir échappe,
Et qu'aux coups imprévûs dont le deſtin nous frappe,
Un cœur que rien n'abbat met à les détourner,
Le tems qu'un foible cœur perd à s'en étonner.

NEPHTÉ.

Le Traître !... ſes projets lui deviendront funeſtes,
O trône ! je te perds, vengeance tu me reſtes.
(*Elle ſort.*)

RAMESSES *ſeul*

Allons,... mais Arthéſis s'avance dans ces lieux.

SCENE II.

ARTHÉSIS, RAMESSES.

ARTHESIS.

EH bien, cher Rameſſes....

RAMESSES.

Le tems eſt prétieux,
De tout ce que j'ai fait je ne puis vous inſtruire,
Tout ce qu'en peu de mots Rameſſes peut vous dire
C'eſt qu'il reſtoit, Madame, un moyen dangereux
Et que je l'ai tenté : l'effet en eſt douteux,
S'il trompe mon eſpoir, j'ai pour reſſource extrême
D'immoler le Tyran & de périr moi-même.

ARTHÉSIS.

Ah ! trop fidéle ami....

ARTHESIS *à Aménophis.*

Quelle mort plus cruelle,
Sa rage contre nous pourroit-elle inventer ?
(*Se tournant vers Sosis.*)
Non.

AMÉNOPHIS.

Je n'avois pas craint de vous voir héſiter.

ARTHÉSIS.

Va, je ne ferai point à tous deux cet outrage:
Je l'avouerai, ta mort étonne mon courage,
Je t'aime, mais cher Prince, & tes jours & les miens
Seroient trop achetés par d'indignes liens.
Aux deſtins d'un Tyran l'himen m'avoit unie ;
Mais ce qui, pour ſauver mon Pere & ma Patrie
Fut grandeur d'âme alors & généroſité
Deviendroit aujourd'hui foibleſſe & lâcheté.
Prince, il vaut mieux mourir qu'être indignes de vivre.

SOSIS.

Ainſi, donc....

ARTHESIS *au Prince.*

Ne crains pas que je tarde à te ſuivre.

AMÉNOPHIS.

Vivez.

ARTHESIS.

Épargne-toi cet effort importun,
Et par un ſentiment moins foible & moins commun,
Fais voir que dans une ame & généreuſe & belle,
L'Amour n'inſpire rien que d'élevé comme elle.
La mort n'eſt point un mal... non... puiſqu'il eſt des Dieux,
Et que le ſcélérat la donne au vertueux.

SOSIS.

Madame.....

ARTHESIS *à Soſis.*

Et toi, tandis que la vangeance apprête
Le glaive menaçant ſuſpendu ſur ta tête,
Vis pour ſentir en toi, pour lire dans ton cœur
Ce que tu dois causer de mépris & d'horreur.

SOSIS.

Ah! c'eſt trop endurer & trop long-tems me taire,
Vous le voulez, eh bien, il faut vous ſatisfaire;
Et puiſqu'envain ſa grace eſt offerte à vos vœux,
Madame, il va périr.

ARTHÉSIS.

Nous périrons tous deux.

SCENE V.

ARTHÉSIS, IPHISE.

ARTHÉSIS.

QUE viens-tu m'annoncer ? Eh bien eſt-ce à cette heure,
Qu'Aménophis expire ? Eſt-il tems que je meure,
Iphiſe ?

IPHISE.

Tout eſpoir n'eſt pas encor perdu,
Madame....

ARTHÉSIS.

Quel eſpoir, Iphiſe, que dis-tu ?

IPHISE.

Le ſort du Prince encor pourroit changer de face,
On venoit d'élever l'échaffaut dans la place :
A ce ſpectacle affreux le peuple en foule accourt,
Il fait d'abord entendre un frémiſſement ſourd ;
L'horreur & la pitié de plus en plus l'excitent,
Les flots du peuple émû de toutes parts s'agitent,
Se pouſſent l'un ſur l'autre au pied de l'échaffaut :
L'orage déja gronde & tonnera bien-tôt ;

Oui, pour me rendre ici quand j'ai quitté la place,
Tout y retentiſſoit du cri de la menace
Madame, & pour frapper un coup plus éclatant,
Les Dieux vangeurs, ſans doute, attendoient cet inſtant.

ARTHÉSIS.

Non,... mon ame à l'eſpoir ne laiſſe plus d'entrée,
D'Aménophis, hélas! la perte eſt aſſurée;
Et ce peuple ſans chef qu'anime un vain tranſport,
Le laiſſera périr en déplorant ſon ſort,
Ce Monſtre en l'immolant conjurera l'orage,
Secourez ce Héros, Dieux dont il eſt l'image.

IPHISE.

Soſis paroît.

ARTHÉSIS.

D'horreur tous mes ſens ſont émus,
Sans doute, c'en eſt fait, cher Prince, tu n'es plus;
Dieux, vous l'avez permis.... mais ce Monſtre s'avance.

SCENE VI.

SOSIS, ARTHÉSIS, IPHISE.

ARTHÉSIS.

QUE m'annonce, tyran, ta funeſte préſence.

SOSIS.

Vous me bravez, Madame, & je vois votre espoir,
Le peuple pour le Prince a paru s'émouvoir;
Et voilà contre moi d'où vous naît tant d'audace,
Mais c'eſt trop vous flatter: tandis que dans la place
Du Prince condamné le ſpectacle attendu,
Tient ce peuple attendri, vainement ſuſpendu;
Qu'il montre en ſa faveur une pitié frivole,
Je viens en ſa priſon d'ordonner qu'on l'immole.

ARTHÉSIS.

Ah! Barbare... ô juſtice!... ô vengeance des Dieux!..
De ton horrible aſpect ne ſouille plus mes yeux;
Et dans ton cœur, bien-tôt puiſſent les Euménides
Secouer leurs flambeaux vangeurs des parricides;
Sur un trône de ſang puiſſent-elles aſſeoir
A tes côtés la rage & l'affreux déſeſpoir!
Fuis, dis-je de mes yeux, vas, Monſtre que j'abhorre...

SCENE VII.

NEPHTÉ *ſoutenue de Palmis*, ARTHESIS, SOSIS, IPHISE.

NEPHTÉ *à Arthéſis.*

SAuvez Aménophis, s'il en eſt tems encore,
Madame.

ARTHÉSIS.

Le ſauver ! Dieux ! eh, par quel moyen ?
Priſonniere en ces lieux, hélas ! je ne puis rien ;
Ce Barbare... mais Ciel ! en quel état, Madame...

NEPHTÉ.

De mes jours le poiſon a dévoré la trâme,
Un traître....

SOSIS.

Quel eſt-il ?

NEPHTÉ.

Tu feins de l'ignorer,
Puiſſent les Dieux vangeurs que je n'oſe imploret ;
Et dont par toi j'éprouve aujourd'hui la juſtice,
Aux maux que je reſſens égaler ton ſupplice.

SOSIS.

Ah ! croyez.

NEPHTÉ.

Laiſſes-moi, tu fais de vains efforts,
Je ſais tout, & ta feinte irrite mes tranſports ;
Tu les redoute peu, mais je t'ai fait connaître,
On eſt inſtruit de tout : puiſſai-je, du moins, Traître,
Ne pouvant me baigner dans ton ſang odieux,
Soulever contre toi les hommes & les Dieux !
La mort de votre Epoux, Madame, eſt notre ouvrage.

SCENE III.

UN OFFICIER, ARTHÉSIS, RAMESSES.

L'OFFICIER.

RAMESSES, ſuivez-moi,
Il faut dans le moment vous rendre auprès du Roi.

RAMESSES *à part.*

Cet ordre, je l'avoue, & m'étonne & me glace,
Suis-je trahi ? N'importe il faut m'armer d'audace,
(*haut. à l'Officier avec qui il ſort.*)
Je vous ſuis.

SCENE IV.

ARTHÉSIS *ſeule.*

MALHEUREUX ! on aura tout appris,
De ſa fidélité la mort ſera le prix ;
Tout eſpoir m'eſt ravi par un coup ſi funeſte,
Ah ! ce fer déſormais eſt tout ce qui me reſte ;

Mais grace à ce poignard, tranquille ſur mon ſort,
Je ne puis ſoutenir l'image de ta mort
Cher Prince ! en ce Palais où je ſuis retenue,
Sans ceſſe tout ſanglant tu t'offres à ma vûe,
Tes regards expirans ſe tournent vers ces lieux,
Tu nommes Arthéſis, tu lui fais tes adieux,
De tes derniers ſoupirs l'amour eſt encor maître,
Ah ! j'ai pû te ſauver.... je le devois peut-être
A l'himen de Soſis, il falloit conſentir...
Qui, moi ! j'écouterois un honteux repentir !
Non,... je le déſavoue... & la douleur m'égare,
De ſa mort, cependant, l'appareil ſe prépare,
Il va périr, eh bien, ne le ſuivrai-je pas ?
Son ſort ſera le mien... ſans doute, mais hélas !
Inſenſible pour ſoi, l'eſt-on pour ce qu'on aime ?
Un cœur eut-il pouſſé la conſtance à l'extrême ?
Peut-on voir ſans frémir le moment abhorré
De la deſtruction d'un Objet adoré !

SCENE VIII. & *derniere.*

AMÉNOPHIS, RAMESSES *& ſa ſuite au fond du Théâtre*, ARTHÉSIS ET SOSIS *ſur le devant.*

SOSIS.

RAMESSES & le Prince ! ô trahiſon ! ô ſort !
Mais dans mes mains dumoins j'ai le prix de ma mort,

(*Soſis leve le poignard ſur le ſein d'Arthéſis.*

Arrête, Aménophis...

AMÉNOPHIS.

Barbare !

SOSIS.

Je vais l'être,
Et puiſque de ſes jours le ſort me laiſſe maître ;
Tout trahi que je ſuis, c'eſt à toi de trembler.

AMÉNOPHIS.

Que dis-tu, malheureux, tu pourrois immoler...

SOSIS.

Je ſais qu'il faut périr, mais ma victime eſt prête,
Tout ſon ſang va couler, regne à ce prix...

AMÉNOPHIS.

Arrête;
En ce moment, grands Dieux! qui me ſecourra?

ARTHESIS *frappant Soſis.*

Moi...
Mon bras m'a bien ſervie, approche, ſors d'effroi,
L'amour le conduiſoit & nous rend l'un à l'autre,
Viens....

AMÉNOPHIS.

Eh, je vous dois donc, mon ſalut & le votre;
J'ai peine à reſpirer... ce fer levé ſur vous...
Ce Monſtre... Ah! je frémis encor à vos genoux.

ARTHÉSIS *le relevant & le ſerrant dans ſes bras.*

Cher Prince!... mais au peuple allons montrer un Maître,
Un Roi par le malheur rendu digne de l'être.
Que joint au droit du ſang, un droit encor plus ſaint,
Faſſe chérir le Pere où le Tyran fut craint,

Que le bonheur public à mon bonheur réponde ;
Et que j'adore en toi le Bienfaiteur du monde.

FIN.

On achevoit d'imprimer cette Piéce, lorſque les Comédiens ont donné *Hypermneſtre*. Le cinquiéme Acte en eſt ſi viſiblement inſpiré du mien, que je crois devoir un remercîment à l'Auteur de l'honneur qu'il a bien voulu me faire.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Tragédie* d'Aménophis ; & j'ai crû que l'impreſſion en pouvoit être permiſe. A Paris le 9 Juin 1758.

TRUBLET.

Le Privilége & l'Enregiſtrement de cette Piéce ſe trouvent à la fin du Théâtre François.

De l'Imprimerie de Ballard, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté, rue Saint-Jean-de-Beauvais, à Sainte Cécile.

ANTOINE
ET
CLÉOPATRE,
TRAGÉDIE.

АНТОНІЙ

и

КЛЕОПАТРА,

ТРАГЕДІЯ.

Boistel d'Urville, Jean Baptiste Robert

ANTOINE

ET

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

De Boistel d'Urville (Jean Bap Robert)

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 6. Novembre 1741.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres au Paradis.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A MONSEIGNEUR
ORRY,
MINISTRE D'ESTAT,
Controlleur Général des Finances.

MONSEIGNEUR,

Il eſt peu d'ouvrages qui ayent paru dans un temps plus critique, & qui ayent éprouvé un ſort plus ſingulier que la Tragédie que

j'ai l'honneur de vous préſenter ; auſſi n'aurois-je jamais ſongé à la donner au public, ſi le ſuccès flatteur d'une ſeconde repréſentation ne m'eût fait entrevoir que je pouvois, ſans danger, expoſer à l'impreſſion ce que mon amour propre me forçoit d'enlever au théatre.

Quelque indiſpoſé que j'aie toujours été contre les épîtres dédicatoires, je me ſuis fait une loi de penſer comme les maîtres de mon art, en dédiant leurs poëmes ; ſans doute ils les comparoient à ces ſuperbes édifices, qui n'ont beſoin que d'une divinité tutelaire pour ſe garantir de la foudre.

Me ſeroit-il permis, MONSEIGNEUR, d'entrer dans cette idée ? Digne imitateur des Colberts, vous connoiſſez tout le prix des talens ; vous les eſtimez, vous les récompenſez ; j'en ſai même que vous n'avez pas dédaigné d'honorer de votre amitié. Ma

patrie ſe rappellera toujours avec reconnoiſſance les bienfaits dont vous avez comblé un de ſes citoyens, né pour être l'honneur de ſon païs, en contribuant à la gloire des lettres.

Que ne puis-je moi-même, en vous payant ici le tribut de mon zéle, avoir, au lieu d'un coup d'eſſai, un chef-d'œuvre à vous offrir, pour apprendre à la poſtérité avec quel dévouement reſpectueux j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, BOISTEL.

ACTEURS.

ANTOINE.

OCTAVE.

HE'RODE, roi des Juifs.

JULIUS, fils d'Antoine.

EROS, affranchi, & confident d'Antoine.

CLE'OPATRE, reine d'Egypte.

IRAS, confidente de Cléopatre.

AGRIPPA, confident d'Octave.

GE'NE'RAUX de l'armée d'Antoine.

ROMAINS.

EGYPTIENS.

Quatre LICTEURS.

La ſcéne eſt dans le tombeaux des rois d'Egypte, entre les deux camps.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERODE, JULIUS.

JULIUS.

HE'RODE, quand j'arrive à peine ſur ces bords,
De l'heureux Julius concevez les tranſports.
Octave, impatient d'entretenir mon pere,
Dans Antoine déja ne connoît plus qu'un frere :
Et ſans doute Octavie, en des momens ſi doux ;
Ne devra qu'à mes ſoins le cœur de ſon époux.
Jour heureux, qui rendra, dans une paix profonde,
Deux citoyens à Rome, & deux maîtres au monde.

Cependaut, à travers l'eſpoir & le plaiſir,
Dont je parois ici m'enyvrer à loiſir,
S'il faut que devant vous mon ame ſe déploye,
Une peine ſecrette empoiſonne ma joye.
Pour la premiere fois j'ai vû mon pere. Hélas!
Il n'a point vû ſon fils ſe jetter dans ſes bras.
Du ſang dont je ſuis né trop indigne peut-être;
Sous un nom étranger je me ſuis fait connoître.
Mais, prince, il me ſuffit: J'ai ſuivi vos conſeils;
On ne ſauroit errer, guidé par vos pareils.

HE'RODE.

Eh! Qu'auroit pû produire un aveu téméraire?
Dans quel temps? Dans quels lieux aborder votre pere?
Quand, des projets d'Octave occupé le premier,
Il roule en ſon eſprit le ſort du monde entier,
Parmi des légions qui, laſſes de leurs veilles,
De cris ſéditieux fatiguent ſes oreilles?
Envoyé des Romains, craignez, avant d'agir,
Que d'un zéle imprudent vous n'ayez à rougir;
Prenez d'un inconnu la ſuppliante audace;
Dans le fond de ſon cœur cherchez ce qui ſe paſſe.
Des yeux de Cléopatre épris juſqu'à ce jour,
S'il revient dégagé d'un criminel amour,
Tous vos vœux ſont remplis. S'il oſoit, au contraire,
Brûler plus que jamais d'une flamme adultére,
Que d'Octavie, en vous, il entende les cris;
Qu'il frémiſſe, & qu'il change à l'aſpect de ſon fils;
Redemandez-lui compte, en ces inſtans d'yvreſſe,
De trois luſtres entiers d'abſence & de tendreſſe.
Voilà, n'en doutez point, le ſeul & vrai moment
Où l'amour affoibli s'efforce vainement;
Où, n'oſant du devoir combattre le murmure,
Il rend la raiſon libre à l'ame qui s'épure.

JULIUS.

Octavie! Ah! Seigneur, quoi! Vous pouvez penſer
Que Cléopatre encor puiſſe la balancer!
Soupçonner ſon époux de tant d'ingratitude;
C'eſt pour moi, cher Hérode, un ſupplice trop rude.
Auroit-il oublié ce qu'elle a fait pour lui,
Qu'il lui doit le laurier qui le ceint aujourd'hui?
Depuis le jour affreux qui, funeſte à ſa gloire,
Illuſtra d'Actium le fatal Promontoire,
En guerrier malheureux, Antoine, ſans gémir,
N'attendoit que le coup qui nous faiſoit frémir.
Octavie éperdue invoque ma Patrie,
Fait parler ſes douleurs devant Rome attendrie;
Et, ſe faiſant ouir à cent peuples divers,
Au camp de ſon époux ramène l'univers.
Seigneur, & je croirois que mon pere inflexible,
A de tels ſentimens ne ſera point ſenſible?
Qu'inceſſamment, épris de celle qui le perd,
Il ne réſervera que haine à qui le ſert?

HE'RODE.

L'amour eſt-il un fruit de la reconnoiſſance?
Votre mere, il eſt vrai, releva ſa puiſſance.
Par la ſeule Octavie, à lui-même rendu,
Il recouvra bien-tôt ce qu'il avoit perdu;
Et, par d'illuſtres coups ſe faiſant reconnoître,
Il parut à nos yeux reprendre un nouvel être.
On eût dit, à le voir pourſuivre ſes vainqueurs,
Qu'il les puniſſoit tous de ſes propres erreurs.
C'eſt là que je crûs voir, armés pour ſa défenſe,
Tous les morts d'Actium rendus à ſa vengeance.
Mais ce même ennemi qu'il alloit accabler,
Cet Octave vaincu, doit vous faire trembler.
Croyez-vous qu'avec art, en ſes haines couvertes,
Il ne ſongera pas à réparer ſes pertes?

Que ce ne ſoit déja pour prix de ſes bienfaits,
Que le ſoldat gagné force Antoine à la paix,
Et qu'il ait ſans raiſon demandé l'entrevûe
Dans des lieux où gémit Cléopatre éperdue ?
Je vois votre ſurpriſe. Avouez-le, vos yeux
N'avoient point attendu Cléopatre en ces lieux.

JULIUS.

Laiſſez-moi reſpirer. Vous venez de m'apprendre
Plus que ma fermeté ne me permet d'entendre.
Cléopatre eſt ici ?

HE'RODE.

Ne me demandez pas
Qui peut en ces tombeaux avoir conduit ſes pas ;
Comment aux yeux de tous elle a pû ſe ſouſtraire ;
Si même à ſon amant elle en a fait myſtere ;
Si ſon projet étoit d'y vivre, ou d'y mourir ;
Enfin, comment Octave a pû la découvrir.
Voilà ce que je ſai : Suivi de vos cohortes,
Je marche vers ces lieux ; j'en fais tomber les portes ;
J'y place des ſoldats. J'entre ; j'entens des cris.
La reine ſe préſente à mes regards ſurpris,
A travers des flambeaux qui percent l'ombre noire.
Tous deux, en nous voyant, héſitons à le croire.
Dans la nuit du cercueil j'entrevois ſes attraits.
Cléopatre me voit où l'on n'entra jamais.
Ses yeux étoient couverts d'un nuage de larmes ;
Mais elles n'avoient rien altéré de ſes charmes.
Dans le triſte appareil qui ſiéd à la douleur,
Près d'elle je ne vois qu'Iras & ſon malheur.
Antoine la verra, cette amante éplorée :
Il la retrouvera tendre & déſeſpérée.
Elle aime, elle eſt aimée, & dans l'adverſité.
Que ne peut l'infortune unie à la beauté ?

Non que la reine, ainſi qu'on le publie à Rome,
Ait jamais réſolu de perdre ce grand homme.
Je la connois, ſeigneur, & ne m'abuſe plus.
J'ai, parmi ſes défauts, compté tant de vertus;
Que vous-même ſurpris, vous la croiriez Romaine,
Si vous ne la voyiez voluptueuſe & reine.

JULIUS.

Rarement voyons-nous tous nos vœux ſatisfaits.
Mais croyez-vous Octave éloigné de la paix?

HE'RODE.

La paix! Ah! Loin de vous ces penſers chimériques.
Ces entretiens ne ſont que des jeux politiques,
Où, croyant faire aſſez en faiſant ce qu'il doit,
Le plus fort eſt toujours en proye au plus adroit:
L'artifice y ravit le butin du courage;
Et ce fameux larcin d'un moment eſt l'ouvrage.
Dans ces deux grands rivaux, moi, qui dans mes états
Etudiai les cœurs, en obſervant leurs pas,
Et qui, me banniſſant d'une cour importune,
Ai voulu de l'un d'eux étayer la fortune.
Je vis de près alors par quels chemins divers
Ils aſpiroient tous deux à régir l'univers.
Octave, ſouple, adroit, clément, ou ſanguinaire,
De Rome eſt, tour-à-tour, le tyran & le père.
Habile à voir en nous ce qu'il nous cache en lui,
Il doit toute ſa force aux foibleſſes d'autrui:
Plus grand homme d'Etat, que héros dans la guerre,
Il ſait mieux détourner, que lancer le tonnerre:
Sous un maſque flatteur cachant ſon intérêt,
Octave n'eſt jamais ce qu'Octave paroît.
Mais Antoine, en tout temps à lui-même ſemblable,
Voluptueux outré, guerrier infatigable,
Comme dans la victoire il peut tout accorder,
Dans le malheur auſſi ne ſait-il rien céder.

Quelques ſoient ſes deſtins, toujours plus grand que ſage,
Il ne connoît de loi que celle du courage,
Ainſi qu'en ſes défauts, extrême en ſes vertus.
Qu'il ceſſe d'être foible, & ſon rival n'eſt plus.

JULIUS.

Prince, dans ces diſcours dépouillés de contrainte,
Je ne puis entrevoir que des ſujets de crainte.
Cléopatre, en un mot, Antoine, ſon rival,
Tout me fait redouter ſon entretien fatal.
Je ſuis jeune, ſeigneur, & ſans expérience:
Aimer, & ſervir Rome, eſt toute ma ſcience.
Quoiqu'il en ſoit, enfin, j'agirai; mais du moins
Daignez me ſecourir de vos généreux ſoins.

HE'RODE.

Attaché de tout temps au ſort de votre pere,
Seigneur, ainſi qu'à lui, ſa famille m'eſt chere.
Je m'intéreſſe à vous; & mon zéle diſcret
A voulu dans ces lieux vous parler en ſecret.
Uniſſons-nous tous deux. Que rien ne nous arrête.
Partageant nos emplois, diſſipons la tempête.
Octave, ſur l'eſpoir d'un favorable amour,
Croit en vain vos Romains révoltés en ce jour.
Qu'Antoine ſeulement dans le fond de ſon ame,
S'il aime, cache encor le ſecret de ſa flamme.
Moi, je vais préparer les eſprits au combat:
Répondez-moi du chef, je répons du ſoldat.
Cet affranchi, connu par ſon zéle ſincere,
N'en doutez pas, peut tout auprès de votre pere.
Et os vous ſervira, vous inſtruira de tout;
Il tiendra votre ſort caché juſques au bout:
Et, lorſqu'il ſera temps de vous faire connoître,
Aux yeux de votre pere il vous fera paroître.

(*il s'en va.*)

JULIUS.

O ciel ! S'il me faloit eſſuyer des refus !
Hélas ! J'avois un pere, & je n'en aurois plus !
Dans l'ombre du ſommeil quel bruit ſe fait entendre ?
Mon pere en ces tombeaux peut-il déja ſe rendre ?
Seroit-ce Octave, enfin ? Mais j'apperçois Eros.
Le Ciel a-t-il déja raſſemblé ces héros ?

SCENE II.

EROS, JULIUS.

EROS.

SEigneur, en ces climats l'aurore parvenue,
Améne avec le jour l'heure de l'entrevûe.
Eloignez-vous. Antoine eſt déja dans ces lieux :
Il n'eſt point encor temps de paroître à ſes yeux.

SCENE III.

ANTOINE, GENERAUX, LICTEURS, EROS *dans l'enfoncement du théatre*, ROMAINS, EGYPTIENS.

ANTOINE.

AMis, Princes, Romains, compagnons de ma gloire,
Vous ſeuls, à qui je dois la vie & la victoire,

Vous, par qui les Deſtins ont calmé leur courroux ;
Par qui je ſuis heureux, partagez entre vous
Ces immenſes pays dont je redeviens maître.
Quand vous ſerez puiſſans, pourrois-je ne pas l'être ?
Il eſt vrai que, pour prix de vos ſoins généreux,
Antoine auroit voulu vous rendre plus heureux ;
Et, ne me réſervant que l'honneur de la guerre,
Remettre entre vos mains l'empire de la terre.
Mais, puiſque mes ſoldats, par d'inſolens diſcours,
Oſent de mes ſuccès interrompre le cours,
Par vous, par ma patrie, & par le Capitole,
Par ma gloire, en un mot, j'engage ma parole
Que, s'il ne tient qu'à moi de leur donner la paix,
Je ne les punirai qu'en comblant leurs ſouhaits.
Allez ; & dites-leur que, d'un bruit qui m'étonne,
Je pourrois me venger, & que je leur pardonne.
(*aux Egyptiens.*) (*Eros s'en va.*)
Vous, ſi vous reſpectez la cendre de vos rois
Rangés près des tombeaux, ſoutenez-en les droits.
Partez : Et, ſi des morts la demeure eſt ſacrée,
Craignez qu'aucun mortel n'en profane l'entrée.
(*à ceux de ſa ſuite.*)
Qu'Octave, dans ces lieux, pendant notre entretien,
Ne trouve de ſoldats qu'un nombre égal au ſien.
Dans les troubles divers que ce grand jour m'inſpire,
(*aux Lictеurs.*)
Laiſſez-moi, mes amis. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE IV.

ANTOINE *ſeul.*

ENfin, me voici ſeul, libre pour un inſtant
Du fardeau que m'impoſe un ſort trop éclatant :
Après un mois d'ennuis, de ſoin, d'inquiétude,
Je puis donc aujourd'hui goûter la ſolitude.
Mais quels charmes, hélas ! peut-elle avoir pour moi,
Reine, quand je ne peux m'y trouver avec toi ?
Trop heureux le mortel qui, libre de ma peine,
Peut ſuivre ſans remords le penchant qui l'entraîne ;
Qui, ſous un toît paiſible, à l'abri des grandeurs,
N'éprouve point le ſort contraire à ſes ardeurs.
Que fais-tu, Cléopatre, au ſein de ta patrie ?
Songes-tu que je t'aime avec idolâtrie ?

SCENE V.

CLE'OPATRE, IRAS, ANTOINE.

CLE'OPATRE *dans l'enfoncement du théatre.*

(*à Iras.*)

JE n'en puis plus douter. Oui, c'eſt lui-même, Iras.
D'où me vient un bonheur que je ne conçois pas ?
Approchons.

ANTOINE *en regardant.*

Quel objet vient de frapper ma vûe ?

CLE'OPATRE *en courant à lui.*

Cher époux !

ANTOINE.

Ciel ! Où ſuis-je ? O fortune imprévûe !
Ne me trompai-je point ? Cléopatre à mes yeux !
Quelle Divinité nous raſſemble en ces lieux ?

CLE'OPATRE.

Illuſtre & cher auteur du feu qui me dévore,
Antoine, il eſt donc vrai, je vous revois encore !
Mais ne puis-je douter ſi ce moment heureux,
Vous ramenant à moi, vous raméne amoureux ?
Cher Antoine, excuſez ; mais dans l'horreur des armes
On oublie aiſément que l'amour ait des charmes.
Précédé de guerriers, de Romains entouré,
Suivi de trente rois, & de gloire enyvré,
Quel rang auriez-vous pû garder à Cléopatre ?
N'étiez-vous tout le jour occupé qu'à combattre ?
N'étoit-il point ailleurs quelques momens pour moi ?
Non, non, l'amour n'eſt point où triomphe l'effroi.
Mais du moins, au milieu de ces cœurs implacables,
Avez-vous pû goûter des plaiſirs véritables ?

ANTOINE.

Hé ! De quoi votre amour ſe va-t-il allarmer ?
Antoine eût-il pû vivre, & ne vous point aimer ?
Mais pourquoi vous trouvai-je en ces demeures ſombres ?
Les vivans ſont-ils faits pour le ſéjour des ombres ?

CLE'OPATRE.

Depuis que ſur les eaux..... ô ſouvenir cruel !
J'ai marqué votre nom d'un opprobre éternel,
Indigne de revoir la lumiere céleſte,
Et déplorant d'avance un avenir funeſte,

Pour ſauver mon amant, l'aimer, & me punir,
Quels lieux à ma douleur pouvoient mieux convenir?
Ainſi, reine ſans gloire, épouſe infortunée,
Au printemps de mon âge à périr condamnée,
Seule avec mon amour dans ce palais des morts,
Mon ame s'apprêtoit à voir les ſombres bords:
De ces triſtes objets j'étois préoccupée;
Mais l'amour me fit voir que je m'étois trompée.
Le flambeau de mes jours alloit ſe conſumer,
L'Amour me dit d'attendre, & de vivre, & d'aimer:
De mes ſens égarés il rappella l'uſage;
Et, ſur ces grands tombeaux promenant votre image,
Vous retraçant par tout, d'un ſéjour odieux
Lui ſeul m'en a ſû faire un lieu délicieux.

ANTOINE.

Cléopatre, arrêtez; vous verſez dans mon ame
Des plaiſirs juſqu'alors inconnus à ma flamme.

CLE'OPATRE.

Je conçois les tranſports que ton ame reſſent:
Mais que je ſache au moins ſi le ciel y conſent.
Que du ſort de l'amant, l'amant même m'inſtruiſe.
La terre ſous tes loix eſt-elle enfin ſoumiſe?
N'as-tu plus d'ennemis? Puis-je, au gré de mon cœur,
Te laiſſer dans mes yeux rechercher ton bonheur?
Pourquoi ſous tes drapeaux ces guerriers invincibles
Epars & confondus dans des lieux ſi terribles?
Parle. Que dans ton ſort je liſe mon devoir.
A quoi dois-je, en un mot, le bonheur de te voir?

ANTOINE.

Que ne m'épargnez-vous une idée importune?
Pour un temps la victoire a flatté ma fortune.
Pouvois-je ne point vaincre en combattant pour vous?
Encore un pas, & Rome étoit à vos genoux.

Tout vainqueur que j'étois.... Ciel! Le pourriez-vous croire?
Mes ſoldats rebutés au ſein de la victoire,
Peut-être à mon rival plus fidéles qu'à moi,
Au fort de mes ſuccès m'oſent donner la loi.
Je ne ſai quel génie aujourd'hui me fait être
L'ame de ce grand corps, ſans m'en rendre le maître.
Mais que pouvois-je enfin? Je frémis & cédai;
Je déteſtois la paix, & je la demandai.
Octave a dans ces lieux ſouhaité l'entrevûe:
Mais je ſuis trop heureux quand vous m'êtes rendue.

CLE'OPATRE.

Octave! Lui, ſeigneur! Je vous laiſſe. Il ſuffit.
(*Elle veut ſortir.*)

ANTOINE.

Vous fuyez mes regards! Quel trouble vous ſaiſit!
Quand je reviens à vous, conſtant, couvert de gloire,
Vos yeux n'oſeroient-ils embélir ma victoire?
Et l'amour, un moment, dans toute ſa douceur,
Ne peut-il donc remplir le vuide de mon cœur?
Moi, de tous les amans le plus tendre peut-être,
Hélas! Suis je le ſeul qui n'oſe le paroître?
Vous n'êtes plus ici ſur ces bords dangereux,
Que l'amour a rendu ſi cruels à tous deux.
Mais quoi? Vous gémiſſez? Votre ame eſt interdite?
Madame, au nom des Dieux, quel trouble vous agite?
Répondez.

CLE'OPATRE.

Ah! Seigneur, mon doute eſt éclairci.
Je frémis de la main qui nous raſſemble ici.
N'eſt-ce point cet Octave?...

ANTOINE.

Eh! Pourquoi cette crainte?
Je pourrai déſormais vous aimer ſans contrainte.

Il eſt vrai qu'autrefois il a pû m'accabler ;
Mais, madame, à préſent c'eſt à lui de trembler.
Trop heureux que je veuille, en terminant la guerre,
Lui céder en ce jour la moitié de la terre.
Et que pourriez-vous craindre encore ?

CLEOPATRE.

Que mes yeux
Ne raménent bien-tôt Actium en ces lieux.
Votre ennemi vous hait ; Rome entiere m'abhorre.
Vous m'aimez ; & jugez combien je crains encore.
Seigneur, j'entens du bruit. Je céde à mon devoir.
C'eſt Octave, ſans doute ; allez le recevoir.
Croyez qu'à votre amour Cléopatre aſſervie,
Chérira cet amour au-delà de la vie.
Antoine, ſi jamais je fûs digne de toi,
Fuis mes yeux, fais la paix, & ſois digne de moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, AGRIPPA, LICTEURS.

OCTAVE *en entrant ſur le théatre.*

NE précipite rien. Garde bien cette lettre ;
Je ſaurai t'indiquer l'inſtant de la remettre.
La reine ne doit voir ce billet en ſes mains,
Qu'autant que le ſuccès flattera mes deſſeins.
Vois, parle, agis ; de tout je ſaurai faire uſage :
Mais d'Hérode ſur-tout obſerve le viſage.
Je ne ſaurois douter de ſa fidélité ;
Je crains ſa politique & ſa férocité.
Antoine vient à moi. Sors ; & qu'il te ſouvienne
Que je t'ai confié ma fortune & la tienne.

SCENE

SCENE II.

ANTOINE, OCTAVE, LICTEURS *aux deux côtés du théatre.*

ANTOINE.

OUi, je rens grace au ſort, qui, propice à mes vœux,
Dans un libre entretien nous réunit tous deux;
Et, ſuſpendant le cours d'une guerre rapide,
Me fait voir le vainqueur de Sexte & de Lépide.

OCTAVE.

Seigneur, il m'eſt bien doux d'embraſſer aujourd'hui
Le vengeur de Céſar, & mon ancien appui.
(*Ils s'aſſeïent.*)

ANTOINE.

Songeons que l'univers, la fortune des hommes,
Rome, tout eſt ici dès lors que nous y ſommes.
Comment prétendez-vous décider leur deſtin?
Eſt-ce en uſurpateur? En héros?

OCTAVE.

En Romain.

ANTOINE.

Soyons-le donc: La gloire eſt notre récompenſe.
Rendons Rome à ſes droits; rendons-lui ſa puiſſance;
Le conſul au ſénat, au peuple le tribun,
La liberté par tout, & la vie à chacun.

OCTAVE.

Seigneur, vous vous trompez ſur l'intérêt de Rome;
Au deſſus de ſa tête elle a beſoin d'un homme.

Tant qu'elle a conſervé des guerres à finir,
Je conçois que ſes loix ont pû ſe maintenir :
Mais la terre a montré des bornes à ſes aigles.
Rome, dès ce moment, n'a plus connu de régles ;
Et ſon génie ardent, & peu fait au répos,
Toujours contre elle-même armeroit ſes héros,
Qui tous, ne trouvant plus à venger ſa querelle,
Travailleroient pour eux, en combattant contre elle.
Croyez-moi. Tant que Rome aura des légions,
Un autre envahiroit ce que nous quitterions.
Pour s'aſſûrer la paix, Rome demande un maître :
Et qui l'eſt, en un mot, eſt celui qui doit l'être.

ANTOINE.

Je reconnois ſans peine Octave à ces diſcours ;
Il eſt tel aujourd'hui qu'il m'a paru toujours.
Depuis près de quinze ans que le droit de la guerre
A commis à nos ſoins le deſtin de la terre,
Seigneur, à quel uſage avons-nous fait ſervir
Le pouvoir qu'aux Romains nous avions ſû ravir ?
Toujours ambitieux, & toujours ſanguinaires,
Sans relâche altérés de biens imaginaires,
Indignes du haut rang où nous ſommes montés,
Nous ne ſommes connus que par nos cruautés.
N'attendez point ici qu'à vos yeux je rappelle
De nos premiers ſuccès la ſuite criminelle,
Le monde preſqu'entier dépouillé d'habitans,
Nos murs du ſang romain encore dégoutans,
Et la poſtérité, qui, libre de contrainte,
Au nombre des tyrans nous placeroit ſans crainte.
Tout nous dit qu'il n'eſt rien qui nous doive éblouir
A prétendre au-delà de ce qu'on peut jouir ;
Qu'il eſt temps que nos cœurs, devenus magnanimes,
A force de vertus effacent tous nos crimes ;

Et que l'ambition doit rendre généreux
Tous ceux, dont elle a fait des coupables heureux.
N'épirions-nous jamais, ardens à nous pourſuivre,
Que le moment de vaincre, & non celui de vivre?
Gouverner tout le monde, eſt un ſort plein d'appas;
Mais le monde eſt borné, le deſir ne l'eſt pas.
De ce vaſte univers nous partagions l'empire:
Ce partage, Seigneur, peut encor nous ſuffire:
Sans doute, ainſi que moi, vous l'avez cru trop grand,
Pour être gouverné par un ſeul conquérant;
Que, pour le maintenir ainſi qu'il le doit être
Sa trop vaſte étendue exige plus d'un maître.
Pluſieurs y pourroient nuire; un ſeul ne ſuffit pas;
Et ſon extrémité ſe derobe à nos pas.
Je ne vous dirai point, que ſouvent la victoire
Nous méne à notre perte à l'ombre de la gloire.
Vous ſavez qu'un Romain qui ſe croit tout ſoumis,
Peut trouver dans la paix de plus grands ennemis.
Ainſi du grand Céſar la fortune trompée
Ne dut jamais ſa fin qu'à la mort de Pompée.
Deux hommes tels que nous, mais réunis tous deux,
Peuvent en ſûreté régner comme les Dieux.
Si ſur ces vérités vous n'avez aucun doute,
Si votre avis eſt tel, parlez, je vous écoute.

OCTAVE.

Ne craignez point de moi de ces traités affreux;
Signés, comme autrefois, du ſang des malheureux.
Selon les temps divers on change de penſée.
Quand je fus inhumain, mon ame y fut forcée.
Si j'ai verſé du ſang par la ſoif de régner,
Je régne, & déſormais je prétens l'épargner:
Vous pouvez en douter, j'en conviens; mais peut-être
Serai-je aſſez heureux pour faire un jour connoître

Que l'on peut aux vaincus, par cent & cent bienfaits,
Faire oublier leurs fers, ainſi que nos forfaits:
Et ſi je viens enfin, en me bornant moi-même,
Partager avec vous la puiſſance ſuprême,
Ce n'eſt pas que, chargé d'un empire nouveau,
Je craigne de porter un ſi peſant fardeau;
Ni que l'ambition, me traînant en eſclave
Par-delà l'univers, puiſſe égarer Octave.
Je m'occupe encor moins de ces vaines terreurs,
Qui vous peignent la mort aux pieds des empereurs.
Le grand Céſar, mon pere, expira ſous un traître;
Mais de tout l'univers il expira le maître.
Qui veut enfraindre tout, & veut tout conquérir,
Doit, ainſi qu'à régner, être prêt à mourir.

ANTOINE.

J'ignore quel ſuccès ce langage m'annonce.
Seigneur, à tant d'orgueil je n'ai qu'une réponſe.
Dès long-temps, comme à vous, l'univers eſt à moi:
Que de tous deux encore il reçoive la loi:
Que ſon vaſte circuit, dans un égal partage,
D'une égale valeur devienne l'héritage.
Quant aux peuples divers qui vivent ſous nos loix,
Il ne m'importe pas, j'en laiſſerai le choix.
Allez, à votre gré, du ſein de la patrie
Gouverner, ou l'Europe, ou l'Afrique, ou l'Aſie;
Ou foulez à vos pieds les cendres de Brennus,
Ou celles d'Annibal, ou celles de Pyrrhus,
De mille autres encor, dont les ſuperbes têtes
Nous vendirent bien cher ces pénibles conquêtes.
C'eſt ainſi, qu'embraſſant l'univers aux deux bouts,
Nous enverrons nos loix & le bonheur à tous:
Ainſi, tous deux chéris du couchant à l'aurore,
Nous laverons le ſang dont Rome fume encore.

Ainſi nous ſerons dire à nos derniers neveux :
Ils ne furent tyrans que pour être des Dieux.

OCTAVE.

J'approuve ce projet, qui, ſur les autres hommes,
Nous éléve encor plus que le rang où nous ſommes.
Mais la reine, ſeigneur, vous ne m'en parlez pas :
En vain paroiſſez-vous détaché de ſes pas.
La gloire des Romains par vos feux avilie,
Et celle de ma ſœur à qui l'hymen vous lie,
Pour ſcéler à jamais un ſemblable traité,
De votre changement veut quelque ſûreté.

ANTOINE.

Ainſi dans ſa demande Octave ſe propoſe...

OCTAVE.

De terminer ici la guerre par ſa cauſe.

ANTOINE.

Et vous exigeriez....

OCTAVE.

Rien d'indigne de vous.
Cléopatre à mon choix peut devoir un époux.
Cette vaſte contrée, en monarques fertile,
Pour un que l'on demande, en préſentera mille.

ANTOINE.

Octave, votre cœur ſe ſeroit-il flatté
Que je puſſe deſcendre à cette indignité ?

OCTAVE.

Ou, ſi votre bonheur, trop différent du nôtre,
Craint de voir Cléopatre entre les bras d'un autre,
Pour couper entre nous racine à tout débat,
Livrez-la dès ce jour en otage au ſénat.

ANTOINE.

Trop tard de vos détours je démêle la trame.
Je devois vous connoître, & lire dans votre ame.

Mais quels ſont-ils enfin ces détours, ce grand art ?
On me force à la paix ; je vous l'offre ſans ſard :
Et, comme il eſt ſouvent utile de paroître
Pacifique, équitable, autant qu'on craint de l'être,
Votre déſir au mien feint de s'accommoder,
Et, pour tout refuſer, ſemble tout accorder.
Moi, qu'aux mains du ſénat je livre ce que j'aime ?
(*Ils ſe levent.*)
Quoi, tu l'as pû penſer, & le dire à moi-même ?
Toi, ſur tout, dont le cœur ne l'exige du mien,
Que parce que tu ſais que je n'en ferai rien ?
Mais dis-moi cependant, ne devrois-tu point craindre
Qu'à cet effort encor j'euſſe pû me contraindre ?
Car, ſi je n'euſſe aimé, dis-moi, que ſerois-tu ?
Ma foibleſſe a pour toi fait plus que ta vertu.
Si même à tes déſirs mon ame étoit ouverte,
Ce moment deviendroit le moment de ta perte.
Mais, reine, ne crains rien ; Antoine eſt ton appui ;
Et tu n'auras point lieu de te plaindre de lui.
Mon cœur eſt ſatisfait ; j'ai voulu vous confondre.

OCTAVE.

Octave à ces fureurs dédaigne de répondre.
Ainſi dans votre amour tout entier endormi....

ANTOINE.

Oubliez-vous ici quel eſt votre ennemi ?
Que ſi de mes pareils le ſommeil eſt paiſible,
De mes pareils auſſi le réveil eſt terrible ?

OCTAVE.

J'en attens les effets.

SCENE III.

CLE'OPATRE, ANTOINE, OCTAVE, LICTEURS, IRAS.

CLE'OPATRE.

Seigneurs, qu'ai-je entendu?

ANTOINE.

Adieu, madame, adieu; j'ai fait ce que j'ai dû.

CLE'OPATRE.

Cruels, où courez-vous?

OCTAVE.

A la vengeance.

ANTOINE.

Aux armes.

CLE'OPATRE.

Si vous n'êtes tous deux insensibles aux larmes,
Daignez calmer l'excès de cet emportement.
(*à Octave.*)
Oui, pour tout réparer, je ne veux qu'un moment.

OCTAVE.

Quelque soit mon affront, ou sa haine, madame,
Je sens que vos malheurs ont passé dans mon ame.
Je vous laisse. Parlez, vous serez sans témoins.
Les momens vous sont chers; employez tous vos soins.
Dans vos pleurs, s'il se peut, effacez tous vos charmes:
Mais craignez que l'amour n'abuse de vos larmes.

SCENE IV.

ANTOINE, CLE'OPATRE, IRAS, LICTEURS.

CLE'OPATRE.

ANtoine, m'aimez-vous?

ANTOINE.

Je fais plus; & je veux
Me livrer déſormais tout entier à mes feux,
Vous adorer, vous voir, ne plus gêner mon ame,
Au gré de mes déſirs laiſſer agir ma flamme;
Et ne rien épargner, dans mon juſte tranſport,
Pour obtenir enfin Cléopatre, ou la mort.

CLE'OPATRE.

Quel changement, grands Dieux! Sans craindre ma vengeance,
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence?

ANTOINE.

Mais vous, dont le courroux accable mes eſprits,
Madame, ſavez-vous à quel indigne prix?...

CLE'OPATRE.

Qu'importe? Quelque effort que de vous on attende,
La gloire eſt dans le don plus que dans la demande.
Quand le deſtin du monde eſt remis en tes mains,
Peux-tu trop acheter le bonheur des humains?

ANTOINE.

Madame, il eſt des biens dont je me vois le maître,
Que je mépriſe aſſez pour lui céder peut-être:
Mais celui qu'il exige, ah! Madame, eſt de ceux
Qu'on ne céderoit pas aux prieres des Dieux;

Un bien, dont chaque jour accroît encor les charmes,
Qui plia mon orgueil à l'uſage des larmes;
Un bien, où mes déſirs ont trouvé des appas
Que la terre & le ciel ne réuniroient pas.
Et, ce bien ſouverain pour qui mon cœur ſoupire,
Le ſénat, ſans horreur pourrois-je le redire?
Ainſi que mon rival, ce ſénat inhumain
Vouloit me le ravir, & par ma propre main.

CLE'OPATRE.

Et ce bien, quel eſt-il?

ANTOINE.

C'eſt Cléopatre même.

CLE'OPATRE *à part.*

Qu'entens-je? Ah! Dans mon cœur cachons mon trouble extrême.

ANTOINE.

O rival odieux! O cruauté du ſort!
On ne m'offroit la paix qu'en me donnant la mort!
Tribunal mépriſable, à l'équité rebelle,
Non, non, ce ne ſera jamais en criminelle
Que Cléopatre un jour paroîtra devant toi;
Mais, dans un même char triomphante avec moi,
On la verra ſans doute oublier ſes diſgraces,
Partager mes lauriers, & braver tes menaces.

CLE'OPATRE.

Ne différez donc plus ces bien-heureux inſtans.
Qu'on me livre au ſénat; c'eſt là que je prétens
D'un héros tel que vous méritant la tendreſſe,
Aux yeux de l'univers que ma vertu paroiſſe,
Et montrer aux Romains, qui n'ont pû épargner,
Qu'il eſt quelques vertus qu'on leur peut enſeigner.
Si mes juges pervers n'écoutoient que leur rage,
Ne craignez rien, la mort affranchit le courage.

Oui, j'irai dans ces murs.... Mais que dis-je, ſeigneur?
D'un rival odieux confondez la fureur;
Refuſez-lui la paix, en livrant Cléopatre.
Tous vos Romains charmés ne voudront que combattre.
Rendez-nous tous les deux fortunés ſans retour.
L'amour doit réparer les fautes de l'amour.
Montrez à ce cruel combien Antoine m'aime:
Faites que ce malheur retombe ſur lui-même.
L'inſtant où je vous quitte eſt à tous deux affreux:
Mais l'inſtant qui le ſuit eſt à tous deux heureux.
Si, par amour pour vous, je quitte Alexandrie,
Que votre amour pour moi me rende à ma patrie.

ANTOINE.

Que vous obéiſſiez quand vous avez régné!
Qu'un inſtant de vos yeux je me tienne éloigné!
D'attraits & de vertus, ô parfait aſſemblage!
Voilà contre qui Rome envenimoit ſa rage:
Voilà pour quel objet me laiſſant enflammer,
De l'univers entier je me ſuis vû blâmer!

CLE'OPATRE.

Cachez-moi votre amour, où m'en donnez la preuve.

ANTOINE.

Qu'exigez-vous, cruelle?..... A quelle indigne épreuve?...
Mais, madame, excuſez; j'ouvre les yeux enfin.
Je ſuis las de ſervir de jouet au deſtin.
Il eſt temps d'aſſouvir la fureur qui m'entraîne,
De faire triompher mon amour & ma haine.
Dût le Ciel irrité m'écraſer aujourd'hui,
Dûſſiez-vous m'être encor plus funeſte que lui,
Je vais dès ce moment faire avertir Octave.
Préparons-nous, madame, à braver qui nous brave.

SCENE V.

CLE'OPATRE, IRAS.

IRAS.

QUe faites-vous? O ciel! Vous le laiſſez ſortir!
Vous, reine, à cet affront vous pouvez conſentir?
Entre les mains d'Octave, en ôtage livrée,
Vous abandonneriez cette heureuſe contrée?
Celle qui triompha d'Antoine & de Céſar,
Iroit de ſon vainqueur enorgueillir le char?
Vous, à Rome captive, & la tête baiſſée,
Raſſaſier les yeux de Rome courroucée?

CLE'OPATRE.

Va, je ſaurai toujours dérober ma fierté
Au triomphe inſolent de ce peuple irrité.

IRAS.

L'infamie ou la mort, je frémis quand j'y penſe,
De l'amour le plus pur ſeroit la récompenſe?

CLE'OPATRE.

Ah! Ceſſe par tes cris de déchirer mon cœur.
Du ſort qui me pourſuit connois toute l'horreur.
Je ſai quelle eſt d'Octave & l'adreſſe, & la haine,
Quel eſt de mon amant le tranſport qui l'entraîne,
Combien tous les Romains qui ſervent ſous ſa loi,
Frémiſſent à mon nom de colere & d'effroi.
Je ne puis ignorer qu'entre leurs mains livrée,
En ſauvant mon époux, ma perte eſt aſſûrée:
Mais auſſi, dans ces lieux demeurer aujourd'hui,
C'eſt chercher à périr pour périr avec lui.

Qui, moi cauſer ſa mort ? Ne ſerions-nous aimées
Que pour perdre l'objet dont nous ſommes charmées ?
Ne ſurpaſſerions-nous les hommes qu'en beauté ?
Non, ces dons enchanteurs, où la Divinité
Avec des traits de feu ſe peint ſur nos viſages,
Des vertus de nos cœurs ne ſont que les images.
Iras, à mon amour quoiqu'il puiſſe en coûter,
En fuyant mon amant, je veux le mériter.
Viens ; je n'écoute plus que ma gloire & la ſienne.
La flamme d'un Romain doit épurer la mienne.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE *en entrant, à ceux de ſa ſuite.*

Elle eſt ma volonté. Qu'à l'inſtant le ſoldat,
A mes ordres ſoumis, ſe prépare au combat.
Allez.

EROS.

Que ces apprêts augmentent mes allarmes!
Tout annonçoit la paix! J'entens le bruit des armes!
Vous rappellez Octave, & courez au danger!

ANTOINE.

Je le rappelle, Eros; mais c'eſt pour me venger,
Et rompre tous les nœuds qui retiennent ma haine.

EROS.

Pour une reine, ô ciel! Quitter une Romaine!
Antoine, juſques-là vous pourriez vous trahir?
Mais vous ne l'aimiez plus.

ANTOINE.

Pouvois-je la haïr?

EROS.

Ainſi, vous ramenant au ſein de l'eſclavage,
La reine de la paix ne ſera point le gage.

ANTOINE.

Cruel, qu'oſes-tu dire? Et quelle affreuſe paix!
Les Dieux à mon amour ne la rendroient jamais.
Et de mes ennemis la haine enracinée
Rejailliroit bien-tôt ſur cette infortunée.

EROS.

Ils n'oſeroient jamais.

ANTOINE.

Je le craindrois toujours.

EROS.

O trompeuſe entrevûe! O funeſtes amours!
Ah! Que ne ſuis-je encor, malgré le poids de l'âge,
A ces temps fortunés de mon triſte eſclavage!

ANTOINE.

Qu'entens-je? Quoi, des fers ont pour toi des appas?

EROS.

J'étois eſclave alors, & vous ne l'étiez pas.

ANTOINE.

Ami, quand je l'adore, enfin, quand elle m'aime,
Que peux-tu ſouhaiter d'Antoine?

EROS.

Antoine même.
Ou, ſi votre ame eſt ſourde aux cris de l'amitié,
Qu'elle entende du moins la voix de la pitié.
Un Romain s'eſt chargé de la part d'Octavie
D'apporter à vos pieds les malheurs de ſa vie.
C'eſt ce même étranger, fils de Ventidius,
Lui-même ſur ſon ſort vous en apprendra plus.
Seigneur, vous ne ſauriez refuſer de l'entendre.

ANTOINE.

Qui, moi? Sans le connoître? Et que peut-il m'apprendre?

Ou, de cet entretien quel fruit eſpére-tu ?

EROS.

D'un amour dangereux ſauver votre vertu.
(*à Julius.*)
Paroiſſez.

ANTOINE.

Ah ! Mon cœur ſe trouble par avance.

SCENE II.

JULIUS, ANTOINE, EROS.

JULIUS *à part.*

Raſſûrons-nous. Enfin, je ſuis en ſa préſence.

EROS.

Parlez, il en eſt temps. (*Eros s'en va.*)

ANTOINE.

Qu'à ſes yeux, à ſon port,
On découvre aiſément la ſplendeur de ſon ſort !

JULIUS.

Avant que devant vous, ſur tout ce qui la touche,
Octavie aux abois vous parle par ma bouche,
Souffrez que je me flatte & m'honore d'un choix
Qui m'offre à vos regards pour la premiere fois ;
Et que ma joie éclatte aux yeux du plus grand homme,
Dont le pouvoir céleſte ait fait préſent à Rome.

ANTOINE.

Du ſang dont vous ſortez le glorieux renom,
Seigneur, ne céde en rien à l'éclat de mon nom.
Sur le point de combattre, oui, ma joie eſt entiere,
Si tandis que le Parthe occupe votre pere,

A la tête des miens, je vois près de Memphis
Le grand Ventidius renaître dans ſon fils :
C'eſt un bienfait de plus, dont mon ame ravie
Eſt redevable encore aux bontés d'Octavie.
Ses vertus tous les jours me la font eſtimer.
Je ſerois trop heureux ſi j'avois pû l'aimer.
De ſon amour, pour moi, je ſai la violence.

JULIUS.

Mais, ſeigneur, de ſes maux auriez-vous connoiſſance ?
Pourroient-ils juſqu'à vous n'être point parvenus ?
De l'univers entier, hélas ! ils ſont connus.
Il n'eſt point de mortel endurci dans les armes,
Qui n'ait à ſes malheurs accordé quelques larmes :
Et juſques aujourd'hui ce qu'elle a de plus cher,
Son époux eſt le ſeul qu'elle n'a pû toucher.
J'ai vû, j'ai vû cent fois ſa mourante paupiere
Du ſoleil à regret recevoir la lumiere :
J'ai vû ſes triſtes yeux, fatigués de la voir,
Fermés par la douleur, ſe r'ouvrir à l'eſpoir.
Ah ! Quelque ſoit le feu dont vous brûliez encore,
Vous euſſiez ramené ſes jours à leur aurore,
Si depuis Actium un fidéle diſcours
De tout ce qu'elle a fait vous eût tracé le cours ;
Si vous l'aviez pû voir de triſteſſe abattue,
D'Antoine amérement embraſſant la ſtatue,
A l'inſenſible airain prodiguant ſes tranſports,
Et prête mille fois à paſſer chez les morts ;
Mais bien-tôt condamnant de ſtériles allarmes,
Pour la cauſe d'Antoine appeller Rome aux armes.
O cœur vraiment romain ! Spectacle peu commun !
Aſſiſe ſur la chaire où ſiége le tribun,
Aux yeux de Rome entiere Octavie intrépide,
» Romains, a-t-elle dit, quelle fureur vous guide ?
» Inſenſés,

» Inſenſés, eſt-ce donc pour venger mes appas,
» Que Rome de ſon ſein fait ſortir des ſoldats ?
Mais inutiles ſoins ! Sa plainte généreuſe
La rendit plus aimable, & non pas plus heureuſe.
Pour vous ſauver, enfin, que n'eût-elle tenté ?
Sa douleur ſe renferme en ſon cœur agité ;
Et, ſous un front ſerain, ſon courage invincible
Feignit que ſon époux redevenoit ſenſible,
Et que vous l'attendiez vers ces lieux ravagés,
Pour reſſerrer des nœuds trop long-temps négligés.
Les Romains, à ces mots, ſe laiſſerent ſurprendre ;
La feinte eut tout l'effet qu'on en pouvoit attendre.
Bien-tôt ſous vos drapeaux l'univers accourut,
Et pour vous de ſes murs Rome enfin diſparut.
Il falloit cependant acquitter ſa parole.
Elle part pour vous joindre, ou plûtôt elle vole.

ANTOINE.

Malgré le trouble affreux dont je me ſens ſaiſir,
Je trouve, en l'écoutant, je ne ſai quel plaiſir.
Mais, ſeigneur, dites-moi, qui peut vous faire prendre
Au bonheur d'Octavie un intérêt ſi tendre ?

JULIUS.

La pitié naturelle aux eſprits généreux,
Le rapport qui ſe trouve entre les malheureux.

ANTOINE.

Eh, quels ſont vos malheurs ?

JULIUS.

Hélas ! De ma fortune,
Seigneur, ne plaiſe aux Dieux que je vous importune !
Vous-même pourriez-vous vous prêter à mon ſort,
Quand, ſans doute livrée aux horreurs de la mort,
Dans ce même moment Octavie incertaine
Attend votre réponſe, & languit dans Athéne ?

ANTOINE.

Dans Athéne ?

JULIUS.

Seigneur, elle ſeroit ici ;
Mais ſon cœur ſur ſon ſort devoit être éclairci :
Elle devoit ſavoir en quel rang, à quel titre,
De ſes jours déſormais elle verroit l'arbitre.

ANTOINE.

Aux maux qu'elle a ſoufferts, mon cœur compatiſſant
Admire ſon amour, en eſt reconnoiſſant.
Mais auſſi, croyez-moi, du malheur qui l'accable,
Mon ennemi, ſon frere, eſt plus que moi coupable.
Son intérêt jadis, en des temps plus heureux,
D'un hymen néceſſaire avoit ſerré les nœuds :
Mais autant de la ſœur la mémoire m'eſt chere,
Autant & juſtement je déteſte le frere.
De ces ſortes de nœuds, ſeigneur, tels ſont les droits
Dûs à la politique, & non à notre choix ;
Ils enchaînent nos bras au bonheur de la terre,
Et, formés dans la paix, ſe briſent dans la guerre.

JULIUS.

Si d'une épouſe en pleurs vous rebutez les cris,
Laiſſez-vous attendrir au nom de votre fils,
De ce fils malheureux....

ANTOINE.

Mon fils ! De quelle idée,
O ciel ! vient-on frapper mon ame intimidée ?

JULIUS.

Hélas ! Iſſu d'un ſang illuſtre & généreux,
Fils d'Antoine, ſans doute il devoit être heureux :
Cependant, accablé des mépris de ſon pere,
De ſes propres malheurs & de ceux de ſa mere,
Seigneur, vous le ſavez, loin de vous gémiſſant,
Il n'eut jamais de vous un coup d'œil careſſant.

Mais votre cœur s'émeut ? O moment plein de charmes !
De vos yeux attendris j'a vû couler des larmes.

ANTOINE.

O mon fils ! Mais enfin ce fils eſt-il auſſi
Dans Athéne ?

JULIUS *à part.*
(*à Antoine.*)

Que dire ? Il n'eſt pas loin d'ici.

ANTOINE.

Eh, pourquoi n'eſt-il pas dans les bras de ſon pere ?
Mon fils me fuiroit-il ? Quel ſeroit ce myſtere ?
Si mon fils eſt ici, de grace, expliquez-vous.
Où puis-je le trouver ?

JULIUS.

Seigneur, ... à vos genoux.

ANTOINE.

Vous, mon fils ! ... Je conçois quel affreux ſacrifice
Vous devez exiger que mon cœur accompliſſe.
Vous ſerez ſatisfait. O nature ! O devoir !
Vous me vendez bien cher le plaiſir de le voir.
Qu'Octave vienne ; allez, je me réconcilie.

JULIUS.

Seigneur, eſt-il bien vrai ? ... Trop heureuſe Octavie !
Non, je ne crains plus rien ; nos malheurs ont ceſſé :
Le ſang achevera ce qu'il a commencé.
Je vais trouver Octave ; & bien-tôt, ô mon pere !
Du nœud qui nous joindra lier la Terre entiere.

SCENE III.

ANTOINE *ſeul.*

QUel effroyable arrêt! L'ai-je pû prononcer?
Octave, je t'abhorre, & je vais t'embraſſer.
En dépit de mes feux je reprens Octavie;
J'adore Cléopatre, & je la ſacrifie!
O mon fils! O Romains! De mon pouvoir jaloux,
Antoine en ce moment fait-il aſſez pour vous?
En préſence d'Octave on me verra moi-même
En de cruelles mains remettre ce que j'aime!
Reine, c'eſt te porter le poignard dans le ſein.
Dois-je la prévenir de cet affreux deſſein?
Surpriſe au fond du cœur de la main qui l'opprime,
Ses pleurs augmenteroient ſes apas & mon crime.
Indigne également d'aimer & d'être aimé,
Je réſiſte à l'amour, & j'en ſuis conſumé.
Je ne la verrai plus! Ah! Que dis-je? Barbare!...
Non, reine, de tes yeux avant.... Mais je m'égare.
Allons trouver Octave; & par un prompt ſerment
Epargnons à mon cœur l'horreur du changement.
On ouvre. C'eſt la reine. Ah, Dieux!

SCENE IV.

CLE'OPATRE, ANTOINE, IRAS.

CLE'OPATRE.

Seigneur....

ANTOINE.

Madame,
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame,
Mon crime, mon amour? Hélas! Au nom des Dieux,
Daignez prendre pitié d'un amant malheureux.
Vous allez m'accabler de toute votre haine.
Cet amant, dont l'amour ne ſe comprend qu'à peine,
Dont la flamme aujourd'hui s'eſt accrue à tel point,
Qu'à moins d'aimer de même on ne le croiroit point,
Qui vouloit mille fois mourir pour ce qu'il aime,
Indigne de vos feux, indigne de lui-même,
Cet Antoine n'eſt plus qu'un traître, un inhumain,
Un ingrat, un perfide, en un mot, un Romain.

CLE'OPATRE.

Seigneur....

ANTOINE.

Diſpenſez-moi d'en dire davantage.
Adieu. Mais jugez-en par ma honte & ma rage.

CLE'OPATRE.

Où fuyez-vous?

ANTOINE.

Par tout où vous ne ſerez pas;
Mais par tout où la mort pourra guider mes pas.

CLE'OPATRE.

Quel que ſoit le projet que ton ame médite,
Je n'y puis entrevoir que tes feux & ta fuite.
Eh bien, obéiſſons à la néceſſité:
Donnons un grand exemple à la poſtérité,
Qu'il n'eſt aucun effort où l'on ne puiſſe atteindre.
Nous ſerons malheureux; mais nous ſerons à plaindre.
Si l'amour en nos cœurs ſe plaît à ſe cacher,
N'eſt-il point de vertu qui l'en puiſſe arracher?
Aimons; mais fuyons-nous. Des cœurs tels que les nôtres
Sont formés par les Dieux pour inſtruire les autres.
Hélas! Sans cet effort d'un eſprit généreux,
Sans ce retour illuſtre, & digne de tous deux,
Cher Antoine, ſais-tu quelle horrible tempête,
Quels nuages affreux groſſiſſoient ſur ta tête?
De moi, de ton amour, tes ſoldats occupés,
Se plaignoient hautement qu'on les avoit trompés.
Ces bruits ſéditieux en faveur d'Octavie,
Octave les fait naître, ou du moins les appuie:
Et, s'il t'en faut encore un garant plus certain,
Lis.

ANTOINE *prenant la lettre.*

De mon ennemi je reconnois le ſeing.

(*Il lit.*)

Vous n'en ſauriez douter, Antoine brûle encore.
Avant de le quitter, ſi vous êtes Romains.
Remettez la reine en mes mains,
Ou faites expirer la beauté qu'il adore.

Le cruel juſques-là pourroit m'humilier;
Et j'allois avec lui me réconcilier.

Mais comment cette lettre a-t-elle été ſurpriſe ?

CLE'OPATRE.

Je ne ſais ; un eſclave en mes mains l'a remiſe :
Sans doute, elle eſt des Dieux un avertiſſement.

ANTOINE.

Je ne puis revenir de mon frémiſſement ;
Ou faites expirer la beauté qu'il adore.
Barbare, en ton pouvoir elle n'eſt pas encore.
Que me ſerviroit donc ce pouvoir tant vanté,
Si ma reine avec moi n'eſt point en ſûreté ?
Mais de mes ennemis je pénétre la rage.
Vous trouveriez chez eux la mort dans l'eſclavage.
Quels ſeroient mes remords, ſi, comptant ſur leur foi,
Le bruit de votre mort venoit juſques à moi ?
Vous n'irez point à Rome. Il faut, il faut, madame....

CLE'OPATRE.

Montrer, ou moins d'amour, ou plus de grandeur d'ame.
Octave ne prétend que ſéparer nos feux.
Il n'appartient qu'à moi de vous unir tous deux.
Nos cœurs ne veulent point d'impuiſſantes barrieres ;
Et, pour nous ſéparer, il faut des mers entieres.
Déja, par ce païs juſqu'au vaſte Océan,
Ma flotte tranſportée attend depuis un an.
En un mot, tout eſt prêt, mes ſoldats & ma ſuite ;
Il ne me reſte plus qu'à ſonger à la fuite.
Je ſai ce qu'à mes feux il en pourra coûter.
Ne me retrace point ce que je vais quitter ;
Mon païs malheureux, l'éclat d'un diadême,
Foible perte, en effet, quand on perd ce qu'on aime !
Mais, quelques ſoient les maux qu'il me faille eſ-ſuïer,
Sois ſûr que ton bonheur me les fait oublier ;

Qu'au milieu des dangers ton image chérie,
Me tiendra lieu d'honneur, de trône & de patrie.

ANTOINE.

Quand de vous, en vainqueur, je croirai m'approcher,
Madame, dans quels lieux vous irois-je chercher?
Quoi! De quelque côté que je tourne la vûe,
Cléopatre jamais ne me ſeroit rendue?
Ah! S'il faut me priver de mon unique bien,
Dans cet état affreux je ne connois plus rien.
Il eſt temps de forcer mes ſoldats à me craindre,
Le ciel même à ſe taire, & Rome au moins à feindre.
Oui, reine, Octave même, obligé de plier,
Reſpectera des nœuds que je vais publier.
Que votre front brillant d'un nouveau caractére,
M'aſſûre les deſtins d'une tête ſi chere.
Madame, demeurez. Vous, Licteurs, avancez.
Peuples Egyptiens, & Romains, paroiſſez.

CLE'OPATRE.

Dieux! Quels nouveaux malheurs cette pompe m'annonce?

SCENE V.

OCTAVE, ANTOINE, CLE'OPATRE, EROS, AGRIPPA, IRAS, ROMAINS, EGYPTIENS, LICTEURS.

ANTOINE.

SEigneur, vous attendez ma derniere réponſe.
Je ne puis confier la reine à votre foi.
Juſqu'à la mort, Octave, elle doit être à moi.

Je ne puis déſormais brûler pour Octavie ;
Elle eſt de votre ſang, & je la répudie.
Comme vous, je connois ſes attraits, ſes vertus ;
D'un nœud mal aſſorti qu'on ne me parle plus.
Sur un trône, il eſt vrai, Cléopatre a pû naître ;
C'eſt l'unique défaut qu'elle m'ait fait connoître.
Si ce titre à vos yeux peut la déshonorer,
C'eſt un crime du ſort ; je vais le réparer.
Peuples, Egyptiens, vous n'avez plus de reine.
Romains, voilà ma femme, & votre ſouveraine.

CLE'OPATRE.

Je frémis.

OCTAVE.

Juſte ciel !

EROS.

Je demeure interdit.

CLE'OPATRE.

Seigneur, oubliez-vous ?...

ANTOINE.

Madame, je l'ai dit.
Je veux que déſormais, malgré qui nous menace,
Des dictateurs ici la pompe ſe retrace ;
Que l'aigle, en frémiſſant, ſouple à ſes volontés,
Les haches, les faiſceaux, devant elle portés,
Et que tout, en un mot, à ſa ſuite proméne,
Et le pouvoir d'Antoine, & la grandeur romaine.
Seigneur, je ſuis content : Et vous avez pû voir....

OCTAVE.

Quoi ? Déshonorer Rome, & braver mon pouvoir ?

ANTOINE.

Ne vous emportez pas. Arrêtez. Mon courage
Ne démentira pas les excès de ma rage.
Ce que je fais ici demande plus d'éclat.
Je vous attend encore au milieu du ſénat.

Qu'Antoine vous eſt cher; que le ſoin de ſa gloire,
Son plus grand intérêt, remplit votre mémoire.
Qui peut donc maintenant vous glacer à tel point?
Il touche au précipice, & vous n'agiſſez point.

JULIUS.

Faire changer de face à notre deſtinée,
Inſulter à nos maux, dans la même journée;
Madame, aux yeux de tous, c'eſt prendre trop de ſoins;
Et je m'étois flatté que vous en auriez moins.
La fortune vous rit; Antoine vous adore;
L'Egypte eſt votre bien, & l'univers encore;
Le ciel, à vos attraits, a rendu ce qu'il doit.
Croyez-moi cependant; quelqu'élevé qu'on ſoit,
Il eſt, il eſt toujours des foudres ſur nos têtes.

CLE'OPATRE.

Hélas! Qui, plus que moi, redoute ces tempêtes?
Mais, ſi vous ne ſuivez un aveugle courroux,
Si vous me connoiſſez, de quoi vous plaignez-vous?

JULIUS.

Interrogez Antoine, interrogez Octave;
Rome, qui doit par vous être bien-tôt eſclave,
Ces lieux, qu'impunément vous croyez profaner,
Ces tombeaux, tout ici ſert à vous condamner.
Ces murs, où ce héros ceſſe déja de l'être,
Où l'amour ſeul a droit de lui parler en maître;
O Rome! O mon païs, ſi cher à mes ayeux!
Hélas! Que ton ſéjour différe de ces lieux!

CLE'OPATRE.

Au ſort qui vous aigrit ſi je n'étois ſenſible,
J'aurois pû dédaigner cette humeur inflexible;
J'aurois pû vous montrer, que ſi vos cœurs hautains
Méconnoiſſent les rois, nous bravons les Romains.
Mais, puiſque le malheur menace ce que j'aime,
Je ne vois plus qu'Antoine en ce péril extrême.

Seigneur, uniſſons nous. Parlez; pour le ſauver,
Que puis-je faire encor?

JULIUS.

Ceſſez de me braver.
Je vous laiſſe...

CLE'OPATRE.

Arrêtez. Je vous crois magnanime.

JULIUS.

Que voulez-vous de plus, madame?

CLE'OPATRE.

Votre eſtime.

JULIUS.

Ah! C'en eſt trop. Rompons un ſilence cruel.
Savez-vous qui je ſuis? Savez-vous que le ciel
A mis entre nous deux une haine invincible,
Que je dois à vos yeux paroître un monſtre horrible;
Que la fureur eſt tout ce qui nous eſt permis,
Puiſqu'Antoine vous aime, & que je ſuis ſon fils?

CLE'OPATRE.

Hé bien, c'eſt donc à moi de me faire connoître.
Venez; c'eſt à ſes yeux.... Mais je le vois paroître.

SCENE III.

ANTOINE, CLE'OPATRE, JULIUS.

CLE'OPATRE.

TU m'as trompée, Antoine; & ma juſte terreur
Te demande raiſon d'un vain titre d'honneur.
Les momens nous ſont chers. Je t'épargne la plainte.
Regarde, ton devoir parle, dans notre crainte

Qui des deux aujourd'hui doit l'emporter ſur toi,
Du ſang ou de l'amour, de ton fils ou de moi?
Mais, que ce ſoit ton fils, que ce ſoit ton amante,
Suis-moi dans ton armée, & remplis mon attente.
Viens; c'eſt là que je dois remettre dans tes mains
Ces honneurs, dont la pompe indigne tes Romains.
Vois combien leur courroux te deviendroit funeſte.
Songe que ce reméde eſt le ſeul qui te reſte.
Tu te tais? Ah! Ton fils te feroit-il rougir?
Ou l'amour en ton cœur ne peut-il plus agir,
Que pour me refuſer ce que ma bouche implore,
Et que pour m'accabler de préſens que j'abhorre?
Juge de tes malheurs, en voyant réunis
Dans un même projet Cléopatre & ton fils.

ANTOINE.

Madame, ces malheurs n'ont rien qui m'inquiéte.
J'ai fait ce que j'ai dû; mon ame eſt ſatisfaite.
Vous ſavez quel motif m'a fait agir ainſi;
Et mon fils quelque jour pourra l'apprendre auſſi,
De qui m'eſt odieux que ce jour me délivre:
Sa haine a commencé, ma haine doit pourſuivre.

CLE'OPATRE.

Mais cette haine enfin, qui fait ſi tes ſoldats
A ton amour pour moi ne l'imputeront pas?
Ou que ce ſoit amour, ou haine, ta colere
De ton amour au moins porte le caractére.

ANTOINE.

Que Rome de mon camp s'apprête à s'exiler:
Ma fermeté du moins ſaura m'en conſoler.
On ne me verra pas, au gré d'un vain caprice,
D'un légitime orgueil renverſer l'édifice.

CLE'OPATRE.

Cruel! Si je ne puis te deſſiller les yeux,
Si tu m'aimes, frémis; car j'atteſte les Dieux,

Que de tous tes malheurs Cléopatre complice,
Deviendroit désormais ton plus cruel supplice;
Que, cet instant passé, malheureux ou vainqueur,
Tu ne verrois dans moi qu'un spectacle d'horreur;
Que, des bords de la tombe où je serois mourante,
Tu voudrois, mais en vain, rappeller ton amante.
A ce prix, si tu crains d'obéir à ma voix,
Adieu, je t'aurai vû pour la derniere fois.

JULIUS.

Reine, que de vertus ma surprise contemple!

SCENE IV.

ANTOINE, JULIUS.

JULIUS.

NE me reste-t-il plus qu'à suivre son exemple;
Seigneur? Et puis-je encore espérer?...

ANTOINE.

O, mon fils!
Respectez les horreurs de l'état où je suis.
Allez; puisse à jamais la céleste colere
Instruire au moins le fils par les malheurs du pere!

SCENE V.

ANTOINE *ſeul.*

CRuello ! Je n'ai point mérité ton courroux.
Implacable ennemi, ce ſont là de tes coups :
Mais je veux qu'en ſon ſang ma fureur ſatisfaſſe...

SCENE VI.

HERODE, ANTOINE.

HE'RODE.

SEigneur, il n'eſt plus temps ; & ce jour vous menace.
Si, dans le même inſtant, vous n'oſez à nos yeux
Faire couler du ſang, & du plus précieux,
Octave, dans vos mains éteignant le tonnerre,
Du bruit de votre chûte étonnera la terre.
Ainſi, du monde entier le plus digne ornement ;
Du faîte des grandeurs mis dans le monument,
Ne laiſſera de lui, dans une urne captive,
Qu'un ſouvenir affreux, & qu'une ombre plaintive :
Car je ne puis penſer, qu'Antoine malheureux,
Accablé du courroux des Romains furieux,
Aille traîner par tout, avec ignominie,
Son amour, ſes remords, ſes malheurs, & ſa vie.

ANTOINE.

Et mes guerriers ?

HE'RODE.

HE'RODE.

Hélas ! Ils ne ſont plus à vous.
Votre rival agit, & les ſoulève tous.
C'eſt peu, que dans ces lieux ſa redoutable adreſſe
Ait ſû de votre cœur réveiller la tendreſſe ;
Et que, vous déclarant la guerre dans la paix,
Son art vous ait rendu plus foible que jamais.
C'eſt par lui que ſous main a paſſé dans l'armée
L'excès de cet amour qui la tient allarmée.
Dans l'effroi, dont alors je me ſuis vû preſſé ;
Vainement je l'inſtruis de ce qui s'eſt paſſé.
A l'inſtant on apprend.... Grands dieux, quelle ſurpriſe !
Qu'au trône des Romains Cléopatre eſt aſſiſe.
Vous les euſſiez vû tous, en ſe voilant les yeux,
Appeller à grands cris le ſénat & les Dieux.
Tout frémit, tout pâlit, tout retourne en arriere.
A leur honte, à leur rage, à leur démarche altiere,
J'ai crû voir, regrettant, & Rome, & leurs travaux,
Un peuple d'Appius, des milliers de héros,
Réclamer leur conquête, & le bien de leurs peres,
Qu'un Romain avilit dans des mains étrangeres.

ANTOINE.

Je veux bien entrevoir à travers ce diſcours
Le zéle qui pour moi vous anima toujours.
Oui, ſeigneur ; & déja ma colere affoiblie
Excuſe le ſoldat dans le roi qui s'oublie.
Les miens ſont révoltés. Eh bien ils vont me voir !
Venez. C'eſt dans mes yeux qu'eſt écrit leur devoir.

HE'RODE.

Ils ne changeront pas ; j'en ai trop d'aſſûrance.
Seigneur, ne me donnez qu'un rayon d'eſpérance.
Vous pouvez tout encor. Dites un mot ; je veux
Ramener à vos pieds les plus ſéditieux.

Laiſſez agir Hérode ; & je vous ſacrifie
L'élite de mes Juifs, ma couronne, & ma vie.
Mais que j'aille affronter, aveugle en mon tranſport,
La mort, ſans autre eſpoir que d'obtenir la mort ;
Que je faſſe tomber ſous des mains implacables
Ce qui me reſte encor de tant de miſérables,
Que la mer d'Actium vit, dans un même jour,
Rencontrer le trépas où vous ſuiviez l'amour.
Mes malheurs m'ont appris à devenir plus ſage.
Je vous ſuis attaché. Mais, comme le courage
N'eſt point à ne porter que d'inutiles coups,
Ce n'eſt point vous ſervir que périr avec vous.

ANTOINE.

Fui donc. Qui te retient ? Je te rens ta parole.
De la fortune, ingrat, cours encenſer l'idole.
Sans emprunter ici ton ſuperbe ſecours,
Je ſaurai bien défendre, & ma gloire, & mes jours.
Mais, d'où leur peut venir cette haine implacable ?
Et de quoi Cléopatre a-t-elle été coupable ?
Avant que le hazard m'offrît à ſes attraits,
Ses deſtins fortunés s'écouloient dans la paix.
Moi ſeul, en l'adorant, j'en ai troublé les charmes.
Sur ſes paiſibles jours j'ai verſé les allarmes :
Son cœur trop patient ne s'en plaignoit jamais.
Elle m'aima toujours, & je la trahirois ?
Non que tout aujourd'hui me devienne rebelle,
Je me réſerve à qui me reſtera fidèle.
Dans nos malheurs communs je pleurerai les ſiens :
Enfin, je la verrai ne pleurer que les miens.

HE'RODE.

Antoine, d'un Romain eſt-ce là le langage ?
Quoi ? Voulez-vous qu'on diſe à Rome, & d'âge en
âge,

Qu'après avoir conquis l'univers éperdu,
Pour plaire à Cléopatre, Antoine a tout perdu?
Non, ſeigneur, un guerrier, ſans ſe couvrir de honte,
De ſoi-même à lui ſeul ne doit point rendre compte.
Ah! Ceſſez d'avilir Antoine dans l'amour.
Permettez à votre ame un généreux retour.
Vous ne m'écoutez pas? Et le ciel équitable,
Ou plûtôt quelque bras, plus hardi que coupable,
N'oſeroit immoler cet objet malheureux,
Dont le ſang peut encor rendre Antoine à nos vœux.

ANTOINE.

Tu voudrois?....

HE'RODE.

Ton ſalut.

ANTOINE.

Ah! Malheureux, arrête:
Qu'oſes-tu propoſer?

HE'RODE.

Qu'aux dépens d'une tête,
Antoine recouvrant ſes amis, ſes ſoldats,
Attache pour jamais la victoire à ſes pas.

ANTOINE.

Périſſent les ingrats, périſſe la nature,
Plûtôt qu'à mon amour je me rende parjure!
Mais toi, dont la fureur vient ici m'allarmer,
Cet horrible attentat, l'aurois-tu pû former?

HE'RODE.

Non. Mais, ſi quelque jour on contraignoit mon ame,
Ou de perdre un empire, ou de perdre une femme,
J'en frémis; mais enfin, tout prêt à l'immoler,
Ma main teinte du ſang que je ferois couler,
Reprocheroit mon crime au ciel qui m'y condamne.

ANTOINE.

Barbare & déteſtable époux de Mariamne,

Va, l'on ne ſait que trop, qu'en proye à ſa fureur,
Hérode, de l'amour ne connoît que l'horreur.
Mais rens grace à mes feux, ſi jamais ta furie
Avoit pû dans mon cœur ſouffler ſa barbarie;
Ma main n'eût retiré le poignard de ſon ſein,
Que pour l'aller plonger & perdre dans le tien.

HE'RODE.

Frappe; mais, de ce coup, immole ta maîtreſſe.

ANTOINE.

Fui. Tu me fais horreur.

HE'RODE.

Adieu donc. Je vous laiſſe.
Mon amitié, mes ſoins, mes conſeils ſuperflus,
Puiſque vous l'ordonnez, ne vous gêneront plus.
Croyez, qu'en vous quittant, Hérode eſt magnanime.
Et que, ſi vous pouviez fuir & vivre ſans crime,
Mon royaume, d'Octave arrêtant le courroux,
Eſt & ſera toujours un aſyle pour vous.

SCENE VII.

ANTOINE *ſeul.*

Est-ce un roi qui me brave, & qui m'offre un aſyle?
Eſt-ce moi qui l'écoute, & demeure immobile?
Ma ſurpriſe, ſans doute, eſt d'être ainſi traité
Par qui m'idolâtroit dans la proſpérité.
Actium, lieu fatal, que j'ai trop fait connoître,
Eternel entretien de ceux qui ſont à naître,
Sur vos bords malheureux, il eſt vrai, j'ai failli;
Cléopatre, & ſur toi ma faute a réjailli,

Du tort, moins d'avoir fui, que de t'avoir ſuivie.
Ne puis-je me venger qu'en t'arrachant la vie ?
Doit-on punir en moi le crime de tes yeux ?
Doit-on punir en toi le crime de mes feux ?
Allons. S'il faut du ſang pour une erreur ſemblable ;
C'eſt à celui d'Octave à me rendre excuſable.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLE'OPATRE, IRAS *dans l'enfoncement.*

CLE'OPATRE.

ANTOINE a diſparu. Fatal éloignement
Qui me laiſſe ignorer le ſort de mon amant!
Cher amant, qu'ai-je fait? Mon zéle téméraire
A peut-être tantôt offenſé ta miſere.
Ah! Si j'ai dans ton cœur porté le déſeſpoir,
Si j'ai paru te fuir, ſi j'ai craint de te voir,
Si je n'ai pas livré mon ame à cette yvreſſe,
En des temps plus heureux permiſe à ma tendreſſe,
Pardonne, cher Antoine, à mon cœur allarmé;
Et ſois ſûr que jamais tu ne fus plus aimé.
Pour vivre avec les morts, Cléopatre te quitte.
Je te revois, je brûle, hélas! & je t'évite.
A quoi m'as-tu ſervie, inutile vertu?
O ciel! Pour me punir, quel inſtant choiſis-tu?
Je ne parus jamais à ſes feux moins ſenſible;
Et jamais mon amour ne lui fut plus nuiſible.

O vous, triſtes témoins de mon malheureux ſort,
Monumens éternels dévoués à la mort!
Et vous, mânes ſacrés des princes de ma race,
Qui rougiſſez peut-être en m'indiquant ma place!
Ombres, qui m'attendez ſur les bords du cercueil!
Si les feux d'un Romain ont bleſſé votre orgueil,
Si ma gloire, en l'aimant, peut s'être démentie,
Ma mort effacera les erreurs de ma vie.
Je vois Eros.

SCENE II.

EROS, CLE'OPATRE, IRAS.

CLE'OPATRE.

Eh bien, que viens-tu m'annoncer?
Le ciel a-t-il enfin daigné nous exaucer?
Inſtruis-moi de mon ſort; je brûle de l'entendre.

EROS.

Madame, épargnez-moi l'horreur de vous l'apprendre.

CLE'OPATRE.

Ne crains rien; ton ſilence irrite mes douleurs.
Mon époux....

EROS.

Eſt vivant.

CLE'OPATRE.

Vous êtes donc vainqueurs?

EROS.

Tout eſt deſeſpéré.

CLE'OPATRE.

Cruel ! Qu'oſes-tu dire ?

EROS.

Que nous ſommes perdus, & qu'Antoine reſpire.

CLE'OPATRE.

Ah ! C'en eſt fait. La mort a paſſé dans mon cœur.

EROS.

Madame, nous touchions au comble du bonheur ;
Antoine, aux plus mutins, d'un viſage intrépide,
Offre à peine ce front où la fierté réſide,
Que, la ſédition faiſant place au reſpect,
J'ai vû ſes légions trembler à ſon aſpect.
Par tout, l'onde & les vents ſe faiſant violence ;
Prêtoient à ſa valeur le calme & le ſilence.
Cet amas de vaiſſeaux part, approche, ſe joint,
On combat ; mais le ſort ne ſe décidant point,
Antoine, impatient de courir à la gloire,
Murmurant dans ſon cœur d'une lente victoire,
Après avoir donné ſes ordres abſolus :
» C'en eſt fait, a-t-il dit, & ne différons plus.
» Suivez-moi ; je vais vaincre «. Il parloit. Il s'avance ;
Et ſur les ennemis, furieux, il s'élance.
Madame, qui pourroit ici vous raconter
Des exploits dont mes yeux oſent encor douter ?
Il commande ; il combat ; il frappe ; & ſon épée,
D'un ſang toujours nouveau, ſe retire trempée.
Vous l'euſſiez vû, le fer & la flamme à la main,
Appeller Cléopatre à l'empire romain.
Son fils, à ſes côtés, animé par la rage,
Sur des monceaux de morts ſe fraïoit un paſſage :
Mais ce jeune héros, atteint d'un coup mortel,
Tombe aux pieds de ſon pere ; &, d'un regard cruel,
En lui montrant Octave, il ſemble encore attendre
De voir couler le ſang qu'il eût voulu répandre.

Antoine, à cet objet, maîtriſant ſes douleurs,
» Mon fils n'eſt plus, ô ciel ! Et nous verſons des pleurs,
» Amis « ! s'écrioit-il : Et, d'un effort rapide,
Sa vengeance à l'inſtant fend la plaine liquide.
Tout fuit, & tout expire ; & ſoldats, & vaiſſeaux,
Pêle-mêle entaſſés, ſe perdent ſous les eaux.
Octave cependant, ſpectateur immobile,
Déguiſoit ſes frayeurs ſous un maintien tranquille :
Mais bien-tôt, oppoſant l'adreſſe à la valeur,
Il ſemoit ces diſcours : » Romains, quelle fureur !
» Ne m'aviez-vous donné qu'une promeſſe vaine ?
» C'eſt Rome que je ſers ; vous ſervez une reine «.
Antoine, en ce moment, tout couvert de lauriers,
Se voit abandonné de ſes lâches guerriers.
Eh ! La poſtérité le voudra-t-elle croire ?
Des Romains préférer l'eſclavage à la gloire ?
Antoine frémiſſant, ſans être épouvanté,
Et trouvant ſur ſon bord trop peu de ſûreté,
Avec trente des ſiens qu'aſſemble ſa furie,
Ne ſonge plus alors qu'à bien vendre ſa vie.
Jamais tant de fureur n'eſt entré dans ſes yeux.
La foudre eſt moins rapide entre les mains des Dieux.
Sur le vaiſſeau qu'il joint, il n'a fait que paroître ;
Nous regardions à peine, il en étoit le maître :
Mais, ſa force bien-tôt trahiſſant ſon grand cœur,
Il ſuccombe, accablé ſous ſa propre valeur.
» Ma patrie, à me nuire, eſt trop opiniâtre :
» Je te ſuis, m'a-t-il dit. Va, rejoins Cléopatre.
» Ils ne laiſſeront point leur ouvrage imparfait :
» Sauvons-la de leurs mains, & je ſuis ſatisfait.

CLE'OPATRE.

Je t'entens. Ne crains rien. Je ſuis ſa femme, & reine :
On ne verra point Rome inſulter à ma peine.

Malgré tous mes efforts, j'ai fait tous ſes malheurs!
Eſſayons ſi ma mort fera plus que mes pleurs.
Si j'ai, de mon deſtin, ſû goûter les délices,
J'en ſai, graces au ciel, ſupporter les caprices.
Suivez-moi toutes deux. Voici l'affreux moment.
Je vous pardonne tout. Dieux! Sauvez mon amant.

SCENE III.

EROS *ſeul.*

O Cœur! digne en effet d'un ſort moins déplorable!
Trop digne du héros que ton amour accable,
En voyant tes vertus, tes larmes, tes appas,
Qui pourroit te haïr & ne te plaindre pas?
On vient.

SCENE IV.

ANTOINE, EROS, GE'NE'RAUX.

ANTOINE *déſarmé.*

A Quelle horreur votre pitié me livre!
Vous déſarmez mon bras, & me forcez de vivre.
Dans l'état où je ſuis, que puis-je même oſer?
Mais ma vie eſt à vous; je n'en puis diſpoſer.
(*à Eros.*)
Appellez Cléopatre. Oui, ſans doute, j'eſpere!
Forçons, ou fatiguons la fortune contraire.

Mon rival eſt perdu, s'il s'oublie un inſtant.
Souvent le plus heureux eſt le plus imprudent.
Obſervez ſes deſſeins. Delà, ſans plus attendre,
Au milieu de ſa joie, il faudra le ſurprendre.
Allez, je vous rejoins. Tremble, Octave, & frémis;
Tu n'as que des vainqueurs; Antoine a des amis.

SCENE V.

EROS, ANTOINE.

ANTOINE.

OU donc eſt Cléopatre?

EROS.

Hélas!

ANTOINE.

Je vois tes larmes!
Tu te tais! Tu pâlis! D'où naiſſent tes allarmes?

EROS.

Seigneur, ſongez à vous; Octave n'eſt pas loin.
D'un triomphe honteux ne ſoyez pas témoin.

ANTOINE.

Je me rens. Il faut fuir. Je reconnois ton zéle.
Rejoignons Cléopatre, & fuyons avec elle.

EROS.

Antoine, où courez-vous?

ANTOINE.

Et pourquoi m'arrêter?
Quels étranges malheurs puis-je encor redouter?
Aux mains des ennemis ſeroit-elle tombée?

EROS.

A cette ignominie elle s'eſt dérobée....

ANTOINE.

Achéve.... Cléopatre....

EROS.

O regrets ſuperflus !

Expire en ce moment.

ANTOINE.

Cléopatre n'eſt plus !

Elle a donc accompli ſa promeſſe effroyable ;
Et voilà de nos feux le terme épouvantable.
Que dis-je ? Je ſerois malheureux à ce point ?
Ami, cruel ami, ne m'abuſes-tu point ?
Non. Crains de répeter ce que je crains d'entendre.
Tu devois m'immoler, plûtôt que me l'apprendre.
Au ſéjour infernal elle m'eût retrouvé,
Avant que j'euſſe appris que j'en étois privé.

EROS.

Seigneur, à quel excès la douleur vous emporte !

ANTOINE.

Tu peux être ſurpris, & Cléopatre eſt morte !
Mais mon cœur de ſes maux veut ſe raſſaſier.
Je veux voir & ſouffrir mon malheur tout entier,
De Cléopatre encore embraſſer ce qui reſte,
Maudire à cet aſpect des jours que je déteſte ;
Et, ſur ſes yeux fixant des regards pleins d'horreur,
A force de regrets, expirer de douleur.
Je m'égare. Peut-être elle reſpire encore.
La mort auroit détruit, dans l'objet que j'adore,
L'œuvre le plus parfait de la divinité,
L'honneur de la nature & de l'humanité.
Entrons dans ces tombeaux. Viens ; je vais te confondre.
Cléopatre !... A ma voix daignez encor répondre.
Cher objet, c'eſt Antoine... Ah ! Quel ſilence affreux !
Ma chere Cléopatre !... Antoine.... Malheureux !
J'ai pû faire envier ma puiſſance ſuprême,

Et je n'ai jamais pû rendre heureux ce que j'aime!
Oui, tu vois des mortels le plus infortuné.
Voici l'inſtant affreux pour le quel j'étois né.
Quoi? De tout mon empire, en ce moment funeſte;
L'eſpace que j'occupe eſt tout ce qui me reſte?
Mais je veux y mourir tandis qu'il eſt à moi.
De ta promeſſe, Eros, je réclame la foi.
Crains qu'à ton amitié ce grand moment n'échappe:
Rappelle tes ſermens. Tiens, voilà mon ſein, frappe:
Tu trembles? Ah, cruel! Pourrois-tu me trahir?

EROS.

Je me ferai toujours un devoir d'obéir.

ANTOINE.

Frappe donc. Que ton bras au plûtôt me délivre
De l'horreur de mourir, & du tourment de vivre.

EROS.

Vous le voulez? Eh bien, je vous obéirai.
Adieu, mon empereur, mon maître; &, s'il eſt vrai
Que le trépas confonde, & les rangs, & les hommes,
Je dirai, mon ami, dans l'état où nous ſommes.
Mais détournez ce front qui me glace d'effroi.
L'exemple, & non la mort, eſt ce que je vous doi;
(*Il ſe frappe.*)

ANTOINE *en lui arrachant ſon épée.*

Que vois-je? Ton courage eſt digne qu'on l'admire.
Ami trop généreux. Cléopatre! J'expire. (*Il ſe frappe.*)

FIN.

ERRATA.

Page 7, *Vers* 11. Dans, *liſez* De.
Page 8, *Vers* 8. ſon, *liſez* cet.
Page 20, *Vers* 13. veut, *liſez* peut.
Page 40, *Vers* 13. Que votre front brillant, *&c. liſez*
Que d'un titre nouveau le ſacré caractére.
Page 41, *Vers* 22. excès, *liſez* effets.
Le cinquiéme vers de la page 39 *doit être en italique.*

APPROBATION.

LEU & approuvé pour être ajoûté au Théatre François: ce 4. Mars 1743. *Signé*, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre: *Nouveau Théâtre François*, ou Recueil des plus nouvelles Pieces repréſentées à Paris, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront

droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'Impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France; Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles, le vingt-deuxiéme jour du mois d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cens trente-huit: Et de notre Regne le vingt-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 105. *Folio* 93. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 26 *Septembre* 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.

LES ARSACIDES,

TRAGÉDIE.

LES ARSACIDES,

TRAGÉDIE

EN SIX ACTES;

Par M. PEYRAUD DE BEAUSSOL :

Récitée au Théâtre, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Juillet 1775.

Le prix eſt de 30 Sols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

ON ne peut pas dire de bonne foi que cette Tragédie ait été repréſentée. On en a tout au plus, à deux Scènes près, conté ou récité, à bâtons rompus, quelques détails au public; auſſi n'en ſait-on guères que le titre : *Les Arſacides, les deſcendans d'Arſace*, voilà à-peu-près ce que les récitations en ont pu apprendre aux Spectateurs. Nous n'en ſçaurions pas nous-même davantage, ſi nous ne l'avions vue que ſur les planches, tant les rumeurs du parti qui en traverſoit le ſuccès étoient continues & tumultueuſes. C'étoit le dernier effort d'une vieille & gratuite perſécution.

Cependant pluſieurs perſonnes ont jugé notre Ouvrage avec autant de ſécurité que s'ils l'avoient ſçu par cœur. Nous rapporterons les reproches qu'elles nous font ſur le nombre inſolite des ſix Actes; ſur la multiplicité des principaux rôles de Femmes que nous avons mis dans notre Piéce, que quelques-unes d'entre ces perſonnes prétendent donner l'air de la molleſſe à un ſujet qui de ſoi eſt robuſte & mâle. Nous rapporterons ces reproches & quelques autres; nous dirons les motifs qui nous ont déterminé à l'étendue de notre plan, & les réflexions philoſophiques qui nous ont invité à y employer trois Femmes prin-

Nous parlerons aussi des Acteurs & des [illegible] que nous avons chargés de nos rôles principaux, & nous entrerons dans les détails des [illegible] qui en ont déconcerté le Jeu. Mais [illegible] avant ces détails, les raisons [illegible] disposé à suspendre le cours des [illegible] de la Pièce, afin qu'on n'attribue pas [illegible] interruption au Public, qui a applaudi [illegible] à tout ce que la cabale fatiguée [illegible] a bien voulu lui en laisser entendre par intervalles. Que sçait-on ? Si cette Tragédie, malgré ses imperfections, venoit malheureusement à être jamais reconnue pour un très-grand Ouvrage, l'étourderie de quelques jeunes marmots, que je crois étrangers, & de je ne sçais quel pays, car ils n'entendent pas le François & ils ne sont pas honnêtes, attireroit à notre Nation, qui a fait tant d'honneur aux parties de notre Ouvrage qu'elle a entendues, le reproche de manquer d'élévation, de sentiment & de goût. Il seroit extravagant de penser qu'elle fût exposée à ce reproche; mais il est toujours prudent de tout craindre, afin de tout prévenir.

Malgré le tumulte qui troubloit la récitation de notre Pièce, nous avions le droit d'exiger que le Spectacle en fût continué, & nous avions réclamé ce droit auprès de M. le Premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, qui, dans cette occasion, n'a pas moins distingué son zèle pour la justice que son amour pour les Lettres. Avant & après la première récitation des *Arsacides*, nous en avons toujours obtenu ce que nous en attendions, & même ce que nous n'en attendions pas. La justice s'en montra un peu plus difficile après la seconde, seulement parce qu'elle ne pou-

voit que nous être funeſte. Elle ne ſe refuſa point à nos ſollicitations, mais elle en retarda le ſuccès; & c'eſt le plus beau modèle d'injuſtice à propoſer aux hommes en place.

Cependant nous comptions ſur la ſuite des récitations de notre Tragédie, la troiſième en avoit été annoncée, & nous portions l'aveuglement juſques à eſpérer qu'on laiſſeroit au public la liberté de l'entendre, lorſque la perſécution, dont elle étoit l'objet, nous procura l'honneur d'être plaint par un très-juſte & très-grand Prince, & l'heureuſe occaſion de lui faire un ſacrifice volontaire de nos droits. Nous l'avons fait, ce ſacrifice, en préſence & d'après les conſeils d'un perſonnage grave & caractériſé, dont la raiſon nous a paru bien ſupérieure à la nôtre. C'eſt la ſeule lumière qui nous ait conduit dans cette affaire, où nous n'avons mis de notre propre fonds, que la bonne volonté de la terminer d'une manière qui fût agréable.

C'eſt à cette anecdocte que doivent ſe réduire les différens bruits qu'a occaſionné la ſubite diſparution des *Arſacides*. Nous paſſons aux différens reproches qu'on fait à cette Pièce.

On nous reproche de nous être élevé au-deſſus d'une meſure conſacrée par les préceptes & par les Ouvrages des plus grands génies de toutes les Nations & de tous les ſiècles, & on crie que par cette ſeule raiſon l'Ouvrage eſt digne d'une proſcription univerſelle, fût-il par l'exécution auſſi ſupérieur à tous les Ouvrages de ce genre, qu'il eſt au-deſſus d'eux par l'étendue.

Cette critique, qui eſt la plus générale, eſt de pure fantaiſie; ceux qui s'en amuſent, n'ignorent pas que les Gens de Lettres forment une ré-

publique très-libre : nous ſçavons que cette république a ſes loix ; qu'il n'y eſt pas permis, par exemple, de faire de ſes talens un uſage qui ſoit funeſte à perſonne : mais nous ſçavons également qu'elle a eu la ſageſſe de ne porter aucune loi qui pût gêner l'eſſor d'aucun talent, & que dans cette république les hardieſſes du génie ſont une des libertés dont jouiſſent les citoyens qui la compoſent. Nous laiſſerons donc aux *Arſacides* les ſix Actes qui lui ſont eſſentiellement néceſſaires, & nous les lui laiſſerons pour notre gloire & pour le plaiſir même de ceux qui nous les reprochent ſi amèrement.

Cependant cette liberté n'eſt pas le ſeul motif qui ait diſpoſé notre imagination aux efforts qu'exige un très-grand plan ; nous avons fait relativement au même objet, d'autres études, dont nous nous bornerons à indiquer ici le réſultat.

Nous avons long-temps réfléchi ſur la nature de l'eſprit humain, ſur les forces morales & phyſiques de l'homme. Cet animal raiſonnable & éternel nous a paru ſe porter naturellement au grand de toutes parts : notre Nation, ſur-tout, nous a ſemblé y aſpirer plus ſenſiblement. On a beau nous crier aux oreilles qu'elle eſt légère, c'eſt une erreur ou une calomnie. Elle eſt vive & profonde, elle n'a que les agrémens de la légèreté. Une Nation qui compte de ſi grands Rois, de ſi grands Miniſtres, de ſi grands Hommes d'Epée, de ſi grands hommes de Lettres ; une Nation dont tous les monumens décèlent la grandeur ; une Nation qui a réſiſté à tant de Puiſſances réunies ; une Nation qui a produit & qui eſtime le grand Corneille, n'eſt point une Nation légère. Elle eſt

grande, elle peut ſourire à un Ouvrage frivole, à-peu-près comme Hercule ſourioit aux gentilleſſes du Bambin Hylas; mais un Ouvrage profond & ſublime excite toujours en elle une délicieuſe admiration : elle a fait ſes preuves; enfin elle nous a impoſé, & nous ne croyions jamais pouvoir lui préſenter un Ouvrage qui lui parût grand. Le plan du nôtre peut être mal conçu, mal exécuté; mais du moins eſt-il ſenſible que ce plan même fait preuve de la haute opinion que nous avons toujours eue de l'homme en général, & de l'homme François en particulier. C'eſt à cette opinion que nous devons la terreur & le courage qui ont retardé ou ſoutenu les efforts que nous avons faits pour mener à ſa fin une Tragédie qui peut bien n'avoir pas le mérite d'une ſeule, mais dans laquelle on reconnoîtra un jour le travail de cinquante Ouvrages de ce genre, & tout au moins; encore n'eſt-elle pas arrivée au période de perfection où nous eſpérons de l'élever.

D'un autre côté, & par rapport à nous-même, nous avons recherché les devoirs d'un Poète tragique, relativement à l'étendue qu'il doit donner à un plan de Tragédie. Nous les avons reconnus, & il eſt bon de les écrire ici, ces devoirs, afin d'apprendre à nos Critiques, qu'ils ne nous reprochent autre choſe que de les avoir remplis.

Un Poète tragique eſt un homme de toutes les Nations & de tous les ſiècles; il a toujours, & doit toujours avoir le deſſein de créer un Ouvrage qui ſerve éternellement aux mœurs, à la gloire, aux plaiſirs de ſa Patrie, & aux mœurs & aux plaiſirs du reſte des Nations : un Ouvrage qui, traduit & repréſenté par-tout, inſtruiſe & plaiſe

de toutes parts ; un Ouvrage immortel, enfin. Ses vues embraſſent donc la Nation & les Nations. Or un grand, mais un très-grand Ouvrage, peut ſeul obtenir ces honneurs univerſels, ces honneurs éternels, auxquels doit aſpirer & applaudir un Poète tragique, qui ſent toute la dignité & toutes les difficultés de ſon Art.

Mais il n'y a point de grand Ouvrage où il n'y a point de grand plan. Les Tragédies dont notre Littérature ſe fait honneur, en ont de très-étendus. S'il eſt poſſible d'aller au-delà, pourvu qu'on ſçache s'arrêter en deçà des forces de l'eſprit humain, il eſt du devoir & de la gloire des Poètes tragiques de l'entreprendre ou d'y encourager. Et c'eſt le ſecond motif qui a mis notre eſprit en action ; il a conçu un grand plan, dont l'exécution s'eſt trouvé entraîner tout naturellement ſix Actes très-étendus. Eh bien ! ſi par bonheur la Pièce étoit excellente, & qu'elle fût bien repréſentée, ce ſeroit trois quarts-d'heure de plaiſir que nous procurerions de plus à nos Spectateurs : ne voilà-t-il pas un crime digne de la proſcription univerſelle que l'on prononce contre notre Ouvrage. Nous en appellons, mort ou vif, aux futurs Spectateurs de la Pièce bien repréſentée.

D'autres Critiques prétendent que les ſix Actes pourroient facilement être réduits à cinq ſans en altérer le fonds. La réponſe à cette critique entraîneroit l'analyſe de toute la Tragédie : de tels développemens appartiennent plus particulièrement au genre polémique, & ne peuvent guères être la matière d'une Préface : d'ailleurs, ils lui donneroient plus de volume que n'en a l'Ouvrage même. Nous avons cru devoir les conſigner dans

un examen critique & apologétique des *Arſacides*, que nous publions en même tems que la Pièce.

Cet examen établira, il fera toucher au doigt & à l'œil l'impoſſibilité abſolue, & très-abſolue, de la réduction que l'on trouve ſi facile; il prouvera que la gradation & le développement de l'intérêt exige néceſſairement ſept Actes, & que dans la crainte de porter trop loin l'innovation, on en a rejetté un derrière la Scène, que le ſujet amenoit très-naturellement entre le cinquième & le ſixième, & dont le fonds étoit d'une beauté impoſante; ce qui eſt un défaut dans la Pièce, car les Scènes qui compoſent cet Acte ne peuvent jamais être de celles que l'art doive éloigner des yeux du Spectateur. Cet examen démontrera que la texture de la Pièce n'eſt point au-deſſus des forces morales de l'homme, que la durée en eſt également au-deſſous de ſes forces phyſiques, & qu'elle n'eſt point contraire aux conventions ſociales fixes auxquelles ſeules un Poète tragique doit avoir égard. Il apprendra que le fonds de l'intérêt en eſt plus riche qu'il ne faut, pour ſoutenir agréablement l'attention du Spectateur pendant deux heures & trois quarts que doit durer la Repréſentation, & trois heures même, ſi la déclamation n'en étoit pas auſſi rapide qu'elle doit l'être en un grand nombre d'endroits. Toutes ces preuves ſeront éclairées par le jour le plus lumineux; &, par parenthèſe, il viendra un temps où une ſeule Repréſentation de la Pièce mettra toutes ces vérités dans un bien plus grand jour encore.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à diſſimuler.

A l'égard des raiſons qui nous ont invité à mettre trois principaux perſonnages de Femme en préſence de deux principaux perſonnages d'Homme, elles ſont l'effet de nos réflexions ſur l'aſcendant naturel que ce ſexe a ſur le nôtre; il attire plus aiſément l'attention, il excite plus ſûrement l'intérêt: d'ailleurs, il a fallu pour plaire à cette aimable moitié de nos Spectateurs, adoucir en quelque ſorte l'effet du caractère féroce ou terrible que nous avons donné à nos perſonnages d'Homme, par l'effet de celui que nous avons donné à nos perſonnages de Femme; & pour en ſatisfaire l'univerſalité, & remplir nos devoirs de Poëte tragique, il a fallu confier à des femmes l'intérêt de la Pièce & l'exercice des vertus dont nous voulions inſpirer ou entretenir le goût. Nous ne concevons point comment des femmes dont le caractère eſt aſſorti à celui des hommes, qu'elles ne font que tempérer & contraſter, peuvent donner l'air de la molleſſe à notre Sujet. Cette critique eſt bien haſardée.

D'ailleurs, il eſt certain qu'au Théâtre, & même dans la ſociété, les grandes actions d'une femme font toujours plus d'effet que celles d'un homme; la délicateſſe phyſique de leur ſexe contraſte merveilleuſement avec la force morale que ces grandes actions ſuppoſent; leurs graces naturelles y ajoûtent un nouvel éclat, & l'amour qu'elles inſpirent mène à l'amour des vertus qu'elles pratiquent.

Quel eſt le Spectateur attentif, qui, brûlant de vengeance ou diſpoſé à l'ingratitude, ne prendra pas des ſentimens de généroſité ou de reconnoiſſance à la vue de Glaphire, qui, maîtreſſe de ſe venger de l'ingratitude que Tigrane affecte pour les bienfaits qu'il en a reçus, de l'infidélité odieuſe & du ſanglant affront qu'il lui fait, triomphe de la vengeance dont elle éprouve les tranſports, & n'écoute dans le parti qu'elle prend d'ôter la Couronne à Tigrane & de la mettre ſur la tête du rival de ce Prince, que les intérêts de ſes propres ſujets, & la reconnoiſſance qu'elle doit aux Romains, antiques amis & bienfaiteurs de ſa maiſon, & les ſiens même, & porte la généroſité juſques à s'occuper du ſoin d'aſſurer les jours du Prince qui l'a ſi cruellement outragée.

Quelle eſt la Marâtre, quel eſt le Parent barbare, qui, inſenſible au ſacrifice que Volgéſie fait de ſa Couronne & de ſes jours pour ſauver ſa fille & ſon gendre, & perpétuer ainſi le nom & les vertus de ſa race, dont ils ſont le précieux reſte, n'éprouvera pas le ſentiment de l'amour maternel, ou ne ſe reprochera pas ſa dureté pour les infortunés de ſa famille? Cet exemple, pour être placé ſi haut, ne laiſſe pas d'être utile aux différens ordres de la ſociété; chaque particulier le met à ſa portée, & en prend ce qui lui convient.

Quel eſt le Parjure, quel eſt l'Impie, que ne touchera point le ſpectacle de la conſtance de Barſénice à garder les ſermens qu'elle a faits à Thermodate au pied des autels & en préſence de ſa mère? Et quel eſt le Débauché ſur qui cet exemple de foi conjugale ne fera aucun effet?

L'éclat de ces vertus reſſortit bien mieux & intéreſſe beaucoup plus dans une femme que dans un homme, & même quelques-unes d'entre elles pourroient y grimacer & manquer ainſi leur effet, parce que la pratique en appartient plus particulièrement au Sexe ; & ce ſont toutes ces raiſons qui ont déterminé le nombre des Femmes que nous avons miſes dans notre Tragédie, & l'emploi que nous leur avons confié.

Voilà les reproches qu'on nous a faits par rapport à notre Ouvrage, & il s'eſt trouvé des Critiques, ou du moins un Critique, qui nous en a fait ſur notre conduite. « Cet Auteur n'eſt pas » riche, diſoit tout bon ou mauvais Plaiſant ; il » eut beaucoup mieux fait de ſolliciter l'amitié » de quelque Croeſus, que les faveurs de Melpo» mène ».

Nous ne nous ſervirons point de notre eſprit pour répondre à ce Monſieur, qui ne nous a pas paru en faire beaucoup de cas. Nous mettrons à notre uſage la ſublime ſimplicité d'une femme forte du ſeizième ſiècle ; nous lui répondrons ce que Catherine de Rohan, qui ſentoit toute la dignité de ſon origine, répondit à Henri IV, qui lui faiſoit une déclaration galante. « Je ſuis trop » pauvre, Sire, pour être votre femme, & je ſuis » de trop bonne maiſon pour être votre maîtreſſe ». Et moi je répondrai : « Je ſuis trop pauvre, Mon» ſieur, pour être l'ami d'un Croeſus, & je ſuis » trop bien né pour en être l'eſclave ».

Nous avons à préſent bien des choſes à dire ſur la cauſe primitive des rumeurs tumultueuſes & indécentes qui ont ſi opiniâtrément empêché

l'effet des *Arſacides*. Mais quelles choſes ! que de petites intrigues ! Les idées en ſont déja loin de nous. Cependant en laiſſant la cauſe, il eſt néceſſaire de parler des effets d'une manière étendue, afin que ce que nous en avons déja dit n'ait point l'air de ces illuſions que ſe fait quelquefois un Auteur ſur les véritables raiſons du mauvais ſuccès de ſon Ouvrage.

Les perſonnes qui ne ſe ſont trouvées à aucune des deux Récitations des *Arſacides*, auront bien de la peine, après avoir lu ces détails, à comprendre comment on a pu deviner qu'il y avoit des longueurs énormes dans une Pièce qu'on n'avoit ni lue ni entendue.

Quel eſt le Spectateur de bonne-foi qui puiſſe dire avoir d'autres idées de la Pièce que celles qu'il en a priſes dans les deux Scènes des deux Rois, qu'on a laiſſé entendre & applaudir ? Et pourquoi a-t-on laiſſé entendre ces deux Scènes plutôt que d'autres ? c'eſt un ſecret qu'on ne devine point. Et qu'on ne diſe pas qu'elles ſont ſi ſublimes, qu'elles ont impoſé à la cabale elle-même ; elles peuvent avoir quelque mérite, mais ce n'eſt point là la cauſe du ſilence qu'on a gardé. Il y en a, dans le cours du reſte de la Pièce, de beaucoup plus belles, & par le fonds, & par la forme. La Scène du ſacrifice de Volgéſie eſt une fois plus belle ; il n'y a pas un vers, un hémiſtiche, un mot à retrancher : tout y eſt néceſſaire ; ſoit qu'on l'entende au Théâtre, ſoit qu'on la liſe dans le ſilence du cabinet. Et c'eſt une des principales longueurs qu'on nous ait reprochées ! nous n'en ſommes point étonnés ; ce qu'on écoute & qu'on n'entend pas, eſt toujours fort

long. D'ailleurs, ce qu'on a pu en entendre étoit déguiſé ſous des tons étrangers à la choſe; l'Actrice qui y jouoit le rôle de mere, avoit été tout récemment indiſpoſée, elle n'étoit pas encore bien, & le tumulte lui donnoit de l'humeur: elle avoit beſoin de ſe plaindre, elle s'eſt ſoulagée; elle a mis toute la Scène en complaintes, elle l'a pſalmodiée, & pſalmodiée ſur le ton du *Libera*: cela eſt fort naturel.

Ainſi le Spectateur, ou n'entendoit point, ou entendoit des diſcordances ſi fatiguantes, qu'elles ne lui laiſſoient pas la liberté de ſéparer les mots & les penſées du plain-chant auquel on les aſſocioit. D'un autre côté, la cabale coupoit ſi ſouvent le fil des idées & la filiation des Scènes, qu'il n'étoit pas poſſible de renouer à chaque inſtant ce qu'on entendoit avec ce qu'on avoit entendu; & dans les courts intervalles de ſilence, les Acteurs qui, pendant le tumulte, avoient perdu l'eſprit de leurs rôles, le retrouvoient difficilement, & par-là même rendoient ce rapprochement impoſſible. Ils étoient inquiets de ce qui ſe paſſoit & de ce qui devoit ſe paſſer encore: il étoit aiſé de le prévoir. Les diſpoſitions du parti qui cauſoit le trouble étoient trop fortement prononcées, pour que l'on pût s'y méprendre, & c'eſt la ſeule faute qu'il ait à ſe reprocher. Il s'eſt conduit dans les détails de la conſpiration avec un art & une intrépidité admirable. Jamais conjurés ne furent plus intelligens & mieux diſciplinés. Ils avoient dans la tête, & quelques-uns ſur des quarrés de papier, les mots de ralliement dont ils étoient convenus; le point précis où il falloit intercepter l'effet d'une ſituation; les inſtans où il falloit une rumeur plus forte, afin de couvrir

couvrir la voix de l'Acteur qui avoit un morceau de paſſion à déclamer, & de rompre les rapports de ſon jeu avec celui des autres Interlocuteurs. Tous ces moyens ont produit auſſi préciſément leurs effets, que ſi les Acteurs ſe fuſſent concertés avec le parti qui les inquiétoit, tant l'exécution en étoit ſçavante & active.

C'eſt ſur-tout au cinquième & au ſixième Acte que la cabale s'eſt évertuée : on ſçavoit que c'étoient les plus beaux ; ils méritoient un traitement particulier. D'ailleurs, la Pièce tendoit à ſa fin, & on ne vouloit pas qu'elle y arrivât. Elle ſe ſoutenoit par la variété des Scènes qui amuſoient les yeux, & dont les oreilles attentives ſaiſiſſoient toujours quelques vers. Il s'eſt élevé alors un bourdonnement ſi ſenſible & ſi continu, qu'il a tourné la tête aux Acteurs : quelques-uns ne retrouvoient plus leur organe naturel ; d'autres remontoient du cinquième au quatrième Acte ; le Souffleur avoit beau crier, on ne l'entendoit pas, on alloit en avant ; l'Interlocuteur qui ne reconnoiſſoit plus ſa réclame, demeuroit interdit & décontenancé ; le Souffleur ou la mémoire ramenoit enfin notre pauvre égaré au quatrième Acte qu'il reprenoit ; l'enſemble étoit rompu, toutes les idées ſe croiſoient ; on diſoit cependant, mais ce n'étoit plus que de l'hébreu. Ce n'eſt rien encore, la terreur avoit gagné juſqu'aux Acteurs qui étoient dans les couliſſes ; ils y reſtoient retranchés, ou ils ne venoient ſur la Scène qu'en tremblant, & à la voix ou au ſigne de ceux qui s'y eſcrimoient encore. La conſternation eſt générale, tous les rôles manquent à la fois. Le Machiniſte qui croyoit en jouer un aſſez grand pour

s'intéreſſer au ſort de la Pièce, ſeul exempt de terreur, & grave & tranquille, compoſe ſur le dénouement dans l'inſtant même où il s'agit d'ouvrir le fond du Théâtre, qui doit en expoſer l'appareil aux yeux du Spectateur. Il imagine de mieux ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Il laiſſe dans l'inaction pendant cinq minutes les Acteurs qui étoient ſur la Scène, muets & les bras croiſés. O la belle compoſition ! Il ouvre enfin le fond du Théâtre, dont le ſpectacle manque la moitié de ſon effet, & le Parterre fait ſon affaire du dénoûment, qu'il coupe par piéces & par morceaux.

Tels ont été la conduite & le courage de la milice qu'on a employée au ſiège des *Arſacides*. Telle eſt encore la cauſe des reproches de longueurs qu'on fait à une Pièce qui a viſiblement le défaut contraire.

Malgré tant d'obſtacles, & nous devons cet aveu à la vérité & cet hommage au talent, M. Molé, que nous avions chargé du Rôle de Thermodate, M. Molé ſeul, dans le troiſième & quatrième Acte, a fait tête à l'orage, & c'eſt ſans doute cet Acteur qui a impoſé pendant deux Scènes très-longues aux Génies malfaiſans qui l'excitoient. Il nous a fait illuſion à nous-même, & nous avons cru voir tout vivant un héros de notre fantaiſie : il a mis dans le Jeu de ces deux Scènes tout ce que le jugement le plus ſain ; tout ce que l'intelligence la plus profonde de ſon Rôle & de ſes effets ; tout ce que l'imagination la plus vive & la plus ſage ; tout ce que le goût le plus ſûr & le plus exquis ; tout ce que le ſentiment le plus fin ; tout ce que la dignité unie à la férocité naturelle d'un caractère ;

enfin tout ce que l'énergie d'une ame robuſte peut prêter d'éclat à un grand Rôle. Il n'eſt jamais ſorti de la nature, & peut-être nous y a-t-il fait quelquefois rentrer nous-mêmes. Auſſi quels effets n'ont pas produit ces deux Scènes ! La cabale n'applaudiſſoit pas, mais elle laiſſoit entendre & applaudir : c'en étoit aſſez, & nous étions ſûr du même ſuccès pour les Scènes ſuivantes, ſi elles euſſent été entendues auſſi tranquillement, & jouées avec cette ſupériorité de talens ; mais l'orage qui a recommencé après ces inſtans de calme, & qui s'eſt toujours accrû juſqu'à la fin de la Pièce, l'a enfin déconcerté lui-même par dégrés, & il a fait ſa part, ainſi que les autres, des longueurs qu'on nous reproche. Nous ne nous en plaignons point ; il n'y a rien là que de fort naturel.

M. de Larive, à qui nous avions confié le Rôle de Tigrane, avec un grand fond de moyens ſpirituels & phyſiques, n'a pas eu tout-à-fait la même fermeté dans les deux Scènes dont nous venons de parler, il n'a point obtenu les mêmes applaudiſſemens ; on ne peut nier cependant que ſon Jeu, dans ces deux Scènes & dans pluſieurs autres, n'ait été très-naturel & très-ſagement raiſonné : il avoit parfaitement l'intelligence de ſon Rôle, & il ne lui a manqué que de l'encouragement pour le rendre avec un très-grand ſuccès.

Madame Veſtris, chargée du Rôle de Glaphire, n'a pu en obtenir aucun ; il étoit arrêté qu'on ne lui laiſſeroit pas la liberté de développer les talens qu'on lui connoît. On avoit mis dans la tête du Parti, qu'elle ne viendroit ſur la Scène que pour prêcher l'eſclavage : ce Parti étoit ſûrement compoſé d'étrangers, comme on l'a déja dit :

ils n'entendoient pas le françois ; ils ont cru, d'après leur prévention, que chaque mot du Rôle de cette charmante Actrice ſignifioit que rien n'eſt plus doux que de porter des fers aux pieds & aux mains : auſſi dès qu'elle a paru, & avant qu'elle ouvrît la bouche, un murmure qui portoit le caractère du dédain lui a coupé la parole & a affoibli ſon organe, au point qu'on n'entendoit rien de ce qu'elle diſoit. Elle n'a pu même, en cet état, faire uſage de ſes talens ; & quoiqu'elle ne fît point de contre-ſens, elle ne mettoit dans ſon Jeu ni la variété ni la chaleur qui étoient dans ſon Rôle : rien n'étoit faux, & tout étoit manqué. Les déſagrémens qu'elle a éprouvés nous ont fait une véritable peine. C'eſt peut-être la première fois que les graces ennoblies par une douce & juſte fierté, n'ont rien dit au cœur des François : il n'y avoit qu'à la laiſſer dire & faire, ç'eût été la plus belle choſe du monde.

A l'égard de Mademoiſelle de Saint-Gervais, qui a joué le Rôle de Barſénice, Héroïne de la Pièce ; elle ne s'en eſt chargée que pour rendre ſervice à ſa Société & à Mademoiſelle de Raucourt qui l'avoit déja étudié, & qui eſt tombée malade préciſément vers le temps de la première récitation. Ce Rôle, qui eſt très-difficile, n'étoit point de ſon emploi ; elle n'a même pas eu le temps d'en bien prendre l'eſprit. Cependant elle a rendu certains morceaux avec aſſez de vérité ; mais elle a joué la Scène de la reconnoiſſance d'une maniere bien nouvelle ! elle auroit ſans doute beaucoup mieux fait, ſi on eût moins inquiété ſon Jeu & qu'elle eût eu un peu plus d'organe & beaucoup moins de feu. Cette Actrice a une grande mé-

moire, & elle ne manque pas d'intelligence.

Quant à l'Actrice à laquelle nous avions confié le Rôle de Volgéſie, qui certainement eſt très-beau & très-peu difficile, on nous a aſſuré qu'elle avoit des talens, & des talens avoués du Public. Nous n'avons à en dire que cela; nous n'avons pas été à portée d'en juger nous-même. Nous ne faiſons point uſage de notre droit; nous n'allons point au ſpectacle.

Nous ne ſaurions finir cette Préface ſans parler de M. d'Alainval; c'eſt le ſeul des Acteurs anciens & nouveaux de ſa Société, qui, avant l'inſcription de cette Pièce ſur les Regiſtres de la Comédie, ait ſenti ce qui peut y être de bien. Il ſaiſit non-ſeulement les effets dont tout Acteur a ordinairement l'intelligence, il apprécia encore le mérite des détails, & il apperçut l'enſemble des Scènes. Il crut qu'il étoit de l'intérêt de ſa Société de repréſenter cette Pièce; il la fit inſcrire, & il nous épargna tous les ſoins dont il put ſe charger lui-même. C'eſt tout-à-la-fois un homme d'eſprit, un aimable homme & un homme aimable.

A *propos*, ou *mal-à-propos*, & le mot de *Madame*, qu'on nous a tant reproché, il n'en eſt pas queſtion dans cette Préface; il eût fallu placer ce reproche à la ſuite de ceux qu'on fait à la Piéce; il ne nous eſt pas venu.

Des perſonnes, très-éclairées, ont prétendu que les deux Rivales qui ſont au ſecond Acte, étant piquées l'une contre l'autre, & employant quelquefois l'ironie, le mot de *Madame* y avoit une nuance de comique..

Cette Critique eſt très-fine. Elle annonce bien du goût; mais l'application en eſt manquée.

Barſénice eſt une Princeſſe captive qui a trop à faire avec ſa douleur, pour avoir le loiſir de faire des figures de Rhétorique de ce genre : elle ne dit rien abſolument qui ait la plus légere teinte de l'ironie. Glaphire eſt une Princeſſe fière, ſuperbe même, qui parle avec dignité, avec le ton de la ſupériorité à ſa captive, devenue involontairement ſa rivale. Le mot de *Madame* ne ſauroit rien avoir de comique dans ſa bouche ; il caractériſe la fierté de la Princeſſe qui le prononce : elle traite avec une honnêteté majeſtueuſe, une Captive avec laquelle elle veut bien s'entretenir. D'ailleurs, cette femme, qui avoit été elevée à Rome, étoit *bien appriſe*. Il eſt vrai qu'elle employe deux fois l'ironie ; mais c'eſt l'ironie de la haute région ; encore eſt elle dominée par tant de majeſté, que cette Princeſſe a l'air de n'en rien ſavoir. Que peut-il donc y avoir de comique dans ce mot ? Le ton que, malgré eux, y mettoient des Acteurs déconcertés.

A l'égard des autres *Madame* de la Piece, y en a-t'il trop de quarante-ſix dans le cours de quarante-quatre Scènes ? Eh bien ! on en a retranché la moitié.

On eût peut-être mieux aimé le titre de *Princeſſe*. Un honnête Spectateur fatigué, indigné, peut-être, de ce qu'on avoit déja prononcé trois fois, *Madame*, où il n'étoit qu'une fois, ſe donna la peine, pour prévenir la quatrieme, de crier à l'Acteur, qui avoit ſans doute perdu la tête : dites *Princeſſe*. Ce mot-là eût mieux valu pour le moment ; mais eût été contre les bienſéances de langage : aucune de mes Reines, aucun de mes Rois ne peuvent être appellés ni *Prince*, ni

Princeſſe. Glaphire ſe conſidére comme une grande Reine, tout au moins, car elle eſt Citoyenne Romaine; Volgéſie eſt Reine des Parthes; Barſénice ſe regarde comme Reine d'Arménie; Tigrane & Thermodate ſont deux Rois. Tigrane ni Glaphire ne peuvent pas appeller Barſénice Reine, parce qu'ils ne reconnoiſſent point ſes droits au Trône d'Arménie. Ce ſeroit une contradiction entre les mots & les choſes; mais ils ne doivent point non plus l'appeller, *Princeſſe*, parce qu'ils ne peuvent ignorer qu'elle ſe conſidére comme une Reine; ce ſeroit une ironie inſultante.

Barſénice ſe garde bien d'appeller Glaphire, *Princeſſe*, parce qu'elle lui riroit au nez: Thermodate n'ira pas appeller Tigrane Prince de ſang froid. Tigrane ſeul, comme maître de l'Arménie, pourroit prendre cette liberté avec Thermodate; mais un Roi n'abuſe point de ſa victoire, il n'en fait point ſentir l'effet en pure perte aux Princes qu'il a vaincus.

On ſait à-peu-près qu'en parlant d'une Reine & d'un Roi, on dit très-bien: c'eſt la plus aimable *Princeſſe* du monde; c'eſt le meilleur *Prince* de la terre: les vertus de cette *Princeſſe;* la bienfaiſance de ce *Prince:* on dit tous les jours ces choſes-la à la Cour & à la Ville; mais en leur adreſſant la parole, ou de vive voix, ou par écrit, vous ne direz pas, *Princeſſe, les Grands & le Peuple aiment la ſage vivacité, la ſimplicité noble de votre Majeſté. Prince, le régne de votre Majeſté eſt celui de la Juſtice.* Vous ne ferez point de ce françois-la. Vous mettrez *Madame* à la tête de la premiere phraſe; & *Sire* à la tête de la ſeconde, & tout le monde trouvera l'une & l'autre excellentes.

ACTEURS.

TIGRANE, Prince du Sang des Rois de Médie, nommé Roi d'Arménie par les Romains.

THERMODATE, Prince du ſang d'Arſace, nommé Roi d'Arménie par les Parthes.

VOLGÉSIE, Reine des Parthes, & Mere de Barſénice.

BARSÉNICE, Fille de Volgéſie, accordée avec Thermodate.

GLAPHIRE, Princeſſe du ſang des Rois d'Arménie, accordée avec Tigrane.

ORBAN, Chef de l'Armée de Thermodate.

PHARBASE, Confident de Glaphire.

ISMANE, Confident de Tigrane.

CLÉONE, Confidente de Barſénice.

NARSÈS, Confident de Volgéſie.

ARBATE, autre Confident de Volgéſie.

GARDES.

SOLDATS.

La Scène eſt à Artaxate, dans le Palais des Rois d'Arménie.

LES

LES ARSACIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La Scène ne doit être éclairée que par les premieres lueurs du crépuſcule du matin.

SCENE PREMIERE.

BARSÉNICE, CLÉONE, NARSÈS.

(*Narsès ſe proſterne contre terre avec ſa ſuite dès qu'il apperçoit Barſénice.*)

BARSÉNICE.

Quel bruit ſourd & confus a frappé mon oreille!
Quelle timide voix m'appelle & me réveille?
O ſommeil! ſombre ami des mortels malheureux,
Que n'as-tu pour jamais fermé mes triſtes yeux!
Qui veille en ce Palais? On n'y voit point encore
Les premieres lueurs que devance l'aurore!

Cléone, eh ! que me veut ce Soldat conſterné,
Dont le front, à mes pieds demeure proſterné ?
Hélas ! malgré l'opprobre où je ſuis condamnée,
Il reſpecte d'un Roi la Fille infortunée.
Je vous tiens déſormais quitte de ces tributs ;
Levez-vous, ces reſpects ne m'appartiennent plus.
(*Narsès ſe leve, & Barſénice le reconnoît.*)
Mais c'eſt Narsès, le Chef des Gardes de ma mere !
Ah ! j'ai perdu peut-être une amie auſſi chere.

NARSÈS.

Non, Madame, elle vit ; elle vient ſur ces bords,
Des Parthes abbattus ranimer les efforts ;
Et de votre deſtin juſtement allarmée,
Elle amène en leur camp une nouvelle armée.

BARSÉNICE.

En quel état, grands Dieux, elle va me revoir !
O mere infortunée ! eh ! quel eſt votre eſpoir !
Mais eſt-il vrai, Narsès ? Ma mere en Arménie !
La Reine d'Orient, l'auguſte Volgéſie ! *ah ! ce non !*

NARSÈS.

Oui, Madame, & bientôt elle-même en ces lieux,
Sur la foi du Vainqueur, vient s'offrir à vos yeux.

BARSÉNICE.

Sur la foi du Vainqueur ! ſur la foi de Tigrane !
D'un Prince qui m'enleve un Sceptre qu'il profane !
Qui, Monarque régnant aux genoux des Romains,
Peut livrer, avec moi, Volgéſie en leurs mains !
Va, dis lui les dangers où ſon amour l'expoſe,
Narsès ; c'eſt bien aſſez des maux que je lui cauſe.
(*Narsès ſort.*)

SCENE II.

BARSÉNICE, CLÉONE.

BARSÉNICE.

Tout m'intimide, & rien ne peut me raſſurer:
J'ai trop à craindre, hélas! pour pouvoir eſpérer.
Compte les maux, Cléone, où le Ciel me condamne:
Priſonniere à la fois de Rome & de Tigrane,
Victime abandonnée à l'opprobre, à la mort;
Promiſe au jeune Roi dont j'ignore le ſort,
Et bientôt à des chars honteuſement traînée.....
Fut-il jamais, grands Dieux! plus triſte deſtinée?
Et pourquoi falloit-il accabler ſous vos coups,
Ce qui reſte des Rois qui régnoient comme vous?...
Je le ſens trop, Cléone, il n'eſt plus que les larmes,
Qui, pour moi déſormais, puiſſent avoir des charmes;
Et Volgéſie, encor loin de me conſoler,
Pour elle-même, hélas! les fait encor couler.
Tu ſais ſi cette Cour eſt à craindre pour elle.
Je veux qu'à ſon ſerment, Tigrane ſoit fidele,
Je veux que Rome même en reſpecte la foi;
Ne me reſte-t-il plus aucun ſujet d'effroi!
Tu connois cette Femme & ſuperbe & jalouſe,
Que déja de Tigrane on nomme ici l'épouſe;
Glaphire, qui ployant ce Monarque à ſon gré,
A l'Empire qu'il perd, s'éleve par degré:

Je la crains pour ma mere, & s'il faut te le dire,
Le Vainqueur eſt à craindre encor moins que Glaphire!
Mais on vient...

SCENE III.

BARSÉNICE, CLÉONE, *tournant la tête vers le fond du Théâtre.*

CLÉONE.

VOTRE mere arrive en cette tour:
Je vois Narsès, Arbate, & des Grands de ſa Cour;
Tout le Palais la ſuit ou l'attend au paſſage.

BARSÉNICE.

Généreuſe tendreſſe! intrépide courage!

CLÉONE.

Elle-même vers vous précipite ſes pas.

SCENE IV.

BARSÉNICE, CLÉONE, VOLGÉSIE, NARSÈS, ARBATE, *Suite.*

BARSÉNICE.

O ma mere! eſt-ce vous que je tiens dans mes bras?

VOLGÉSIE.

Moi-même, & je revois une fille ſi chere!
Profitons des momens; viens, embraſſe une mere.

Qui l'eût dit, qu'en ces murs où t'encenſoit ta Cour,
A peine je pourrois t'exprimer mon amour?
Ces Soldats que j'ai vûs dans la premiere enceinte,
Avec trop de douleur, m'inſpirent trop de crainte:
Qu'ils te gardent de près! on voit de toutes parts,
Briller autour de toi la pointe de leurs dards.

BARSÉNICE.

C'eſt l'ordre de Glaphire.

VOLGÉSIE.

Eh quoi!

BARSÉNICE.

Cette Princeſſe,
Dès longtems de mon ſort eſt l'unique maitreſſe;
Tigrane qui lui doit l'amitié des Romains,
Pour flatter ſon orgueil, le remit en ſes mains:
Et vous n'ignorez point que Glaphire elle-même,
Sur le front de ce Prince a mis le Diadême.
Héritiere du Trône où ſa main l'a placé,
Elle veille aux périls dont il eſt menacé,
Et craint que des combats la fortune inégale,
N'y faſſe quelque jour remonter ſa rivale.
Mais au milieu des fers, & de tant de malheurs,
Que vos propres dangers m'inſpirent de frayeurs!
Vous venez expoſer votre tête ſacrée
En des lieux où ma perte, où la vôtre eſt juréet

VOLGÉSIE.

Elle eſt en ſûreté, diſſipe ton effroi;
Tigrane m'en répond, je m'en fie à ſa foi.

BARSÉNICE.

Eh! quel eſt l'intérêt, qui, du fond de l'Aſie,
Dans les murs d'Artaxate amene Volgéſie?

VOLGÉSIE.

L'intérêt de ta gloire & celui de tes jours.

BARSÉNICE.

Et vous vous expoſez aux périls que je cours!
Et c'eſt moi, qui traînant une honteuſe chaîne,
Attire ſur ces bords une ſi grande Reine!
Mais vous pouviez, Madame, en ces climats lointains,
Par des Ambaſſadeurs expliquer vos deſſeins.

VOLGÉSIE.

Mes deſſeins en ces lieux ont beſoin de moi-même,
Et je ne ſonge ici qu'à mes enfans que j'aime.
Qu'eſt devenu ce Prince, à ton amour promis,
Que j'appellai toujours du tendre nom de Fils?
Ce Prince de mon ſang, l'aîné des Thermodate,
Qui devoit couronner ton front dans Artaxate?

BARSÉNICE.

On ne m'a point inſtruite encor de ſon deſtin.

VOLGÉSIE.

Barſénice l'ignore: il n'eſt que trop certain.

BARSÉNICE.

Je ſouhaite à la fois, & je crains de l'apprendre.

VOLGÉSIE.

Ne déſeſpérons point, le Ciel peut nous le rendre.
Et ſon Frere, du moins, ſçais-tu quel eſt ſon ſort?

BARSÉNICE.

Des mains du Vainqueur même, il a reçu la mort.
Il s'eſt ſacrifié pour ſon Roi, pour ſon frere.

VOLGÉSIE.

Des deſcendants d'Arſace, ô ſacré caractere!
Raconte-moi ſa gloire, & dis moi quel revers

T'a pu précipiter du Trône, dans les fers ?
Comment Tigrane, après ſa honteuſe retraite,
A-t-il, des Thermodate, entrepris la défaite ?
Par quel prodige, un Prince, eſclave des Romains,
Dont on a vu ramper l'enfance ſous leurs mains ;
Qui devant un Conſul, un Tyran de l'Aſie,
Courbe encor lâchement ſa Couronne avilie,
Et qui méconnoiſſant ſa grandeur & ſes droits,
Proſtitue au Sénat la Majeſté des Rois :
Par quel prodige a-t-il, plus brave que ſes Maîtres,
Subjugué deux ſoldats du ſang de nos Ancêtres ?

BARSÉNICE.

Reine, vous l'ordonnez, mais de telles horreurs,
Peut être avec les miens, feront couler vos pleurs.
La victoire, jamais n'inſpira tant d'allarmes.

Le jour même qui fut ſi fatal à nos armes,
L'aîné des Thermodate, en ce Temple prochain,
Aux marches des Autels me préſentoit ſa main :
Tigrane, accompagné d'un Parti qui lui reſte,
Vient, dans la nuit, troubler cette fête funeſte :
A travers des ſentiers ouverts ou mal gardés,
Il fond ſur nos ſoldats ſurpris, intimidés,
Et du carnage aux ſiens offrant par tout l'exemple...
Le Barbare eſt déja dans l'enceinte du Temple.
Trop altéré du ſang de ſes heureux Rivaux,
Il nous cherche, éclairé de nos propres flambeaux.
Du culte des Autels, toute entiere occupée,
Je ne vois point briller ſa lance, ſon épée ;
Je vois le Héros ſeul dont je reçois la main :
Bientôt les cris des ſiens, ceux du ſoldat Romain....

Il alloit ceindre, hélas ! mon front du Diadême,
Il raſſûre ſa garde & ſa Maîtreſſe même,
Et court brillant encor des marques de ſon rang,
Vendre cher aux Romains ſon Sceptre & notre ſang.
J'ouvre les yeux alors ; jugez de mes allarmes ;
Mais étouffant mes cris, & dévorant mes larmes,
Dans les tremblantes mains du Pontife égaré,
Mon ſombre déſeſpoir ſaiſit le fer ſacré.
A l'abri de ce fer que je conſerve encore,
Je cherche, en frémiſſant, le Prince que j'adore.
A travers la lueur des flambeaux & des dards,
Son front majeſtueux attire mes regards.
Il défendoit alors ſon infortuné Frere....
Ils ſont couverts de ſang & bouillants de colere.
L'aîné de ces Héros, le plus cher à mes yeux,
Me défend les périls que je cherche auprès d'eux :
J'y vole.... A peine encore un peu de ſang lui reſte.
J'arrache de ſon front un bandeau trop funeſte.
Son Frere.... Ah ! que ce trait embellit ſes exploits !
Son Frere ſur le ſien met le bandeau des Rois ;
Tigrane, qu'éblouit l'éclat du Diadême,
Fond ſur ce Prince, & croit percer ſon Rival même.
La Victime ſans force, ainſi que ſans effroi,
Se traîne & va combattre ou mourir loin de moi.
Tigrane, poſſédé du démon du carnage,
Du ſang des enfans même, abreuve encor ſa rage.
D'un trait dans la mêlée, il me perce le ſein ;
Je tombe, & reſte aux pieds de mon fier Aſſaſſin.
Je dois à ſa vertu, ce tribut légitime :
Qu'ai-je fait ? a-t-il dit ; qu'on répare mon crime.
Son époux, chez les morts, eſt déja deſcendu :
Rendez du moins ſa Veuve au jour qu'il a perdu.

Il dit, & profitant d'un premier avantage,
Il porte, loin de moi, les horreurs du carnage.
Des bras où m'a laiſſé ce Vainqueur inhumain,
Mes yeux ſuivent les traits qui partent de ſa main.
Son Rival, qu'il croit mort, bravant ſeul ſa colere,
Venge longtems encor ſa Maîtreſſe & ſon Frere:
Mais on ſe mêle enfin, l'un par l'autre emporté,
Et je perds Thermodate avec la liberté.
Encor ſi ces malheurs, que je ne puis vous peindre,
Etoient enfin les ſeuls que mon cœur eût à craindre!
Mais au char de triomphe, on m'enchaîne aujourd'hui,
Et Varus part pour Rome & me traîne après lui.

VOLGÉSIE.

Dieux! quel enchaînement d'horreurs & d'infortunes!
Toutes fois à travers nos diſgraces communes,
Au ſentiment profond de ma propre douleur,
Un ſentiment ſecret mêle quelque douceur.
Il ſemble m'annoncer l'aîné des Thermodate.
Peut-être eſt-il captif dans les murs d'Artaxate.
C'eſt mon dernier eſpoir.

BARSÉNICE.

Et mes derniers malheurs.
Sa mort, à mon amour, coûteroit moins de pleurs.
Qu'il ait ſubi, grands Dieux! le deſtin de ſon Frere.
Eh quoi! mes yeux verroient une tête ſi chere,
Au char d'un vil Conſul liée à mes côtés,
En ſpectacle aux Romains qu'il a longtems domptés.
Ah! n'eſt-ce donc qu'au ſein de tant d'ignominie,
Que votre fille, hélas! lui devoit être unie!

VOLGÉSIE.

Mais, du moins, l'héritier de ſon nom, de ſes droits,
Orban, qui de mon fils ſecondoit les exploits,

Et dont l'amour a fait un Prince de ma Race,
Nous pourroit, de ſon Maître, apprendre la diſgrace.
Vit-il encore ?

BARSÉNICE.

Il eſt enfermé dans ces tours.

VOLGÉSIE.

Eh bien ! c'eſt donc à lui qu'il faut avoir recours.
Le Vainqueur, avec moi, ſouhaite une entrevue ;
Pour peu que de nos maux ſon ame ſoit émûe,
Je puis, de ſa clémence, obtenir la faveur
De voir le ſeul Guerrier encor cher à mon cœur.
J'eſpere, par ſes mains, te rendre un Diadême.

BARSÉNICE.

Puiſſiez-vous conſerver ici le vôtre même.
Sur quelle foi, Madame, y venez vous braver,
Les périls dont, en vain, vous voulez me ſauver ?
Que peut en ce Palais toute votre puiſſance ? . . .
(*Barſénice appercevant Tigrane.*)
Souffrez que du Vainqueur j'évite la préſence,
Et que j'aille en ce Temple, où ma crainte a recours,
Intéreſſer le Ciel au ſalut de vos jours.

VOLGÉSIE.

Que pour les tiens, mon cœur éprouve ici d'allarmes !

SCENE V.

VOLGSIE, TIGRANE.

TIGRANE.

Votre camp vous demande & le mien prend les armes.
L'un & l'autre, à l'envi, brûlent de s'immoler,
Le fer brille, il menace, & le ſang va couler.

Reine, je ne veux point vous dérober la gloire
D'avoir part aux périls, peut-être à la victoire,
Et je ne rougis point de paroître jaloux,
D'avoir à triompher d'ennemis tels que vous.
L'éclat de votre Sang, de votre Diadême;
Ces noms que l'Orient vous a donnés lui-même,
D'exemple des Guerriers, de modéle des Rois....
Tant d'honneurs couvrent trop l'éclat de mes exploits.

VOLGÉSIE.

Je ſçais ce que mon regne obtint de renommée,
Et quelquefois j'ai fait la gloire d'une armée:
Mais quelque orgueil enfin que puiſſent m'inſpirer
Les noms dont l'Orient ſe plaît à m'honorer,
Quelque eſpoir qu'une armée inſpire à mon courage,
Que m'importe un triomphe où je crains un outrage?
Ma fille eſt priſonniere, & pour ce ſang des Rois,
Je crains Rome & Glaphire & Tigrane à la fois;
Je tremble que Varus dont le départ s'apprête,
N'entraîne après ſon char cetre illuſtre conquête,
Et qu'un Peuple, un Sénat, ennemi de mon ſang,
Ne mette encor ſa gloire à lui percer le flanc;
Mais l'amour maternel m'allarme trop peut-être,
Du ſort de vos Captifs, vous êtes ſeul le maître.
Irez vous, d'un vain Peuple adorant les décrets,
Vous avilir aux yeux de vos propres Sujets,
Et vous même donner l'exemple à nos Provinces,
De ce mépris que Rome affecte pour leurs Princes?

TIGRANE.

A Vous, à mes pareils, je ſçais ce que je dois,
Et Rome en mes Etats n'impoſe point de loix.
Je ſçaurai bien, du moins, ſi l'on oſe y prétendre,
Uſer du droit ſacré que j'ai de m'en défendre;

Mais ſans bleſſer mon rang, je crois qu'il m'eſt permis
De livrer aux Romains mes propres ennemis,
Et de payer ainſi l'honorable alliance
D'un peuple qui prit ſoin d'élever mon enfance.
Je ne déguiſe point qu'il en coûte à mon cœur,
D'expoſer Barſénice à ſa juſte fureur.
Elle a reçu le jour d'un ſang que je révere:
Arſace eſt ſon ayeul, & vous êtes ſa Mere;
Héritiere d'un Trône où l'on voit proſternés
Tant de Rois par vos mains vaincus ou couronnés,
Elle ſembloit placée au deſſus des diſgraces.
L'éclat de ſa beauté, la douceur de ſes graces,
Tout, juſqu'à ſa fierté, m'intéreſſe à ſes pleurs;
Mais je ne puis enfin que plaindre ſes malheurs.
L'intérêt des Etats que le ſort me confie,
Parle contre elle, & veut que je la ſacrifie.

VOLGÉSIE.

Eh bien! ſacrifiez à d'indignes amis,
Un bien qu'en votre main la fortune a remis:
Conſervez à ce prix leur faveur paſſagere.
Mais quel que ſoit l'appui que votre âme en eſpere,
Après ce que j'ai fait & tout ce que je peux,
Craignez bien plus de moi que vous n'attendez d'eux.
C'eſt à regret, Seigneur, que je tiens ce langage;
J'honore vos vertus, j'aime votre courage,
Et ce n'étoit point vous qu'en ces lointains climats,
Je venois appeller aux périls des combats;
Mon juſte déſeſpoir faiſoit grace à vos armes,
De ces mêmes malheurs qui m'arrachoient des larmes;
Et dans l'eſpoir qu'enfin ils pourroient vous toucher,
Rome étoit l'ennemi que je venois chercher.

TIGRANE.

On arme contre moi quand on arme contre elle.

VOLGÉSIE.

On trahit tous les Rois, quand on ſert ſa querelle.

TIGRANE.

Ce n'eſt point les trahir que de garder ſa foi.

VOLGÉSIE.

Rompre de tels ſermens, eſt la premiere loi.

TIGRANE.

On eſt parjure alors.

VOLGÉSIE.

Nul ſerment ne nous lie,
Quand notre propre gloire en peut être avilie.
On n'eſt donc point parjure, & l'on eſt foible au moins,
Quand pour s'en affranchir on prend ſi peu de ſoins.
Pardonnez au diſcours que vous tient ma franchiſe.

TIGRANE.

Votre audace en effet excite ma ſurpriſe.
Et ſi je n'affectois plus d'égards pour ma foi,
Que vous ſemblez ici n'en mériter de moi.....
Rendez grace au ſerment qui retient ma colere;
Malgré mille ſoupçons que je veux bien vous taire,
Vous êtes libre encore, & puiſque j'ai promis
Qu'en vos mains, en ce jour, Orban ſeroit remis,
On ne me verra point, ſur un ſoupçon frivole,
Faire des malheureux ou trahir ma parole;
Je ne le compte plus, ferme dans mes bienfaits,
Au rang des priſonniers que ma victoire a faits.

VOLGÉSIE.

Mais on dit que Varus vous le demande encore.

TIGRANE.

Il le demande en vain, & quoique je l'abhorre,
Penſez vous qu'à ma haine, en eſclave ſoumis,
J'héſite à protéger de foibles ennemis ?
Mais avant d'en venir à tant de réſiſtance,
Je dois quelque tribut à la reconnoiſſance ;
Je veux revoir Varus, je veux ſçavoir de lui,
Si Rome a prétendu me vendre ſon appui ;
Et, quel que ſoit l'effet d'une telle entrevue,
De mon pouvoir ſuprême embraſſer l'étendue.

VOLGÉSIE.

Puis-je eſpérer de voir Orban en ce Palais,
Avant que Barſénice en parte pour jamais ?

TIGRANE.

Libre avant cet inſtant, il doit ici ſe rendre.

VOLGÉSIE.

Et c'eſt la ſeule grace où je puiſſe prétendre ?

TIGRANE.

Quoi, lorſque je remplis ma parole envers vous,
Puis-je envers des amis en être moins jaloux ?
Varus fait ſur ce point une juſte demande.
Avant que mon Armée & le Camp qu'il commande,
M'euſſent ici du Trône applani les chemins,
Ma jeuneſſe promit de livrer en ſes mains
Le reſte dangereux du ſang de Volgéſie.
J'ai trop fait pour ſa haine & pour ma jalouſie.
Mais j'ai promis enfin ; & juſques à ce jour,
Rome n'a point pour moi démenti ſon amour.

Du ſort de Barſénice, elle ſeule eſt maîtreſſe,
Et votre Fils, ſur-tout, compris dans ma promeſſe,
S'il reſpiroit encore & qu'il portât mes fers,
Iroit l'énorgueillir de ſes propres revers.

VOLGÉSIE.

Il ne me reſte donc, au ſein de mes miſeres,
Que l'Héritier des droits & du nom des deux Freres!
Je vais, en attendant qu'il vienne en ce Palais,
Raſſurer de mes Chefs les eſprits inquiets;
Par la bouche d'Arbate, inſtruire mon Armée,
Que ce n'eſt point pour moi, que je ſuis allarmée,
Mais que ma Fille part, & qu'enfin mon courroux
Embraſſe déſormais Rome, Glaphire & vous.

SCENE VI.

TIGRANE, ISMANE.

TIGRANE.

Qu'il me tarde de voir l'effet de tant d'audace;
J'ai détruit le dernier des deſcendans d'Arſace.
De ce Soldat fameux, de ce Parthe indompté,
Que les Rois qu'il vainquit ont eux-mêmes vanté;
Qui vers les bords de l'Inde, au milieu de l'Aſie,
Fonda le vaſte Empire où regne Volgéſie:
J'ai détruit le dernier de ſes dignes Neveux.
Ami, l'Empire reſte & j'y porte les yeux;
Mon cœur eſt indigné d'une gloire commune.
Des Couronnes des Rois n'en puis-je porter qu'une?

Celle de l'Orient eſt faite encor pour moi;
Qui triomphe d'un peuple en peut être le Roi.
Je veux porter mon nom, trop peu célébre encore,
Des monts de l'Arménie aux plaines de l'aurore.
Ne crois pas cependant que par des attentats,
Je veuille lâchement obtenir tant d'Etats;
Volgéſie en ces lieux peut reſter ſans allarmes:
Elle n'a rien pour elle à craindre que mes armes.
Je veux que la Victoire, elle ſeule à mon gré,
Sur ſon trône aujourd'hui m'élève par degré:
Que les Parthes vaincus, leur Reine priſonniere,
Tous viennent à mes vœux en offrir l'Héritiere.
Ce ſont-là les deſſeins que mon cœur a conçus,
Et c'eſt ſur quoi je vais traiter avec Varus;
En vain à tous mes pas ſa prudence attentive,
M'a déja fait deux fois demander ma Captive.
Vainement de Glaphire il protége les droits;
L'intérêt des Romains lui preſcrit d'autres loix:
Il me doit ſon appui; Rome eſt mon alliée;
Et je cherche une gloire où la ſienne eſt liée.
Viens, & ſi nos traités enfin ſont ſuperflus,
Son Camp, pour mes Soldats, n'eſt qu'un péril de plus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'aurore commence à paroître.

VOLGÉSIE, *ſeule.*

ORBAN à mes regards ne s'offre point encore ;
Toutefois le tems preſſe, & l'éclat de l'aurore
Déja blanchit l'azur & l'or de ces lambris.
Qu'il me tarde de voir cet ami de mon fils !...
Quelle voix ſourde & fiere a frappé mon oreille !
Quel ſentiment confus dans mon cœur ſe réveille !...
Enfin j'entends ſortir des antres de la Tour,
Orban qui vient chercher Volgéſie & le jour.
Il entre ; à peine, hélas ! je le puis reconnoître.

SCENE II.

VOLGÉSIE, THERMODATE, ORBAN.

VOLGÉSIE.

VENEZ, digne Héritier des droits de votre Maître.

THERMODATE, *à Orban, vers le fond du Théâtre.*

Où ſuis-je, Orban? mes yeux, que le jour éblouit,
Par-tout de ma priſon ſemblent porter la nuit.

VOLGÉSIE.

Qu'entends-je, juſte Ciel! ſa reſſemblance extrême,
Ce front noble, ſa voix .... c'eſt Thermodate même.
O cher Prince! ô mon fils!

THERMODATE.

Grande Reine, eſt-ce vous?
Souffrez que votre fils embraſſe vos genoux.

VOLGÉSIE.

Prince, mais on diſoit qu'une tête ſi chere.....

THERMODATE.

C'eſt l'effet de la mort de mon généreux frere.

VOLGÉSIE.

Et pour laiſſer la Cour dans cette heureuſe erreur,
Vous avez pris un nom moins terrible au vainqueur.

THERMODATE.

Orban, qui pour mes jours craignoit ſa haine extrême,
A répandu lui ſeul que j'étois Orban même:
Et comme après ma mort on ſait, qu'avec mes droits,
Mon nom devient encor le prix de ſes exploits,
Sans déguiſer mon rang, mon nom de Thermodate,
Je paſſe pour Orban à la Cour d'Artaxate;
Et bientôt dépouillant un courroux inhumain,
Mon rival me remet mes armes de ſa main.

VOLGÉSIE.

Dieux! couvrez ces ſecrets d'une ombre ſalutaire!

THERMODATE.

Vous ſeule avec Orban vous ſavez ce myſtere.
Mais ſouffrez que la Reine, inſtruite de mon ſort....

VOLGÉSIE.

Laiſſons-la ſe livrer au bruit de votre mort.
Ses pleurs en ſont encore une preuve nouvelle.
Les yeux des Courtiſans ſont tous ouverts ſur elle:
Ne portons point le calme en ſon cœur agité;
Songeons plutôt au char pour ſa honte apprêté.
C'eſt ſur cet intérêt qu'une mere allarmée
Venoit entretenir le Chef de votre armée.
Je rends graces au Ciel qui veut qu'entre vos mains
Je puiſſe dépoſer des intérêts ſi ſaints.

THERMODATE.

Il n'eſt rien que pour elle & pour vous je ne brave.
Je n'ai point dans les fers pris le cœur d'un eſclave.
Une nouvelle armée arrive ſur vos pas;
Commandez, & voici le Chef de vos ſoldats.

VOLGÉSIE.

On ſait tout ce que peut un ſi mâle courage :
Mais ce n'eſt pas le tems, Prince, d'en faire uſage ;
D'ailleurs, qui me répond de votre liberté ?
Je veux que de remords le Tyran agité,
Et qui ſe croit encor teint du ſang d'un Monarque,
Laiſſe de ſes vertus échapper cette marque,
Et qu'il veuille expier le meurtre d'un rival,
Par le ſalut d'un autre également fatal.
Mais Glaphire l'obſerve, & c'eſt elle qui régne.
Apprends ſi, pour mon fils, il faut que je la craigne.
Par ſon ordre bientôt de ſacriléges mains
A travers & la foule & les cris des Romains,
Traînent au pied d'un char ma fille échevelée.
C'eſt à vous qu'a recours ſa mere déſolée.

THERMODATE.

Ah ! que puis-je pour elle, & que puis-je pour vous ?

VOLGÉSIE.

Du Vainqueur contre Rome allumer le courroux ;
Briſer l'indigne nœud qui l'unit avec elle ;
Et l'armer en faveur du Parthe qui l'appelle.

THERMODATE.

Se peut-il que Tigrane, éleve des Romains ;
Qui tient avec Glaphire un Sceptre de leurs mains ;
D'un peuple qu'il redoute, abjurant l'alliance,
Des Rois qu'il a vaincus embraſſe la défenſe ?
Je brûle de ſervir de ſi nobles projets ;
Mais comment triompher de ſi grands intérêts ?

VOLGÉSIE.

Il en eſt pour Tigrane un bien plus grand encore.

THERMODATE.

Quel attrait peut tenter un Roi qui nous abhorre?

VOLGÉSIE.

L'attrait d'un grand Empire; il eſt ambitieux:
Mon fils, l'éclat du mien peut éblouir ſes yeux.

THERMODATE.

Qu'entends-je?

VOLGÉSIE.

Ce projet, à vos droits ſi funeſte,
D'une auguſte Maiſon ſauve l'auguſte reſte.

THERMODATE.

Mais le Parthe, ſi fier du grand nom de ſes Rois,
Madame, voudra-t-il reconnoître ſes loix?

VOLGÉSIE.

Je ne l'ignore pas; le Sceptre de nos peres
Ne peut paſſer ſans doute en des mains étrangeres,
Et le Parthe indocile, & peut-être offenſé,
Renverſeroit un Trône où j'aurois renoncé.
Mais juſqu'où peut porter une Reine épersdue
L'orgueil de tant de Rois dont elle eſt deſcendue,
Et le deſir de voir dans ſa poſtérité
Revivre leur grandeur & leur juſte fierté!
Juſqu'où portent l'eſpoir & l'amour d'une mere!
Et combien notre gloire, & ma fille m'eſt chere!
Prince, allez à Tigrane, à ce Prince inhumain,
Préſenter de ma part ma Couronne & ma main;
Et, fier de lui donner la moitié de l'Aſie,
Lui demander pour vous, ma fille & l'Arménie.

Oui, puiſſé-je à ce prix la remettre en tes bras!
Tantôt me livrant trop au bruit de ton trépas,
Pour lui rendre du moins l'eſpoir d'un Diadême,
Entre les mains d'Orban, je la traînois moi-même.
Mais vous vivez, le Ciel, fatigué de mes vœux,
La rend à ſon époux ſous un préſage heureux:
Vous ſaurez la ſauver du ſort qui la menace.

THERMODATE.

Je ne demande aux Dieux que cette ſeule grace.

VOLGÉSIE.

Eh bien! entamez donc un généreux traité,
Qui met avec ſes jours ſa gloire en ſûreté.

THERMODATE.

Si je n'arme aujourd'hui mon bras pour la défendre,
Reine, c'eſt un bonheur où je ne puis prétendre.
Mille obſtacles puiſſans s'oppoſent à la fois
Au ſuccès des moyens dont vous avez fait choix:
Généreux & cruel, le Vainqueur eſt extrême.
Je ſais quel eſt l'éclat de votre Diadême:
Mais éblouira-t-il un ami des Romains,
Formé par leurs leçons & nourri par leurs mains?

VOLGÉSIE.

Ses Ayeux, on le ſait, n'ont point eu de tels Maîtres,
Et ſouvent on revient aux mœurs de ſes ancêtres.

THERMODATE.

Quel tems choiſiſſez-vous pour des projets ſi beaux!
Il s'attache aux Romains par des liens nouveaux,
Par des liens ſacrés: vous ignorez encore
Qu'il épouſe en ce jour Glaphire qu'il adore?

Cette fiere Princeſſe éleve, comme lui,
De Rome qu'elle ſert & qu'elle a pour appui,
Et qui, pour couronner une tête ſi chere,
Lui tranſmit ſur ces bords tous les droits de ſon pere;
Comment briſer des nœuds que l'amour a formés?

VOLGÉSIE.

C'eſt ſur ces fondemens que vous vous allarmez!
Je ſais bien que Glaphire inquiète & jalouſe,
Se hâte de porter le nom de ſon épouſe,
Et fiere de l'appui de l'Empire Romain,
Ordonne que ce Roi lui vienne offrir ſa main.
Mais je n'ignore pas que ſon impatience
Prépare vainement cette grande alliance,
Et que Tigrane enfin ne ſait plus s'occuper
Que de nourrir ſes feux & de leur échapper.

THERMODATE.

N'en croyez pas, Madame, une rumeur ſi vaine,
Rien ne peut retarder leur union prochaine;
Ils s'aiment, & le Ciel propice à cette ardeur,
Y voulut, dès l'enfance, accoutumer leur cœur.
Le ſort qui les guida jadis en Italie,
A lui-même formé le beau nœud qui les lie:
Le pere de Glaphire, humble ami des Romains,
Qui tenoit l'Arménie & ſes jours de leurs mains,
A peine eut par foibleſſe ou par reconnoiſſance,
De ſa fille à leurs ſoins abandonné l'enfance,
Que celui de Tigrane, après mille combats,
Vaincu dans la Médie, au ſein de ſes Etats,
Captif & dépoſé, pour avoir régné libre,
Leur vint au pied d'un char, ſur les rives du Tibre,

Livrer ſon héritier, ſa tête & ſon pays :
Elle plaignit le pere & brûla pour le fils,
Et Tigrane, bientôt ſenſible à ſa tendreſſe,
Juſqu'à l'idolâtrie aima cette Princeſſe :
Comment eſpérez-vous éteindre ſon amour,
Payé par un Empire & par tant de retour ?
Mais je veux que Tigrane, aux pieds de Volgéſie,
Accepte de ſa main le Sceptre de l'Aſie ;
Je veux que, reprenant l'orgueil de ſes Ayeux,
Sur celui des Romains il ouvre enfin les yeux ;
Que votre auguſte nom, l'éclat de votre Empire,
Tout lui faſſe oublier ce qu'il doit à Glaphire,
Cette femme hautaine & vouée aux Romains,
Dont ici tous les pas ſont guidés par leurs mains ;
Cette Femme qui voit voler l'Aigle Romaine,
Où l'appelle à ſon gré ſon amour ou ſa haine,
N'eſt-elle point à craindre enfin, & penſez-vous,
Pouvoir impunément exciter ſon courroux ?

VOLGÉSIE.

Je l'ai prévu, mon Fils, & ne pourrai m'en plaindre.
Mais je veux tout tenter, puiſque j'ai tout à craindre.

THERMODATE.

Je ne ſongerai plus à combattre un projet,
Dont je ſuis loin encor de redouter l'effet ;
Et puiſqu'enfin, malgré ma juſte défiance,
Vous voulez de Tigrane implorer l'alliance,
Je vais, dût ce Rival de mon ſang s'abbreuver,
Affronter des périls que vous venez braver.

SCENE III.

VOLGÉSIE, *ſeule.*

A combien de dangers en effet je l'expoſe,
Et quelle loi ſévere il faut que je m'impoſe!
O ma fille! c'eſt donc de ton propre aſſaſſin,
Que ton ſort me réduit à demander la main!
Et ſi je ne l'obtiens, plus malheureuſe encore,
C'eſt donc vous, ô Romains! qu'il faudra que j'implore.
Barbares ennemis, de ma grandeur jaloux,
J'irai donc, ſuppliante, embraſſer vos genoux!
O ma Fille! ô mon Fils! dignes neveux d'Arſace,
O reſte cher & pur de ce Chef de ma race!
J'irai, pour racheter un Sang ſi précieux,
Pour rendre à mes Sujets des Princes dignes d'eux;
J'irai, tombant aux pieds d'une Femme barbare,
Solliciter pour moi l'affront qu'on vous prépare.
Rome, plus fiere encor de voir dans ſes remparts
La Reine d'Orient marcher après ſes chars,
Applaudira ſans doute à la grandeur fatale
Qui livre entre ſes mains ſa premiere Rivale.....
Je ne balance point, je le veux, je le doi;
Mais l'un ou l'autre ſort glace mon cœur d'effroi:
Je ſuis, de quelque nom que l'Orient me nomme,
L'Epouſe d'un Tyran ou l'Eſclave de Rome.

SCENE IV.

VOLGÉSIE, BARSÉNICE.

BARSÉNICE.

Recevez mes regrets & mes derniers adieux.
Je vais, & pour jamais, m'éloigner de vos yeux.
On vient de m'annoncer un deſtin ſi funeſte ;
Varus ſonge à partir, & vous ſçavez le reſte.
Glaphire en ce moment me livre entre ſes mains,
Et je tremble, en partant, pour vos propres deſtins.
Quittez, au nom des Dieux, s'il en eſt temps encore,
Une Cour où commande un Roi qui nous abhorre,
Où tout n'offre à vos yeux que l'opprobre & la mort.
O ma mere ! prenez moins de part à mon ſort,
Et ne me laiſſez point emporter les allarmes
Qui me font, dans vos bras, répandre tant de larmes.

VOLGÉSIE.

Crains bien peu pour ta mere & ne crains rien pour toi.
J'ai vu Tigrane. On peut s'en fier à ſa foi ;
Et Glaphire à ſes yeux n'eſt point encor ſi chere,
Qu'il veuille lâchement y manquer pour lui plaire.
Tigrane regne ſeul, & le Conſul Romain
Eſpere vainement t'obtenir de ſa main.
Je ne puis près de toi m'arrêter davantage,
Ma préſence à Varus donne ici de l'ombrage ;
Avant que de partir il demande à me voir,
Et, pour le retarder, je vais le recevoir.

SCENE V.

BARSÉNICE, CLÉONE.

BARSÉNICE.

Ma perte n'en ſera qu'un inſtant différée.
A combien de chagrins je demeure livrée !
Mais Glaphire paroît. Quels regards menaçans !
Quelle ſombre fureur ſemble agiter ſes ſens !

SCENE VI.

BARSÉNICE, GLAPHIRE, CLÉONE, PHARBASE. *Suite.*

GLAPHIRE.

J'apprends que Thermodate, Ambaſſadeur barbare,
Brûlant de traverſer mon Hymen, qu'on prépare,
Au nom de votre mere entame un tel projet,
Et demande à Tigrane un entretien ſecret.
On dit que ſur l'eſpoir de le rendre infidele,
Il vient lui propoſer une épouſe nouvelle.
De quel front un captif vient-il dans mon Palais,
A mon inſçu, parler à des Rois que j'ai faits ?
Le Conſul, ſur ce point, entretient votre mere :
Craignez de me cacher ce qu'elle peut lui taire.

Répondez. Quelle eſt donc cette main, qu'en ces lieux
Vient préſenter au Roi ce Parthe audacieux ?
Je veux ſçavoir de vous, ſi le Prince que j'aime
A de ſi beaux projets l'encourage lui-même ?

BARSÉNICE.

Je ne m'occupe point des ſoupirs du Vainqueur ;
J'ignore ſes deſſeins & l'état de ſon cœur :
Il doit vous en avoir vous-même entretenue ;
Et je ſçais ſeulement que ma mere éperdue,
Dans le frivole eſpoir d'en obtenir l'appui,
Se hâte d'envoyer Orban auprès de lui.

GLAPHIRE.

Sans doute à ſon ſecours vous pouvez vous attendre ;
Aux vœux de votre mere, on le verra ſe rendre.
Aujourd'hui pour le Parthe, il a bien moins d'horreur ;
Et certains ennemis ont des droits ſur ſon cœur.

BARSÉNICE.

Ah ! pourquoi recourir à ce vain artifice,
Pour ſurprendre un aveu du cœur de Barſénice ?
Par vos diſcours enfin, Madame, j'entrevoi
Que Tigrane inconſtant vous a manqué de foi.

GLAPHIRE.

Qui vous a confié qu'il étoit infidèle ?
Brûle-t-il en effet d'une flamme nouvelle ?
Vous-même avez-vous lu ce crime dans ſes yeux ?

BARSÉNICE.

Je ne connois encor ce vainqueur trop heureux,
Que par les maux cruels que m'a fait ſa victoire.

GLAPHIRE.

Il vous vient chaque jour éblouir de ſa gloire ;
Et s'il revient des camps qui bordent nos remparts,
Ce n'eſt plus moi, c'eſt vous, que cherchent ſes regards ;
Je ſuis la ſeule ici qu'il n'ait point encor vue,
Et vous devez, du moins, vous en être apperçue.

BARSÉNICE.

Eh ! puis-je enviſager un vainqueur inhumain,
Meurtrier d'un époux & mon propre aſſaſſin ?

GLAPHIRE.

Mais, s'il brûloit pour vous ?

BARSÉNICE.

Il ſe tairoit, Madame.

GLAPHIRE.

Quoi ! vous dédaigneriez une ſi belle flamme ?

BARSÉNICE.

Arrêtez, c'en eſt trop. Avez-vous pu penſer,
Qu'à flatter ſon amour, je puiſſe m'abaiſſer ?
Et lui-même, malgré ſa gloire & ma diſgrace,
Peut-il prétendre au cœur d'une nièce d'Arſace ?

GLAPHIRE.

Qui peut prétendre au mien avec le nom d'époux,
Ne ſçauroit-il, du moins, tomber à vos genoux ;
Et l'ami des Romains, s'il eſt digne de l'être,
Aux Rois qu'il a vaincus, vous ſemble égal peut-être :
Cependant j'aime à voir que, même ſous mes yeux,
Vous affectiez encor l'orgueil de vos ayeux ;

Une audace ſi rare eſt d'un cœur magnanime,
Et ce n'eſt point à moi de vous en faire un crime:
Et votre Ambaſſadeur, dont je vois les projets,
Me prépare à punir aſſez d'autres forfaits.

BARSÉNICE.

De Rome à votre gré protégez l'injuſtice:
Mais ne ſoupçonnez pas que jamais Barſénice
Démente avec ſa gloire & ſa premiere ardeur,
La fierté de ſon rang ni celle de ſon cœur,

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

GLAPHIRE, PHARBASE. *Suite.*

GLAPHIRE.

En vain de l'attendrir le perfide ſe flatte ;
Elle n'aime en effet que le ſeul Thermodate :
Tigrane eſt ſeul coupable, il m'oſe ſeul tromper.
(*A Pharbaſe.*)
Vous, utile au projet dont je vais m'occuper,
Obſervez Thermodate avec un ſoin extrême.
Il paſſe pour Orban, c'eſt Thermodate même,
L'époux de Barſénice ; & j'ai vu de mes yeux
Ce farouche rival priſonnier en ces lieux.

PHARBASE.

Quoi ! ce Prince reſpire !

GLAPHIRE.

Oui, ce fier Thermodate,
Qui n'a-guere régnoit dans les murs d'Artaxate,
Dont les ſoldats encore aguerris par ſes mains,
Font trembler le vainqueur & pâlir les Romains.
J'ai ſurpris ce ſecret d'un de ſes ſoldats même ;
Il l'eût trahi d'ailleurs par ſon orgueil extrême.
Parmi tant de captifs où le ſort le confond,
Il a des Rois encor la démarche & le front,
Je le crains plus lui ſeul, que toute ſon armée.
Qu'on éclaire ſes pas, que j'en ſois informée ;

Tigrane croit encor qu'au Temple de nos Dieux,
Il tomba ſous ſa main, & mourut ſous ſes yeux;
Et cette heureuſe erreur diſſipant ſes allarmes,
Son rival doit bientôt en recevoir ſes armes:
Il ne ſoupçonne pas que je veux aujourd'hui
Couronner ce rival & l'armer contre lui.....
Avant tout, cependant, je veux voir l'infidele:
J'attends qu'auprès de moi, ſon devoir le rappelle;
Cachons bien à ſes yeux ma honte & mon ennui,
Ou plutôt étouffons l'amour que j'ai pour lui;
Et laiſſant là les cris d'une amante inſenſée.....
Oui, ſongeons ſeulement que Rome eſt offenſée.
Que mon reſſentiment céde à ce que je doi
A Rome, à l'Arménie, à l'Univers, à moi,
A Tigrane lui-même; il regne, & c'eſt encore
Un Prince que j'ai fait, un Prince que j'adore:
Que ma vengeance, digne & de nous & de lui,
N'emprunte rien du feu qui m'anime aujourd'hui;
Et que l'ingrat, perdant ma faveur & l'Empire,
Ne regrette à jamais que le cœur de Glaphire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GLAPHIRE, PHARBASE; *ſuite.*

GLAPHIRE.

(*Les Gardes ſe retirent.*)

Rentrez. Il vient enfin s'offrir à mes regards....
Je n'obtiens donc de lui que les derniers égards;
Moi, dont la main facile a couronné ſa tête!
Mais de mon hymenée on prépare la fête.
Je veux voir, à travers de vains déguiſemens,
De quel front il pourra trahir tant de ſermens.
Je le vois: quel air ſombre & quel morne ſilence!
Il ſemble, en m'abordant, ſe faire violence.

SCÈNE II.

GLAPHIRE, TIGRANE; *ſuite de Tigrane & de Glaphire.*

GLAPHIRE.

Vous quittez donc, Seigneur, le tumulte des camps;
Aſſez de ſang enfin a coulé dans nos champs.
Le Parthe eſt ſubjugué; cette heureuſe victoire,
Juſques aux bords du Tibre a porté votre gloire;
Et, Rome juſtement fiere de vos exploits,
Admire ſon Éleve & reconnoît mon choix.

TIGRANE.

Que m'importe ma gloire avec mon Diadême?
Me donnent-ils ici la puiſſance ſuprême?
Varus me la diſpute; il gêne mes bienfaits.
Je ne puis diſpoſer des Captifs que j'ai faits.
Il faut que, ſous ſes yeux, ma puiſſance craintive
N'ôſe affranchir Orban, ni garder ma Captive.
Par ſon ordre, le Temple, un Autel eſt paré;
Dans l'enceinte prochaine un Trône eſt préparé.
La victime de fleurs eſt déja couronnée:
Eſt-ce à lui d'ordonner ici mon hyménée?

GLAPHIRE.

C'étoit à vous, ſans doute, & je l'euſſe aimé mieux;
Mais il ne fait enfin que prévenir vos vœux.
Vous regnez, & ſuivant mon ſerment & le vôtre,
L'hymen doit en ce jour nous unir l'un à l'autre.

Et, vous livrant le Sceptre & Glaphire à la fois,
Faire en vous reſpecter les Romains & mes droits.
Le Conſul ne peut-il uſer de ſa puiſſance,
Pour vous en aſſurer l'entiere jouiſſance?
Je ne puis concevoir que vous lui reprochiez
De ſe hâter de mettre un Empire à vos pieds:
Mais lui-même, chargé du vœu d'un peuple auguſte,
Ne peut-il pas vous faire un reproche plus juſte?
Un Conſul, dont le bras ſert la cauſe des Rois,
A ſur leurs priſonniers de légitimes droits.
Et, malgré de tels droits, & malgré la promeſſe
Que lui fit dans ſon camp votre ardente jeuneſſe,
Quand du ſein des revers vous briguiez ſon appui,
Il n'obtient rien de vous, qui tenez tout de lui.

TIGRANE.

Moi-même, je comptois ſur ſa reconnoiſſance.
Magiſtrat complaiſant d'un Peuple qu'il encenſe,
Mais Guerrier, qu'exalta le cri des factions,
Il a pris dans mon camp ſes premieres leçons.
Je lui fis des Soldats, il n'avoit qu'une armée.
Il n'eſt même connu que par ma renommée.

GLAPHIRE.

Rome en peut-elle moins, par la voix de Varus,
Vous demander les Rois que vous avez vaincus,
Et hâter un hymen, qui, par votre main même,
Doit mettre ſur mon front mon propre Diadême?
Il ne fait que veiller au maintien d'un Traité
Qui vous valut le Trône où vous êtes monté.
Il doit compte aux Romains, dont l'ordre le rappelle,
Des Captifs couronnés que ce Palais recèle,
Et Rome veut les voir au ſein de ſes remparts,
Précéder enchaînés la pompe de ſes chars;

Et vous, loin de lui rendre un honneur qui la flatte,
Vous délivrez le Chef du camp de Thermodate;
Volgéſie en ces murs reſte ſur votre foi;
Ma Captive me brave ou marche égale à moi;
Et ce jour qui devoit n'éclairer que des Fêtes,
Ne ſemble préparer que de longues tempêtes.
C'eſt de quoi le Conſul a droit d'être étonné;
Il demande pourquoi je vous ai couronné.

TIGRANE.

Pour regner.

GLAPHIRE.

Il penſoit, j'ôſois auſſi le croire,
Que je pouvois du moins partager cette gloire.

TIGRANE.

Je ne m'explique point. Quels que ſoient mes deſirs,
Dois-je à quelque Romain compte de mes ſoupirs?
Et ne puis-je un moment regner ſur ma conquête,
Que d'un bandeau l'Hymen n'ait orné votre tête?
Je reçus des Romains le vain titre de Roi,
De vos mains la Couronne, & l'Empire de moi:
Ce n'eſt pas qu'oubliant une faveur paſſée,
Je n'en puiſſe déja ſoutenir la penſée:
Mais que, ſongeant ſans ceſſe à m'en entretenir,
On me faſſe une loi de m'en reſſouvenir,
Je ne le prétends pas; & je ne puis vous taire
Que ce hardi Conſul commence à me déplaire.
De quel front ôſe-t-il interroger un Roi?
C'eſt un droit, qu'ici-bas, les Dieux ſeuls ont ſur moi.
Ceſſez de m'en parler; je ſaurai bien, Madame,
Lorſqu'il en ſera temps, vous parler de ma flâme.
Thermodate n'eſt plus; mais le Parthe obſtiné
Brûle encor de venger ſon Chef infortuné:

Et vous voyez vous-même une nouvelle armée
Menacer mon Empire avec ma renommée :
Ne puis-je, d'un hymen retardant les apprêts,
Mériter votre main & mes premiers ſuccès ?

GLAPHIRE.

Pourſuivez donc, Seigneur, votre illuſtre victoire ;
Ou plutôt hâtez-vous d'en aſſurer la gloire ;
Et qu'Orban de vos mains, pour prix de ſon Traité,
Reçoive ici la paix avec la liberté.
Différez notre hymen, ceſſez de vous contraindre ;
De ces juſtes délais je ne ſçaurois me plaindre.
Des deſtins ennemis prévenir le retour,
C'eſt me donner encore une preuve d'amour ;
C'eſt affermir un Trône où je ſuis deſtinée,
Et pour un plus beau jour différer l'hymenée.

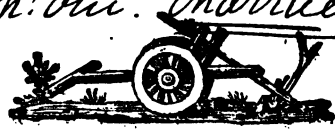
SCÈNE III.

TIGRANE, ISMANE.

TIGRANE.

Elle a lu dans mes yeux le crime de mon cœur.....
Ah ! que j'achette cher le titre de vainqueur !
Que mon triomphe même eſt funeſte à ma gloire !
Le Parthe, moins que moi, gémit de ma victoire.
Cher Iſmane, eh ! comment s'applaudir d'un ſuccès
Qui ne donne qu'un Sceptre & coûte deux forfaits.
O de l'Ambition trop flatteuſe impoſture !
Je deviens à la fois un ingrat, un parjure.

Encor, ſi de mon cœur, qu'envain j'ai combattu,
La ſeule ambition égaroit la vertu!
Mais le nouvel amour qu'il nourrit & recèle,
Prête à ſon aſcendant une force nouvelle;
Et cet amour, d'abord né de l'ambition,
L'emporte par dégrés ſur cette paſſion.
Apprends enfin mon ſort: cette illuſtre Princeſſe
Qui paſſe dans les pleurs ſa premiere jeuneſſe;
Ce reſte infortuné du ſang des plus grands Rois;
Qui doit à l'Orient donner un jour des loix;
De Volgéſie, enfin, cette unique Héritiere,
D'un Vainqueur odieux aimable priſonniere,
Qui m'a vu, ſans égard au rang des Souverains,
Arracher, furieux, un Sceptre de ſes mains;
Qui m'a vu renverſer, ſacrilége & blaſphême,
L'Image du Soleil qu'elle adore elle-même;
Dont, au pied des Autels, mon barbare courroux,
Sous ſes yeux, dans ſes bras, a maſſacré l'époux;
Dont cette main encor, cette main parricide,
Dégouttante du ſang de ce cher Arſaside,
Avec ce même fer a déchiré le ſein....
Je la vois, qu'il eſt dur d'en être l'aſſaſſin!
Cependant que mes mains vont eſſuyer ſes larmes.
Iſmane, amène Orban, & m'apporte ſes armes;
Il fut le compagnon, l'ami de ſon époux,
Je veux, par des bienfaits, adoucir ſon courroux.



SCÈNE IV.

BARSÉNICE *enchaînée*, TIGRANE, ISMANE, CLÉONE.

TIGRANE, *ôtant les chaines des mains de Barſénice.*

IL eſt temps que mes mains faſſent tomber vos chaînes;
Je ne me ſouviens plus de nos antiques haines,
Madame, & je penſois que, docile à mes loix,
Glaphire ici ſur vous uſoit mieux de mes droits.

BARSÉNICE.

Eſt-il permis, Seigneur, à votre priſonnière
D'implorer à vos pieds une grâce dernière?
On dit que l'Héritier des droits de mon Epoux,
Affranchi de vos fers, vient traiter avec vous;
Que, s'en [illegible]eilliſſant du crime de ſa Mère,
Qui parmi [illegible]s ayeux ſut lui choiſir un Père,
Il vient, loin de verſer des larmes avec moi,
Inſulter à des pleurs qui coulent pour ſon Roi;
Et, trop fier d'en porter le ſacré Diadême,
En demander ici, Seigneur, l'Épouſe même:
Et comment ſçait-il donc qu'il a perdu le jour?
Je n'en crois point ſi-tôt aux rumeurs d'une Cour;
Mes yeux dans le tombeau ne l'ont point vu deſcendre,
Je n'ai point de mes pleurs encor baigné ſa cendre;
Seigneur, ne ſouffrez pas qu'au ſein de votre Cour,
Orban, juſqu'en mes fers, inſulte à mon amour.

TIGRANE.

Quoi! lorſqu'en un rival qui bleſſe ici ma vue,
Je reſpecte le ſang dont vous êtes iſſue,

Se peut-il qu'un tel Prince, ami de votre Epoux,
Abuſe d'un bienfait qu'il ne tient que de vous;
Qu'il vienne m'envier le fruit de ma victoire?
Ce n'eſt donc point aſſez que, rival de ma gloire,
Orban prétende au Trône où je me vois monté!
Téméraire!... mon zèle eſt trop précipité.
Quels que ſoient de ce Prince & les vœux & l'audace,
Je ſens ce que m'impoſe un Roi de votre race;
Et dût ſon nouveau rang me devenir fatal,
Je veux briſer les fers d'un ſemblable rival.
Je ne puis même ici refuſer de l'entendre;
Mais, vivement touché d'une douleur ſi tendre,
Contre tous ſes projets je ſerai votre appui,
Et j'aime à voir l'horreur que vous avez pour lui.
Ce n'eſt pas, puiſqu'il faut vous l'avouer, Madame,
Que Thermodate encore ait des droits ſur votre âme;
Je ne puis vous laiſſer dans ces doutes mortels;
L'Hymen peut vous conduire au pied de nos Autels.
J'ai vu....

BARSÉNICE.

De mon erreur laiſſez-moi l'heureux reſte;
Ce que vous avez vu n'eſt qu'un ſonge funeſte;
Mais que dis-je? & juſqu'où m'emporte la douleur?
Ce que vous avez vu ne peut être une erreur;
Dites-moi ſeulement qu'eſt devenu le Frère
Du Prince qu'à mes yeux frappa votre colere:
Ne me reſte-t-il rien de ce ſang glorieux?

TIGRANE.

Ah! trop baigné déja d'un ſang ſi précieux,
Je perdis tout-à-coup l'ardeur de le répandre;
Et c'eſt par d'autres mains....

BARSÉNICE.

Ciel ! que viens-je d'apprendre ?

(*A part.*)

Quand l'hymen & mon cœur me rangeoient ſous ſes loix,
Dieux ! je le voyois donc pour la dernière fois !
Viens, Cléone.

TIGRANE.

Arrêtez....

BARSÉNICE.

Achève ton ouvrage :
Tu n'as pas aſſez loin encor porté la rage,
Il reſte à me livrer au mépris des Romains,
Et tu veux à leur char m'enchaîner par tes mains.

TIGRANE.

Par mes mains !

BARSÉNICE.

Oui, c'eſt peu du meurtre des deux Frères,
C'eſt trop peu qu'inſenſible à des larmes amères,
Tigrane ait ſous mes yeux percé l'auguſte flanc
Du dernier des Héros de mon malheureux ſang ;
Triſte jouet d'un peuple inſolent & barbare,
Je m'en vais donc orner la pompe qu'il prépare,
Et voir ton bras peut-être, aux meurtres exercé,
Rouvrir encor le ſein qu'il a déja percé.

TIGRANE.

A quel excès vous porte une terreur ſi vaine !
Ah ! ce n'eſt plus à vous de redouter ma haine.
Moi ! je vous livrerois en de barbares mains !
Ah ! périſſent plutôt Glaphire & les Romains !

BARSÉNICE.

Tu leur dois de mon ſang le noble ſacrifice :
Crains-tu qu'à de tels coups leur haine n'applaudiſſe ?

Vous ne faites qu'une âme & ton amante & toi,
Et Varus te ſçait gré de ta haine pour moi.

TIGRANE.

Ah ! ſi Glaphire & moi nous ne faiſions qu'une âme,
Que Glaphire bien peu vous haïroit, Madame !
Et d'un autre ſuffrage aujourd'hui plus jaloux,
Ce n'eſt pas de Varus que je crains le courroux ;
Je ſonge bien plutôt, pour adoucir le vôtre,
A défendre vos jours, & de l'un & de l'autre ;
Et duſſé-je contre eux armer mes propres mains....

BARSÉNICE.

Eh quoi ! Tigrane, vous, allié des Romains !
En traitez-vous ainſi l'implacable ennemie ?
Ou dans ſa haine, enfin, Rome mal affermie,
Veut-elle, par l'éclat d'une telle pitié,
Vaincre de mon pays l'antique inimitié ?
Qu'elle n'attende rien de cette grâce inſigne ;
Pour moi, je mets ma gloire à m'en montrer indigne ;
Qu'elle garde ſa haine & vous votre courroux,
Je ne prétends rien d'elle & ne veux rien de vous.

TIGRANE.

Eh bien ! que Rome ſoit l'objet de tant de haine :
Elle pourſuit en vous une Parthe, une Reine :
Mais ne puis-je eſpérer que votre défenſeur
De votre aveu du moins n'obtienne la faveur ?

BARSÉNICE.

M'eſt-il enfin permis de fuir votre préſence ?
Eh ! qu'attendez-vous donc de tant de violence ?
Vous, qui de mon époux vous dites l'aſſaſſin,
Vous formez pour ſa veuve un trop noble deſſein.

TIGRANE.

Toujours quelques malheurs naiſſent au ſein des armes.
Un vainqueur, malgré lui, fait couler bien des larmes;
Mais peut-on, quand ſa main s'empreſſe à les ſécher,
Mettre encor quelque gloire à les lui reprocher?

BARSÉNICE, *bruſquement.*

Quel diſcours & quel trouble!...

TIGRANE.

Ah! Madame, je n'ôſe
D'un trouble ſi cruel vous apprendre la cauſe.

BARSÉNICE.

Ne m'en inſtruiſez point, ces ſoins ſont ſuperflus....
Il eſt donc vrai, grands Dieux! Thermodate n'eſt plus;
Et c'eſt ſon meurtrier, c'eſt mon aſſaſſin même
Qui, teint de tant de ſang, ceint de mon Diadême,
Vient, avec confiance, expoſer à mes yeux
Un trouble!.... Gardez-vous de vous expliquer mieux;
(*Avec une fierté mêlée d'indignation.*)
Je ne veux point, Seigneur, en apprendre la cauſe;
Du ſoin de le calmer ſur vous je me repoſe.
Je ſuis votre Captive, & mon cœur, plein d'effroi,
Ne ſauroit s'occuper que des miens ou de moi;
Je n'en veux pas de vous exiger davantage,
Seigneur; vous entendez ſans doute ce langage.
Qu'Orban ſuive à ſon gré ſes projets ſur mon cœur,
Ce n'eſt plus à mes yeux une ſi grande erreur:
N'y prenez point de part, & mettez moins de zèle
A me ſauver des chars où le Conſul m'appelle;
Moi ſeule, s'il le faut, Seigneur, je ſçaurai bien
Trouver un moyen ſûr de n'en redouter rien.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

TIGRANE, *ſeul.*

VOILA donc les adieux que me laiſſe ſa haine !
Et moi, je défendrois cette Eſclave hautaine !
Et je perdrois pour elle, après de tels dédains,
Et le cœur de Glaphire, & l'appui des Romains !
Non : laiſſons-la ſubir ſa juſte deſtinée ;
Qu'elle ſoit à leur char en triomphe traînée.....
Mais pouvois-je eſpérer de fléchir ſon courroux ?
Mon bras n'eſt-il pas teint du ſang de ſon époux ?
Qu'ai-je à me plaindre, après ce qu'elle vient d'apprendre ;
Avec moins de rigueur pouvoit-elle m'entendre ? ....
Où va donc m'égarer un lâche & vain amour ?
N'ai-je donc pu le vaincre & le priver du jour ?
Sa mort n'eſt-elle pas l'effet de mon courage ?
A quel point cependant elle a porté l'outrage !
Quels mépris cette Parthe affecte ici pour moi !
Mon amour dans ſon cœur ne porte que l'effroi.
Mais je veux l'agiter de plus juſtes allarmes.

SCÈNE VI.

TIGRANE, ISMANE.

ISMANE, *tenant dans ſes mains l'épée de Thermodate.*

ORBAN, de votre main, vient recevoir ſes armes.

TIGRANE, *furieux encore de la ſecrette indignation avec laquelle Barſénice a reçu la déclaration de ſon amour.*

Donne; qu'avec ce fer je l'immole en ces lieux;
Tout Parthe ne m'eſt plus qu'un objet odieux.
Ah! qu'il m'eſt doux d'avoir immolé Thermodate!
Moi ſeul, je fais couler les larmes de l'ingrate;
Je ne la verrai pas, du moins, entre ſes bras,
Inſulter à des feux qu'elle n'éprouve pas.
Que dis-je? Je voudrois qu'il reſpirât encore;
Qu'elle aimât ce barbare autant que je l'abhorre:
Qu'avec plaiſir, cédant à ma juſte fureur,
Ma main, ſous ſes yeux même, iroit percer ſon cœur!

SCÈNE VII.

TIGRANE, THERMODATE, ORBAN, ISMANE.

THERMODATE, *au fond du Théâtre.*

De quel nom désormais faut-il que je le nomme ?
Est-ce un Roi ? N'est-ce encor qu'un allié de Rome ?
(*A Tigrane.*)
Tu défends une Reine, & bravant les Romains,
Tu remets, sans terreur, mes armes dans mes mains :
Mon rival, grâce au Ciel, est digne de l'Empire !
Encor quelques vertus & le Parthe t'admire.
Ce sentiment est rare ; ôse le mériter :
Le vainqueur d'un Roi Parthe est né pour l'exciter.
Mais si, dans tes bienfaits mettant toute ta gloire,
Tu n'es pas aussi grand qu'ils nous le laissent croire ;
Si le noble projet que m'inspirent les Dieux
Ne porte dans ton cœur l'orgueil de mes ayeux ;
Si tu n'as en un mot, digne Elève de Rome,
Que l'ardeur d'un guerrier & les vertus d'un homme,
Ton rival, sous tes yeux, brûlant de t'asservir,
Ne veut la liberté que pour te la ravir.
Garde-toi de compter sur ma reconnoissance :
Ta bonté me déplaît, & ta faveur m'offense.
Tu crois qu'un tel Soldat ne peut changer le sort ;
Et je suis, à tes yeux, indigne de la mort !

Mais, de quelque ſuccès que ta valeur ſe flate,
Redoute encore en moi l'aîné des Thermodate.
Je dois t'en avertir, je ne puis te tromper:
Si tu ne veux combattre, il eſt temps de frapper.

TIGRANE.

Un tel orgueil me plaît, votre candeur me touche;
J'admire malgré moi cette vertu farouche,
Et le Roi, dont le nom vous honore aujourd'hui,
Ne m'eût pas inſpiré plus de reſpect pour lui;
Mais ces deux ſentimens, dont j'éprouve l'empire,
Sont les ſeuls qu'à mon cœur votre menace inſpire.
Gardez-vous de penſer que, prompt à m'ébranler,
Je craigne les périls dont vous m'ôſez parler,
Ni que, pour retarder l'effet de ma parole,
L'impoſture me prête un prétexte frivole.
Thermodate, ſois libre, & reçois de mes mains
Ce fer, que craignent peu Tigrane & les Romains;
Et ſi pour ce projet, que je conſens d'apprendre,
Je n'ai que des vertus qui n'y puiſſent prétendre,
Pars pour ton camp, & ſois, s'il ſe peut, aujourd'hui
Auſſi grand que ton Maître, & plus heureux que lui.

THERMODATE.

Tigrane, en ce moment, eſt bien plus grand encore;
Je reçois de ſa main un don qui nous honore.
Il m'eſt d'autant plus cher qu'il ſemble préſager
Le ſuccès du projet où je viens t'engager.
Inſtruite de mon zèle, aujourd'hui Volgéſie
Abandonne à mes ſoins le ſalut de l'Aſie,
Et, tremblante une fois, met encor dans mes mains
Le ſort de Barſénice & ſes propres deſtins.

C'eſt ſur tant d'intérêts qu'une Mere ſi tendre
Veut ici, par ma voix, te parler & t'entendre.
Mais dérobe Glaphire à de tels entretiens ;
Écarte loin de nous ſes Gardes & les tiens.
Pour Barſénice même, à ſa douleur livrée,
Que cette enceinte ſoit une enceinte ſacrée ;
Que de vains Courtiſans le faſtueux concours,
D'un auſſi grand Traité ne trouble point le cours ;
Et cette vérité, dont le charme te touche,
Va, du fond de mon cœur, te parler par ma bouche.

TIGRANE.

N'en doutez point, Tigrane en chérit les attraits.
Iſmane, que l'on veille aux portes du Palais.
Votre demande eſt juſte, & je brûle d'entendre
Les ſecrets importans que vous voulez m'apprendre.
Mais avant tout, ſenſible à des maux que j'ai faits,
Je veux en prévenir les funeſtes effets.
Plus que jamais la Reine, à ſes terreurs livrée,
Peut lever ſur ſon ſein ſa main déſeſpérée :
Je veux l'en garantir ; &, libre d'un tel ſoin,
Je reviens en ce lieu vous ouïr ſans témoin.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

THERMODATE, ORBAN.

THERMODATE.

Tu le vois, cher Orban; mon vainqueur magnanime
Craint bien moins un rival, qu'il ne redoute un crime.
De quel front ce Monarque, avec la liberté,
Me rend l'espoir d'un Trône où lui-même est monté.
Pourquoi faut-il que Rome en ait séduit l'enfance?

ORBAN.

Il eût des Rois contre elle embrassé la défense.
Ennemi des Romains, il eût vengé sur eux
L'affront qu'en ont reçu son pere & ses ayeux.
Quelque haine, Seigneur, que ce Vainqueur m'inspire;
Comme vous, malgré moi, je sens que je l'admire;
Thermodate peut seul le faire ici trembler:
Orban est un Rival qu'il rougit d'immoler.
Cependant, si je puis, sous les yeux de mon Maître
Rappeler les exploits qui me firent connoître,
On m'a vu contre Rome, & dans plus d'un combat;
Montrer l'âme d'un Chef & le cœur d'un Soldat:
Plus d'une fois encor, Seigneur, j'ai, sur vos traces,
De Tigrane lui-même affronté les menaces;
Et le sang d'où je sors lui devoit inspirer
Plus de terreur du moins qu'il ne semble en montrer.
Seigneur, je ne veux point, sur cet heureux outrage,

En des momens ſi chers, en dire davantage :
Je dois bénir le ciel qui veut que dans ſon cœur
Votre nom puiſſe ſeul exciter la terreur ;
Et c'eſt pour un Soldat aſſez de renommée,
Que d'être bien connu du Prince & de l'Armée.

THERMODATE.

Cher Orban, tu n'es pas moins fameux que nos Rois,
Et l'Orient encore eſt plein de tes exploits ;
Mais Tigrane, en effet, digne du diadême,
Eût fait grace ſans doute à Thermodate même.
Ce Prince qui ne peut en rien ſouffrir d'égal,
Veut encore, en vertus, ſurpaſſer ſon Rival.
Je puis tout en attendre, Orban ; un ſi grand homme
Va reſpirer ma haine & marcher contre Rome.
Je brûle de l'aſſeoir au rang de mes ayeux.
Tandis qu'un tel deſſein me retient en ces lieux,
Toi, Prince de mon Sang, que j'aime à reconnoître,
Digne héritier des droits & du nom de ton Maître ;
Ami, dont les vertus font reſpecter l'Amour
Qui t'a formé du ſang dont j'ai reçu le jour,
Arſacide chéri dont, juſques au nom même,
Tout m'eſt ſi néceſſaire en mon danger extrême,
Va, vôle à notre armée, & que, de ces remparts,
Tigrane voye encor flotter nos étendarts,
Et, malgré tant d'eſpoir, s'il faut que j'y ſuccombe,
De leurs débris ſanglans couvre du moins ma tombe.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

TIGRANE, *un poignard à la main*; ISMANE.

TIGRANE.

Qu'il n'entre point encor, qu'il me laiſſe le tems
De calmer, s'il ſe peut, le trouble de mes ſens.
Dans l'état où je ſuis, je ne ſçaurois l'entendre.....
C'eſt donc là tout l'effet de l'amour le plus tendre!
Ingrate, eh! qu'ai-je dit encor d'un tel amour,
Pour vous rendre odieux & Tigrane & le jour?.....
L'image, à mon eſprit, en eſt toujours préſente.
Au fond de ce Palais, penſive, languiſſante,
Agitée ou tranquile, au gré de ſes douleurs,
Elle levoit au ciel des yeux mouillés de pleurs.
C'eſt dans un tel état que mon amour timide,
Obſervoit, inquiet, cette chere Arſacide.
Loin d'elle encore, Iſmane, il retenoit mes pas;
Lorſqu'invoquant les Dieux & leur tendant les bras,

Sanglotant à la fois, avec le nom d'un pere,
Le nom de Thermodate & celui d'une mere,
Elle arme tout-à-coup ſa parricide main
De ce fer qu'à mes yeux, elle prend dans ſon ſein.
Je vôle, je l'arrête, elle pâlit..... Ma vue
Produit l'effet du coup dont je l'ai défendue.
On s'empreſſe autour d'elle, & les plus prompts ſecours
Ont enfin rallumé le flambeau de ſes jours.....
Juſqu'à quel point, grands Dieux! l'ingrate me déteſte!
Et combien mon amour m'eſt aujourd'hui funeſte!
Impatient de plaire, hélas! j'ai tout tenté;
J'ai même, à mon Rival, rendu la liberté;
Sans ſonger qu'en ſes mains une ſeule victoire
Pouvoit mettre à la fois ma Maitreſſe & ma gloire.
Il peut du moins, il peut, plus fortuné que moi,
Toucher enfin un cœur que je glace d'effroi.
Ami des ſiens, & né d'un ſang qu'elle révere,
Iſmane, il n'a que trop de titres pour lui plaire...
Si ſes droits à mon rang ne peuvent m'allarmer,
Je dois craindre, du moins, un Roi qu'on peut aimer;
Un Roi que Volgéſie a déſigné ſon Gendre.....
Qu'il entre. A cette gloire, il s'obſtine à prétendre!
C'eſt Barſénice, ô Ciel! qu'il vient me demander!
Je le vois..... De quel front ôſe-t-il m'aborder?
De mon premier Rival c'eſt-là l'audace extrême;
J'abhorrois encor moins Thermodate lui-même.

SCÈNE II.

TIGRANE, THERMODATE.

TIGRANE.

QUEL projet important vous retient près de moi ?
Mon Rival en ces lieux ! qu'y veut-il faire ?

THERMODATE.

Un Roi.

TIGRANE.

Je croyois à ce titre avoir droit de prétendre.

THERMODATE.

Non, Tigrane ; & c'eſt-là ce que je viens t'apprendre :
Non ; & ce vêtement, cette pourpre, cet or,
Ces ornemens Romains me l'annoncent encor :
Non, Tigrane ; & les Rois mis au rang de nos freres,
Rougiroient de porter ces marques étrangeres ;
Mais tu paroîs ſurpris, & de la vérité
Déja tu ſembles mal accueillir l'âpreté.
Quoi, Tigrane ! eſt-ce donc qu'un Éleve de Rome
Ne s'accoutume point au langage d'un homme ?
N'attends point qu'un Soldat, timide en ſes diſcours,
De l'art des Courtiſans emprunte les détours ;
On ne connoît encor dans nos rochers ſauvages,
Que les arts dont le Ciel dota la premiers âges ;
Même à la Cour du Parthe, on ne ſait point voiler
Le langage des Camps, que je te vais parler.

Rome, dans nos climats portant la tyrannie,
Veut donner de ſa main un Prince à l'Arménie.
Je ne veux point ici te parler de nos droits;
Je ſais que la victoire eſt la raiſon des Rois:
Mais ôſes-tu penſer qu'on ne puiſſe prétendre
A détruire un ſuccès qu'il t'a fallu ſurprendre?
Ce rempart, ſi ſouvent ébranlé par nos mains,
Vit notre fuite même effrayer les Romains;
Et ſi je dois nommer l'aîné des Thermodate,
Souviens-toi qu'il t'a fait trembler dans Artaxate.
C'eſt-là l'Ambaſſadeur qui va t'entretenir;
De la nuit du tombeau tu le vois revenir:
J'ai ſon nom, ſes malheurs, ſes droits, ſon diadême,
Pour Rome ſon horreur, ſes autres vertus même;
Et dédaignant des Cours l'orgueilleuſe ſplendeur,
Il s'offre à tes regards dans cet Ambaſſadeur:
En ce jour, par ma bouche, il va te faire entendre
Que Rome à nous dompter ne doit jamais prétendre;
Ce laurier que tu vois croître dans ces climats,
Se flétrit dans vos mains & fleurit ſous nos pas;
Et ce Soleil, ce Dieu qu'ont adoré mes peres,
En laiſſe peu cueillir par des mains étrangeres.
Ces rocs, ces monts affreux ſont encor hériſſés
Des dards dont autrefois vous fûtes terraſſés.
Là, s'arrête le vol de vos Aigles Romaines;
Là, Varus rencontra des Soldats & des chaînes.
Vois contre ces écueils qu'ils ôſoient mépriſer,
Trembler les Scipions, les Craſſus ſe briſer.
Quand ces Guerriers, pourris dans les champs de la guerre,
Faiſoient l'honneur de Rome & l'effroi de la terre,
Et que le Dieu du Tibre, embraſſant les deux Mers,
Vit l'altier Occident lui demander des fers;

Si mon pays alors, moins ſuperbe & plus brave,
Demeura libre au ſein de l'Univers eſclave,
Et, ſeul indépendant, vengea par ſes exploits
Les malheurs de la terre & la honte des Rois;
Penſes-tu, toi qui ſais qu'au ſein de la molleſſe
Rome perd par dégrés ſon antique nobleſſe;
Toi qui vis ſes Conſuls, nés ſes premiers Soldats,
Vieilliſſant à loiſir loin du bruit des combats;
Penſes-tu que, des Jeux d'un Cirque ou d'un Théâtre,
De jeunes Sénateurs tentent de nous abattre?
Appréhenderons-nous un peuple ſpectateur,
Qui chérit un Soldat moins qu'un Gladiateur;
Un peuple de Cliens, d'Eſclaves, ou de Traîtres,
Qui rampe, ou qui périt ſous le joug de cent Maîtres,
Et qui n'impoſe plus à tant de Rois divers
Que par l'éclat du nom qu'il eut dans l'Univers?
Mais je veux que tout cède à ton jeune courage,
Que les Parthes tremblans, courent à l'eſclavage,
Que l'Orient s'ébranle & tombe ſous ta loi;
La conquête eſt pour Rome & les périls pour toi;
Et peu contente encor du fruit de ta victoire,
Elle ſçaura te faire un crime de ta gloire:
Rome, à la fois, mépriſe & redoute les Rois,
Implore ſes Guerriers & punit leurs exploits.
Tu le vois, un Conſul ici même te brave;
Peux-tu combattre en Parthe & régner en eſclave?
Je cherche un Roi; l'es-tu? Mais, pour me le prouver,
Ce Roi, c'eſt dans ton cœur que je dois le trouver.
Je l'avoûrai, ſans ceſſe occupé de ma haine,
Je crains de voir en toi l'amant d'une Romaine.
Glaphire en a l'orgueil, elle brûle pour toi;
Mais c'eſt en rougiſſant de ſes feux pour un Roi;

Et de quelque beau nom que l'Orient nous nomme,
Rien n'égale l'éclat des Citoyens de Rome ;
Et tu ne dois ſon cœur qu'à l'honneur d'être admis
Dans le ſervile rang de leurs humbles amis :
Tout le reſte n'eſt plus qu'une gloire étrangère,
Encor ſi le Sénat, qui proſcrivit ton Père,
Ne l'eût, par des ſermens, liée à tes deſtins,
Glaphire qu'éblouit la gloire des Romains,
Quelque amour dont ſon cœur ſe ſoit laiſſé ſurprendre,
Du rang des Citoyens n'eût point daigné deſcendre ;
Mais Rome qui ſans elle eût peu compté ſur toi,
A cette femme altière en impoſa la Loi.
Tu ne tiens donc rien d'elle & tu tiens peu de Rome.
Eſt-on Roi, dès qu'au Trône un vain Sénat vous nomme ?
Il remit dans tes mains & Glaphire & ſes droits :
Eh bien ! rends l'un & l'autre à ces tyrans des Rois,
Et tranquile avec nous contre leur tyrannie,
Hâte-toi, conquérant, maître de l'Arménie,
D'en dépoſer le Sceptre & la Reine en mes mains,
Et digne ami du Parthe, ennemi des Romains,
Aux climats du Soleil, au centre de l'Aſie,
Va monter ſur le Trône auprès de Volgéſie.

TIGRANE.

Cette offre eſt généreuſe, & ce projet eſt grand ;
Mais il me flatte encor moins qu'il ne me ſurprend.
Eh quoi ! de l'Orient cette ſuperbe Reine,
Sa fille, pour Tigrane, abjureroit ſa haine !

THERMODATE.

Veux-tu l'éteindre enfin, &, comme tes ayeux,
Cher aux Rois de l'Aſie, être grand à nos yeux ?

Sois l'ennemi de Rome, & le Parthe t'adore.
Tu ſçais ce qu'elle fut, vois ce qu'elle eſt encore;
Son Sénat avili n'a plus de Magiſtrats,
Elle a des légions & manque de Soldats.
L'âme de ſes Conſuls paſſe dans ſes armées,
D'un ſouffle à peine encore elles ſont animées.
Tigrane, ouvre les yeux, obſerve l'Univers;
Tout mépriſe, tout hait les Maîtres que tu ſers.
Toi ſervir! & qui?.. Rome!.. Ah! fuis ſon alliance,
Tu deſcends de grands Rois? Prouve moi ta naiſſance.
Quoi! le fils d'Artabaſe eſt l'ami des Romains!
Avec moi, dans leur ſang, ôſe tremper tes mains;
Que ces Soldats ſi vains, ces brigands de l'Aſie,
Révèrent, en tombant, l'époux de Volgéſie:
Et s'il eſt des dangers qu'il nous faille courir,
Souvenons-nous qu'un Roi doit régner ou mourir.

TIGRANE.

J'honore Volgéſie; un pareil nom m'impoſe;
Mais ſi de ſes projets je pénétre la cauſe,
Prince, ſi pour ſauver ſa fille de leurs mains,
Elle veut m'arracher au parti des Romains;
Quelques vifs ſentimens que ſon offre m'inſpire,
Sa fille ſeule ici peut plus que ſon Empire.
Cet honneur toutefois n'eſt point à dédaigner:
Sur le Parthe ſans doute il eſt beau de régner,
Et je peux accorder, ſi j'en deviens le maître,
Vos projets & ma gloire, & mon amour peut-être,
Mais pardonnez, je n'ôſe, en un traité ſi grand,
A la foi d'un captif me livrer ſans garant.
Je ne connois Orban que par la renommée;
Et toujours confondus dans les rangs d'une armée,

Vos Chefs ſont rarement diſtingués des Soldats ;
Je les ai combattus & ne les connois pas.
Il eſt vrai que tantôt, ſans ſoupçons, ſans allarmes,
A mon nouveau Rival, j'ai cru rendre ſes armes :
Mais ce ſoin généreux qu'on prend de ma grandeur
Fait naître malgré moi des ſoupçons dans mon cœur ;
Et ſi j'écoute un bruit confus, mais vrai peut-être,
Dans ſon camp qu'il raſſemble, Orban vient de paroître.
Qui ſçait, ſi ſous ſon nom, de concert avec lui,
On ne me viendroit point enlever un appui,
Et contre moi de Rome attirer les orages,
Pour me combattre enſuite avec plus d'avantages ?

THERMODATE.

Moi !

TIGRANE.

Je veux diſſiper ce doute injurieux.
Gardes, accompagnez Barſénice en ces lieux.
(*A Thermodate, qui fait un mouvement de ſurpriſe.*)
Quel eſt ce mouvement que je viens de ſurprendre ?

THERMODATE.

Tu devois, ſans témoins, me parler & m'entendre.

TIGRANE.

Et pourquoi ? craignez-vous que je n'offre à vos yeux
L'objet de vos traités & celui de vos vœux ?
Elevée à la Cour où vous avez dû naître,
Fille de Vologeſe, elle doit vous connoître ;
Mais ſi.... vous n'êtes point capable d'un forfait :
Non, Prince ; & tout en vous me l'annonce en effet.
Je vais vous préſenter aux regards de la Reine ;
Moins que moi vous avez à redouter ſa haine.

Oui, quel qu'en ſoit l'excès, elle peut ſe trahir,
Vous êtes né d'un ſang qu'elle ne peut haïr :
Mais du moins n'aſpirez qu'à ce ſeul avantage.
Vous n'obtiendrez rien d'elle en voulant davantage ;
Et moi-même, à vos vœux conſtamment oppoſé,
Je ſçaurois vous punir pour avoir trop ôſé.
Ne prétendez donc plus (& qu'il vous en ſouvienne)
Qu'à ſon amitié ſeule, Orban, & qu'à la mienne.
Elle vient. Un long voile, un ſombre vêtement
M'annoncent, & ſon deuil, & ſon reſſentiment.

SCENE III.

TIGRANE, THERMODATE, BARSÉNICE, ISMANE, CLÉONE.

BARSÉNICE.

Qu'il abuſe des droits que la victoire donne !

TIGRANE.

Madame, à trop d'ennui votre cœur s'abandonne ;
Je veux ſçavoir de vous ſi cet Ambaſſadeur
Eſt en effet Orban.

BARSÉNICE.

Il ne l'eſt point, Seigneur :
C'eſt un Soldat obſcur que je ne puis connoître ;
Il n'eſt point Orban, dis-je, & même il ne peut l'être.
Des droits de mon époux cet héritier heureux,
Orban eſt loin, Seigneur, de ces murs dangereux ;

Puniſſez, j'y conſens, le mortel téméraire....

TIGRANE.

Tu n'es donc en effet qu'un Soldat ordinaire;
Que le perfide Orban, pour ſurprendre ma foi,
Honore des grands noms d'Ambaſſadeur, de Roi.
Je ne m'étonne plus qu'une frayeur ſoudaine,
Ait ſaiſi l'impoſteur au ſeul nom de la Reine.
Mais elle a prononcé. Gardes, que, ſous ſes yeux,
On immole à ſa haine un traître audacieux.

THERMODATE.

Ce diſcours & ces noms ont tous de quoi ſurprendre
L'oreille d'un Soldat peu faite à les entendre.
Je ne te dirai rien d'indigne de mon rang;
(*A Barſénice.*)
Mais vous qui l'invitez à répandre mon ſang,
Madame, eſt-ce ſur moi que votre haine éclate?

BARSÉNICE, *levant ſon voile.*

Quelle voix, Dieux!

TIGRANE, *aux Gardes.*

Soldats!

BARSÉNICE.

Ah! Seigneur... Thermodate...
Ses périls... ſon nom, tout me rappelle un époux.
C'eſt ainſi, m'a-t-on dit; qu'il tomba ſous vos coups.

TIGRANE.

Ah! Madame, je veux, pour réparer mon crime,
A ſes mânes, moi-même, offrir cette victime;
Qu'il reçoive le prix de ſon double forfait;
Du piége qu'il me tend, de l'affront qu'il vous fait.

(*Tigrane tire le poignard qu'il avoit dans les mains à la premiere Scène de cet Acte.*)

Que ſous vos yeux....

BARSÉNICE.

Arrête.

TIGRANE.

Eh bien! Frappez vous-même;
Puiſſe ſon ſang calmer votre douleur extrême!

BARSÉNICE, *ayant en main le fer de Tigrane.*

Eh! quel eſt donc l'état où le ſort me réduit!
De mon amour pour toi, voilà donc tout le fruit!
Ah! ſi tu peux encore, ou me voir, ou m'entendre,
Regarde où m'a conduit un ſentiment ſi tendre;
Cher Thermodate, hélas! je n'ôſe le nommer,
Votre haine à ce nom ſemble ſe rallumer;
Mais mon cœur ne ſçauroit en bannir la mémoire;
Et ſi ce Prince encor s'intéreſſe à ma gloire,
Que m'en reſtera-t-il, quand j'aurai répandu
Le ſang de ce Guerrier qui l'a bien défendu,
Et qui, de quelques Rois qu'il ſe diſe deſcendre,
N'eſt pas formé d'un ſang que je doive répandre?

TIGRANE.

Madame, expliquez mieux....

BARSÉNICE.

Son ſort me fait trembler;
Je ne ſçaurois me taire, & je ne puis parler.
Dans le trouble cruel où vous m'avez réduite,
Laiſſez-moi raſſurer un cœur que tout agite.

THERMODATE.

Ceſſez de vous livrer à d'indignes frayeurs;

Vous êtes Arſacide, & vous verſez des pleurs!
Pour ſoutenir vos maux & mon malheur extrême,
Rappelez vos Ayeux, & Thermodate même.

BARSÉNICE.

Qu'ai-je fait! Mais pleurant les malheurs d'un époux,
Prince, vous le voyez, ſi je penſois à vous.
Lui ſeul m'étoit préſent; ſa triſte deſtinée
Irritoit contre Orban ſa veuve infortunée;
Et ce Prince que tout me retrace en ces lieux,
M'arrache encor les pleurs qui coulent de mes yeux:
Pouvois-je, en cet état, vous être moins contraire?

THERMODATE.

Mon cœur n'a ſur ce point nul reproche à vous faire;
Vous m'auriez même vu prompt à vous excuſer,
Mourir de votre main ſans vous en accuſer.
D'un trouble dont la cauſe eſt auſſi légitime,
Ce n'eſt qu'en vous plaignant que je vous fais un crime;
Mais vous pouvez, malgré ce juſte déſeſpoir,
Inſtruire le Vainqueur de ce qu'il doit ſçavoir,
Et pour l'honneur d'un nom que Vous devez connoître,
Bannir les ſeuls ſoupçons que j'aye encor fait naître.

BARSÉNICE.

Que ce Prince, Seigneur, j'en atteſte les Dieux,
Eſt loin de mériter ces ſoupçons odieux;
Je vais vous expliquer ce terrible myſtère:
De Thermodate, hélas! c'eſt le malheureux frère,
Et redoutant en vous un vainqueur, un rival,
On le cache à vos yeux ſous un nom moins fatal.

Mais vos mains juſques-là ne ſont point parricides ;
Ce Prince, eſt en effet, du ſang des Arſacides ;
C'eſt un des Thermodate ; & je ne penſe pas,
En prononçant ſon nom, prononcer ſon trépas.

TIGRANE.

Ah ! Prince, ai-je bien pu vous faire cette offenſe ?
(*A Barſénice.*)
Et pourquoi ſi long-temps gardiez-vous le ſilence ?
Vouliez-vous donc me rendre encor plus odieux,
En me laiſſant verſer un ſang ſi précieux,
Un ſang qui vous eſt cher ? Ah ! loin de le répandre,
Contre vos ennemis, je ſonge à le défendre.
J'accepte le traité qu'on vient me propoſer ;
De ma main, ſeulement, laiſſez moi diſpoſer.
Je remets l'Arménie à ce généreux frère,
Ce Trône, où près de lui, peut monter votre mère ;
Et vous, libre & régnant ſur le Parthe & ſur moi,
A l'un de vos ſujets, accordez votre foi.
Quelque eſpoir m'eſt permis ; mais un ami de Rome
N'ôſe en entretenir la veuve d'un grand homme ;
Il me faut, avant tout, effacer cet affront
Que ma Couronne même imprime ſur mon front.
De ces lieux cependant, Soldats, qu'on ſe retire ;
Vous n'êtes plus, Madame, au pouvoir de Glaphire ;
Ma Garde de vos jours me répond déſormais ;
Du traité, dans ce Temple, attendez les effets ;
Le repos calmera votre âme trop émue.

BARSÉNICE.

Seigneur, auprès de vous mon trouble diminue ;
Pourquoi vouloir ſi-tôt m'éloigner de vos yeux ?
Lorſque ma haine injuſte éclatoit en ces lieux,

Ne pouvant vous laſſer d'y jouir de ma vue,
Vous-même, avec tranſport, vous m'avez retenue !
Et lorſque Barſénice, oubliant ſon courroux,
Ne vous y parle plus de la mort d'un époux ;
Qu'elle vous y tient même un diſcours tout contraire
Me faites-vous, Seigneur, un crime de m'y plaire ?

TIGRANE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ? Se peut-il qu'à vos yeux
Ce traité m'ait déja rendu moins odieux ?
Mais, Madame, faut-il que ma joie imprudente
Vous oublie en des lieux que Glaphire fréquente ?
Ce moment eſt terrible, & je vais lui porter
Le coup le plus affreux qu'elle ait à redouter.
Oui, Madame, habitez cette enceinte ſacrée,
Dont ma Garde à Glaphire interdira l'entrée ;
Et vous, Prince, l'eſpoir, l'appui de mes projets,
Partagez avec moi ma Garde & mon Palais :
Je réponds d'un Héros de votre ſang, Madame.

THERMODATE.

Prouve par d'autres ſoins la grandeur de ton âme ;
Et ſonge que, pour moi, rien n'eſt plus odieux
Qu'un Palais où, par-tout, Rome s'offre à mes yeux.

SCÈNE IV.

TIGRANE, BARSÉNICE, ISMÂNE.

TIGRANE.

IL n'aura pas long-temps ce reproche à me faire ;
Et je ne ſçaurois trop me hâter de vous plaire.
Si ce Prince pourtant, après un tel éclat.....
Un Roi de vôtre ſang ne peut être un ingrat ;
Ne vous allarmez point, mes mains vont vous le rendre ;
Il n'eſt rien que de moi vous ne deviez attendre,
Pour vous contraindre, enfin, à ne me plus haïr.

BARSÉNICE.

Ah ! juſques-là, mon cœur ne ſçauroit ſe trahir.
Non, je ne vous hais plus, & je ne puis le taire ;
Après l'heureux traité que vous venez de faire,
Et que vous ſcellerez par l'exil des Romains,
Non, Seigneur, mon époux n'eſt point mort par vos mains :
Vous le protégeriez, vous l'aimeriez, peut-être ;
Il penſoit comme vous, il eût régné ſans maître :
Et, loin que ſon vainqueur me paroiſſe odieux,
Seigneur, c'eſt déſormais un Héros à mes yeux.

SCÈNE V.

TIGRANE, ISMANE.

TIGRANE.

Me trompé-je ! eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ?
Croirai-je que ſon cœur réponde à ma tendreſſe ?
Si ſeule alliance a produit tant d'effets ;
Si, ne faiſant encor qu'accepter ſes bienfaits,
J'ai pu, malgré les pleurs que je lui fais répandre,
Exciter dans ſon âme un ſentiment ſi tendre ;
Quel ſera donc enfin le trouble de ſon cœur,
Si de ſes ennemis je ſuis jamais vainqueur !
Elle m'aimeroit donc autant que je l'adore.

SCÈNE VI.

TIGRANE, GLAPHIRE, ISMANE.

GLAPHIRE.

Quel eſt donc l'intérêt qui vous agite encore ?
Mais ſi j'explique bien l'état où je vous voi,
Ce n'eſt plus un état de contrainte ou d'effroi ;
Vos yeux ne brillent plus d'une ardeur ſanguinaire ;
C'eſt l'effet de la paix que vous venez de faire.

Le Conſul par ma bouche ôſe vous demander
A quel prix vos Captifs daignent vous l'accorder ?

TIGRANE.

Mais à tel prix qu'enfin il me verra peut-être
Réprimer ſon audace, & régner ſans un Maître.

GLAPHIRE.

Quels étranges diſcours vous tenez aujourd'hui !
Quoi ! du Peuple Romain dédaignez-vous l'appui ?
Et quel eſt donc ici le Maître qui vous brave ?
Un Allié de Rome en eſt-il donc l'eſclave ?

TIGRANE.

Il n'en a point le nom ; mais il l'eſt en effet.

GLAPHIRE.

Nul n'en reçut des loix, & tous quelque bienfait.
Elle ſçait reſpecter les droits du diadême,
Et ce pouvoir ſacré qu'elle exerce elle-même.

TIGRANE.

Mon Père en devoit donc éprouver les vertus.

GLAPHIRE.

Il a ſubi le ſort des Rois qu'elle a vaincus.

TIGRANE.

Elle lui ravit tout, & le jour & l'Empire.

GLAPHIRE.

Elle épargna le Fils qu'elle pouvoit proſcrire :
Elle a mis par mes mains un bandeau ſur ſon front.

TIGRANE.

Ce funeſte préſent n'eſt qu'un nouvel affront ;

Je rougis d'en tenir des meurtriers d'un Père.

GLAPHIRE.

Sa mémoire jadis vous étoit donc moins chère?

TIGRANE.

Jeune & facile encor, peut-être ambitieux,
Sur l'éclat des grandeurs j'ouvris trop tôt les yeux.

GLAPHIRE.

Vous gardez toutes fois le Sceptre d'Arménie.

TIGRANE.

Rome encor me retient le Sceptre de Médie;
Ils ſont miens l'un & l'autre, & j'en ai pour garant
Les droits de ma naiſſance & ceux d'un Conquérant.

GLAPHIRE.

Ainſi vous ne régnez qu'à titre de conquête;
Et Rome a d'un bandeau dépouillé votre tête:
Vous affectez déja, plein d'un nouvel eſpoir,
La haine du Rival que vous venez de voir;
Et s'il en faut juger par les honneurs ſuprêmes
Que lui rend votre Cour & vos Gardes eux-mêmes;
Je ne ſaurois douter que cet Ambaſſadeur
Ne vous ait, contre Rome, inſpiré tant d'horreur.
Et l'ordre inattendu qui des mains de ma Garde
Arrache des Captifs dont le ſoin me regarde,
Seigneur, tout me fournit de trop juſtes raiſons
D'en croire mes terreurs & mes premiers ſoupçons:
(*Elle fixe Tigrane un moment, & prononce enſuite ce premier hémiſtiche avec feu.*)
Vous trahiſſez Glaphire..... Elle vous le pardonne:

Moins que vous ne penſez, j'envie une Couronne,
Et vous montrez un cœur ſi peu digne de moi,
Que je crois ne rien perdre, en perdant votre foi.
Mais ce que je ne puis vous pardonner encore,
Rome dont l'amitié vous ſert & vous honore....
Vous trahiſſez auſſi ſes intérêts ſacrés.
Vous rompez des Traités que vous avez jurés....
Ah! loin de regretter un cœur comme le vôtre,
Je brûle de nous voir ſéparés l'un de l'autre.
Je rends grace aux Romains qui ſçurent différer
L'hymen que dans leurs murs vous vouliez célébrer.
Fille d'un Souverain, Citoyenne Romaine,
Je rougirois des noms & d'Épouſe & de Reine,
S'il me falloit, en proie à des chagrins ſecrets,
Partager votre honte & ſouffrir vos forfaits.

TIGRANE.

Vous cherchez des forfaits, afin de vous en plaindre;
Et quand il ſeroit vrai que, las de me contraindre,
Je ſecoûrois un joug que j'ai long-temps porté;
Quand même je romprois un indigne Traité,
Eſt-il donc éternel, & ne puis-je, ſans crime,
Abjurer un ſerment dont mon peuple eſt victime,
Et dont tout l'Orient, indigné contre moi,
Vient, la flâme à la main, me reprocher la foi?
Ai-je donc pu jurer que d'éternelles guerres
Des Citoyens des champs dévaſteroient les terres?
Et dois-je moins enfin à mes propres Sujets,
Qu'au peuple dont les Camps dévorent leurs guerets?
Quand je romprois encor, pour le bien d'un Empire,
Le ſerment qui me lie au deſtin de Glaphire,
Contraint par mes devoirs, par la néceſſité....

GLAPHIRE, *l'interrompant bruſquement.*

C'eſt trop juſtifier votre infidélité.
Tigrane, la raiſon m'en ſemble légitime,
Et j'ai peu d'intérêt à vous en faire un crime.
Je me ſuis trop livrée à de premiers tranſports;
Vous pouvez, en effet, m'immoler ſans remords
Au bonheur des Sujets dont vous êtes le père.
Je tremble ſeulement que Varus, plus ſévere,
N'entende moins que moi de ſi fortes raiſons,
Et n'en mette l'effet au rang des trahiſons.

TIGRANE.

Je me charge du ſoin de les lui faire entendre.

GLAPHIRE.

Mon cœur, ſur vos deſſeins, ne peut plus ſe méprendre:
Vous vous liez au Parthe.... Et le nœud qui vous joint....
Je ne veux pas encor m'expliquer ſur ce point.
Vous vous liez au Parthe, & cela ſeul me touche.
Ne craignez plus pourtant un ſeul mot de ma bouche;
Vous avez vos raiſons pour en agir ainſi:
Pour agir autrement, j'ai les miennes auſſi;
Je demeure fidele aux amis de mon Père,
Et, pour vous avouer combien Rome m'eſt chère,
L'éclat que ſur les Rois répand ſon amitié,
De mon amour pour vous m'inſpira la moitié.

TIGRANE, *prenant le ton de l'ironie.*

Je dois donc pour ma gloire en redouter la haine.
Les Romains, plus que vous, n'ont point l'ame Romaine.
Ces ſentimens ſi hauts que vous avez pour eux,
Sont dignes, en effet, du ſang de vos ayeux;

Ils ne comptoient pour rien le Trône, la Victoire,
Si Rome n'y mêloit un rayon de ſa gloire :
Vous avez reçu d'eux ce mépris pour les Rois
Qui d'un Peuple inſolent foulent aux pieds les loix ;
Et vous eûtes encor, dès l'enfance premiere,
Les leçons du Sénat & l'exemple d'un Père.
Cédez à des penchans ſi nobles à vos yeux ;
Dédaignez tous ces Rois Maîtres du Sceptre & d'eux ;
Reſpectez ſeulement leurs meurtriers auguſtes ;
Portez pour les Romains des ſentimens ſi juſtes,
Juſques à n'encenſer dans leurs fiers favoris,
Que l'empreinte des fers dont ils les ont flétris.
Pour moi qui, de vos Dieux élevé involontaire,
Ne puis porter un joug peut-être ſalutaire,
Et dont le Pere même, ennemi des Romains,
Vit avec déſeſpoir l'enfance entre leurs mains,
Je n'ai pu concevoir, digne Fils d'un tel homme,
Ce mépris pour les Rois, ni ce reſpect pour Rome.

GLAPHIRE.

Eh bien ! alliez-vous avec vos ennemis,
Tombez aux pieds des Rois que vous avez ſoumis ;
N'affectez qu'avec moi cette fierté nouvelle
Qui fait des loix à Rome, & n'en reçoit point d'elle :
Briſez ſur tout le nœud qui vous attache à moi,
Vous êtes, en effet, maître de votre foi.
Les ſermens, les bienfaits, il n'eſt rien qu'on ne brave,
Et vous ne régnez pas pour en être l'eſclave.

SCÈNE VII.

TIGRANE, ISMANE.

TIGRANE.

Ces tranquiles dehors ne ſauroient me tromper,
J'ai trop vu les dépits qu'elle laiſſe échapper....
Elle a des droits au Trône : on pleure encor ſon pere,
A mon peuple, elle-même a ſçu ſe rendre chere....
(*Aux Gardes.*)
Qu'elle ne ſorte plus des murs de ce Palais.
Cependant proſcrivons un Conſul que je hais ;
Et qu'aux pieds des Autels, la Princeſſe que j'aime
Ceigne aujourd'hui mon front d'un nouveau diadême.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

VOLGÉSIE, THERMODATE, NARSÈS, ARBATE.

VOLGÉSIE.

Oui, c'eſt le ſeul moyen que nous pouvions tenter;
Un Empire ſi grand a de quoi le flatter.
Ne m'ouvrez pas les yeux ſur ce moyen étrange;
Je ſens ſous quelles loix un tel hymen me range;
Sur-tout couvrez l'abîme où le ſort me conduit:
Mon ſacrifice eſt fait; laiſſez m'en voir le fruit.
Je ſauverai l'honneur d'une auguſte famille;
J'aimerai le Tyran qui me rendra ma Fille.
Achevez, ô mon Fils! d'affermir un Traité
Qui lui rend un Époux avec la liberté.

THERMODATE.

Eh! comment nous promettre un effet ſalutaire
D'un Traité dont il peut découvrir le myſtere?
Avant que nos yeux même euſſent lu dans ſon cœur,

Peut-être avons nous dû lui laiſſer ſon erreur :
Mais puiſqu'à notre gré, prêt à déteſter Rome,
Il prend l'orgueil des Rois & le cœur d'un grand-homme,
Je ne veux point, Madame, en ſurprenant ſa foi,
Lui fournir des raiſons de ſe plaindre de moi ;
Et j'aurois à rougir, ſi quelque ſtratagême
Eût ſauvé votre Gendre & mon Épouſe même.

VOLGÉSIE.

O trop digne Arſacide ! ô Prince généreux !
Je n'ôſois prendre encor ce parti dangereux :
Mais puiſqu'en notre appui mettant ſa confiance,
Tigrane veut du Parthe embraſſer l'alliance,
Allez, malgré ma Fille, & malgré ma terreur,
S'il le faut, ô mon Fils ! éclairer ſon erreur :
Pour éteindre à jamais ſon ardeur déplorable,
Peut-être ſuffit-il qu'il la juge coupable ;
S'il aime Barſénice, il n'eſt pas ſans vertus :
Il ſe livre à des feux que rien n'a combattus ;
Il croit que dès long-temps, ma Fille qu'il adore,
Eſt libre du ſerment qui vous unit encore.
Allez, cher Prince, allez apprendre à ſon amour,
Que mon Fils qu'il croit mort, n'a point perdu le jour.
Adieu, ménagez bien un intérêt ſi tendre,
Sauvez & votre Mere, & ma Fille & mon Gendre.
Je reviendrai moi-même au Vainqueur inhumain
Confirmer vos Traités & préſenter ma main ;
Et cependant, malgré de trop longues fatigues,
Je vais de cette Cour éclairer les intrigues,
Et tourner à nos fins, avec leurs différends,
Les foibleſſes du Prince & la faveur des Grands.

SCÈNE II.

THERMODATE, *ſortant par le côté oppoſé à celui que prend Volgéſie, & revenant ſur la Scène à la voix de Glaphire;* GLAPHIRE, *Suite.*

GLAPHIRE.

THERMODATE, écoutez; ſur-tout que votre audace
N'acheve point enfin d'encourir ma diſgrace.
Vous avez des vertus que je ſçais eſtimer;
Mais ne me forcez pas, Prince, à les opprimer.

THERMODATE.

Songez; car je ſçais peu m'abaiſſer juſqu'à feindre,
Moins à les eſtimer, Madame, qu'à les craindre.

GLAPHIRE.

C'eſt vous vanter qu'enfin vous triomphez du Roi.
Oui, je ſçai que l'ingrat m'ôſe manquer de foi;
Il en inſtruit Varus, & ſon impatience
Vante, en le proſcrivant, ſa nouvelle alliance.
Voilà ce que je ſçais; mais je ne ſçavois pas
Qu'on pût s'enorgueillir de ſi noirs attentats,
Et qu'un Prince d'un ſang ſi jaloux de ſa gloire,
Affectât à ce point d'en perdre la mémoire.
De la ſimple équité méconnoiſſant les loix,
Vous mettrez ce ſuccès au rang de vos exploits.

Quelle erreur ! Ce Traité qui vous perdra peut-être,
Eſt-il digne de vous ? Qu'allez-vous faire ? Un traître,
Qui, contre les Romains ſoulevant leurs bienfaits,
Ne devient votre ami qu'à force de forfaits,
Et dont la main bientôt, aux meurtres enhardie,
Va ſur vous-même ici punir ſa perfidie ;
C'eſt à vous qu'imputant ſa folle trahiſon ;
Vous le verrez bientôt en demander raiſon,
A moins que Volgéſie, humblement libérale,
Au don de ſes États n'ajoûte ma Rivale ;
Cette Reine, à ce prix, ſur ſa foi peut compter,
Et ce préſent nouveau doit bien peu lui coûter.
Qui peut offrir ſa main & céder ſon Empire.....
Prince, vous pâliſſez ; mais j'ôſerai vous dire,
Qu'en achetant ſi cher l'alliance d'un Roi
Nommé par les Romains, dont il trahit la foi,
C'eſt leur montrer qu'enfin le Parthe qui les brave,
N'eſt de leur protégé que le timide eſclave.
La Reine d'Orient, d'un Peuple ſi vanté,
De ſa Fille, à ce prix, mettroit la liberté !
Elle craint, je le ſens, de voir un Arſacide
Embellir d'un Conſul le triomphe homicide :
Eh bien ! pour l'en ſauver faut-il mettre en ſes mains
Un Empire long-temps la terreur des Romains ?
Je ſçais qu'en lui cédant un ſi puiſſant Empire,
Vous montez ſur le Trône où l'éleva Glaphire ;
Mais, ſans lui prodiguer de ſi vaſtes États,
Ne pouvez-vous encor régner dans ces climats ;
Et, tenant de nos mains la paix, le Diadême,
Lui rendre tous les maux qu'il vous fit à vous-même ?

THERMODATE.

J'ignore encor le ſort d'un ſi noble Traité ;

Si votre amour pour Rome avoit moins éclaté,
J'aurois prêté l'oreille aux conseils d'une Reine;
Mais Thermodate est Parthe & Glaphire est Romaine.

GLAPHIRE.

Eh bien! portez ailleurs de si beaux sentimens;
Mais quand Tigrane & vous liés par des sermens,
Et bravant les complots du reste de la terre,
Vous croirez bien éteint le flambeau de la guerre;
Thermodate, craignez d'en être consumé;
Tremblez que tout-à-coup ce flambeau rallumé
Ne passe en une main si sagement choisie,
Que jusqu'aux bords de l'Inde il n'embrâse l'Asie.
Cette main, la voici, je ne vous cele rien,
Et j'ai cent-mille bras pour seconder le mien.
Ah! convenez-en, Prince; il en faut moins peut-être,
Pour combattre un parjure, & l'Allié d'un Traître.
Vous n'en rougissez point; vous croyez tout permis,
Pour donner aux Romains de nouveaux ennemis.
Quelle est donc Rome enfin que ton pays abhorre?
Prête l'oreille aux cris du monde qui l'adore.
Ne vous en fiez pas au bruit de l'Univers;
Interrogez les Rois qui porterent ses fers,
Et ceux qu'ont reconnus & l'Europe & l'Asie,
Et ceux qu'ont adorés l'Égypte & la Lybie;
Tous, malgré leur audace, ou malgré leurs forfaits,
Trop souvent de nos mains ont reçu des bienfaits;
Et respectant un peuple & vertueux & libre,
Accouroient l'implorer jusques aux bords du Tibre.
Le Parthe même enfin, moins superbe autrefois,
Fatigué des Tyrans, obtint de nous des Rois.
Les voilà, ces Romains que votre jalousie
Met près de l'Inde au rang des monstres de l'Asie.

Ne nous reprochez plus de lui donner des fers ;
Prince, nos bienfaits ſeuls ont ſoumis l'Univers.
A vous-même aujourd'hui notre bonté propice,
Des affronts qu'elle craint veut ſauver Barſenice.
Vous achetez en vain ſa liberté du Roi ;
Son ſort, le vôtre même, ici dépend de moi.
Je vais vous dire plus, & je le puis ſans crainte :
A me venger de lui, Tigrane m'a contrainte ;
Laiſſez-là vos Traités, ſecondez mon courroux,
Vous ſauvez Barſénice, & le Trône eſt à vous.

THERMODATE.

Dieux ! par combien de traits on cherche à me confondre !
Eh quoi ! l'on vante Rome, & je ne puis répondre !
Quel ſentiment nouveau s'éleve donc en moi ?
Ne la hais-je donc plus autant que je le doi ?

GLAPHIRE.

Tu lui dois de l'amour, & ta haine pour elle
Va te couvrir enfin d'une honte éternelle.
Quand de mille bienfaits Rome veut te combler,
Tu regrettes ta haine & l'ôſes rappeler.

THERMODATE.

Ah ! ceſſez d'éblouir un Prince encor ſauvage.
Rome paroît en vous avec trop d'avantage ;
J'ignore l'art funeſte où vous avez recours.

GLAPHIRE.

Attendez que l'effet confirme mes diſcours ;
J'y conſens : mais craignez que cette défiance
Ne donne au Roi le tems de fuir votre alliance,

Et, pour calmer enfin mon trop juſte courroux,
De revenir ici tomber à mes genoux.
Je ſuis femme, & je peux lui pardonner encore;
Songez-y, ſaiſiſſez l'inſtant où je l'abhorre.

SCÈNE III.

THERMODATE, *ſeul.*

DANS quelle incertitude elle a ſçu me jeter!
Contre lequel combattre? Avec lequel traiter?
Quelle eſt l'heureuſe main qui peut ſauver la Reine?
O Ciel! Glaphire veut que je ſerve ſa haine,
Et Tigrane m'invite à ſervir ſon amour!
Lequel dois-je accabler ou ſervir en ce jour?
Mais tentons le moyen que Volgéſie approuve;
C'eſt le ſeul généreux; il faut que je l'éprouve:
Sortons aux yeux du Roi de la nuit du tombeau.
Si pourtant, de ſes yeux arrachant le bandeau,
Je vais le détromper d'une erreur agréable....
L'amour au déſeſpoir n'eſt que trop redoutable.
Qui faut-il immoler en ce moment fatal,
Ou mon Rival à Rome, ou Rome à mon Rival?
Quels périls!

SCENE IV.

TIGRANE, BARSÉNICE, THERMODATE.

TIGRANE.

PARTAGEZ la commune allégresse,
Prince ; avec quels transports j'ai rempli ma promesse !
Il n'est plus de Romains que Glaphire en ces lieux ;
Leur haine m'a rendu digne de vos ayeux ;
Et sans cesse je sens que la mienne s'irrite.
(*A Barsénice.*)
Mais quel autre intérêt, Madame, vous agite ?
(*A Thermodate.*)
Vous-même ; en quel état est-ce que je vous voi !
Quoi ! Prince, n'ôsez-vous vous en fier à moi ?

THERMODATE.

Jamais les malheureux ne sont sans défiance.

TIGRANE, *prenant la main de Barsénice.*

Pourvu que cette main scelle notre alliance,
Ah ! comptez sur les nœuds qui vont m'unir à vous :
O Reine, & qu'auriez-vous à craindre d'un époux ?

THERMODATE.

D'un époux !

TIGRANE.

Quoi ! toujours votre ardeur obstinée

Traverse

Traverſe les projets d'un heureux hymenée !
(*A Barſénice.*)
Et vous, vous que j'ai vu, quand ce Prince moins vain ;
Sous l'humble nom d'Orban, vous préſentoit ſa main ;
Vous que j'ai vu pleurante, à mes pieds proſternée,
Implorer mon appui contre un tel hyménée,
Dès que perdant un nom qui bleſſoit votre orgueil ;
Il prend celui du Roi dont vous portez le deuil,
N'auriez-vous déja plus, ardente à tout enfreindre,
(*Montrant Thermodate, qu'il croit être Orban.*)
Votre Époux à pleurer, & ſon amour à craindre ?
Ainſi ces pleurs qu'on doit aux cendres d'un Époux,
Ne s'oppoſent qu'aux feux dont je brûle pour vous !

THERMODATE.

J'excuſe ton erreur, & Tigrane eſt trop juſte
Pour ne point reſpecter le nœud le plus auguſte ;
Avant de la preſſer de répondre à tes feux,
Connois mieux le Rival qui traverſe tes vœux.

TIGRANE.

Quel eſt-il ?

THERMODATE.

Thermodate, époux de Barſénice.

TIGRANE.

Toi, ſon époux ! grands Dieux ! quel indigne artifice !
Lorſque dans la mêlée, au pied de vos autels,
Cette main l'a percé de mille coups mortels ;
Que des honneurs d'un Chef, que du rang des Monarques,
Et ſa main & ſon front portoient encor les marques ;
Que les cris de ſon Peuple & les pleurs de ſa Cour

M'annonçoient quel Guerrier j'avois privé du jour;
Perfide, ôſes-tu bien? ... .

THERMODATE.

Que n'étoit-ce moi-même!
Mon Épouſe, attentive à mon péril extrême,
Arrache de mon front un bandeau dangereux,
Et mon Frere.... Des pleurs s'échappent de mes yeux.
De l'amour fraternel, ô mémorable marque!
Exemple de l'amour qu'on doit à ſon Monarque!
Mon Frere, pour tromper les regards des Romains....
Il prit mes ornemens, & périt par tes mains.

TIGRANE.

Ciel! & vous me laiſſiez une erreur ſi funeſte!
J'ai triomphé de tout, & mon Rival me reſte.
Ce n'étoit que ſon Frere! Eſt-ce enfin votre Époux?

BARSÉNICE.

C'eſt lui-même, & ce voile eſt de trop entre nous.
De Thermodate, hélas! n'eſt-ce donc pas le Frere?
Que peut me reprocher votre injuſte colere?
Le devois-je moi-même, imprudente, ou ſans foi,
Livrer à des périls qu'il a courus pour moi?

TIGRANE.

Perfide, avec quel art vous m'avez ſçu ſéduire!
Juſqu'où vous a porté le deſir de me nuire!
Vous voulez que, ſemblable aux Rois dont vous ſortez,
J'abhorre les Romains, qu'ils ont tous déteſtés;
Et quand de ce forfait dont vous êtes la cauſe,
Je demande le prix que mon cœur ſe propoſe,
Un obſtacle éternel vient ſe mettre entre nous;
Je vous vois ranimer la cendre d'un Époux!

Perfide, qui tantôt, flattant mon espérance....

BARSÉNICE.

Cessez de m'accuser de feinte, ou d'inconstance;
Je pleurois mon Époux, dont j'ignorois le sort,
Instruite ici par vous, je déplorai sa mort.
Bientôt je le retrouve: hélas! qu'il vous souvienne;
Quelle fut sa douleur, & quelle fut la mienne,
Quand ma bouche, offensant l'Époux que j'adorois,
Prononça devant lui sa mort que je pleurois!
Ah! de vous bien plutôt j'ai moi-même à me plaindre!
A trahir mes sermens, vous voulez me contraindre:
Ah! rendez-moi l'espoir de mes vœux les plus doux.

TIGRANE.

Il est mon prisonnier, il n'est point votre Époux:
Vous n'êtes point encore unis par l'hyménée;
C'est à moi que le Ciel vous avoit destinée.
Et vous le demandez; &, pour comble d'horreur,
Vous montrez un amour qui me perce le cœur!
Vous voulez qu'en vos mains je le livre moi-même;
Vous l'aimez encor plus depuis que je vous aime;
Vous m'en haïssez plus: ah! je veux mériter
La haine que pour moi vous ôsez affecter.
Choisissez de sa mort ou de mon hyménée.

BARSÉNICE.

Seigneur!

TIGRANE.

Toi-même fais ta propre destinée;
Tu peux seul l'enhardir à révoquer ses vœux;
Hâte-toi d'en donner l'exemple généreux:
Renonce aux tiens; ou meurs; choisis enfin, prononce....

Quoi ! ton farouche orgueil me laiſſe ſans réponſe !
D'où te vient avec moi cette vaine fierté ?
Seroit-ce de ta gloire ou de ta liberté ?
Quel fut, quel eſt encor le Rival qui me brave ?

THERMODATE.

L'ennemi des Romains, dont tu n'es que l'eſclave.

TIGRANE.

Songes-tu que ton ſort dépend ici de moi ?

THERMODATE.

Songes-tu qu'une armée apporte ici l'effroi,
Et que dans l'inſtant même où tu veux que je tremble ;
On voit du haut des tours Orban qui la raſſemble ?
Frappe, irrite des miens le juſte déſeſpoir,
Tu vas tomber du coup que je vais recevoir.

TIGRANE.

As-tu donc oublié que je ſçais m'en défendre ?
Mais c'eſt trop écouter & trop long-tems attendre.
(*A Barſénice.*)
Doit-il vivre ou mourir ? Parlez, quel eſt ſon ſort ?
Qu'avez-vous réſolu ? qu'ordonnez-vous ?

BARSÉNICE.

Ta mort.

Oui, puiſque ta fureur veut me traîner au Temple,
De ſa juſtice, en toi, le Ciel doit un exemple !
Viens au pied des autels que tu veux profaner,
Recevoir le trépas que tu veux lui donner.
Tes Dieux vont foudroyer, s'il en eſt qui ſoient juſtes,
La main qui de l'hymen briſe les nœuds auguſtes ;
Ou de leurs droits ſacrés plus terrible ſoutien,

Moi-même je ferai leur devoir & le mien,
Et du fer dont le Prêtre égorge la victime.....

TIGRANE.

Eh bien ! que ces momens ſoient conſacrés au crime ;
Qu'avec ce fer ſacré, que j'ai pris dans vos mains,
Je verſe un ſang ſi cher à vos yeux inhumains ;
Et juſqu'en votre cœur, pour en bannir la haine.....,
(*Barſénice ſe préſente au coup dont Tigrane la menace.*)
Ingrate ! qu'un Vainqueur traitoit en Souveraine,
Vous aſpirez, malgré des traitemens ſi doux,
A poignarder un cœur qui ſoupire pour vous !
Vous ôſez me le dire encor, ſans vous contraindre !
Avec moi ſeulement, vous ne daignez plus feindre !
Mais vous aimez ce Parthe, & je puis l'accabler,
Et je vous aimerai pour vous faire trembler,
Pour répandre le ſang d'un Rival que l'on aime ;
Et peut-être ma main dans ma fureur extrême,
Ira dans votre cœur & barbare & ſans foi,
Étouffer des ſoupirs qui ne ſont pas pour moi,

SCENE V.

TIGRANE, *Suite de Tigrane*, THERMODATE, BARSÉNICE, VOLGESIE, NARSÈS, ARBATE.

VOLGÉSIE.

Ah! plutôt dans le mien plonge ta main cruelle,
Voilà donc tout l'amour que tu reſſens pour elle!
C'eſt donc peu ſous ſes yeux d'immoler ſon Époux,
Tu veux dans ſon ſang même éteindre ton courroux!
Eh! bien, aſſouvis donc ta fureur ſanguinaire;
Viens, viens les immoler ſur le ſein de leur mere;
Frappe du même coup, ſans égard à ta foi,
Et le Gendre & la Fille, & la Veuve d'un Roi,
Hélas! de leur bonheur & de leur hyménée
Je croyois voir enfin la premiere journée,
Et je ne viens ici qu'afin de voir verſer
Le ſang de mes enfants, que je viens embraſſer!
A ce cruel excès, je n'ai pas dû m'attendre:
Eſt-ce donc là l'effet des offres de mon Gendre?
Et d'où vous peut venir ce courroux inhumain,
Dans le tems qu'il vous offre & mon Sceptre & ma main?
De Vologeſe, hélas! voilà le Diadême,
Son Sceptre, ſon Épée & ſa Veuve elle-même;
Et l'Empire fameux, que je mets dans vos mains,
Fait la loi dans l'Aſie & l'impoſe aux Romains.

TIGRANE.

Reine de l'Orient, auguſte Volgéſie,
Vous voyez le reſpect dont mon ame eſt ſaiſie;
Mon cœur n'eſt plus à moi; mais c'eſt à vos genoux,
Que je veux obtenir votre Fille de vous.
Grande Reine, écoutez un Amant auſſi tendre;
J'ai ſauvé votre Fille, & je vais la défendre:
Le Conſul, que rappelle un ordre du Sénat,
Veut que de ſon triomphe elle augment l'éclat.
De ce ſanglant affront mes mains l'ont défendue;
Je l'ai ſauvée enfin, Madame; elle m'eſt dûe.

THERMODATE.

Elle t'eſt dûe! Eh! bien, ſi tes droits ſont ſacrés,
Pourquoi juſqu'aux forfaits deſcendre par dégrés?
Elle t'eſt dûe! ô Ciel! De quel droit, à quel titre?
D'un ſi cher différend ſois un plus juſte arbitre:
Mais affecte du moins, pour ſéduire ſa foi,
Si ce n'eſt les vertus, le langage d'un Roi.
Quel eſt donc le diſcours que nous venons d'entendre?
Eſt-ce ainſi qu'à ſa main il te ſied de prétendre?
Oſes-tu bien te faire un titre de l'appui
Que ton bras trop heureux lui prêtoit aujourd'hui?
Tigrane, veux-tu donc, protecteur mercénaire,
Mettre à prix des bienfaits que tu dois à ton Frere?
Ah! crois-moi, tu n'as rien que les droits odieux
Que ſe font, à leur gré, des Vainqueurs furieux.
De ſes premiers ſoupirs as-tu vu l'innocence,
Au pied de nos Autels, t'en jurer la conſtance?
Sa Mere infortunée a-t-elle dans tes bras
Placé tant de vertus que tu ne connois pas?

Ah ! Tigrane, eſt-ce toi que ſon auguſte Pere
Déſigna ſon Epoux, en fermant la paupiere?
Barbare ! Et quelle main veux-tu lui préſenter ?
Une main, dans mon flanc, prête à s'enſanglanter ;
Une main qu'elle a vu, teinte de ſon ſang même,
Lui ravir un Époux avec un Diadême ;
Qui briſe des liens conſacrés par les Dieux ;
Qui n'offre que le fer, ou la foudre à ſes yeux ;
Fumante encor du ſang de mon généreux Frere,
Et prête d'attenter juſqu'aux jours de ſa Mere !

TIGRANE.

Rends graces au reſpect dont m'impoſent la loi,
Et la Veuve & la Fille & le Neveu d'un Roi :
Mais ce reſpect qui plaît encore à ma clémence,
Touche bientôt au terme où mon courroux commence.

VOLGÉSIE.

Nous n'en avons déja que trop vu les excès.
Eſt-ce aux Rois de donner l'exemple des forfaits ?
N'apportez-vous ici que les vices de Rome ?

TIGRANE.

Cet effort eſt des Dieux, & je ne ſuis qu'un homme,
Madame ; &, rejettant ces frivoles diſcours,
J'ôſe vous avertir d'en terminer le cours.
Je ne vous ferai plus une vaine priere,
Et c'eſt-là mon Épouſe, ou c'eſt ma priſonniere.

BARSÉNICE.

Elle eſt ta priſonniere.

VOLGÉSIE.

Ah ! Vainqueur inhumain !
J'ai voulu m'abaiſſer à recevoir ta main ;
(*En montrant ſes enfans.*)
Leur danger trop preſſant m'a tout fait entreprendre ;
Mais à de tels moyens je ceſſe de deſcendre.
Il m'en reſte un plus ſûr & moins honteux pour moi,
Que de donner au Parthe un Maître tel que toi.
(*Elle ſort.*)

TIGRANE, *à Volgéſie qui ſe retire.*

Madame, vengez-vous, je vous fais un outrage.
(*A Barſénice.*)
Mais vous à qui j'immole un ſi grand avantage ;
Vous pour qui je bravois, après mille dédains,
Et l'amour de Glaphire & l'appui des Romains,
Vous refuſez la main qui vous a défendue !
Vous jurez à ce Parthe une foi qui m'eſt dûe !
Votre haine, à mes yeux, croît avec votre amour !
(*Regardant Barſénice & montrant Thermodate.*)
Que ſous les ſiens, Iſmane, il rentre dans la Tour.
A de nouveaux excès craignez de me contraindre.

BARSÉNICE.

Va, nous ne ſçavons plus t'implorer, ni te craindre,

SCENE VII.

GLAPHIRE, PHARBASE, *Suite.*

GLAPHIRE.

Où l'entraîne à mes yeux ſa paſſion fatale ?
Eh ! venois-je donc voir triompher ma Rivale ?
Son courroux, ſa vengeance & l'offre de ſa foi,
Tout me parle d'un feu qu'il ne ſent pas pour moi.
J'ai trop vu le dépit, l'effroi qui le ramene ;
Il préſſent les malheurs où ſon amour l'entraîne.
Parjure envers le Parthe, infidele aux Romains,
Il ne peut plus tomber qu'en de funeſtes mains ;
Il ne lui reſte plus, au ſein de tant d'abîmes,
Que ſes propres Soldats qu'ont révolté ſes crimes ;
Et c'eſt ainſi qu'il ôſe, incertain dans ſes vœux,
M'offrir bien moins ſon cœur, qu'en exprimer les feux !
Mais l'ingrat penſe-t-il que Glaphire, irritée,
Veuille encor d'une main qu'une autre a rebutée ?
Grands Dieux ! juſqu'à ce point ôſe-t il m'outrager ?
Qui l'eût dit ? Quand ma main couronne un étranger,
Que par mes ſoins & Rome & les deux Arménies
Sont pour ſes intérêts à ſon gré réunies ;
Que du haut de ce Trône où l'éleva mon choix,
Je pouvois à mes pieds appeler tant de Rois ;
Que, loin d'orner mon front d'un double Diadême,
Mon amour ſur ſa tête attache le mien même ;
Qui m'eût dit que l'ingrat auroit pu balancer

A m'offrir une main faite pour m'encenſer?
Malgré moi, je le ſens, une ardeur vengereſſe....
Non : mon cœur n'a déja que trop d'une foibleſſe ;
De trop grands intérêts m'occupent aujourd'hui,
Et c'eſt aſſez enfin m'abaiſſer juſqu'à lui.

SCÈNE VIII.

GLAPHIRE, PHARBASE.

PHARBASE.

LA Reine d'Orient, éplorée, éperdue,
Madame, avec vous ſeule implore une entrevue,
Et veut à ſes enfans dire un dernier adieu.

GLAPHIRE.

La Reine d'Orient!.... Qu'elle attende en ce lieu.

SCÈNE IX.

GLAPHIRE, *ſeule.*

VOLGÉSIE! Eh! quel eſt l'intérêt qui l'amene?
Quoi! la Reine du Parthe implore une Romaine!
L'opprobre de ſa Fille, à ſes yeux préſenté,
Auroit-il de ſes mœurs fléchi l'auſtérité?
Et ſa haine pour nous voudroit-elle deſcendre,

Juſqu'à briguer l'appui que j'offrois à ſon Gendre ?
O Rome ! ſi c'eſt-là l'effet de ſon effroi ;
Si l'amour maternel l'entraîne auprès de moi,
Je remplis tes deſſeins ſur l'Aſie étonnée ;
Non que, de la vengeance eſclave infortunée,
Je cede à des tranſports que je ſçais réprimer ;
C'eſt pour toi ſeulement que mon bras va s'armer ;
Je prétends aujourd'hui d'une vertu nouvelle,
Offrir à l'Univers un durable modele ;
Et des feux dont je ſens encor rougir mon front,
Forcer l'Amour lui-même à réparer l'affront.

Fin du cinquième Acte.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIERE.

VOLGÉSIE, NARSÈS, ARBATE; *Suite.*

VOLGÉSIE.

DIEUX! quelle majesté de toute part empreinte,
Etale maintenant cette premiere enceinte.
Tantôt tous ces lambris, qu'on enrichit encor,
N'offroient point à mes yeux tant de pourpre & tant d'or.
Mais d'où vient de ces Chefs l'inquiette assemblée,
Qui, d'intérêts si grands, paroît être troublée?
J'ai reconnu de loin Glaphire & des Romains:
Hélas! de mes enfans ils réglent les destins.
Avançons. C'est ici qu'elle veut bien m'entendre.
Ah! puissé-je du moins ne pas long-tems l'attendre!
Je ne sçaurois trop tôt accomplir mon dessein.
De quel trait je m'apprête à vous percer le sein,
O ma Fille, ô mon Fils! Que l'affront d'une Mere
Prépare à votre cœur une douleur amere!
Chers enfans! que ne puis-je, en vous laissant le jour,
Pour moi, de votre cœur arracher votre amour!
Mais on vient; demeurez.

SCENE II.

VOLGÉSIE, GLAPHIRE, NARSÈS, ARBATE; *Suite.*

VOLGÉSIE.

PERMETTEZ qu'une Mere,
A vos genoux, Madame, expoſe ſa miſere;
Qu'elle y verſe des pleurs. On vient de m'avertir
Que pour Rome ma Fille & mon Fils vont partir.
Pour ſauver l'eſpoir ſeul de mon antique race,
Puis-je de vos bontés implorer une grace?
Vous connoiſſez mon nom, & vous ſçavez, je crois,
Le rang qu'en Orient je tiens entre les Rois.
L'amour qu'ont tous pour moi les Peuples de l'Aſie,
Fait encor trembler Rome au nom de Volgéſie;
Et long-tems on a vu le Peuple & le Sénat
S'efforcer vainement d'en obſcurcir l'éclat.
Le tems en eſt venu, Madame, & la victoire
Protège Rome ſeule, & la couvre de gloire;
Ses armes ont vaincu les généreux Soldats
Que mon Fils, vers ces bords, conduiſit ſur ſes pas;
Et déja, s'il en faut croire la renommée,
Je dois bien peu compter ſur ma nouvelle armée.
Par-tout Tigrane encor, plus heureux aujourd'hui,
Ou repouſſe le Parthe, ou triomphe de lui.
Il ne manque plus rien enfin à tant de gloire,
Que de traîner ſa Reine à vos chars de victoire.

Je

Je viens vous la livrer, & je viens de vos mains
Recevoir mes enfans qu'attendent les Romains.
Permettez que, ſauvant & mon Fils & ma Fille,
Je reſſuſcite en eux une auguſte Famille;
Et qu'avant d'eſſuyer un éternel affront,
J'attache, de mes mains, mon bandeau ſur leur front.

GLAPHIRE.

Votre douleur me touche; & ce grand ſacrifice
Eſt bien digne d'un ſang qui forma Barſénice:
Ce ſont-là ſes vertus. Que ne m'eſt-il permis
De ſauver à mon gré de pareils ennemis?
Mais Rome, que je ſers, demande une victime;
Je la livre à regret; & c'eſt peut-être un crime.
Du Peuple & du Sénat l'intérêt ſi ſacré
De tout autre intérêt veut être ſéparé.
J'ai voulu réunir & le leur & le vôtre;
Et votre Fils & vous, vous régniez l'un & l'autre;
Votre Fils ſur ces bords, & vous dans vos États.

VOLGÉSIE.

Les mœurs de nos ayeux ont pour nous trop d'appas,
Et l'horreur que pour Rome ils nous ont inſpirée;
Une ſi juſte horreur eſt trop invétérée.
Moi-même, à mes enfans, je n'ai jamais appris
A mendier un Sceptre, ou la vie à ce prix.
Vous le diſiez, ils ont les vertus de leur Mere;
J'ai porté dans leur cœur ma haine héréditaire;
Et je ne veux de vous que je viens implorer,
Je ne veux que des fers qui puiſſent m'honorer.
La mere ou les enfans; quelle eſt votre victime?

GLAPHIRE.

Suivez de votre cœur le penchant magnanime;

SCENE II.

VOLGÉSIE, GLAPHIRE, NARSÈS, ARBATE; *Suite.*

VOLGÉSIE.

PERMETTEZ qu'une Mere,
A vos genoux, Madame, expoſe ſa miſere;
Qu'elle y verſe des pleurs. On vient de m'avertir
Que pour Rome ma Fille & mon Fils vont partir.
Pour ſauver l'eſpoir ſeul de mon antique race,
Puis-je de vos bontés implorer une grace?
Vous connoiſſez mon nom, & vous ſçavez, je crois,
Le rang qu'en Orient je tiens entre les Rois.
L'amour qu'ont tous pour moi les Peuples de l'Aſie,
Fait encor trembler Rome au nom de Volgéſie;
Et long-tems on a vu le Peuple & le Sénat
S'efforcer vainement d'en obſcurcir l'éclat.
Le tems en eſt venu, Madame, & la victoire
Protège Rome ſeule, & la couvre de gloire;
Ses armes ont vaincu les généreux Soldats
Que mon Fils, vers ces bords, conduiſit ſur ſes pas;
Et déja, s'il en faut croire la renommée,
Je dois bien peu compter ſur ma nouvelle armée.
Par-tout Tigrane encor, plus heureux aujourd'hui,
Ou repouſſe le Parthe, ou triomphe de lui.
Il ne manque plus rien enfin à tant de gloire,
Que de traîner ſa Reine à vos chars de victoire.

Je

CENE III.

ÉSIE, NARSÈS, ARBATE, PHARBASE; *Suite.*

VOLGÉSIE.

E vais donc les revoir, pour ne les revoir plus!
Mânes de mon Époux, & vous ombre d'Arſace;
Vous, l'exemple & l'honneur de votre auguſte race;
Veillez bien ſur les jours de vos derniers neveux,
Donnez-leur des enfans dignes de vous & d'eux;
Et, ſi loin de leurs yeux je puis leur être chere,
Qu'ils ſongent quelquefois aux vertus de leur Mere.

(*A Narsès.*)

Qu'on apporte en ces lieux ces ornemens ſi ſaints,
Que leur Pere expirant a tranſmis dans mes mains.....:

(*Narsès ſort.*)

Dieux! Comment leur céler la raiſon qui m'engage
A mettre dans les leurs cet antique héritage.

Mais ſongez-y, les Rois que nous livre le ſort,
Ont à craindre à la fois le triomphe & la mort.

VOLGÉSIE.

Après un tel affront, la mort me ſera chere.

GLAPHIRE.

Que n'en puis-je affranchir les Enfans & la Mere !

(*Les Gardes s'avancent.*)

Gardes..... Que mes Captifs ſoient conduits en ces lieux !

(*A Pharbaſe.*)

Vous, demeurez, veillez ſur leur Mere & ſur eux.

(*A Volgéſie.*)

J'accorde à votre amour tout ce qu'il me demande :
La gloire des Romains, la mienne le commande ;
Mais, lorſque pour ſauver des Princes auſſi chers,
Vous implorez Glaphire & demandez des fers,
Je dois veiller au prix que votre ame en ſouhaite :
Je veux que Rome même aſſûre leur retraite.

(*A Pharbaſe, en ſe retirant.*)

Qu'après cette entrevûe, ils paſſent chez Varus.

SCENE III.

VOLGÉSIE, NARSÈS, ARBATE, PHARBASE; *Suite.*

VOLGÉSIE.

Je vais donc les revoir, pour ne les revoir plus!
Mânes de mon Époux, & vous ombre d'Arsace;
Vous, l'exemple & l'honneur de votre auguste race;
Veillez bien sur les jours de vos derniers néveux,
Donnez-leur des enfans dignes de vous & d'eux;
Et, si loin de leurs yeux je puis leur être chere,
Qu'ils songent quelquefois aux vertus de leur Mere.

(*A Narsès.*)

Qu'on apporte en ces lieux ces ornemens si saints,
Que leur Pere expirant a transmis dans mes mains.....

(*Narsès sort.*)

Dieux! Comment leur celer la raison qui m'engage
A mettre dans les leurs cet antique héritage.

SCENE IV.

BARSÉNICE, THERMODATE, *l'un & l'autre enchaînés.* VOLGÉSIE, ARBATE, PHARBASE. *Suite.*

BARSÉNICE.

VOTRE Fille, Madame, embraſſe vos genoux.

THERMODATE.

Le reſpect à vos pieds proſterne ſon Époux.

BARSÉNICE.

On permet qu'une fois, je vous revoye encore.

THERMODATE.

Que ne puis-je emporter l'ennui qui vous devore!

VOLGÉSIE.

Je rends graces aux Dieux de l'état où je ſuis:
Quelque douceur du moins ſe mêle à mes ennuis.
Vos yeux ne verront point le rivage du Tibre;

(*Elle détache leurs fers.*)

Je l'obtiens de Glaphire, & ma Famille eſt libre.

(*Remarquant dans le maintien de ſes Enfans l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance.*)

C'en eſt aſſez: je vois l'état de votre cœur.

THERMODATE.

De quels affronts nous ſauve une telle faveur!

BARSÉNICE.

Je dois donc Thermodate aux larmes de ma Mere.

THERMODATE, *en montrant Barſénice.*

Vous me rendez, Madame, une Épouſe ſi chere.

(*Narsès entre, ſuivi d'un Garde qui porte une Caſſette, & qui s'arrête à quelque diſtance de Volgéſie.*)

VOLGÉSIE.

Levez-vous, mes enfans : votre Mere, en ce jour,
Des reſpects dûs aux Rois exempte votre amour.
Ce culte, ces honneurs que m'a rendu l'Aſie,
Ne ſçauroient plus toucher le cœur de Volgéſie.

(*Elle panche ſon front dans ſes mains.*)

C'eſt moi qui ſuppliante, & le front dans les mains,
Dois tomber déſormais aux genoux des humains.
Heureuſe encore, heureuſe au ſein de ma miſere,
Si, reſpectant au moins les vertus d'une Mere,
Et tant de Rois fameux dont nous ſommes iſſus,
Ils n'exigeoient de moi que ce que j'en reçus.

BARSÉNICE.

Le ſuccès du combat vous cauſe des allarmes ?

THERMODATE.

Vous pouvez réparer le malheur de vos armes ;
Et votre Fils pour vous eſt un Soldat de plus.

VOLGÉSIE.

Je ſonge à vos deſtins ; les miens ſont réſolus.

BARSÉNICE.

Que je crains d'expliquer un ſi triſte langage !

THERMODATE.

Quand notre liberté, Madame, eſt votre ouvrage,

Que Glaphire, oubliant tant de haine pour nous,
Vous remet votre Fille & lui rend ſon Époux ;
Quand, bien plus que l'éclat de votre Diadême,
La grandeur de votre âme impoſe aux Romains même,
Quelles craintes encor viennent donc vous troubler !

BARSÉNICE.

Quels ſont donc les deſtins dont vous voulez parler ?

VOLGÉSIE.

Vous n'apprendrez que trop ce qu'ils ont de funeſte :
Profitons cependant du moment qui nous reſte.
Écoutez, & ſur-tout obéiſſez aux loix
Que je vais vous donner pour la derniere fois.

Princes, les grands malheurs que depuis tant d'années,
Raſſemble ſur mes jours la main des Deſtinées,
La perte d'un Époux ſi cher à mon amour,
Votre chûte du Trône en une obſcure Tour,
Le combat, ou plutôt la ſurpriſe perfide
Dont le ſuccès cauſa cette chûte rapide ;
(*En prenant la main de ſa Fille.*)
Les fers que cette main a ſi long-tems portés ;
(*En mettant la main ſur un des côtés de ſa Fille.*)
Les coups dont on a vu ces flancs enſanglantés ;
Le meurtre (je frémis d'horreur & de colere)
Le meurtre qui ravit le jour à votre Frere,
Le long maſſacre enfin de nos meilleurs Guerriers,
Dont une ſeule nuit a flétri les lauriers,
Et pour ouvrir le fond de mon âme allarmée,
Le peu d'eſpoir qui reſte à ma nouvelle armée,
Tous ces maux, & l'aſpect de tant d'autres horreurs
Qu'entraînent après ſoi de ſemblables malheurs,

Épuiſent, je le ſens, les forces ruinées
D'un corps déja courbé ſous le poids des années.

THERMODATE.

Quel diſcou[illegible] !

BARSÉNICE.

O ma Mere !

VOLGÉSIE.

Arrêtez, je finis.
Mes Sujets me ſont chers ; les travaux infinis
Qui rempliſſent des Rois la glorieuſe vie,
Sont encore un fardeau que ma vieilleſſe envie :
Cet amour que mon peuple aime à me témoigner,
Me conſola long-tems du malheur de régner.
Mais mon front ne peut plus ſoutenir la Couronne.
Pour vous, que les Deſtins appellent ſur le Trône,
(*Elle montre le Garde qui porte une Caſſette.*)
Recevez, ô mon Fils ! ces ſacrés ornemens,
De la valeur d'Arſace antiques monumens ;
Je vous remets encore une Fille ſi chere.
Pour elle ayez l'amour qu'avoit pour moi ſon Pere.
Et vous, toujours plus digne & de vous & de moi,
Chériſſez votre Époux, reſpectez votre Roi.
Je ne vous parle point d'achever l'hymenée,
Dont Tigrane a troublé la fête infortunée ;
Je m'en repoſe aſſez & ſur elle & ſur vous ;
Je vous laiſſe en partant le nom ſacré d'Époux :
Mais il faut que le Ciel le conſacre lui-même,
(*En montrant Barſénice.*)
Que ſon front aux autels ſoit ceint du Diadême.
Retournez chez le Parthe, & ſouvenez-vous bien
Que votre vrai bonheur eſt fondé ſur le ſien ;

Que, s'il vous rend un culte auſſi ſaint qu'à l'Aurore,
Vous devez reſſembler à l'aſtre qu'il adore;
Bienfaiſant comme lui, répandre dans ſes mains,
Les tréſors qu'il produit en faveur des humains;
Enfin à mes Sujets qui perdent une Mere,
O mon Fils! mon cher Fils! allez donner un Pere.
Je les laiſſe à regret; dites-leur que pour eux,
Vous avez vu couler des larmes de mes yeux;
Et que, malgré l'affront qui menace ma gloire,
J'eſpere encor long-tems revivre en leur mémoire.
Mes enfans, recevez & ces vœux & ces loix,
Et ces embraſſemens pour la derniere fois.
Partez, il en eſt tems, &, ſi je vous ſuis chere,
Dérobez vos chagrins aux regards d'une Mere.

THERMODATE.

Quoi! lorſqu'à peine encor vos mains nous ont ſauvés
Des affronts où Varus nous avoit réſervés,
Vous voulez....

VOLGÉSIE.

Je le veux, & gardez-vous d'attendre
Que Tigrane en ces murs vienne enfin vous ſurprendre.

THERMODATE.

Ainſi, donc vous laiſſant en proie à vos douleurs,
Nous irions chez le Parthe uſurpér vos honneurs!
Madame, le reſpect nous forçoit au ſilence;
Mais c'eſt trop à nos cœurs faire de violence,
L'éclat de ce bandeau n'éblouit point nos yeux.

BARSÉNICE.

Nous ne recevons point vos funeſtes adieux.
Vous partez, dites-vous: en quel lieu de l'Aſie
Prétendez-vous encor nous cacher Volgéſie?

THERMODATE.

Faut-il donc fuir le Trône & le fuir de ſi loin,
Pour chercher le repos dont vous avez beſoin ?
Régnez ; rendez ſa Reine au peuple qui vous aime ;
Je laiſſe dans vos mains le ſacré Diadême.
Régnez ; &, vous livrant toute entiere à ma foi,
Du ſoin de vos Sujets repoſez-vous ſur moi.

BARSÉNICE.

Moi-même, pour eux tous, j'aurai votre tendreſſe,
Je leur conſacrerai mon heureuſe jeuneſſe.
Sur les jours écoulés dans des travaux ſi doux,
Je prendrai ſeulement quelques inſtans pour vous.
Madame, je viendrai vous conter les merveilles
Qu'auront produit, pour eux, vos leçons & nos veilles.
Pour charmer vos ennuis, je viendrai chaque jour
De ce peuple ſi cher vous redire l'amour ;
Je rendrai par mes ſoins, à votre âme ravie,
Ce qu'il a retranché d'une ſi belle vie.

VOLGÉSIE.

Cruels ! vous achevez de déchirer mon cœur ;
Partez, votre tendreſſe irrite ma douleur ;
Montrez-moi moins d'amour & plus d'obéiſſance.

THERMODATE.

Pourquoi nous faites-vous une pareille offenſe ?
Vous voulez, attachée à ces funeſtes lieux,
Qu'une Fille & qu'un Fils s'éloignent de vos yeux ;
Et comme s'ils cauſoient l'ennui qui vous dévore,
Vous comptez les momens qu'ils y reſtent encore !
Quel eſt votre deſſein ? Quelle grande raiſon
Sépare vos enfans du Chef de leur maiſon ?

Et quel charme nouveau, plus étonnant peut-être,
Vous retient en des lieux où Tigrane eſt le maître ?

VOLGÉSIE.

Partez.....

BARSÉNICE.

Au nom des Dieux, découvrez des ſecrets
Qui nous font redouter les plus triſtes projets !
Par l'amour maternel où vous trouviez des charmes,
Par l'amour filial dont vous voyez les larmes.....

VOLGÉSIE.

Eh bien ! vous le voulez, demeurez en ces lieux ;
L'un & l'autre attendez qu'un Conſul à vos yeux,
Entraînant votre Mere, à ſon Char qu'il prépare,
De mes cruels enfans lui-même me ſépare.

THERMODATE.

Quoi ! vous êtes le prix de notre liberté !....
Mais ce projet encor n'eſt point éxécuté.
Non, vous ne ferez point ce cruel ſacrifice.

BARSÉNICE.

Quel crime contre vous a commis Barſénice !
Pour porter dans ſon cœur le douloureux remord,
Quand je vous dois le jour, de vous donner la mort ?
Ah ! n'eſt-ce donc qu'ainſi que je vous étois chere ?
Et de quel droit vient-on diſpoſer de ma Mere ?
Madame, c'eſt un bien que le Ciel m'a donné ;
Du moins à vos Sujets ce bien fut deſtiné....
Nous défendrons leurs droits ; &, dès ce moment même,
Vous laiſſant votre gloire & votre Diadême,
Nous rentrons dans les fers.

VOLGÉSIE.

Inutiles projets.
De votre amour pour moi j'ai prévu les effets :
Partez ; &, ſi mon ordre enfin ne peut ſuffire,
Pharbaſe, exécutez les ordres de Glaphire.
Qu'on les mene en leur camp. Toi, Narsès, ſuis mes lois :

(*Elle prend & ouvre la Caſſette qui eſt entre les mains du Garde, & la remet dans celles de Narsès. Elle tire ſon anneau de ſon doigt, détache ſon bandeau de ſon front, ſon épée de ſon côté, & remet tous ces Ornemens Royaux entre les mains du même Officier.*)

Je dépoſe en tes mains ces ornemens des Rois,
Cet Anneau que portoit Vologeſe lui-même,
Son Sceptre, ſon Épée, avec ſon Diadême.
Va, remets à mon Fils ces marques de mon rang,
Et ſers ta Reine encor dans un Roi de mon Sang.
Adieu. Vous, oubliez mes triſtes deſtinées ;
O mes enfans ! vivez mes jours & vos années.

(*Pharbaſe & des Gardes obligent Thermodate & Barſénice de ſe retirer. Ce Prince & cette Princeſſe marchent à pas très-lents vers le fond du Théâtre, & en ſe retournant deux ou trois fois pour regarder leur Mere & leur Libératrice, qu'ils n'eſperent pas de revoir jamais.*)

SCÈNE V.

VOLGÉSIE, ARBATE; *Suite.*

VOLGÉSIE.

Quelle ſombre douleur ! quel déſeſpoir profond
Je vois dans leurs regards, & je lis ſur leur front !
Quand la mort eſt le bien qu'un malheureux envie,
Quel préſent on leur fait en leur donnant la vie !
Triſte effet de mes ſoins ! j'immole à leur bonheur,
Ma liberté, mes jours & ma propre grandeur ;
Il ne me reſte rien de tout ce qu'on adore,
Et je les rends cent fois plus malheureux encore
Qu'ils ne l'étoient, hélas ! & que je ne le ſuis !
Dieux ! n'eſt-ce point aſſez & d'opprobre & d'ennuis ?

SCENE VI.

VOLGÉSIE, BARSÉNICE, THERMODATE, TIGRANE, NARSÈS, ARBATE; *Suite.*

BARSÉNICE, *au fond du Théâtre.*

On vient, & c'eſt Tigrane.

TIGRANE.

Oui, c'eſt lui-même, ingrate,
Qui retient dans les fers votre cher Thermodate ;

C'eſt lui-même qui, plein d'un trop juſte courroux,
Vient mêler votre ſang au ſang de votre Époux;

(En montrant Volgéſie.)

Et ſous vos yeux mourans verſer encor peut-être.....
J'abhorre juſqu'au ſang qui vous a donné l'être;
Que vous méritez bien une pareille mort!
C'eſt à vous que je dois les horreurs de mon ſort.
Sous l'appât trop flatteur d'un plus puiſſant empire,
Vous m'avez fait vous-même abandonner Glaphire,
Et ces dons qu'à l'envi vous verſiez dans mes mains,
M'ont fait perdre ſans fruit l'amitié des Romains.
Dans ce dernier combat, j'ai vu Varus tranquile
Laiſſer loin de mon Camp ſon armée immobile;
Un ſi lâche abandon conſternant mes Soldats,
Ils ont mal ſecondé les efforts de mon bras.
N'en croyez pas pourtant au bruit dont votre armée,
Pour ſemer la terreur, trompe la renommée;
Il ne ſont point défaits; au ſein de mes remparts,
J'ai ſous les yeux d'Orban guidé mes étendards,
Et, déja diſſipant leurs premieres allarmes,
Ils brûlent avec moi de reprendre les armes.
Varus s'efforce en vain de corrompre leur foi;
Ils ſont accoutumés à combattre ſous moi;
Et l'hymen, qui bientôt va m'unir à Glaphire,
Sur leurs eſprits encore affermit mon empire.
Je l'attends en ces lieux, où déja les autels
Fument de cet encens qu'on doit aux Immortels;
Ils n'exigent plus rien de moi que des victimes,
C'eſt à moi d'acquitter ces tributs légitimes,

(Il porte la main ſur ſon épée.)

A ma main même.

VOLGÉSIE.

Arrête.

TIGRANE, *à Volgéſie.*

Eh ! ne m'eſt-il permis
D'immoler à nos Dieux de pareils ennemis ?
(*A Barſénice.*)
J'en ai fait trop long-tems la promeſſe frivole ;
Mais je ſuis près d'aller plus loin que ma parole.
Glaphire, qui m'a vu capable d'un forfait,
Penſeroit que l'amour en retarde l'effet.
(*Avec le ton & l'air du dépit.*)
Perfide, je le vois ; ah ! quoi qu'il vous en coûte,
Votre deſſein n'eſt pas que j'y manque ſans doute.

THERMODATE, *à Barſénice.*

Sa bouche a prononcé votre arrêt & le mien.
Prouvez-moi votre amour, en ne m'en montrant rien.
Mourons ; mais méritons de vivre ailleurs encore :
D'un jour plus beau, ce jour n'eſt qu'une foible aurore.
(*En ſe montrant lui-même.*) (*En montrant Tigrane.*)
Sur mon exemple ôſez dédaigner ſon courroux :
Arſace eſt votre ayeul, & je ſuis votre Époux.
(*A Tigrane, en montrant Barſénice.*)
Frappe, exauce du moins un vœu ſi légitime,
Que Barſénice ſoit la premiere victime.
Tigrane, que ſes yeux, fermés à tant d'horreurs,
Au ſang de ſon Époux ne mêlent point de pleurs ;
(*En montrant Volgéſie & ſe montrant lui-même.*)
Permets que nos regards, ſoutenant ſa foibleſſe,
Raniment ſon orgueil & glacent ſa tendreſſe.

TIGRANE, (*à Barſénice, avec un dépit mêlé de fureur.*)

Je vous vois dans ſes bras jouir de mon tourment,
Je vous vois admirer la fierté d'un amant!
Qu'on appelle Glaphire. Oui, c'eſt ſous ſes yeux même
Que je dois lui prouver qui je hais, ou qui j'aime.
Je veux, pour l'élever à mon ſuprême rang,
Lui préſenter ma main teinte de votre ſang.

BARSÉNICE.

Barbare!

TIGRANE, (*s'élevant par degrés aux derniers excès de la fureur.*)

De tels noms n'expriment point encore
Cette férocité d'un cœur qui vous abhorre.
Un tigre qui ſe plaît à ſe déſaltérer
Dans le flanc des humains qu'il vient de déchirer;
Qui, ne reſpirant plus que ſang & que vengeance,
Des fruits qu'il a conçus dévore encor l'enfance;
Qui bientôt de lui-même exécrable vautour,
Ronge le propre ſein qui leur donna le jour:
Plus horrible eſt cent fois le démon qui m'agite;
La ſoif que j'ai du ſang, en l'abreuvant, s'irrite.
A moi-même en horreur, je ſuis un monſtre enfin,
Tel que de votre Mere en a conçu le ſein.
Rien ne m'eſt plus ſacré, ſexe, foi, Diadême;
Je vous teindrai du ſang de votre Mere même;
Du ſein de cette Mere & du ſein d'un Époux,
J'arracherai le cœur percé de mille coups;
A vos yeux enflammés d'un amour que j'abhorre,
Je veux les préſenter tout palpitans encore;
Venger juſques ſur vous ma flamme & mes revers.
Enfin vous dévouant avec eux aux Enfers,

J'irai juſqu'à l'inſtant que moi-même j'y tombe ;
De malédictions foudroyer votre tombe,
Expirer au milieu de ſi juſtes tranſports,
Et vous en effrayer juſqu'au ſéjour des morts.....

(*Iſmane entre, & tout interdit, laiſſe tomber ſon front dans ſes mains.*)

On vient, graces aux Dieux... Iſmane, eſt-ce Glaphire ?...
Quel eſt donc ce ſilence, & que veut-il me dire ?
C'eſt elle-même enfin. Mais, qu'eſt-ce que je vois ?

SCENE VII ET DERNIÈRE.

TIGRANE, THERMODATE, VOLGÉSIE, BARSÉNICE, NARSÈS, ARBATE, GLAPHIRE, CLÉONE, ISMANE, PHARBASE, *Suite.*

(*Le fond du Théâtre s'ouvre & préſente Glaphire ſur le Trône, & les Grands d'Arménie qui l'environnent ; le Peuple dans l'enfoncement.*)

GLAPHIRE.

QUEL mortel téméraire élève ici la voix ?
Eſclave foible & fier de l'amour & du crime,
Arrête ; c'eſt à moi de choiſir ma victime.

TIGRANE.

Glaphire ſur mon Trône, & les Grands de l'État,
Autour d'elle rangés, ſervent cet attentat !

Quoi !

Quoi ! dans tout mon Palais à ſes ordres fidèle,
La perfidie éclate & le ſer étincelle !
Glaphire ſous mes yeux regne ſur mes Sujets !

GLAPHIRE.

Je regne ſur les miens, qu'ont laſſé tes forfaits :
Je t'en ai prévenu, quand ta rage fatale
Oſoit m'offrir ta main offerte à ma rivale ;
Je t'ai promis qu'ici, parjure à ton retour,
Tu trouverois enfin le prix d'un tel amour.
Tu m'offrois vainement ta main & l'Arménie ;
Rien n'a pu de mon cœur bannir ta perfidie ;
Et quand même l'Amour t'eût rangé ſous ma loi,
Un cœur qui m'a trahie eſt indigne de moi.
Quelque haîne pourtant qu'on doive à cette offenſe,
Jamais ce ſentiment n'eut part à ma vengeance ;
L'Amour, l'Amour lui-même, en entrant dans mon cœur,
A gardé ſes vertus & quitté ſa fureur.
Ne crains pas qu'en ce jour Glaphire ſe démente :
Si tu n'euſſes en elle outragé que l'amante,
Si tu n'euſſes bleſſé des intérêts plus ſaints,
Ma retraite t'eût ſeule inſtruit de mes dédains.
Mais je ſuis, tu le ſçais, citoyenne de Rome,
Et je ne penſois pas qu'il fût au monde un homme
Qui jamais contre moi, ni contre les Romains,
Pût tourner les bienfaits qu'il reçut de nos mains.
Leurs intérêts ici retiennent ſeuls Glaphire ;
Je refuſe ta main ; je reprends mon Empire.
Sujet de mes Ayeux, ce Peuple m'eſt ſoumis,
Et ce ne ſont point-là tes plus grands ennemis.
Le Conſul, ſaiſiſſant l'inſtant de ton abſence,
A fait rentrer ton camp ſous notre obéiſſance,

Et mes yeux satisfaits ont vu de toutes parts
Vôler l'Aigle Romaine au sein de ces remparts.
Tu n'as plus de couronne & tu n'as plus d'armée ;
Tu perds tout en un jour, jusqu'à ta renommée.
(*Aux trois Arsacides.*)
Et vous, dont le destin dépend ici de moi,
Vous chez qui la vengeance est la premiere loi,
Vous, qui ne subjuguez les cœurs que par la guerre,
Aveugles ennemis des Héros de la Terre,
Apprenez tous enfin où peuvent m'emporter
Ces augustes mortels que l'on ôse insulter.
Je veux qu'une Princesse, un Roi qui les abhorre,
Et vous, Reine du Parthe, en jugiez mieux encore.
De la mort tous les trois affrontant le danger,
Dans les derniers malheurs vous vouliez me plonger ;
Mais je descends du Trône, afin que ma main même
Signale ma vengeance & mon pouvoir suprême ;
Ce dernier trait du moins devra vous étonner :
Je veux ici moi-même....

THERMODATE.

Eh quoi !

GLAPHIRE.

Vous couronner.

De nos chars de triomphe affranchir votre Mere,
Et vous laisser encore une haîne si chere.

BARSÉNICE.

O Rome !

VOLGÉSIE.

Que de traits me frappent à la fois !
Rome en effet, en vous, semble au-dessus des Rois.

GLAPHIRE.

Vous avez tous contre elle épuiſé votre haîne ;
Enfin contemplez-la dans une âme Romaine.
Je ne peux vous l'offrir dans toute ſa ſplendeur ;
Mais vous voyez du moins l'ombre de ſa grandeur.
Je veux toujours, ſenſible aux intérêts de Rome,
Au prix d'un grand Empire acheter un grand-homme,
Et juſqu'en vos erreurs, admirant vos vertus,
Relever, malgré vous, vos deſtins abattus.
Tous trois, juſques ici, vous m'avez outragée ;
Régnez amis de Rome, & me voilà vengée.
Et toi, Mortel ingrat, & Monarque ſans foi,
Indigne également de mon Trône & de moi,
Je pourrois, dans ton ſang, punir encor tes crimes ;
Mais il faut à mon cœur de plus nobles victimes.

(*A Thermodate.*)

Prince, réglez ſon ſort, je le livre en vos mains :
Prononcez, je réponds de l'aveu des Romains.

(*A Tigrane.*)

Quel que ſoit cependant ton crime & mon offenſe,
Je veux bien dérober ta tête à leur vengeance ;
Mais n'attends rien de plus après tant d'attentats.

(*A Thermodate.*)

C'eſt à vous d'aſſurer la paix dans vos États.

VOLGÉSIE.

Que nous connoiſſions peu les Romains & Glaphire !

(*A ſes Enfans.*)

Hâtez-vous de chérir des mortels que j'admire.

Ces Romains, dont l'exemple a fait des cœurs ſi grands,
Amis de l'Univers, n'en ſont pas les Tyrans;

(Elle met ſa main dans celle de Glaphire.)

Ce ſont nos Alliés; votre Mere l'ordonne.

THERMODATE, *à Glaphire.*

O Reine, de vos mains, je reçois la Couronne,
Et de Rome avec vous reprenant les chemins,
Je vais dans leurs murs même admirer les Romains:
Mais pour ma propre gloire & par reconnoiſſance,
Je dois ſur votre exemple uſer de ma puiſſance.
Tigrane, éprouvez-en le premier les effets;
Les tranſports de l'amour ne ſont point des forfaits,
Et lorſqu'à cet excès ſa fureur nous accable,
On eſt bien malheureux, on eſt bien peu coupable.
Soyez libre en ma Cour, & je veux....

TIGRANE.

Ah! quel ſort!

THERMODATE.

Vous-même, prononcez; que voulez-vous?

TIGRANE.

La mort.

(Il ſe tue.)

J'aurois vu de trop près votre bonheur extrême,
Et j'aurois trop vécu pour vous & pour moi-même:

(A Glaphire.)

Et vous, Madame, & vous, dont l'auguſte courroux
M'inſpire, en m'accablant, tant de reſpect pour vous;

O vous, dont malgré moi, j'admire ici l'ouvrage,
Souffrez qu'en expirant, je vous rende un hommage.....
Mais la mort obscurcit le jour que j'entrevois,
Adieu, j'ouvre les yeux pour la derniere fois.

THERMODATE.

Il meurt.

GLAPHIRE.

Le nœud qui joint & Rome & votre Mere
Coûte une tête, hélas! qui m'étoit encor chere.

Fin du sixième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *Les Arſacides*, *Tragédie*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce premier Juillet 1775.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. Ce 17 Juillet 1775.

ALBERT.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins, 1775.

ARTAXERCE,

TRAGÉDIE,

PAR M. Antoine Marin LE MIERRE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 20 Août 1766.

NOUVELLE ÉDITION.

Le Prix eſt de 30 ſols.

A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie n'eſt point imitée de l'Opera de Métaſtaſe ; l'intrigue, les détails, les caractères, tout eſt différent. J'ai pris ſeulement le ſujet & la cataſtrophe, encore ai-je modifié le peu que j'ai emprunté pour l'approprier à ma Fable. Je ne ferai point de réflexions ſur le nouvel Artaxerce : j'ai toujours tâché de fondre mes Préfaces dans mes Pièces, d'ajoûter dans la bouche de mes Perſonnages ce qui

pouvoit ſatisfaire aux objections, & de profiter ainſi des critiques au lieu d'y repondre.

ARTAXERCE,

ARTAXERCE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ARTAXERCE, *nouveau Roi de Perſe.*	M. MONVEL.
ÉMIRENE, *ſœur d'Artaxerce.*	Mlle. SAINT-VAL.
ARTABAN, *ancien Gouverneur d'Artaxerce, & Miniſtre.*	M. VANHOVE.
ARBACE, *fils d'Artaban.*	M. MOLÉ.
ÉLISE, *Confidente d'Emirene.*	Mad. SUIN.
MÉGABISE, *Confident d'Artaban.*	M. DAUBERVAL.
UN OFFICIER.	
SATRAPES.	
GARDES.	

La Scène eſt à Suze.

ARTAXERCE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Exposition en abrupto très-méthodique

(*La Scène commence vers la fin de la nuit, Artaban tient une épée enſanglantée.*)

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

LEs mains teintes de ſang! ô Dieux! d'où ſortez-vous?

ARTABAN.

Qui! toi dans Suze encor! Éloigne-toi.

ARBACE.

Quels coups
Avez-vous donc portés?

ARTABAN.

Mon fils, pars, je l'exige.
Le Roi t'exiloit, fuis.

ARBACE.

Mais, Seigneur.....

ARTABAN.

Fuis, te dis-je.

ARBACE.

Loin de ſa fille! ah! Dieux!

ARTABAN.

Précipite tes pas.

ARBACE.

Quels ſont donc vos deſſeins?

ARTABAN.

Ne m'interroge pas.

ARBACE.

Je ne vous quitte point dans ces momens funeſtes.

ARTABAN.

Il le faut, hâte-toi; tu me perds ſi tu reſtes.

ARBACE, *prenant l'épée que tient Artaban.*

Ce fer peut vous trahir.

ARTABAN.

Cache ce fer & toi.

ARBACE.

Emirene!.. ah! quel trouble emporté-je avec moi!

SCÈNE II.

ARTABAN, *ſeul.*

IMPÉRIEUX Xercès, enfin ma main hardie
A mon ambition vient d'immoler ta vie.
L'audace, le hazard, le ſommeil & la nuit,
Tout a ſervi mes coups. Mais j'entens quelque bruit;
Qui porte ici ſes pas? Eſt-ce toi, Mégabiſe?

SCÈNE III.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

JE viens vous retrouver, Seigneur. Avec ſurpriſe
En paſſant vers ces lieux mes yeux ont rencontré
Votre fils plein de trouble, errant, déſeſpéré.
Eh! comment, exilé par Xercès, par vous même,
S'arrêtoit-il dans Suze? En quel péril extrême
Sa préſence en ces lieux....

ARTABAN.

Étonné comme toi,

J'ai hâté ſon départ. Mais toi, parle, dis-moi,
Sçait-on l'événement ?....

MÉGABISE.

On ne ſçait rien encore :
Mais ſitôt que le Dieu qu'en Perſe l'on adore,
Va de ces premiers feux éclairer ce Palais,
J'annonce avec terreur le deſtin de Xercès.

ARTABAN.

Je lui devois la mort : j'ai ſatisfait ma haine.
C'étoit trop ſupporter ſa puiſſance hautaine,
C'étoit trop dévorer mes deſirs inquiets.
Ses fils reſtent encor ; mais j'ai d'autres projets.
Tu ſçais ſi Darius eſt jaloux d'Artaxerce,
Si, le voyant monter au Trône de la Perſe,
Ce jeune ambitieux devenu ſon ſujet,
Contre lui dès ce jour va s'armer en ſecret,
L'ambition de l'un, de l'autre les ombrages,
Ami, vont me ſervir à former les orages.
Je vais, en aigriſſant les levains dangereux
Des haines qu'avec art j'ai ſçu nourrir entr'eux,
Sur le meurtre du Roi trompant la Perſe entiere,
Tourner ſur Darius les ſoupçons de ſon frere,
Détruire l'un par l'autre, & par ces coups hardis

Accomplir mes deſſeins & couronner mon Fils.

MÉGABISE.

Lui, Seigneur! votre fils!...

ARTABAN.

Un tel projet t'étonne:
Rarement pour un autre on ravit la Couronne:
Mais ſous le nom d'un fils je donnerai la loi:
Le rang ſera pour lui, la puiſſance pour moi.
J'aſſûre ainſi bien mieux cet Empire à ma race,
Qu'en étant Roi moi-même, en expoſant Arbace,
Que ſais-je, à des hazards, à des revers nouveaux
Qui pourroient après moi renverſer mes travaux.
Lorſqu'une fois du trône une race eſt chaſſée,
La révolution n'eſt jamais bien fixée
Que ſous un Prince jéune, & qui pour tous les tems
Semble ôter aux eſprits l'eſpoir des changemens.
Ainſi, portant mon fils à la grandeur ſuprême,
L'aſſurant à mon ſang, en jouiſſant moi-même,
Ami, j'accorde tout, & ſans illuſion,
Mon cœur ſert la nature & ſert l'ambition.
Xercès dans ſon orgueil dédaignant ma famille,
Oſoit punir mon fils d'aſpirer à ſa fille,
Sans ſonger que les Rois, par de pareils liens,

S'attachent dans les Grands leurs plus fermes ſoutiens,
Et que nous valons bien pour leur haute fortune,
L'alliance des Cours, ſi ſouvent importune.
Tant d'orgueil m'indigna; mais mon cœur offenſé
Sçut renfermer le trait dont il étoit bleſſé.
Perſécuteur d'Arbace autant que le Roi même,
Je preſſai le premier l'exil d'un fils que j'aime.
Mais ſi je ſecondai la rigueur de Xercès,
Ce fut pour avancer l'effet de mes projets,
L'inſtant où de ſa main couronnant ſa maîtreſſe,
Mon Fils tiendta de moi le Sceptre & la Princeſſe.

MÉGABISE.

Pourquoi donc l'éloigner, ce Fils que vous ſervez,
Seigneur, ce fils heureux à qui vous reſervez
De ſi brillans deſtins...

ARTABAN.

Je ſais quel eſt Arbace.
Je n'aurois jamais pu dans ma ſuperbe audace,
Plier à mon projet dès long-tems concerté,
De ſon âpre vertu l'inflexibilité.
Je l'écarte aujourd'hui, de crainte, Mégabiſe,
Qu'il n'oſât en ſecret troubler mon entrepriſe,
Mais lorſque mes efforts auront tout achevé,

Arbace ſe voyant à l'Empire élevé,
Ne ſe reprochant rien dans ſa grandeur ſuprême,
Et couronnant enfin la Princeſſe qu'il aime,
Au comble dē ſes vœux bénira ſon deſtin.
Tout concourt au ſuccès de mon vaſte deſſein,
Mon crédit dans l'État; ce que mes ſoins propices,
Dans la paix, dans la guerre, ont-rendu de ſervices;
Le ſoldat qui par tout n'obéit qu'à mes loix;
Les premiers de l'Etat dont j'ai gagné les voix.
Je fais plus, Mégabiſe, & du ſang que je verſe
Je cimente à jamais le trône de la Perſe.
Dès long-tems, tu le vois, l'Empire de Cyrus,
Privé de ſa ſplendeur ne ſe reſſembloit plus;
De ce peuple avili je voyois la foibleſſe
Prête à baiſſer le front ſous le joug de la Grèce,
Et devant Salamine il ſembloit qu'abattu
La Perſe avec ſa flotte eût laiſſé ſa vertu.
Autre Maître, autres jours. Un plus heureux génie
Efface nos malheurs & notre ignominie,
Et ma premiere excuſe, en ce grand attentat,
Eſt d'avoir prévenu la chûte de l'État.
Mais ſur ces lieux, ami, déjà le jour ſe montre,
Va, cours vers Artaxerce avant qu'il nous rencontre,

Et par le voile adroit d'une feinte terreur,
Epaiſſis ſur ſes yeux la nuit de ſon erreur.
De ſa crédulité tout me répond d'avance,
Mon aſcendant ſur lui, ſon inéxpérience,
Et ce reſpect de fils que garde encor longtems
Un cœur dont on forma les premiers ſentimens.
Va, ſois ſûr qu'avec moi la fortune t'appelle,
Qu'au-delà de tes vœux je vais payer ton zèle.

MÉGABISE.

Je vous dois déjà tout; vous connoîtrez ma foi,
Seigneur.

ARTABAN.

J'entens le Prince, il s'avance vers moi.
Va, ſors & ne crains point qu'Artaban ſe trahiſſe,
Ou par trop d'embarras, ou par trop d'artifice.

SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN, un OFFICIER.

ARTAXERCE, *éperdu.*

O CRIME! ô trahiſon!

ARTABAN.

Seigneur, où courez-vous?

ARTAXERCE.

Savez-vous, Artaban, ſavez-vous ſous quels coups
Xercès?..

ARTABAN.

Eh bien, Seigneur?

ARTAXERCE.

Un monſtre ſanguinaire,
Un barbare.

ARTABAN.

Achevez.

ARTAXERCE.

On a tué mon pere.

De trois coups de poignard j'ai vu ſon ſein percé.

ARTABAN.

Eh! qui ſoupçonne-t-on? qui peut avoir verſé?..

ARTAXERCE.

Mon pere n'étoit plus, je n'ai pu rien connoître.
Mes ordres ſont donnés, je fais chercher le traître.
Je vais, j'erre, je cours, ces momens ſont affreux,..
Ah! Xercès vous aimoit: dans mon ſort malheureux
Je réclame, Artaban, vos ſoins, votre prudence....
Qui ſoupçonner, ô Dieux? où porter ma vengeance?

ARTABAN.

Aveugle ambition, mere des attentats,
Quels noms reſpectes-tu? quels freins ne romps-tu pas?

ARTAXERCE.

Comment? que dites-vous? quelle clarté ſoudaine?

ARTABAN.

Mon eſprit au ſoupçon ne s'ouvre qu'avec peine,
Je n'oſe ni parler ni me taire.

ARTAXERCE.

Parlez,
Vous trahiſſez l'Etat ſi vous diſſimulez:
Hé, qui donc eſt celui que votre eſprit ſoupçonne.

ARTABAN.

Vous l'exigez, Seigneur?

ARTAXERCE.

Je le veux, je l'ordonne.

ARTABAN.

Hé, Seigneur, qui peut-on juſtement ſoupçonner,
Quel autre à ce grand crime a pu s'abandonner,
Que celui qui pouvoit avec quelqu'avantage
Vous diſputer du Roi le brillant héritage?

ARTAXERCE.

Je n'oſe interpreter ce langage cruel,
Quoi! vous ſoupçonneriez....

ARTABAN.

Darius.

ARTAXERCE.

Juſte Ciel!
Lui! mon frere!

ARTABAN.

Le ſang n'a point de privilége;
Dénaturé, perfide, aſſaſſin, ſacrilége,
Quand l'ambition parle, on devient tout.

ARTAXERCE.

Ah! Dieux!
Quelle affreuſe lumiere offrez-vous à mes yeux.

ARTABAN.

J'empoiſonne vos jours, mais connoiſſez ſon ame.
Oui, Seigneur, dès long-tems l'ambition l'enflâme,
J'avois ſçu pénétrer ſes ſentimens cachés,
J'avois ſurpris ſes yeux ſur le Trône attachés,
Oui, du ſuprême rang Darius trop avide
Etoit au fond du cœur dès longtems parricide,
Tel fut, n'en doutez point, dans ce frere inquiet,
De ſa haîne pour vous le principe ſecret.

ARTAXERCE.

Quoi! je pourrois penſer?.. Il auroit!.. ſur un pere?
Non, je ne le crois pas: c'eſt outrager mon frere.

ARTABAN.

Je l'ai vu dans ſes vœux lui-même ſe trahir.

ARTAXERCE.

Je l'ai vu comme vous s'indigner d'obéir,
Je ſais que dans ſon pere il haïſſoit ſon maître;
Qu'il vit avec dépit qu'un jour je devois l'être.
Mais qu'il ſoit l'aſſaſſin & d'un pere & d'un Roi.
Non, le chemin doit être encor long, croyez-moi,
De la haîne à la rage & de l'injure au crime.
Plein d'une inimitié peut-être légitime,
Mon cœur qu'un frere injuſte offenſa conſtamment,

Ne prend point ſes ſoupçons dans ſon reſſentiment.
Qui ſoupçonne au hazard s'expoſe aux injuſtices.
Pour accuſer un frere il faut d'autres indices,
Et je rougirois trop aux yeux de tout l'État,
Si j'euſſe imprudemment fait cet indigne éclat.

ARTABAN.

Hé bien, Seigneur, craignez de lui faire un outrage.
Mais ce frere ennemi qu'Artaxerce ménage,
Peut-être n'aura pas pour vous le même égard.
Vous me croirez un jour, mais peut-être trop tard.
Ah! Seigneur, ah! plutôt craignez ſa jalouſie,
Craignez l'ambition dont ſon ame eſt ſaiſie.
Si d'un pareil forfait il a ſouillé ſes mains,
Qui reſpectera-t-il pour remplir ſes deſſeins?

ARTAXERCE.

Je ne puis, Artaban, trop prompt dans ma vengeance,
Me livrer contre un frere à tant de défiance;
Sur vos ſoupçons, enfin, quoiqu'il puiſſe arriver,
Mes ſoins vont ſe borner à le faire obſerver:
Cependant dès ce jour je romps l'exil d'Arbace,
Ce jour verra du moins la fin de ſa diſgrace,
(*Aux Gardes.*)
Oui, qu'on rappelle Arbace, & qu'il vienne en ces lieux.

ARTABAN.

Ah, Prince!...

ARTAXERCE.

Hâtez-vous.

ARTABAN, *à part.*

Qu'ordonne-t-il, ô Dieux!

Vous oubliez, Seigneur, dans vos malheurs extrêmes,
De Xercès irrité les volontés ſuprêmes;
Que mon fils eſt proſcrit, qu'il doit encor garder
Cet exil que moi-même on m'a vu demander.

ARTAXERCE.

Sans ſortir du reſpect pour les mânes d'un pere,
Mon cœur peut révoquer une loi trop ſévere;
Arbace m'eſt trop cher, ſes ſervices, ſa foi...

SCENE V.

ÉMIRENE, ARTAXERCE, ARTABAN, ÉLISE.

EMIRENE.

HÉLAS! dans ces momens tout me remplit d'effroi ;
Mon frere ; des grands coups portés par un barbare,
De nos malheurs déjà la ſuite ſe déclare.
Je ne ſais quel parti, quels ſecrets intérêts
Diviſent les eſprits & troublent le Palais.

ARTABAN.

Vous le voyez, Seigneur, & de ſi promptes brigues...

ARTAXERCE.

Allons les prévenir.

EMIRENE.

Quelles ſont ces intrigues,
Sur le meurtre du Roi quel indice eſt donné ?

ARTAXERCE.

De ce noir attentat mon frere eſt ſoupçonné.

EMIRENE.

Qu'ai-je entendu ? Mon frere ! Et ſur quelle apparence

Formez-vous un soupçon qui l'outrage & m'offense ?
Qu'a-t-il fait qui l'appuie, & quel crime avéré
Au plus grand des forfaits lui servit de dégré ?
Est-ce vous, Artaban, qui l'accusez ?

ARTABAN.

Madame,
Le tems dévoilera cette funeste trame :
C'est un coup inoui, c'est un crime que doit
Expier de son sang l'assassin, quel qu'il soit.

ARTAXERCE.

Non : la nature encor prend en moi sa défense.
Je vais de ma douleur, je vais de ma présence
Sur lui, de ce pas même, observer les effets :
Mais contre mon espoir, s'il avoit pu jamais....
Je frémis d'y penser. Je dois tout à mon pere,
Il faut qu'il soit vengé : quelque jour qui m'éclaire,
Des mânes paternels je n'entends que la voix,
Et livre un parricide à la rigueur des loix.

SCENE VI.

EMIRENE, ELISE.

EMIRENE.

ELISE, qu'ai-je appris, & quel diſcours ſiniſtre!
On accuſe mon frere! un ſuperbe Miniſtre,
Dans ſon ambition ſaiſit avidement,
Pour diviſer les miens cet horrible moment.
Sans doute il a nourri ces haînes inteſtines,
Qui déjà dans leurs cœurs n'ont que trop de racines;
Et l'Etat aujourd'hui ſous mes yeux effrayés,
Va s'embrâſer du choc de leurs inimitiés.
Je hais cet Artaban, envain ſa politique
Feignoit de déplorer une perte publique.
Tu ne l'as pas, Eliſe, obſervé comme moi.
Avec joie en ſecret il voit la mort du Roi;
J'ai même, en lui parlant, cru voir ſur ſon viſage
Que je déconcertois l'inſolent qui m'outrage,
Qui ſoupçonne un des miens du meurtre de la nuit,
Et de ce crime affreux cherche à tirer le fruit.

ELISE.

Eh! qu'eſpere Artaban d'un ſoupçon téméraire ?

EMIRENE.

Abuſer de ſes droits ſur l'eſprit de mon frere,
Le gouverner enfin, regner dès aujourd'hui :
Ah! mon ſort fut toujours infortuné par lui.

ELISE.

Je plains tous vos malheurs, mais, Madame, ſi j'oſe,
Au milieu des devoirs que ce jour vous impoſe,
Vous rappeller encor un autre ſentiment.
L'exil d'Arbace au moins finit en ce moment.
Arbace va venir.

EMIRENE.

Lui ?

ELISE.

Peut-être, Madame,
Son retour calmera les troubles de votre ame.

EMIRENE.

O Ciel ! dans quels inſtans revient-il en ces lieux,
Lorſqu'Emirene, hélas ! doit éviter ſes yeux,
Quand le ſort de mon pere a décidé du nôtre ;
Quand l'un de mes malheurs doit ſe perdre dans l'autre.
Lorſqu'un Héros banni par une auſtere loi,

Tout rappellé qu'il eſt, reſte exilé pour moi.
A mes nouveaux malheurs laiſſe-moi toute entiere ?
J'euſſe eſpéré qu'un jour je fléchirois mon pere :
Mais peut-être étant mort dans ces momens affreux,
Sans révoquer l'arrêt qui condamnoit mes vœux,
Loin de me dégager de mon obéiſſance,
Sa cendre doit pour moi conſacrer ſa défenſe ;
Peut-être du tombeau plus que jamais mon Roi,
Il parle avec empire & m'enchaîne à ſa loi.

ELISE.

Madame, votre eſprit ſans doute s'exagere
Des maux.....

EMIRENE.

Ah ! j'ai cent fois murmuré contre un pere ;
Je ne connoiſſois pas, excitant ſon courroux,
Tout ce que la nature a d'empire ſur nous.
Il eſt des tems, Eliſe, où ſa voix nous rappelle,
Où tous les ſentimens ſont ſuſpendus par elle,
Où le cœur reconnoît, tout-à-coup éclairé,
Que de tous nos liens c'eſt-là le plus ſacré.

SCÈNE VII.

ARTAXERCE, EMIRENE, ELISE.

ARTAXERCE.

MA ſœur, à mes chagrins chaque moment ajoute,
Darius m'évitoit, & me trahit ſans doute :
Mes yeux l'ont vu penſif, inquiet, incertain,
Son eſprit agité rouloit un grand deſſein,
A peine il déguiſoit toute ſa violence.
Après quelques momens d'un farouche ſilence,
Il a donné ſoudain quelques ordres ſecrets,
Et détourné ſes pas pour ſortir du Palais.
Je ne l'accuſe point d'un forfait exécrable,
Même à l'en ſoupçonner je me croirois coupable :
Mais d'une ambition, dont je ne puis douter,
Peut-être en ces momens j'ai tout à redouter ;
Et je crains bien qu'ici ſon audace nouvelle
Ne me force à punir dans mon frere un rebelle.

EMIRENE.

Je vois trop les horreurs qui vont ſuivre ce jour,
Je ne puis plus reſter dans cet affreux ſéjour.
Non, je ne verrai point le crime qu'il projette,
Tout m'écarte de Suze; aſſurez ma retraite,
Laiſſez-moi fuir l'aſpect d'un Trône enſanglanté,
Et qui doit par le ſang être encor cimenté,
Où d'un meurtre inoui recherchant les complices,
Vous allez vous aſſeoir entouré de ſupplices;
La Perſe a des déſerts, l'Aſie a des rochers;
Loin du ſpectacle affreux des fers & des bûchers,
J'irai pleurer en paix & la mort de mon pere,
Et l'exil d'un héros, & les complots d'un frere.

ARTAXERCE.

Vous me fuir! vous, ma ſœur, de ma Cour vous bannir?
L'un à l'autre plus chers ſongeons à nous unir,
Quittez une penſée à tous deux trop funeſte.
Darius me trahit; mais Arbace me reſte.
Mon frere contre moi s'oſe armer aujourd'hui,
Arbace déſormais eſt mon plus ferme appui.

Que j'aime à reporter ſur cette ame éprouvée
La tendreſſe qu'en moi mon frere auroit trouvée.
Dans le rang où je monte encor mal affermi :
Parmi tant de malheurs, j'ai beſoin d'un ami ;
Si Darius n'eſt plus qu'un ſujet téméraire,
Mon ami m'eſt fidele, il deviendra mon frere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

QUOI ! Darius n'eſt plus?

ARTABAN.

Il termine ſon ſort
Sans qu'on puiſſe aujourd'hui vous imputer ſa mort.
C'eſt par lui ſeul enfin que ſa tombe eſt ouverte ;

ARTAXERCE.

Hé quel coup ſi rapide a donc hâté ſa perte ?

ARTABAN.

Par votre ordre, Seigneur, on couroit l'arrêter ;
Les ſiens au même inſtant promts à ſe révolter,
A pas précipités volent à ſa défenſe,
Il réſiſte à la Garde, & par ſa réſiſtance,
Lorſqu'on ne prétendoit qu'écarter les mutins,
Il rencontre le fer qui tranche ſes deſtins.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je fait, Artaban, par mon ordre barbare?

ARTABAN.

Que dites-vous, Seigneur, quel remords vous égare.

ARTAXERCE.

La mort de Darius eſt un poids ſur mon cœur.

ARTABAN.

Pouviez-vous la prévoir! en êtes-vous l'auteur?

ARTAXERCE.

Mon frere malgré moi devenu ma victime!

ARTABAN.

Ah! vous n'avez ſuivi qu'un courroux légitime.

ARTAXERCE.

Enfin c'étoit mon frere & ſon crime eſt douteux.

ARTABAN.

Sa révolte étoit ſûre & ſes jours dangereux.

ARTAXERCE.

De ſon ſang à l'État étois-je moins comptable?

ARTABAN.

Et lui de ſa conduite ou plus ou moins coupable.

ARTAXERCE.

La loi dut le punir. Comment juſtifier
Mon crime involontaire aux yeux du monde entier.

ARTABAN.

La loi, Prince ! & c'eſt lui qui, ſe montrant rebelle,
Lui-même a refuſé d'être jugé par elle !
Hé ! pourquoi mépriſant vos ordres ſouverains,
Darius a-t-il craint de ſe mettre en vos mains ?

ARTAXÉRCE.

Si j'eus de plus que lui la grandeur ſouveraine,
C'étoit à moi, ſans doute, à maîtriſer la haine ;
Plus il m'ôſoit braver, & plus dans mon courroux
Je devois me contraindre & meſurer mes coups.

ARTABAN.

Sa défenſe obſtinée autant qu'illégitime,
Elle-même eſt, Seigneur, l'indice d'un grand crime,
Ses efforts imprudens précipitent ſa mort :
Loin de vous reprocher ſon déplorable ſort,
Rendez graces aux Dieux, dont le ſecours viſible,
Vous aſſure en ce jour un regne plus paiſible,
Qui ſauvant d'un rebelle & vous & vos Etats,
Préviennent votre mort par ſon juſte trépas,
Le perdent par lui-même, & d'un coup ſi propice,
Vous épargnent l'horreur d'ordonner ſon ſupplice.

SCENE II.

ARTAXERCE, ARTABAN, EMIRENE, ELISE,

EMIRENE, *arrivant avec précipitation.*

AH! Seigneur, quelle erreur vous rendoit inhumain!
Darius de Xercès n'étoit point l'aſſaſſin.
On vient de l'arrêter.

ARTAXERCE.

Eh! quel eſt le perfide?

EMIRENE.

J'ignore encor, Seigneur, le nom du parricide:
Mais le reſte eſt connu, le barbare a jetté
Loin de lui, dans ſa fuite, un fer enſanglanté;
Et qui l'auroit penſé! cette épée encor nue,
Pour celle de Xercès vient d'être reconnue.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entens-je!

EMIRENE.

Dans l'excès de ſon ſaiſiſſement,
Sans couleur & ſans voix, preſque ſans mouvement,

Ne ſachant où cacher le plus affreux des crimes,
Il reſtoit arrêté comme entre deux abîmes,
Tant la terreur ſur lui tombant du haut des Cieux,
Manifeſtoit déjà les vengeances des Dieux.

ARTAXERCE, *aux Gardes.*

Allez, que devant moi l'on amene le traître.
Quels horribles complots, ô Ciel! je vais connoître!...
Et mon frere a péri. Vous voyez, Artaban,
Quel ſurcroît de douleur! j'étois donc ſon tyran!
J'aſſure donc ma vie aux dépens de la ſienne,
J'oublie en ce moment & ſa haine & la mienne,
Sa révolte, ſes vœux, ſon aveugle tranſport,
Je ne vois que ſon ſang, je ne vois que ſa mort.
Vos injuſtes ſoupçons, & ma fureur trop prompte,
Son trépas aura fait mon tourment & ma honte,
Exemt d'un parricide, & jugé criminel,
Il me laiſſe un remord, un remord éternel;
Le Ciel me punit bien de tant de défiance,
Il montre à l'Univers ma coupable imprudence.
Mon frere eſt innocent.

ARTABAN.

Seigneur, que dites-vous?
Déjà dans votre eſprit pourroit-il être abſous?

Hé, Prince! savez-vous si d'un barbare frere,
Celui qu'on a saisi n'étoit pas l'émissaire?
Dans ce grand repentir, avant de vous plonger,
Commencez par le voir & par l'interroger;
Suspendez vos remords; vous les perdrez peut-être.

ARTAXERCE.

Juste ciel! que d'horreurs! & qu'il tarde à paroître!

SCENE III.

ARTAXERCE, ARTABAN, EMIRENE, ELISE, un OFFICIER, UN SOLDAT, *qui tient l'épée du Roi assassiné.*

UN OFFICIER.

ON amene, Seigneur, l'assassin à vos yeux.

EMIRENE.

(*Tombant dans les bras d'Elise.*)
Traître!.... Arbace!.... Je meurs.

On entraîne Emirene.

SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

Et Mirene !

ARTAXERCE.

Grands Dieux !

ARTABAN.

Mon Fils !

ARTAXERCE.

Ah ! quel objet ! quelle horreur m'environne !
Plus que le crime encor, le coupable m'étonne.

ARTABAN.

Seigneur, son attentat a décidé mon sort.

ARBACE.

Ciel ! où m'as-tu réduit !

ARTABAN.

Vous me devez la mort !
C'eſt à moi d'expier ſa fureur & ſon crime ;
Frappez, & que je ſois la premiere victime.

ARTAXERCE.

Meurtrier de ton Roi, viens, approche, inhumain,
Arbace, réponds-moi, ſe peut-il que ta main ?....
Parle. Je crois encor qu'un vain ſonge m'abuſe.

ARBACE.

Mon Pere! ...outragez-moi, Prince, ici tout m'accuſe.
Dans cet étrange état, dans ce péril preſſant,
Je n'ai qu'un mot à dire, Arbace eſt innocent.

ARTAXERCE.

Toi ! malheureux ! Hé quoi ! contre un ordre ſuprême,
N'étois-tu pas dans Suze & dans ce Palais même ?
Dis-moi, quoiqu'exilé, ne t'y cachois-tu pas
Tu viens d'être ſurpris précipitant tes pas ?

ARBACE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

ARTAXERCE.

Tu tenois cette épée,
Celle de Xércès même & dans ſon ſang trempée ;
Dès qu'on t'a reconnu, tu l'as jettée au loin :
Perfide, la voici ; démens-tu ce témoin ?

ARBACE.

Arbace eſt innocent.

ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

Ta fuite.

ARBACE.

Involontaire.

ARTAXERCE.

Ce trouble.

ARBACE.

Trop fondé.

ARTAXERCE.

Ce ſecret.

ARBACE.

Néceſſaire.

ARTAXERCE.

L'apparence t'accuſe.

ARBACE.

Ah! trop injuſtement.

ARTAXERCE.

C'eſt donc-là ta défenſe?

ARBACE.

Et c'eſt-là mon tourment.

ARTAXERCE.

Si tu n'es criminel, tu connois le coupable.

ARBACE.

Je n'en puis dire plus dans mon ſort déplorable.

ARTAXERCE.

Tu ne le peux, ſans doute, & ton crime eſt prouvé.
Mon pere t'exiloit, tu te voyois privé
De l'hymen de ma ſœur, de cet honneur inſigne,
Dont tu viens de montrer combien tu fus indigne.
Hélas! où m'emportoit mon aveugle amitié,
De quel prix douloureux mon cœur eſt-il payé?
Dès le premier moment d'un affreux parricide,
A rompre ton exil ton Prince ſe décide;
Tandis que l'on cherchoit le meurtrier caché,
Arbace au même inſtant par mon ordre eſt cherché.
J'ai beſoin de te voir, & d'horreurs obſédée,
Mon ame embraſſe au moins cette flatteuſe idée;
Et quand je te rappelle en mes plus grands malheurs,
Quand pour me ſoutenir, pour eſſuyer mes pleurs,
J'ai recours à la main qui m'étoit la plus chere,
Barbare, cette main vient d'immoler mon pere.

ARBACE.

Qui? moi! moi! dans ſon ſang j'aurois trempé ma main?
Je me ſerois ſurpris dans un ſi noir deſſein!

Ma vertu juſques-là ſe feroit démentie !
Moi, Seigneur, qui pour vous aurois donné ma vie.
Moi que pour prix d'un zèle à vos jours conſacré,
Du nom de votre ami vous aviez honoré ;
Voilà dans les horreurs de mon deſtin funeſte,
(*Se tournant vers ſon pere.*)
Et le cœur qui m'accuſe & l'appui qui me reſte.

ARTABAN.

Eh ! le Prince peut-il ne te pas ſoupçonner
Lorſque tout à ſes yeux ſert à te condamner ?
Crois-tu par tes diſcours balancer l'apparence ?

ARBACE.

Et vous auſſi, grands Dieux ! ah ! toute ma conſtance
Céde à ce dernier trait.

ARTABAN, *à Artaxerce.*

Prononcez notre arrêt,
Seigneur. S'il eſt coupable autant qu'il le paroît,
Ne conſidérez plus mon ſang dans un perfide :
La nature outragée eſt ici votre guide,
C'eſt elle ſeulement qu'il vous faut conſulter.
Vous l'allez ſatisfaire & je vais la dompter.

ARTAXERCE, *aux Gardes.*

Qu'on l'éloigne.

ARTABAN.

Malgré le crime de ma race,
Oſerai-je, Seigneur, eſpérer une grace ?
Souffrez que de ſon cœur je ſonde les replis :
Dans le funeſte état où les deſtins m'ont mis,
C'eſt mon devoir. Souffrez.....

ARTAXERCE.

Ah ! le cruel déchire
Ce cœur infortuné qu'il avoit ſu ſéduire,
Qui, partageant les maux que votre ame reſſent,
Déſire autant que vous qu'il paroiſſe innocent ;
Mais que vous dira-t-il après ſa réſiſtance ?
Vous voyez devant moi qu'il s'obſtine au ſilence,
Ce myſtere coupable augmentant mes ſoupçons,
Sert ſans doute de voile à d'autres trahiſons.

ARTABAN.

Dans la confuſion où ſon crime le jette,
La contrainte l'arrête & ſa bouche eſt muette,
Devant moins de regards peut-être en liberté,
Il laiſſera, Seigneur, parler la vérité.

ARTAXERCE.

Ecoutez, Artaban. L'équité qui m'anime,
Ne peut confondre ici votre zèle & ſon crime ;

Je ne puis oublier dans mes malheurs préſens,
Que j'ai vu par vos ſoins guider mes premiers ans.
Vous étiez digne, hélas! Pere trop déplorable!
D'un maître plus heureux & d'un fils moins coupable;
Vous voyez les combats dont je ſuis agité,
Et de ſon attentat quelle eſt l'énormité:
Servez-vous du pouvoir, de l'aſçendant d'un Pere
Pour éclaircir enfin cet horrible myſtere,
Entendez ſa défenſe, arrachez ſon aveu;
(aux Gardes.)
Je vous laiſſe avec lui..... Vous, veillez en ce lieu.

SCENE V.

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE, *avec impétuoſité.*

AH! je reſpire enfin; dans ma fureur extrême,
Je puis, barbare.....

ARTABAN.

Ecoute.

ARBACE.

Ecoutez-moi vous-même;

J'ai droit de l'exiger : assez je me suis tu,
Assez j'ai pu laisser outrager ma vertu.
J'ai gardé le silence en ce comble d'injure,
J'ai payé plus qu'un fils ne doit à la nature ;
Arbace maintenant vous doit la vérité.
Qu'avez-vous fait, cruel ! quel abus détesté
De l'immense pouvoir que votre rang vous donne !
Le second de l'Etat, vous n'approchez du Trône
Que pour atteindre au cœur que vous avez percé,
Au cœur de votre maître à vos pieds renversé !
C'est peu : quand votre fils que la nature anime,
Vous arrache le fer, cet indice du crime ;
Quand je frémis pour vous, quand je prends malgré moi,
Barbare, cette part au meurtre de mon Roi,
Accusé devant vous de ce grand parricide,
Vous pouvez abuser de mon respect timide
Pour me calomnier, pour noircir votre fils
Du soupçon d'un forfait que vous avez commis !
Je serai cru l'auteur d'un crime abominable ;
Qu'il vous est connu, je suis fils d'un coupable,

Dans la publique horreur avec vous confondu,
Et de tous les côtés mon honneur eſt perdu

ARTABAN.

Ingrat ! eh ! c'eſt pour toi que j'ai commis ce crime.

ARBACE.

Pour moi !

ARTABAN.

Pour t'agrandir je crus tout légitime.
Te jettant dans les fers le deſtin m'a trompé ;
Mais de maux ſans reſſource il ne t'a point frappé.
Quelques indignités que ton honneur eſſuye,
Quelque ſoit ce ſoupçon, il faut que je l'appuye.

ARBACE.

Quelle trame odieuſe !....

ARTABAN.

Au déclin de mes ans
La couronne à ce prix ſouilloit mes cheveux blancs,
C'eſt ſur ton jeune front qu'aujourd'hui je l'attache ;
Si je l'y vois briller, elle ſera ſans tache.
Voilà de quel eſpoir mon orgueil s'eſt flatté,
Et l'excuſe & le prix du coup que j'ai porté.
Eh ! qui rend à tes yeux cette trame ſi noire ?
Je n'ai frappé qu'un Roi déjà mort à la gloire,

Fantôme couronné dont le monde étoit las ;
Et qui même envers toi le plus grand des ingrats,
Suivant pour toute loi ſes ſuperbes caprices,
Des rigueurs de l'exil a payé tes ſervices ;
Déſeſpéroit ſa fille en preſſant ton départ,
Dans ton cœur, dans le ſien enfonçoit le poignard.
Moi-même, en apparence ennemi de ta flâme,
J'affligeai ta maîtreſſe, & j'accablai ton âme.
Tout change déſormais, & tes vœux ſont remplis ;
Je te venge du pere, & je trompe le fils ;
Je ſers & ton amour & ſans doute ta haine ;
Je te fais Souverain, je couronne Emirene ;
Je prends de mon projet tout le crime ſur moi,
Oſe me reprocher ce que je fais pour toi.

ARBACE.

Oui, je l'ôſe ; & ce coup manquoit à ma diſgrace.
Vous êtes criminel, & c'étoit pour Arbace !
Ah ! ſachez de quel œil je vois votre attentat ;
Ma gloire eſt d'en gémir, ma vertu d'être ingrat ;
Mais après tant d'excès ſi la vôtre eſt éteinte,
Pour être ſans remords, êtes-vous donc ſans crainte ?
Ou comment votre cœur libre, loin du repos,
Peut-il courir encor à des forfaits nouveaux ?

Arrêtez-vous, tremblez d'avancer dans le crime;
Peut-être un pas de plus, vous tombez dans l'abîme.
Cruel! sous le bucher dressé pour mon trépas,
Sous ma cendre du moins cachez vos attentats.

ARTABAN.

Il n'est plus tems, crois-moi; ce que j'ai fait m'engage:
Ne crains rien: je puis tout; jouis de mon ouvrage.
C'est tout ce que je veux, mon espoir est comblé.

ARBACE.

Jusqu'où l'ambition vous a-t-elle aveuglé?
Où donc sur votre fils est l'espoir qui vous reste!
Hé! quand j'accepterois un sceptre si funeste,
Les Perses indignés recevront-ils la loi
D'un mortel qu'ils croiront teint du sang de leur Roi?

ARTABAN.

Qui t'ôsera juger une fois sur le Trône?
Sémiramis en paix régna dans Babylone;
Tout dépend du succès, rien ne doit t'arrêter:
L'art de s'ouvrir le Trône est le droit d'y monter:
Bannis un vain scrupule, & dans cette occurrence,
Embrasse mon génie avec mon espérance:

Tu trembles de régner, tremble, si tu n'es Roi,
Ce n'eſt qu'avec ce rang qu'Emirene eſt à toi.

ARBACE.

Emirene être à moi!

ARTABAN.

Compte ſur ma promeſſe,
Et je te juſtifie aux yeux de ta maîtreſſe;
J'en connois les moyens, conſens juſqu'à demain
A paroître chargé du crime de ma main.

ARBACE.

De quoi m'ôſe flatter votre amitié cruelle?
Emirene! ah! Xercès m'avoit ſéparé d'elle.
Vous, plus tyran que lui, vous, mon accuſateur,
Vous m'avez tout ôté, ſon eſtime & ſon cœur:
Oui, j'adore, Seigneur, j'idolâtre Emirene;
Mais pour la poſſéder, pour la couronner Reine,
S'il faut à vos complots me prêter un moment,
Sur le ſecours d'un fils vous comptez vainement,
N'attendez pas qu'Arbace à ce point s'aviliſſe;
Je ſuis votre victime, & non votre complice;
Je pleure ſur vos ſoins, j'abjure vos bienfaits;
Je déteſte le trône acquis par des forfaits;
Je préfere la mort & honteuſe & cruelle,
Je me ſauve en ſes bras de l'amour paternelle,

L'honneur étoit un bien dont j'euſſe été jaloux,
Mais qu'on pouvoit m'ôter, qui ne tient point à nous;
Ma vertu n'eſt qu'à moi; ſi dans ce jour funeſte
J'en perds la renommée, elle-même me reſte.

ARTABAN.

Hé bien! puiſque ton cœur ſe refuſe à mes vœux,
J'accomplirai pour moi ce deſſein dangereux.
Si mon ambition étoit illégitime,
L'eſprit qui m'animoit annobliſſoit mon crime.
Ce n'eſt point mon projet; c'eſt ton refus, cruel,
Oui, c'eſt ton ſeul refus qui me rend criminel,
Qui de mes attentats rend mon ame confuſe;
Tu m'en ôtes le fruit, pour m'en ôter l'excuſe,
Et loin de concourir à me juſtifier,
Tu veux de mon forfait m'accabler tout entier.
Hé bien! péris, ingrat, péris; je t'abandonne;
Monte ſur le bûcher quand je t'offre le trône,
Préfere à mes bontés le ſort le plus affreux;
Je puis voir d'un œil ſec..... Ecoute, malheureux
Malgré toi, malgré moi, je ſens que je ſuis pere:
Viens, ſuis mes pas,

ARBACE.

Comment?

ARTABAN.

C'eſt ma ſeule priere.
Je puis tromper ta garde ; & ſçais près de ces lieux
Une ſecrete iſſue inconnue à leurs yeux ;
Viens ; & ne prenant plus que ma pitié pour guide,
Sauve-toi du ſupplice, & moi d'un parricide.

ARBACE.

Moi, fuir ! moi, de ces lieux en coupable ſortir !
J'ai fait un déſaveu, j'irois le démentir ;
Juſques-là renoncer à ma propre défenſe,
Par un nouvel indice appuyer l'apparence !
Moi, fuir loin de ces lieux que vous enſanglantez,
Pour ouvrir un champ libre à d'autres cruautés,
Souffrir que ſous mon nom courant de crime en crime,
Vous alliez prendre encor mon ami pour victime !
Non, je reſte en ces lieux, vos fureurs contre un Roi
Ne pourroient rien ôſer, qu'il ne punît ſur moi ;
Par-là je vous arrête ; ou ſi c'eſt peu, barbare,
Je fais tout pour parer le coup qu'on lui prépare,

Oui, ſans vous accuſer, me faiſant ſon appui,
Il n'eſt rien que ma foi n'entreprenne pour lui,
Rien que ne tente ici ma tendreſſe & ma crainte.
Si le ſang a ſes droits, l'amitié non moins ſainte,
La juſtice a les ſiens; je remplirai leurs loix.

ARTABAN.

Malheureux! peux-tu bien réſiſter à ma voix?
Peux-tu dans ces momens combattre ma tendreſſe?

ARBACE.

Ah! trop tard à mon ſort votre cœur s'intéreſſe.
Cruel! étoit-ce ainſi qu'il falloit me chérir?

ARTABAN.

Tu réſiſtes en vain, en vain tu veux périr.
Suis-moi, te dis-je, ingrat, ou je vais t'y contraindre.

ARBACE.

Arrêtez. C'eſt à vous peut-être de me craindre.

ARTABAN.

Tu m'oſes menacer!.... Obéis, ſuis mes pas.

ARBACE.

Soldats, approchez-vous.

(*Les Gardes avancent.*)

ARTABAN.

O dépit!.... tu mourras.

ARBACE.

Adieu, barbare!... allons, Gardes qu'on me remene.

ARTABAN.

Ma fureur eſt au comble, & j'en ſuis maître à peine.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉMIRENE, ÉLISE.

ÉMIRENE.

CIEL! où ſuis-je ? au ſortir d'un ſommeil de douleurs,
Mes yeux ſe ſont rouverts, mais, Dieux! ſur quels malheurs!
Que vois-je autour de moi dans ce Palais funeſte?.
De mon pere égorgé le déplorable reſte,
Arbace dans les fers & cru ſon aſſaſſin,
Conçois-tu ces hazards & ces coups du deſtin?
Cette épée en ſa main trouvée encor ſanglante ?

ÉLISE.

Madame, ces horreurs me glacent d'épouvante,
Je doute d'un forfait qu'il perſiſte à nier ;
Cependant il héſite à ſe juſtifier ;
Ne redoutez-vous point un effrayant indice? . . .

ÉMIRENE.

Je douterois d'Arbace? Ah! le Ciel me puniſſe,
Si du moindre ſoupçon mon eſprit combattu
Oſoit de ce héros outrager la vertu.
Que l'Univers entier le déclare coupable,
Je le crois innocent, je ſuis inébranlable;
Je n'admets contre lui ni preuve ni témoin.
L'apparence n'eſt rien, il faut chercher plus loin.
De ce mortel enfin la vertu peu commune
Ne peut être longtems joüet de la fortune.
Viendra-t-il?

ÉLISE.

Par le Roi l'ordre eſt déjà donné,
Devant vous en ces lieux il doit être amené;
Mais s'il ſe tait, Madame.

ÉMIRENE.

Il faut que l'erreur ceſſe,
Il faut que malgré lui la vérité paroiſſe,
Et faſſe à ſes clartés évanouir ici
Les ombres du ſoupçon dont Arbace eſt noirci.
Xercès du ſein des morts me demande vengeance,
Arbace dans les fers exige ma défenſe.
Du moins dans mes malheurs j'ai la douceur de voir

Que

Que ce double intérêt eſt le même devoir,
M'impoſe un même ſoin, & que je ne puis même
Venger ce que je perds ſans ſauver ce que j'aime.

SCENE II.

ARBACE *enchaîné*, ÉMIRENE.

ARBACE.

MADAME! au déſeſpoir je ſuis abandonné:
Raſſurez-moi d'un mot: m'avez-vous ſoupçonné?

ÉMIRENE.

Je demande à te voir, je ſoutiens ta préſence;
C'eſt te montrer un cœur ſûr de ton innocence.

ARBACE.

Je ſuis moins malheureux; vous calmez mon effroi.

ÉMIRENE.

Oui, l'apparence en vain dépoſe contre toi;
Je ſais qu'il eſt des cœurs trop étrangers au crime,
Pour perdre un ſeul moment leur droits à notre eſtime

ARBACE.

Ah! j'atteſte les Dieux....

ÉMIRENE.

Laiſſe là le ſerment,
Dans ce moment affreux réponds-moi ſeulement.
On oſe t'accuſer du meurtre de mon pere.
Pourquoi dans tes diſcours ce trouble, ce myſtere ?
Vertueux, innocent à tes yeux comme aux miens,
Tu parois devant moi ſous d'infames liens:
Au rang des ſcélérats veux-tu que l'on te compte ?
Que prétends-tu ? quel terme as-tu mis à ta honte ?
Répons.

ARBACE.

Tel eſt mon ſort, telle eſt l'étrange loi,
Que le Ciel me preſcrit & n'impoſa qu'à moi,
De ne pouvoir, hélas ! prouver mon innocence;
D'être exempt de remords & privé de défenſe;
De chérir mon honneur, & de l'abandonner;
De mourir du ſilence, & de m'y condamner.

EMIRENE.

Toi, mourir !

ARBACE.

Ah ! Madame, à ces pleurs d'une amante
Tout horrible qu'il eſt mon déſeſpoir s'augmente,
Il m'eſt affreux d'avoir troublé votre repos,

Quittez cet intérêt qui vous lie à mes maux,
Laiſſez à ſes malheurs un cœur irréprochable
Forcé par ſon deſtin à paroître coupable,
Qui craint tout, qui perd tout, qui de tous les côtés
Sans relâche frappé par les Dieux irrités,
Sans conſolation comme ſans eſpérance,
Ne peut plus rien goûter... pas même l'innocence;
Mais qui malgré le ſort de ſa vertu jaloux,
Sous le fer des bourreaux mourra digne de vous.

EMIRENE.

Non, tu ne mourras point: non, ton ame inhumaine
Ne peut vouloir ma mort qui va ſuivre la tienne.
Je t'aime, & ton malheur me permet cet aveu;
Mais toi, cruel, mais toi, me chéris-tu ſi peu
Que tu ſois réſolu, malgré ton innocence,
A laiſſer à mes feux ta mort pour récompenſe.
Par mon pere en courroux quand tu fus écarté,
Notre amour, nos chagrins n'ont que trop éclaté;
Je n'ai pu renfermer mes cruelles allarmes,
L'Univers ſait mes vœux, la Perſe a vu mes larmes;
Et lorſque mon deſtin veut qu'en ce triſte jour
Au plus grand des malheurs je doive ton retour,
Ton exil m'affligeoit & ton rappel m'accable;

Tu partis malheureux & reviens en coupable,
Au mépris de l'honneur tu cours à ton trépas,
Tu meurs chargé d'un crime, & tu ne ſonges pas
Qu'ici ma renommée à la tienne eſt unie,
Que c'eſt m'environner de ton ignominie.
On dira qu'Emirene a ſon pere à venger,
Et que c'eſt l'aſſaſſin qu'elle oſe protéger.

ARBACE.

On dira qu'Emirene avoit fait choix d'Arbace.
On doutera du crime.

EMIRENE.

Ah! par pitié, par grace,
Me peux-tu refuſer ou peux-tu m'envier
Ce bien ſi doux pour moi de te juſtifier.
Cruel, lorſque du fond d'un abîme effroyable,
Tu vois que je te tends une main ſecourable,
Dans la ferme aſſurance où je ſuis pour jamais
Que ton cœur héroïque eſt exempt de forfaits,
Veux-tu que ſuſpectant ce motif qui m'anime,
On impute à l'amour les ſoins de mon eſtime,
Ou qu'on puiſſe penſer que mes feux imprudens
Ne déguiſent qu'à moi des crimes évidens?
Par un nouveau prodige affreux, inconcevable,

Veux-tu donc me forcer à te croire coupable?
Mais non, tu ne l'es point; loin d'être combattu
Mon cœur plus que jamais compte ſur ta vertu.
Je ne te quitte point, cruel, que je n'arrache
De ton cœur endurci le ſecret qu'il me cache.
Tu détournes les yeux: tu crains de t'attendrir:
Ah! céde à mes douleurs, oſe tout découvrir.
Vois mon horrible état, vois tes périls extrêmes:
Ingrat! as-tu pour moi des ſecrets, ſi tu m'aimes?

ARBACE.

Ceſſez, ceſſez, Madame, épargnez à tous deux...
Je ne puis réſiſter, ni céder à vos vœux.
Ne me préſentez plus, trop ſenſible à ma peine,
Une félicité trop amere & trop vaine;
Et ne ſurchargez point des regrets de l'amour,
Un cœur par tant de maux déchiré tour-à-tour.

EMIRENE.

C'en eſt aſſez, barbare; & ta priere altiere,
Dans mon cœur incertain porte enfin la lumiere;
Malgré toi-même enfin j'ai pénétré ton cœur.
Cet intérêt caché qui réſiſte à l'honneur,
Qui réſiſte à l'amour, ce ſecret qui te touche,
Qui prêt à s'échapper s'arrêtoit ſur ta bouche,

Éclate par le ſoin qui le tient renfermé.
Par ton ſilence même un perfide eſt nommé.
Le coupable eſt ton pere.

ARBACE.

O ciel ! qu'oſez-vous dire ?

EMIRENE.

Va, ta ſurpriſe eſt feinte, & ne peut me ſéduire.
Lui ſeul de tant d'horreurs, lui ſeul eſt l'artiſan.

ARBACE.

Lui, coupable !

EMIRENE.

En ſecret je l'ai vu ton tyran,
Le mien ; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il m'opprime :
Il preſſa ton exil, il te prend pour victime ;
Toi, ſon fils ! ſon aveugle & barbare tranſport
Sema dans le palais la diſcorde & la mort.
Sa conduite avec toi, ſa rigueur ſanguinaire,
Non moins que ton ſilence expliquent ce myſtere.
Je cours de ce pas même...

ARBACE.

Ah ! Madame, arrêtez.
Vous ne connoiſſez pas..., quelles extrémités !

EMIRENE.

A mes ſoupçons encor ta frayeur même ajoute.

ARBACE.

Je frémis des erreurs que votre eſprit écoute.

EMIRENE.

La nature t'arrête & je vois ton reſpect.

ARBACE.

La haine vous égare & vous le rend ſuſpect.

EMIRENE.

Il a voulu ma perte en ordonnant la tienne.

ARBACE.

Non, ce n'eſt qu'à regret qu'il conſent à la mienne.

EMIRENE.

Non, ſa fureur le trompe & je le previendrai
Ce pere qui te hait, ce cœur dénaturé,
J'en jure ici ma haine & le pouvoir céleſte.

ARBACE.

Et par ce même Ciel, que devant vous j'atteſte,
Je jure que ſenſible aux horreurs de mon ſort,
Mon pere étoit bien loin de demander ma mort:
Il n'eſt votre ennemi, ni le mien; c'eſt moi-même,
Oui, c'eſt moi qui le force à ſa rigueur extrême.

Ce jour de ſang, ce jour marqué par la fureur.
Ainſi que pour le crime étoit fait pour l'erreur.

EMIRENE.

Je ne te preſſe plus de rompre le ſilence;
J'admire ta vertu, j'admire ta conſtance,
Que n'ont point ſurmonté mes craintes, mes douleurs,
Ni notre honneur commun perdu dans nos malheurs.
Par ce même refus qui bleſſe ton amante,
Tu n'en es que plus cher à ce cœur qu'il tourmente.
Et tu n'en as que mieux mérité mon ſoutien.
Va, tu fais ton devoir, mais je connois le mien.
Ne te flatte donc plus que ton ame oppreſſée
Puiſſe donner le change à ma triſte penſée;
Ne crois pas que mon cœur, éclairé par l'amour,
Prenne de tels ſoupçons & les quitte en un jour.
Quelle que ſoit enfin la cauſe politique
Du piége où t'a conduit un deſtin tyrannique,
Demande à voir ton pere & ſonge à le fléchir;
De tes indignes fers qu'il ſache t'affranchir,
Qu'il détrompe mon frere & tous ceux qu'il abuſe;
En un mot, qu'il te ſauve, ou c'eſt moi qui l'accuſe.
Et ſi tu n'es pas cru vertueux ſur ma foi,
Je mets du moins le crime entre un barbare & toi.

SCENE III.

ARBACE, *ſeul.*

EN eſt-ce aſſez, deſtin? on ſoupçonne mon pere!
A force de cacher ſon crime je l'éclaire.
Peut-être l'avertir d'un ſoupçon ſi fatal,
De nouvelles fureurs c'eſt donner le ſignal:
Ne le point avertir, c'eſt le livrer moi-même.
Dieux! comment le ſervir, & le Prince que j'aime?
Les ſauver l'un de l'autre? Eh! quel courage humain
Sous tant d'aſſauts divers ne tombe pas enfin?
Réſiſter à l'amour, quelle affreuſe contrainte!
Ne ſçavoir où fixer mon devoir ni ma crainte;
Sentir à tout moment mes fers s'appeſantir;
Voir l'excès de ma honte, & trembler d'en ſortir!...
Quel état, ô tyrans! d'une ame toujours pure!
Laiſſez-moi reſpirer, honneur, amour, nature:
Amitié, laiſſe-moi dans ce flux & reflux,
Recueillir un moment mes vœux irréſolus.

SCENE IV.

ARTAXERCE, ARBACE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

MA préſence en ce lieu te ſurprendra peut-être,
La piété d'un fils, la juſtice d'un maître,
Le rang même de Roi me faiſoit un devoir
D'ordonner ton trépas ſans daigner te revoir,
J'ai laiſſé trop long-tems ta peine ſuſpendue,
Pour la derniere fois tu parois à ma vue.
Innocent ou coupable, Arbace, il faut parler,
A l'ami comme au Prince il faut tout révéler.
Ton cœur à ton ami doit un aveu ſincere,
J'exige comme Prince un aveu néceſſaire.
Pour te juſtifier tu n'as plus qu'un moment,
Parle, ou de ton forfait ſubis le châtiment,
Songe bien qu'il n'eſt plus qu'une prompte défenſe
Qui puiſſe te ſouſtraire à ma juſte vengeance.

ARBACE.

Non, vous ne ſavez pas qui vous interrogez,
Qui vous bleſſez, Seigneur, & qui vous outragez;
Vous ne connoiſſez pas quelle terreur me glace,
Ce que ſouffre pour vous le malheureux Arbace,
Pour vous qui l'accuſez, qui ſoupçonnez ſa foi.
Quelqu'indice inoui qui parle contre moi,
Vous avez fait un crime en me croyant un traître,
Qu'un jour vous ne pourrez vous pardonner peut-être;
La vie eſt pour Arbace un trop peſant fardeau,
Frappez, mais demandez aux Dieux que le bandeau
Dont vos yeux ſont couverts, à jamais y demeure;
Souhaitez qu'avec moi cette vérité meure:
Déſeſpéré, confus de m'avoir outragé,
Par votre repentir je ſerois trop vengé.

ARTAXERCE.

Hé bien! explique-toi, montre ton innocence,
Tu vois combien mon cœur ſouffre de ton ſilence,
Tu vois que de ton ſort ton Prince gémiſſant,
Ne ſauroit renoncer à te croire innocent,

Ote-moi du ſoupçon le poids inſupportable;
Pour moi, pour toi, cruel, ne paroîs plus coupable;
Et ſans diſſimuler, ſans parler à demi,
Rends-toi l'honneur, Arbace, & rends-moi mon ami.
Tu reſtes interdit, tu n'oſes me répondre,
Ma facile bonté ne ſert qu'à te confondre,
Et je pourrois douter encor de ta fureur,
Lorſque par ton ſilence....

ARBACE.

Ah! Prince, à votre ſœur
Je n'en ai pas dit plus, & dans mon ſort funeſte,
Dans ce grand déshonneur, ſon eſtime me reſte.

ARTAXERCE.

Son eſtime! ah! plutôt dis ſa prévention.

ARTABAN, *à Arbace.*

Quel eſpoir fondes-tu ſur cette illuſion?

ARBACE, *très-lentement.*

Craignez de l'offenſer, reſpectez ſes allarmes,
Trop d'indignation ſe mêloit à ſes larmes;
Ce n'eſt qu'avec l'excès du plus ardent courroux
Qu'elle a pû voir qu'un fils ſoit accuſé par vous.

ARTABAN.

(*à part.*) (*haut.*)

Qu'a-t-il dit ! Ainſi donc le même eſprit t'anime ;
Tu veux....

ARTAXERCE.

Eh ! connois-tu les ſuites de ton crime ?
Sçais-tu bien dans quels maux tu viens de m'engager,
Cruel, ſçais-tu ſur qui, trop prompt à me venger,
Déja ma défiance a porté ma colere ?
Ici, plutôt que toi, j'ai ſoupçonné mon frere.
Darius a péri.

ARBACE.

Darius !

ARTAXERCE.

Tu pâlis !

ARBACE.

O Dieux ! de quel effroi tous mes ſens ſont remplis,
Qui l'accuſa ?

ARTABAN.

Moi-même.

ARBACE.

Ah Ciel !

Je ne te connois plus : ton refus criminel.....

ARBACE, *à Artaban.*

(*à part.*)

Barbare ! ah ! ſi je ſuis à vos yeux ſi coupable,
Rougiſſez donc d'un fils de tant d'horreurs capable
Odieux déſormais à la Perſe par moi,
Comment dans cet état approchez-vous du Roi ?
Reſtez-vous dans un rang d'où ma honte vous chaſſe
Couvert de mon opprobre, eſt-ce ici votre place ?

ARTABAN.

J'y reſte encore, ingrat ; peut-être je le doi
Pour être le premier à me venger de toi.

(*à Artaxerce.*)

Non, Seigneur, il n'a plus qu'un juge dans ſon pere

ARTAXERCE.

Et mon pere immolé par ta main meurtriere,

Il eſt tems que ton ſang ſatisfaſſe à ſes mânes,
Et plus que moi, cruel, c'eſt toi qui te condamnes;
Qu'on l'ôte de mes yeux.

ARBACE.

Mépriſez mes tourmens,
Offenſez-vous ici de tous mes ſentimens.
Prince, condamnez-moi, voyez-moi comme un traître,
Un ſacrilége, un monſtre, ... à vos yeux je dois l'être:
Mais que mon ſang verſé ne vous raſſure pas,
Seigneur, changez la garde, & craignez mon trépas.

SCENE V.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

QUE dit-il, & pour moi quel intérêt l'anime!

ARTABAN.

à part.

Parons ce coup. Seigneur, quelqu'aveu qu'il ſupprime,
Le traître par lui-même à moitié démenti,
Vient de montrer enfin qu'il connoît un parti

Puiſſant, nombreux, formé depuis longtems ſans doute,
Puiſqu'il eſt des dangers que pour vous on redoute,
Puiſque même à vos yeux ſon Chef déja frappé,
En tombant ſous le fer ne l'a point diſſipé.
Arbace étoit dans Suze... il a vu la Princeſſe....
Elle eſt la ſeule ici qui pour lui s'intéreſſe....
Vous la voyez, Seigneur, le défendre à vos yeux.
Vous la voyez pleurer un Prince factieux.....
Pardonnez; mais pour vous Arbace paroît craindre....
Seroit-ce le remords d'un cœur laſſé de feindre?....
Eût-il pris le poignard de la main de l'amour?....

ARTAXERCE.

Arrêtez, Artaban: eh! quel horrible jour
Croyez-vous donc porter dans mon ame éperdue?
Non, de ce jour affreux n'éclairez point ma vue,
Sur les miens déſormais ceſſez de m'allarmer;
Grands Dieux! dois-je haïr tout ce qu'il faut aimer?
Je ſuis bien malheureux! non, laiſſez-moi, vous dis-je,
Je ne croirai jamais à cet affreux prodige,
Que tout ait conſpiré pour me percer le flanc,
(*Mégabiſe arrive ici.*)
Et que le même crime ait gagné tout mon ſang.

Allez,

Allez, dans ce moment que le Conſeil s'aſſemble,
Qu'Arbace ſoit jugé, que le perfide tremble;
D'autant plus criminel, d'autant plus odieux,
Que ſa fauſſe vertu brilloit à tous les yeux.
A ſurprendre mon cœur plus il mit d'artifice,
Plus je dois aujourd'hui déployer ma juſtice,
On m'a vu ſon ami, je ſuis fils, je ſuis Roi,
Et c'eſt ſous ces trois noms la mort que je lui doi.

SCENE VI.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

O Ciel! qu'ai-je entendu! Seigneur, qu'allez-vous faire?
Ce moment dangereux permet-il qu'on differe?
On va juger Arbace, êtes-vous ſans effroi?
L'abandonnerez-vous à ſon deſtin?

ARTABAN.

Suis-moi.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

INFLEXIBLE ennemi des crimes de ma race,
Au rang des Juges même, oui, Seigneur, j'ai pris place,
C'étoit trop peu pour moi que de l'abandonner,
A la mort le premier j'ai dû le condamner,
J'ai fait ce que jamais n'avoit fait aucun pere,
Cet effort m'a couté; mais il fut néceſſaire,
Il me falloit, ſans doute, un puiſſant intérêt,
Pour prononcer moi-même un ſi funeſte arrêt.
Je devois à l'État un ſi grand ſacrifice,
C'en eſt fait, & mon fils va marcher au ſupplice.

ARTAXERCE.

Ainſi donc ſon ſilence eſt un crime de plus....
Que de freins à la fois il faut qu'il ait rompus!

ARTABAN.

C'eſt ſon crime, Seigneur, non ſa mort qui m'accable.
Comment prévoir qu'un jour il devint ſi coupable,
Et qu'un bras qui pour vous s'arma plus d'une fois,
Souilleroit juſques-là l'honneur de ſes exploits?
De l'Etat en ces lieux les Chefs prêts à paroître
Vont fléchir le genou devant leur nouveau maître;
Il ne m'appartient pas, dans mon ſort malheureux,
De joindre devant vous mon hommage à leurs vœux.
J'étouffe dans mon cœur la pitié paternelle,
J'ai ſigné de mon fils la ſentence mortelle:
C'eſt-là que de mon ſang je vous ſcelle ma foi,
Quel ſerment vous pourroit mieux répondre de moi?
Je n'ai plus qu'à quitter ces funeſtes remparts,
Où je vois mon opprobre écrit de toutes parts,
Je cours enſevelir ma douleur, ma diſgrace,
Et, plût aux Dieux, ma honte & celle de ma race.

SCENE II.

ARTAXERCE, *ſeul.*

JE me ſens attendrir. Le cri de la pitié
Rappelle à mon eſprit les jours de l'amitié.
O coup affreux ! il faut que le traître périſſe
Dans l'opprobre, grands Dieux ! dans le dernier ſupplice.
Ah ! ſi dans les excès de ſa témérité,
Il avoit à mes jours ſeulement attenté,
J'aurois laiſſé briſer des mains de la Clémence
Le glaive dont les loix ont armé ma puiſſance.
O ſentiment ſi doux pour mon cœur prévenu,
Charme qui m'abuſiez, qu'êtes-vous devenu ?
Quand ſujets tous les deux & ſous des loix communes,
Un ſort moins inégal rapprochoit nos fortunes,
Sur quelle foi trompeuſe, hélas, trop endormi ;
J'avois cru pour le trône acquérir un ami !
Au lieu de ce tréſor, je ne vois plus qu'un traître.
Il ſembloit cependant n'être point fait pour l'être ;

Fatalité biſarre ! affreux deſtin des Rois !
Tout ſe corrompt-il donc auprès d'eux par leur choix ?
Lui que j'ai vu fidele autant que magnanime,
Un cœur change à ce point ! un moment mène au crime.
A qui donc s'attacher ? où placer l'amitié ?
Et toi, vertu cherie, à qui je me fiai,
Tu m'as trompé ; j'ai cru qu'un pas dans ta carriere
Devoit être un attrait pour la remplir entiere.

SCENE III.

ARTAXERCE, EMIRENE, ELISE.

EMIRENE.

ARBACE !... qu'ai-je appris ? Arbace eſt condamné!
Au ſupplice, à l'opprobre Arbace abandonné!

ARTAXERCE.

Je gémis comme vous ſur le deſtin d'Arbace,
Ce qu'il fut à mon cœur avec peine s'efface ;
Mais enfin, je ne puis, en voyant ce qu'il eſt,
Révoquer de ſa mort ni ſuſpendre l'arrêt.

J'ai dû n'être ſon Roi que pour être ſon juge.

EMIRENE.

Je le crois innocent, & je ſuis ſon réfuge;
Contre vous, contre tous, je viens le ſecourir;
C'eſt un crime pour moi de le laiſſer périr.
Son danger m'affranchit d'une vaine réſerve,
Et l'honneur, l'équité, tout veut que je le ſerve.

ARTAXERCE.

Et de ſon crime encor vous doutez aujourd'hui!

EMIRENE.

Son crime! eſt-il prouvé?

ARTAXERCE.

Quoi! lorſque contre lui
Vous voyez qu'à la fois tout dépoſe & l'accuſe,
Ce ſéjour ignoré qu'il prolongea dans Suſe,
Ce ſilence obſtiné, ce déſaveu menteur
Du crime dont il eſt le complice, ou l'auteur;
Lorſque le fer ſanglant dans ſa main parricide.....

EMIRENE.

Seigneur! le fer ſanglant, ſon ſilence timide,
Sa fuite, ſon ſéjour qu'il cachoit dans ces lieux,
Rien ne peut d'un forfait le noircir à mes yeux.

Que le ſort contre lui redoublant ſes outrages,
Raſſemble, s'il ſe peut, de plus forts témoignages,
J'y verrai ſes malheurs & non ſes attentats,
A le croire innocent je n'héſiterai pas:
Mon ame invariable.....

ARTAXERCE.

Ecoutez, Emirene.
Un aveugle penchant trop long-tems vous entraîne,
Eſt-ce ainſi qu'oubliant la plus auguſte loi,
Vous outragez la cendre & d'un pere & d'un Roi,
Vous ôſez.

EMIRENE.

Ah! Seigneur n'inſultez pas vous-même
Aux pleurs, au déſeſpoir d'une ſœur qui vous aime.

ARTAXERCE.

Ceſſez donc de douter encor de ſes forfaits;
Soyez ma ſœur, ſoyez la fille de Xercès.

EMIRENE.

Xercès périt, Seigneur, il attend la vengeance,
C'eſt là mon premier ſoin, c'eſt ma triſte eſpérance;
Et qu'un long châtiment ſoit préparé pour moi,
Si, m'ôſant écarter de la plus ſainte loi,

A mon coupable amant lâchement asservie,
Je lui vendois le sang qui m'a donné la vie.
Mais ce sang, où sans crainte on ôsa se plonger,
Si l'innocent périt, reste encor à venger.
Plus l'apparence ici dépoſant contre Arbace,
Des soupçons à lui seul semble arrêter la trace,
Plus dans son désaveu ce mortel affermi,
Exige d'examen dans le cœur d'un ami.
Qui, lui, Seigneur! qu'après tant de preuves de zèle;
Tant d'horreur ait souillé cette ame si fidelle!
Il eut pû, par le crime, élever aujourd'hui
Cette affreuse barrière entre Emirene & lui!
Non, Seigneur, un Héros que son outrage irrite,
Du devoir quelquefois peut franchir la limite;
Mais de quelque fureur qu'il se sente agité,
Il garde en ses excès sa générosité.
Arbace d'aucun crime eût-il conçu l'idée?
Les armes à la main il m'auroit demandée;
Il eut pouſſé l'audace au plus terrible éclat,
Soulevé tout ce peuple & renverſé l'Etat;
Son amour, son dépit, sa fierté naturelle,
Son audace emportée en eût fait un rebelle,

Jamais un lâche.

ARTAXERCE.

En vain vous lui ſervez d'appui,
Mon pere n'eut jamais d'autre ennemi que lui.
Dans votre aveuglement vous ſeule pouvez croire.....

EMIRENE.

Tout, avant de penſer qu'il ait ſouillé ſa gloire.
Par les mêmes ſoupçons indignement flétri,
Par votre ordre imprudent votre frere a péri.
Je veux croire avec vous que ſa haine inquiette
Préparoit contre vous quelque trame ſecrette,
Que pour troubler l'Etat peut-être il eût vécu :
Mais enfin de ſon crime eſt-il mort convaincu ?
Lui, ſur qui la loi ſeule avoit un droit ſuprême.
Après l'oubli des loix, redoutez les loix même.....
Le crime à leur regard ſouvent s'eſt dérobé,
L'innocent méconnu ſous leur glaive eſt tombé.
Vous condamnez Arbace ! ah ! craignez l'injuſtice ;
Redoutez le faux jour d'un ſpécieux indice.
D'une haute vertu quand l'éclat ſolemnel
A conſacré le nom & les mœurs d'un mortel,

De ſa ſeule vertu l'autorité ſuprême
Suffit pour balancer l'évidence elle-même.
Du tems, Juge infaillible, attendez le flambeau
D'un frere & d'un ami tour-à-tour le bourreau,
Sans venger votre pere, irez-vous par des crimes,
Sur ſa cendre trompée entaſſer les victimes;
Et verſer au haſard, précipitant vos coups,
Un ſang qui vous fut cher, & qui coula pour vous?

ARTAXERCE.

Sur un crime d'Etat le ſilence eſt coupable,
De tout ce que l'on cache on devient reſponſable,
Des indices offerts le ſecours rejetté
N'auroit que trop ſouvent produit l'impunité.
Les preuves contre lui ſont aſſez authentiques:
Ne me parlez donc plus de hazards chimériques,
D'une innocence ou fauſſe, ou qu'il veut nous cacher?
Il ſe tait, il mourra. Qu'ai-je à me reprocher?
J'ai moi-même aujourd'hui, combattant l'évidence,
Dans le fond de ſon cœur cherché ſon innocence,
J'ai permis, eſpérant de le revoir abſous,
Qu'il fut interrogé par ſon pere & par vous;
D'un complot ténébreux qu'il dévoile la trame,
Qu'il s'explique, qu'il parle, ou vous-même, Madame;

Trouvez d'autres moyens de le juſtifier.

EMIRENE.

Il n'en eſt qu'un, Seigneur; c'eſt de vous défier....

ARTAXERCE.

Et de qui?

EMIRENE.

D'Artaban.

ARTAXERCE.

Quelle erreur vous égare?
Comment? d'où ſavez-vous!

EMIRENE.

Je crains tout du barbare.

SCENE IV.

ARTABAN, ARTAXERCE, ÉMIRENE, ÉLISE.

ARTABAN.

SEIGNEUR, dans le moment je viens d'être averti
Que bientôt le Palais devoit être inveſti.
De Darius, dit-on, les complices perfides,
Craignant d'être punis & de vengeance avides,
Sans doute ſoulevoient les eſprits contre vous,
Et mon zèle aura même excité leur courroux.
Depuis que j'ai ſigné la ſentence d'Arbace,
Ils avancent l'inſtant que marqua leur audace:
Mais j'ai dans le moment fait de cet attentat
Avertir votre garde & les Chefs de l'Etat.
Vous ne craindrez plus rien d'une telle entrepriſe;
Et l'art des Conjurés n'eſt que dans la ſurpriſe.

ARTAXERCE.

Eh bien! ma ſœur.

ARTABAN.

Seigneur, le trône vous attend,
Il le faut affermir, & c'eſt en y montant.
Juſqu'au couronnement l'Etat paroît ſans maître,
Sous le bandeau des Rois faites-vous reconnoître,
L'interregne d'un jour peut ſervir les mutins,
Ne laiſſez pas, Seigneur, chanceler vos deſtins.
Le ſerment prononcé, l'alliance ſacrée
Du peuple avec ſon Roi ſur les autels jurée,
Tout ramène au devoir les eſprits révoltés,
Tout ſervira de frein à leurs témérités.

ARTAXERCE.

Grands Dieux! ah! ſi les Rois ſont vos vives images,
Deviez-vous ſur leur tête aſſembler tant d'orages?
Quels nouveaux attentats faut-il donc prévenir!
Ciel! être à peine au trône, & n'avoir qu'à punir!

SCÈNE V.

ÉMIRENE, ÉLISE.

EMIRENE.

A ce trait d'Artaban ſubitement frappée,
La parole, il eſt vrai, vient de m'être coupée:
Jamais étonnement ne fut égal au mien,
Artaban de ſon Roi paroître le ſoutien!
Quoi! je cherche d'Arbace à prouver l'innocence!
Ma bouche malgré lui rompt pour lui le ſilence:
J'ôſe encourir ſa haine en affligeant ſon cœur,
En montrant dans ſon pere un atroce impoſteur;
Et quand je crois d'un traître avoir dévoilé l'ame,
Il révele à mon frere une perfide trame:
Je vois en un moment mon eſpoir confondu,
Et de notre entretien tout le fruit eſt perdu.

ELISE.

Madame, autant que vous Artaban m'a ſurpriſe,
Il détruit vos ſoupçons.

EMIRENE.

Il les confirme, Eliſe.

ELISE.

Hé quoi! ce zèle ardent qu'il vient de ſignaler !

EMIRENE.

Plus il en montre ici, plus il me fait trembler.
Il ne ſçait que trop l'art de ſéduire mon frere ;
Mais il ne peut tromper mon regard plus ſévere.
C'eſt un monſtre, courons en ce jour de complots,
Tenter tous les moyens de ſauver un Héros ;
Toi, qui connois Arbace, ô Ciel ! prends ſa défenſe,
Je croirois t'offenſer d'implorer ta clémence !
J'invoque ta juſtice, elle éclate en ce jour
A ſauver la vertu pour conſoler l'amour.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre repréſente un lieu orné pour le couronnement d'Artaxerce.*)

ARTABAN, MÉGABISE.

ARTABAN.

J'Ai craint, je l'avouerai, l'entretien d'Emirene.
Les regards de l'amour, les ſoupçons de la haine;
J'ai tremblé que le frere alarmé par la ſœur
De quelque vérité n'entrevit la lueur;
Mais feignant devant lui de garantir ſa tête
Des coups qu'à ſon inſçu moi-même ici j'apprête,
D'un imparfait rapport ébloui ſſant ſa foi,
J'ai gardé du ſecret l'autre moitié pour moi;
Et d'un zèle apparent voilant mon ſtratagême,

J'aurai ſçu le tromper par la vérité même :
De mon propre complot ainſi l'heureux avis
Par moi-même donné ſuſpend la mort d'un fils.
C'étoit mon ſeul moyen, & preſſant Artaxerce
De monter à l'inſtant au trône de la Perſe,
Je vais tout achever & mon fils aujourd'hui
Ou conſent à régner, ou je regne ſans lui.

MÉGABISE.

Cependant d'Artaxerce éloignez Emirene,
Je redoute toujours la douleur qui l'entraîne.
Si par elle aux ſoupçons le Prince ramené...

ARTABAN.

Je tiens à mon génie Artaxerce enchaîné,
Et ſa crédulité bien moins que mon adreſſe
Sur ſes propres périls aveugle ſa jeuneſſe,
D'ennemis vers ce trône il s'avance entouré,
Et le piége l'attend ſur le premier dégré.
Au ſuccès de mes vœux quel revers pourroit nuire?
De ce moment, ami, ſeulement je reſpire,
Tout ce que j'ai ſouffert! Dans quels maux aujourdhui,
Dans quel péril mon fils me jettoit avec lui,
Le voir prêt à périr ſans pouvoir le défendre,
Tantôt preſſer ſa mort, & tantôt la ſuſpendre,

Déteſter ſa vertu, devant tout à ſa foi,
Dans le fond de mon cœur l'admirer malgré moi,
Moi-même être jaloux de la paix conſolante
Qui tenoit lieu de tout à ſon ame innocente ;
Que j'ai ſenti de trouble, ami ; mais ne crois pas
Qu'en mon ambition je recule d'un pas ;
Plus j'y trouve d'obſtacle & plus elle redouble,
Ne prens point pour remords quelques momens de trouble
Et de tous mes malheurs crois que le plus affreux,
Ce ſeroit de laiſſer mon crime infructueux :
Sors, rejoins mon parti, j'apperçois Artaxerce.

SCENE II.

ARTAXERCE, ARTABAN, LES SATRAPES, GARDES.

ARTAXERCE.

DEMEUREZ, Artaban, vous, ſoutiens de la Perſe ;
Écoutez ; ſi les Rois ſont ſujets à l'erreur,
Leur équité du moins doit avoir en horreur

J'aurai ſçu le tromper par la vérité même :
De mon propre complot ainſi l'heureux avis
Par moi-même donné ſuſpend la mort d'un fils.
C'étoit mon ſeul moyen, & preſſant Artaxerce
De monter à l'inſtant au trône de la Perſe,
Je vais tout achever & mon fils aujourd'hui
Ou conſent à régner, ou je regne ſans lui.

MÉGABISE.

Cependant d'Artaxerce éloignez Emirene,
Je redoute toujours la douleur qui l'entraîne.
Si par elle aux ſoupçons le Prince ramené...

ARTABAN.

Je tiens à mon génie Artaxerce enchaîné,
Et ſa crédulité bien moins que mon adreſſe
Sur ſes propres périls aveugle ſa jeuneſſe,
D'ennemis vers ce trône il s'avance entouré,
Et le piége l'attend ſur le premier dégré.
Au ſuccès de mes vœux quel revers pourroit nuire?
De ce moment, ami, ſeulement je reſpire,
Tout ce que j'ai ſouffert! Dans quels maux aujourdhui,
Dans quel péril mon fils me jettoit avec lui,
Le voir prêt à périr ſans pouvoir le défendre,
Tantôt preſſer ſa mort, & tantôt la ſuſpendre,

Déteſter ſa vertu, devant tout à ſa foi,
Dans le fond de mon cœur l'admirer malgré moi,
Moi-même être jaloux de la paix conſolante
Qui tenoit lieu de tout à ſon ame innocente ;
Que j'ai ſenti de trouble, ami ; mais ne crois pas
Qu'en mon ambition je recule d'un pas ;
Plus j'y trouve d'obſtacle & plus elle redouble,
Ne prens point pour remords quelques momens de trouble
Et de tous mes malheurs crois que le plus affreux,
Ce ſeroit de laiſſer mon crime infructueux :
Sors, rejoins mon parti, j'apperçois Artaxerce.

SCENE II.

ARTAXERCE, ARTABAN, LES SATRAPES, GARDES.

ARTAXERCE.

DEMEUREZ, Artaban, vous, ſoutiens de la Perſe !
Écoutez ; ſi les Rois ſont ſujets à l'erreur,
Leur équité du moins doit avoir en horreur

Ce préjugé honteux que ma juſtice efface,
De flétrir un mortel des crimes de ſa race.
Dans ces momens de trouble & de ſoulevemens
Votre Roi s'eſt hâté d'exiger vos ſermens.
Puiſſe mon regne ouvert ſous de ſi noirs auſpices,
Vous donner d'autres jours plus doux que ces prémices.
Je jure le premier ſur la coupe des Rois,
Je jure d'être juſte & d'obéir aux loix,
De me croire engagé par ma grandeur ſuprême
A rendre heureux ce peuple, à mériter qu'il m'aime;
Et que le Dieu du jour, par ma voix atteſté,
A mes yeux pour jamais refuſe la clarté,
Que la mort dans mon ſein paſſe avec ce breuvage,
Si je dois violer le ſerment qui m'engage.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, ÉMIRENE.

EMIRENE.

OUVREZ-MOI les chemins, Seigneur, plus de complots,
Tout vous eſt aſſuré, le Trône & le repos.

ARTAXERCE.

Hé, qui m'a donc rendu cet important ſervice?

EMIRENE.

Celui que votre erreur envoyoit au ſupplice.

ARTAXERCE.

Comment?

EMIRENE.

Ce même Arbace accuſé devant vous,
L'objet infortuné de tout votre courroux,
Que dans ces lieux hors moi tout a pu méconnoître,
S'il eût voulu, Seigneur, il étoit Roi peut-être,
Par lui tout eſt calmé.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entens-je? quel revers!

ARTAXERCE.

Ciel, Arbace! hé, qui donc aura briſé ſes fers?

EMIRENE.

Moi, Seigneur, & pour vous. Aux premieres nouvelles
Que ces murs devoient être inveſtis de rebelles,
Sûre du bras, du cœur, des vœux de ce Héros,
Je cours à ſa priſon l'oppoſer aux complots;
J'avois gagné ſa garde & ce n'eſt rien encore,
C'eſt lui qu'il faut gagner même lorſqu'il m'adore;
Cher Arbace, ai-je dit, viens, ſois libre & me ſers.
Qui! moi, je pourrois fuir, & mériter mes fers!
Ah! celle, ai-je ajouté, dont le ſecours t'irrite,
Te propoſe un triomphe & non pas une fuite.
Bientôt les revoltés vont attaquer ces lieux,
Tu peux ſauver ton Roi, prens ce fer, cours vers eux.
Il cede à ces ſeuls mots, mais il ſortoit à peine,
Qu'il s'éleve à ſa vue une émeute ſoudaine:
Il voit les conjurés, & de quelques Soldats,
Vers la troupe rébelle il fait ſuivre ſes pas.
Il s'élance, il s'écrie: ah! calmez mes alarmes,
Ceſſez, qui que ce ſoit qui vous appelle aux armes,
Qui de ce zèle affreux vous rempliſſe pour moi,
Quittez-le, oſez me ſuivre aux pieds de votre Roi:

Ou ſi vous perſiſtez à menacer ſa tête,
Dans vos cruels deſſeins ſi rien ne vous arrête,
Inhumains, c'eſt ce cœur qu'il faut que vous perciez,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il faut que vous marchiez.
Ils réſiſtent encor à l'ardeur qui l'enflame,
La honte de céder retient encor leur ame,
Mais enfin la vertu, par un puiſſant attrait,
Triomphe mieux d'eux tous que le fer n'auroit fait.
Il change les eſprits, il enchaîne l'audace,
Les rebelles vaincus tombent aux pieds d'Arbace;
Tant le cœur du ſoldat qui bravoit le pouvoir,
A la vôix d'un Héros revole à ſon devoir.

Ciel, Ar!

E IV.

Moi, S.
Que
Sûr.
Je
J'
C
(
(

ARTABAN.

ANDS DE LA PERSE,

RBACE.

BACE.

entré ſous votre obéiſſance.
ut à mon innocence,
ans ce funeſte jour
oudre aux yeux de votre Cour;
de la foi la plus pure,
n n'a rien qui vous raſſure;
comme fils, comme Roi,
cœur ſont arrêtés ſur moi,
croit déjà proſcrite,
qu'à vos yeux il mérite.

TAXERCE.

, de crime & de ſoupçon?
cœur de trahiſon?

Acheve de montrer toute ton innocence,
Sur le meurtre du Roi romps enfin le ſilence,
Qu'à mon juſte courroux l'aſſaſſin ſoit livré.

ARBACE.

Mon devoir eſt rempli, votre trône aſſuré,
N'exigez rien de plus.

ARTAXERCE.

Quoi! ta bouche eſt muette?
Dans quel autre embarras ſon ſervice me jette!
Que dois-je ſoupçonner? je reſte confondu.
Teint du ſang de Xercès tu m'aurois défendu?
Suis-je aveugle ou barbare, es-tu traître ou fidele?
Mais d'où vient ton pouvoir ſur ce parti rebelle,
Si par toi pour toi-même il n'eût été formé,
A ta voix & ſitôt ſe fût-il déſarmé?
Pour paroître innocent ſeroit-ce un artifice,
Seroit-ce un repentir? Quel aſſez grand ſervice
Peut laver le forfait dont tu reſtes chargé,
Et ſi tu m'a ſervi, mon pere eſt-il vengé?
Il en coûte à mon cœur dans ce déſordre extrême,
De ſoupçonner ici juſqu'à ton zèle même;
Mais ne t'en prends qu'à toi, ton ſilence cruel
Entretient mon eſprit dans ce doute mortel.

ARTAXERCE, ARTAB
ÉMIRENE, LES GRANDS DE LA PR
GARDES, ARBACE

ARBACE.

SEIGNEUR, tout eſt rentré ſous votre obéi
Triomphe que le Ciel dut à mon innocence,
Bonheur ineſpéré dans ce funeſte jour
Et qui me doit abſoudre aux yeux de votre
Mais ſi ce prompt effet de la foi la plus pure
Si mon zèle trop vain n'a rien qui vous ra
Si plus ſevère enfin comme fils, comme R
Tous vos ſoupçons encor ſont arrêtés ſur
Arbace dont la tête étoit déjà proſcrite,
Redemande la mort qu'à vos yeux il m

ARTAXERCE.

Que parles-tu de mort, de crime & de f
Pourrois-je t'accuſer encor de trahiſon?

upe ſacrée.

E.

B A N.

n fils!

ERCE.

Artaban!

R E N E.

Ciel!

A X E R C E.

ns?

I R E N E.

O crime!

B A C E, *à part.*

Sort cruel!

T A X E R C E.

re effroi? parlez.

M I R E N E.

Tout vous éclaire;

os yeux. Redoutez tout, mon frere.

le perfide a ſurpris votre foi.

rahir.

A R T A B A N.

Quoi! Madame....

Tant que j'ignorerai l'assassin de mon pere,
Je ne crois ni ta foi, ni ton zèle sincere,
Tu n'as rien fait pour moi, je veux, je veux
De mon pere à l'instant connoître l'assassin.
Un parricide affreux...

ARBACE.

Hé, qui l'eût pu comn
Entre vos mains, Seigneur, viendroit-il se re

EMIRENE.

Sûr qu'il n'est point de grace après son attent
Que la moindre clémence indigneroit l'État
Le coupable aux forfaits dévoue alors sa vie
Et pour mieux les cacher souvent les mul

ARTAXERCE.

O Ciel! que dites-vous? J'ai honte du so
Mais son silence affreux... je crains la tr
(*A part.*)
S'il ne m'eût défendu que pour sauver s
Si sa rage à l'Autel plus couverte, plus
(*A Arbace.*)
Hé bien, prens à témoin dans ce lieu re
Et de ton innocence & de la vérité,
Le Dieu dont la puissance est dans Suz

Viens, jure à cet autel ſur la coupe ſacrée.

ARBACE.

Ah! je ſuis prêt, donnez.

ARTABAN.

Mon fils!

ARTAXERCE.

Artaban!

EMIRENE.

Ciel!

ARTAXERCE.

Pourquoi l'arrêtez-vous?

EMIRENE.

O crime!

ARBACE, *à part.*

Sort cruel!

ARTAXERCE.

Quel eſt donc votre effroi? parlez.

EMIRENE.

Tout vous éclaire;
Le Ciel ouvre vos yeux. Redoutez tout, mon frere.
Trop longtems le perfide a ſurpris votre foi.
Artaban nous trahit.

ARTABAN.

Quoi! Madame,...

EMIRENE, *à Artaban.*

Tais-toi.

Va, je reconnois trop ta fourbe abominable,
Ton crime eſt avéré : ſi tu n'es pas coupable,
Bois dans la coupe.

ARTABAN.

Hé bien!... oui, je l'empoiſonnai.

ARBACE.

Quel aveu!

ARTAXERCE.

Quoi, perfide!

ARTABAN.

Et te la deſtinai.
J'ai tout fait pour Arbace, il n'eſt point mon complice
Mon fils du fer ſanglant craignit pour moi l'indice.
Sa main me l'arracha.

ARTAXERCE.

Qu'on l'arrête.

ARTABAN.

Frémis;
J'ai ſu gagner ta garde & tout n'eſt pas ſoumis.
Amis, meure Artaxerce. *Il tire ſon épée pour ſig-*

ARTAXERCE, *l'épée à la main.*

Oſez-vous bien, perfide

nné.
uſtices,
vices.
s toi,
oi.

e.

DO NOT CIRCULATE

Z
161
1987